OEUVRES
DE
REGNIER.



84. h. 14. Lacr

LES

SATYRES

ET

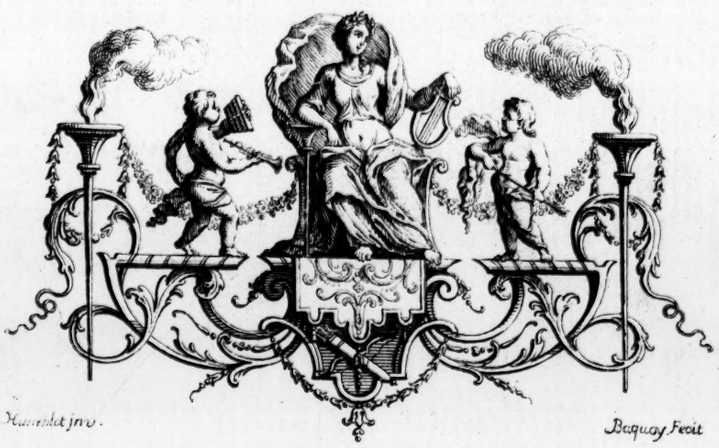
AUTRES ŒUVRES

DE

REGNIER,

AVEC

DES REMARQUES.



A LONDRES,

Chez LYON & WOODMAN.

M DCC XXIX.

AVERTISSEMENT.

DE tous les Auteurs célebres, dont les Ouvrages ont été multipliez par un grand nombre d'éditions, Regnier eſt peut-être celui qui a le plus ſouffert de la négligence des Imprimeurs, de l'ignorance des Copiſtes, & de la témerité des Editeurs.

Ajoutons à cela, que ſes Poëſies contiennent quantité de Faits hiſtoriques, & d'Alluſions, que l'éloignement des tems a dérobez à notre connoiſſance; ſans parler de l'obſcurité qui réſulte de l'embarras même de ſon expreſſion: defaut, que l'on voudroit bien pouvoir excuſer dans ce Poëte, d'ailleurs ſi ſenſé, & ſi énergique.

Voila ce qui m'a déterminé à employer quelques momens à préparer une édition correcte de ſes Oeuvres; avec un Commentaire qui en pût rendre la lecture plus facile & plus agréable.

J'ai corrigé le Texte exactement. Pour cet effet, j'ai eu la patience de raſſembler & de conferer toutes les éditions, au nombre de quinze ou ſeize, dans chacune deſquelles il y a des differences fort notables; outre qu'il n'y en a aucune, qui ne ſoit remplie de fautes eſſentielles. Je n'en excepte pas même celles qui ont été faites pendant la Vie de l'Au-

teur : elles donnent lieu de croire que ſon indifference pour ſes ouvrages, alloit juſqu'à n'en pas revoir les épreuves.

J'ai recueilli avec ſoin toutes les Imitations. Et il ne faut pas s'imaginer qu'elles ſoient en petit nombre : car, outre les frequentes Imitations des Poëtes Latins, Regnier a pris des Piéces preſque entieres des Poëtes Italiens ; & ces larcins, qu'il a faits chez les Etrangers, ne ſont connus preſque de perſonne : en quoi les envieux de la gloire de Mr. Deſpréaux, ont eu grand tort de lui oppoſer Regnier, comme un Poëte original, qui ne devoit rien qu'à ſon génie, & qui avoit tout trouvé dans ſon propre fonds.

A l'égard des Notes, je n'en ſaurois promettre d'auſſi remplies que celles qu'on a données ſur les Oeuvres de Mr. Deſpréaux. La raiſon de cette difference eſt bien ſenſible. L'Auteur de celles-ci a eu le bonheur de travailler ſous les yeux de M. Deſpréaux lui même, & de concert avec lui : au lieu que les Eclairciſſemens ſur Regnier ne viennent que plus d'un Siécle après ſa mort. Il a fallu tout tirer des Ecrivains de ce tems-là, & ſouvent ſe contenter de ſimples conjectures.

J'oſe dire néanmoins, que j'ai recueilli, à peu près, tout ce qui peut avoir raport à l'ancien Satirique François, ſoit pour les Faits perſonnels, ſoit pour la Critique ; & bien loin d'avoir négligé les ſecours qui ſe préſentoient d'eux-mêmes, j'ai recherché avec ſoin ceux que les conſeils & les lumieres de mes Amis ont pû me fournir.

On ne doit pourtant rien craindre de l'inconvenient dans lequel

lequel auroit pû me faire tomber un peu trop d'exactitude à éclaircir mon Auteur. J'aurois voulu pouvoir couvrir d'épaiſſes ténèbres les endroits peu modeſtes, que la licence de ſes mœurs, ou de ſon ſiecle, a laiſſé mal-heureuſement échaper à ſa plume. Il faut toûjours qu'un Ecrivain ſoit honnête-homme; mais cela doit paroitre ſurtout, quand il a entrepris d'expliquer un Auteur licentieux.

Il y a ici pluſieurs Piéces qui n'ayant pas été publiées pendant la Vie de Regnier, ont été inſerées dans les diverſes éditions qui ont paru après ſa mort. Comme elles ont été ajoutées aux précedens Ouvrages, ſucceſſivement, & à meſure qu'elles ſe preſentoient, on ne s'étoit attaché, juſqu'à préſent, ni à les ranger dans leur ordre naturel, ni à leur donner les titres qui leur convenoient. J'ai crû devoir faire l'un & l'autre. J'ai diſtribué tous les Ouvrages de Regnier, en ſix Claſſes differentes, ſous les Titres de Satires, Epîtres, Elégies, Poëſies mêlées, Epigrammes, & Poëſies Spirituelles.

Après avoir donné une connoiſſance génerale du plan que j'ai ſuivi, il me reſte à raporter ce que j'ai pû recueillir touchant la Vie de mon Auteur.

Inutilement en chercheroit on des particularitez dans les Auteurs contemporains: ils ſe ſont contentez de louer ſon talent, & de citer ſes Ouvrages, ſans parler de ſa perſonne. Ce que j'en vais dire, eſt tiré des papiers journaux de ſa famille, dont on m'a communiqué des Extraits.

MATURIN REGNIER nâquit dans la ville de Chartres, le 21 de Décembre, 1573, & fut batiſé dans l'Egliſe Parroiſſiale de Saint Saturnin. Il étoit fils aîné de Jacques Regnier, Bourgeois de la même Ville; & de Simonne Deſportes, ſœur de l'Abbé Deſportes, fameux Poëte: tous deux Enfans de Philippe Deſportes, & de Marie Edeline. Jacques Regnier, dans ſon contrat de mariage, paſſé le 5 de Janvier, 1573, fut qualifié *honnorable Homme*, titre qui, dans ce tems-là, ne ſe donnoit qu'aux plus notables Bourgeois.

Il eut trois enfans de ce mariage: Maturin, qui eſt notre Poëte; Antoine, qui épouſa Anne Godier; & Marie Regnier, qui fut mariée à Abdénago de la Palme, officier de la Maiſon du Roi.

Antoine Regnier fut Conſeiller-Elu dans l'Election de Chartres; & Madame de Nemours *, Ducheſſe de Chartres, le gratifia de la remiſe du quart-denier de ſa charge.

Jacques Regnier leur pere, qui étoit un homme de plaiſir, fit bâtir, en 1573, dans la Place des Halles, un Jeu de paume, des démolitions de la Citadelle de Chartres, qui lui furent données par le crédit de l'Abbé Deſportes ſon Beaufrere: & comme ce Tripot a porté le nom de *Tripot-Regnier*, tant qu'il a ſubſiſté, c'eſt apparemment ce qui a donné lieu de dire que Regnier le Satirique étoit fils d'un *Tripotier*.

Jacques Regnier & Simonne Deſportes moururent de la

* Anne d'Eſt.

Conta-

Contagion, mais non pas en même tems, ni en même lieu. Le Mari mourut le 14 de Février, 1597, à Paris, où il avoit été député pour les interêts de la Ville de Chartres, dont il étoit actuellement Echevin; & fut enterré dans l'Egliſe de Saint Hilaire. Simonne Deſportes ſa femme, morte le 20 de Septembre, 1629, fut enterrée au Cimetiere de Saint Saturnin, hors de la Ville de Chartres.

Maturin Regnier leur fils aîné, fut tonſuré le 31 de Mars, 1582, par Nicolas de Thou, Evêque de Chartres. Quelques années après, il obtint par dévolut un Canonicat dans l'Egliſe de Notre-Dame de la même Ville: ayant prouvé que le Reſignataire de ce Bénéfice, pour avoir le tems de faire admettre ſa Reſignation à Rome, avoit caché pendant plus de quinze jours, la mort du dernier Titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une bûche, qui fut depuis portée en terre, à la place du corps qu'on avoit fait enterrer ſecrettement. Regnier prit poſſeſſion de ce Canonicat, le 30 de Juillet, 1604.

Il eut encore d'autres Bénéfices, & une Penſion de deux mille livres, qu'Henry IV. lui donna en 1606, ſur l'Abbaye des Vaux-de Cernay, après la mort de l'Abbé Deſportes, qui en étoit révétu.

La tradition à Chartres eſt, que Regnier, dès ſa premiere jeuneſſe, marqua ſon inclination à la Satire. Les vers qu'il faiſoit contre divers Particuliers, obligèrent ſon pere à l'en châtier plus d'une fois, en lui recommandant de ne point

écrire, ou du moins d'imiter ſon Oncle, & de fuir la médiſance.

Le déréglement dans lequel il vécut, ne le laiſſa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouen, dans ſa quarantiéme année, le 22 d'Octobre, 1613, en l'hôtellerie de l'Ecu d'Orleans, où il étoit logé. Ses entrailles furent portées en l'Egliſe Parroiſſiale de Sainte Marie de Rouen; & ſon corps ayant été mis dans un cercueil de plomb, fut tranſporté à l'Abbaye de Royaumont, lieu qu'il aimoit beaucoup, & où il voulut être enterré.

Le P. Garaſſe, dans ſa *Recherche des Recherches*, p. 648. dit que Regnier *ſe baſtit jadis cette Epitaphe à ſoy-meſme, en ſa jeuneſſe débauchée, ayant deſeſperé de ſa ſanté, & eſtant, comme il penſoit, ſur le point de rendre l'ame:*

J'ay vécu ſans nul penſement,
Me laiſſant aller doucement
A la bonne Loy naturelle:
Et ſi m'étonne fort pourquoy
La Mort oſa ſonger à moy
Qui ne ſongeay jamais à elle.

Au reſte, ce n'eſt ni cette Epitaphe, ni quelques autres Poëſies licentieuſes de notre Auteur, qui doivent ſervir de règle, pour porter un Jugement déciſif ſur ſes ſentimens & ſur ſes mœurs.

Il

Il eſt peu de Poëtes, dont la jeuneſſe n'ait été infectée de cette malheureuſe contagion; mais on pardonne aiſément, on oublie même, leurs égaremens paſſagers, quand ces Auteurs ont merité l'indulgence du Public par des ouvrages ſerieux, & par une conduite plus réguliere.

Les Poëſies Spirituelles de Regnier, dont quelques-unes furent compoſées long-tems avant ſa mort, portent des marques édifiantes de ſon repentir. Il y fait paroitre des ſentimens veritablement dignes d'un Chrétien, & d'un Chrétien pénitent.

JUGE-

JUGEMENS
SUR
REGNIER.

I. NICOLAS RAPIN, dont les Oeuvres furent imprimées à Paris, en 1610. dans l'Elegie, intitulée, *Philippi Portæi exequiæ :*

Hinc tu tam charo capiti, Reniere, ſuperſtes,
Portæum ſequeris proximitate genus.
Virtutúmque, quibus clarebat Avunculus, hæres,
Nativam ore refers, ingenióque facem.

II. Le P. Garaſſe, Livre 3. de ſa *Recherche des Recherches*, page 525. donne de grands éloges à Regnier: ce qui lui eſt reproché, pages 400, 401, & 507. de *l'Anti-Garaſſe.*

III. L'Eſpadon Satirique, par le Sieur Deſternod, éditions de 1623, & 1626, à la fin, dans la Piéce intitulée, *Satire du temps*, à Théophile, ſignée Beſançon:

Que Cygoignes, Regnier, & l'Abbé de Tyron,
Firent à leurs trépas comme le bon Larron :
Ils ſe ſont repentis, ne pouvans plus mal-faire,
Impuiſſans aux effets de l'amoureux myſtere, &c.

IV.

IV. Mademoiſelle de Scuderi, dans le Roman de Clélie, Tome 8, qui contient la Suite de la quatrième Partie, Livre 2. p. 587. La Muſe Calliope apparoit en ſonge à Héſiode endormi ſur le mont Hélicon, & lui annonce les principaux Poëtes qui doivent paroitre après lui. Elle lui dit, au ſujet de Regnier: ..... „ Après cela, regarde cet Homme „ négligemment habillé, & aſſez mal-propre: Il ſe nomme„ ra Regnier, ſera neveu de Deſportes, & meritera beaucoup „ de gloire. Il ſera le premier qui fera des Satires en Fran„ çois; & quoiqu'il ait regardé quelques fameux Originaux, „ parmi ceux qui l'auront précedé, il ſera pourtant luy„ meſme un Original en ſon temps. Ce qu'il fera bien, ſe„ ra excellent; & ce qui ſera moindre, aura toûjours quel„ que choſe de picquant. Il peindra les vices avec naïveté, „ & les vicieux fort plaiſamment. Enfin, il ſe fera un che„ min particulier entre les Poëtes de ſon ſiécle, où ceux qui „ le voudront ſuivre, s'égareront bien ſouvent.

V. Mr. l'Abbé Ménage, à la fin de ſes Proverbes Italiens, *Modi di dire*, imprimez à la fin de ſes Origines Italiennes, parle ainſi de Regnier, au ſujet de la Fable du Loup & du Mulet, Satire III. *Mà tornando alla detta Favola, la fece in verſi Franceſi il Reniero, Poeta Satirico celeberrimo frà noi.*

VI. Racan, dans la Vie de Malherbe, imprimée en 1672, nous apprend que Malherbe avoit été ami de Regnier le Satirique, & qu'il l'eſtimoit, en ſon genre, à l'égal des Latins; mais qu'il ſurvint entre eux une brouillerie, dont la cauſe ſera expliquée dans les Remarques ſur la Satire IX.

VII. Le P. Rapin, dans ſes Réflexions ſur la Poëtique, Part. 2. Réfl. 28. „ La Satire de Rabelais, toute ſpirituelle „ qu'elle eſt, eſt néanmoins écrite d'une maniere ſi bouf- „ fonne, & ſi peu conforme à l'honnêteté du ſiécle où nous „ vivons, que je ne la crois pas digne des honnêtes gens: „ non plus que les Satires de Regnier, quoiqu'il ait bien du „ génie; car il eſt trop effronté, & il ne garde nulle bien- „ ſéance.

VIII. Mr. Deſpreaux a parlé de Regnier dans la Satire IX, dans l'Epitre X, dans le Diſcours ſur la Satire, dans la Lettre à Mr. Perraut; & particuliérement dans le dixième Chant de l'Art Poëtique:

De ces Maîtres ſavans Diſciple ingénieux,
Regnier ſeul parmi nous formé ſur leurs modelles,
Dans ſon vieux ſtyle encore a des graces nouvelles.
Heureux! Si ſes diſcours, craints du chaſte Lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur;
Et ſi, du ſon hardi de ſes rimes Cyniques,
Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.

Et dans la Réflexion cinquième ſur Longin, où il dit, que *Regnier eſt le Poëte François qui, du conſentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Moliere, les mœurs & le caractère des hommes.*

IX. Mr. Roſteau, cité par Baillet, *Jugemens des Sçavans*, dans l'Article de Regnier, qui eſt le 1388. des Poëtes; prétend que Regnier a l'air & les manieres de Juvénal, & que ſes compoſitions ſont dans un caractère veritablement Satirique. Mais il ajoute qu'il ne s'eſt pas aſſujetti toujours à ſa matiere,

matiere, avec un ſcrupule égal: c'eſt pourquoi il ne faiſoit pas difficulté de traduire quelquefois des Piéces entieres des Anciens, qu'il croyoit avoir du raport au ſujet qu'il avoit entrepris de traiter. *Roſteau, Sentimens ſur quelques Livres qu'il a lûs*, p. 73. MS.

X. Mr. De Valincour, Secretaire du Cabinet du Roi, dans le Diſcours qu'il prononça à la reception de Mr. l'Abbé D'Etrées, Succeſſeur de Mr. Deſpreaux à l'Académie Françoiſe:

„ Juvénal, & quelquefois Horace même (avouons-le de „ bonne foi) avoient attaqué les vices de leur temps, avec „ des armes qui faiſoient rougir la Vertu.

„ Regnier, peut-être en cela ſeul, fidèle Diſciple de ces „ dangereux Maîtres, devoit à cette honteuſe licence une „ partie de ſa réputation; & il ſembloit alors, que l'obſcé- „ nité fût un ſel abſolument néceſſaire à la Satire: comme „ on s'eſt imaginé depuis, que l'Amour devoit être le fonde- „ ment, &, pour ainſi dire, l'ame de toutes les Piéces de „ Théatre.

„ Monſieur Deſpreaux ſçut mépriſer de ſi mauvais exem- „ ples dans les mêmes Ouvrages qu'il admiroit d'ailleurs. . . .

XI. Monſieur Maſſillon, Evêque de Clermont, dans le Diſcours qu'il prononça le jour de ſa réception à l'Académie Françoiſe, décrit l'état où étoient en France, les Belles-Lettres, l'Eloquence, & la Poëſie, avant l'établiſſement de l'Académie. „ La Poëſie elle-même, *dit-il*, malgré ſes Ma- „ rots, & ſes Regniers, marchoit encore ſans règles, & au „ hazard. Les graces de ces deux Auteurs apartiennent à la „ nature, qui eſt de tous les ſiécles, plûtôt qu'au leur: & le

„ chaos où Ronſard, qui ne pût imiter l'un, ni devenir le
„ modèle de l'autre, la replongea, montre que leurs ouvrages
„ ne furent que comme d'heureux intervales, qui échapè-
„ rent à un Siécle malade, & géneralement gâté.

„ Je ne parle pas du grand Malherbe: il avoit vécu avec
„ vos premiers Fondateurs, il vous apartenoit d'avance; c'é-
„ toit l'Aurore qui annonçoit le jour, &c.

AU

AU ROY.(1)

SIRE,

JE m'eſtois juſques icy réſolu de teſmoigner par le ſilence, le reſpect que je doy à voſtre Majeſté. Mais ce que l'on euſt tenu pour réverence, le ſeroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu, me faiſant du bien (2), m'inſpirer, avec un deſir

REMARQUES.

(1) *Au Roy.*] Henry le Grand. Dans la premiere édition on liſoit: *Epiſtre limineaire, au Roy.*

(2) *Me faiſant du bien*] Le Roy l'avoit gratifié d'une penſion de deux mille livres ſur l'Abbaye des Vaux-de Cernay, dans le Diocéze de Paris. Il eſt parlé de cette penſion dans une piéce faite alors contre Regnier, intitulée, *Le combat de Regnier & de Bertelot.*

Regnier ayant ſur les épaules
Satin, Velous, & Taffetas,
Méditoit, pour le bien des Gaules,

deſir de vertu, celuy de me rendre digne de l'aſpect du plus parfaict & du plus victorieux Monarque du monde. On lit qu'en Etyopie il y avoit une ſtatue (3) qui rendoit un ſon armonieux, toutes les fois que le Soleil levant la regardoit. Ce meſme miracle (SIRE) avez vous faict en moy, qui touché de l'Aſtre de V. M. ay receu la voix & la parole. On ne trouvera donc eſtrange, ſi me reſſentant de cet honneur, ma Muſe prend la hardieſſe de ſe mettre à l'abry de vos Palmes; & ſi témerairement elle oſe vous offrir, ce qui par droict eſt desja voſtre, puis que vous l'avez fait naiſtre dans un ſujet qui n'eſt animé que de vous, & qui aura éternellement le cœur, & la bouche ouverte à vos louanges; faiſant des vœux & des prieres continuelles à Dieu,

REMARQUES.

D'eſtre envoyé vers les Etats;
Et meriter de la Couronne
La penſion qu'elle lui donne.

(3) *On lit qu'en Ethiopie, il y avoit une Statue*] La Statue de Memnon.

à Dieu, qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant de biens que vous en faites ça bas (4) en terre.

Voſtre tres-humble, & tres-obeïſſant, & tres-obligé ſujet & ſerviteur,

REGNIER.

REMARQUES.

(4) *Ça bas*] On a commencé à mettre, *ici-bas*, dans l'édition de 1642.

ODE

ODE
A
REGNIER,
Sur ſes Satyres.*

QUI de nous ſe pourroit vanter
De n'eſtre point en ſervitude?
Si l'heur, le courage, & l'eſtude,
Ne nous en ſçauroient exempter:
Si chacun languit abbatu,
Serf de l'eſpoir qui l'importune;
Et ſi meſme on voit la vertu
Eſtre eſclave de la fortune.

L'un, aux plus grands ſe rend ſujet,
Les grands le ſont à la contrainte,

L'autre

REMARQUES.

* Cette Ode eſt de Pierre Motin, natif de Bourges, à qui Regnier a adreſſé ſa quatriéme Satire.

Dans cette Ode, l'Auteur a voulu monſtrer, que tous les hommes ſont eſclaves de leurs paſſions, ſurtout de l'amour & de l'ambition. De là il prend occaſion de loüer la liberté courageuſe avec laquelle Regnier a écrit contre les vices de ſon tems, & contre les mauvais Poëtes.

Chaque Stance de cette Ode eſt compoſée de deux quatrains, qui finiſſent & recommencent par des rimes maſculines differentes. On ne ſouffriroit pas aujourd'hui cette licence dans notre Poëſie.

Mr. Deſpreaux a taxé Motin d'être un Poëte extrémement froid, Art Poët. Chant IV. ℣ 40. ſur quoi on peut voir les Remarques. Motin étoit mort en 1615. comme il paroit par des Stances du Sr. Bonnet ſon Neveu, imprimées la même année, dans *les Délices de la Poëſie Françoiſe, de Roſſet*, p. 933.

L'autre aux douleurs, l'autre à la crainte,
Et l'autre à l'amoureux object.
Le monde eſt en captivité:
Nous ſommes tous ſerfs de nature,
Ou vifs, de noſtre volupté,
Ou morts, de noſtre ſépulture.

Mais en ce temps de fiction,
Et que ſes humeurs on deſguiſe;
Temps où la ſervile feintiſe
Se fait nommer diſcretion:
Chacun faiſant le réſervé,
Et de ſon plaiſir ſon idole,
Regnier, tu t'és bien conſervé
La liberté de la parole.

Ta libre & veritable voix
Monſtre ſi bien l'erreur des hommes,
Le vice du temps où nous ſommes,
Et le meſpris qu'on fait des loix;
Que ceux, qu'il te plaiſt de toucher
Des poignans traicts de ta Satyre,
S'ils n'avoient honte de pécher,
En auroient de te l'ouyr dire.

Pleuſt à Dieu que tes vers ſi doux,
Contraires à ceux de Tyrtée,

Fleſchiſſent

REMARQUES.

Vers 34. *Contraires à ceux de Tyrtée.*] Poëte Athénien. Les Lacédémoniens étant en guerre avec ceux de Meſsène, conſultèrent l'Oracle, qui leur ordonna de prendre pour Chef un Athénien. Les Athéniens, par dériſion, leur en-

Fleſchiſſent l'audace indomptée,
Qui met nos guerriers en courroux:
Alors que la jeune chaleur
Ardents au duël les fait eſtre,
Expoſant leur forte valeur,
Dont il devroient ſervir leur maiſtre.

Flatte leurs cœurs trop valeureux,
Et d'autres deſſeins leur imprimes.
Laiſſes-là les faiſeurs de rimes,
Qui ne ſont jamais mal-heureux:
Sinon quand leur témerité
Se feint un mérite ſi rare,
Que leur eſpoir précipité
A la fin devient un Icare.

Si l'un deux te vouloit blaſmer,
Par couſtume, ou par ignorance,
Ce ne ſeroit qu'en eſperance
De s'en faire plus eſtimer.

Mais

REMARQUES.

voyerent Tyrtée, qui étoit boiteux. Mais ce Poëte anima tellement ſes ſoldats, en leur récitant des vers qu'il avoit faits exprez pour exciter leur courage, que ſon armée remporta la victoire. Juſtin, L. III. c. 5. Horace, Art Poët.

Tyrtæuſque mares animos in martia bella
Verſibus exacuit.

Vers 38. *Ardens au duël les fait eſtre.*] Les Duëls, ou Combats ſinguliers, étoient fort en uſage parmi la Nobleſſe Françoiſe, ſous le regne d'Henri IV. Ce grand Roi fut obligé de défendre les Duels par deux Edits, l'un du mois de Juin 1602. & l'autre de l'année 1609. Mais ces deux Edits ne produiſirent pas de grands effets: il étoit réſervé à Louis le Grand ſon petit fils, d'abolir en France un uſage ſi pernicieux à l'Etat, & ſi contraire à la raiſon, à l'humanité, & à la Religion.

Mais alors, d'un vers menaſſant,
Tu luy ferois voir que ta plume
Eſt celle d'un Aigle puiſſant,
Qui celles des autres conſume.

Romprois-tu pour eux l'union
De la Muſe & de ton génie,
Aſſervy ſous la tyrannie,
De leur commune opinion?
Croy pluſtoſt que jamais les Cieux
Ne regarderent favorables
L'envie, & que les envieux
Sont tousjours les plus miſerables.

N'eſcry point pour un foible honneur;
Taſche ſeulement de te plaire.
On eſt moins priſé du vulgaire,
Par merite, que par bon-heur.
Mais garde que le jugement
D'un inſolent te face bleſme:
Ou tu deviendras autrement
Le propre tyran de toy-meſme.

Regnier, la louange n'eſt rien;
Des faveurs elle a ſa naiſſance:

N'eſtant

REMARQUES.

Vers 55. *Eſt celle d'un Aigle puiſſant* &c.] Les Naturaliſtes ont dit, que les plumes de l'Aigle conſumoient les plumes de tous les autres oiſeaux, quand on les mêloit enſemble. *Aquilarum pennæ*, dit Pline, *mixtas reliquarum alitum pennas devorant.* Hiſt. Natur. L. X. c. 13. in fine.

N'eſtant point en noſtre puiſſance,
Je ne la puis nommer un bien.
Fuy donc la gloire qui déçoit
La vaine & crédule perſonne;
Et n'eſt pas à qui la reçoit:
Elle eſt à celuy qui la donne.

MOTIN.

Difficile eſt Satyram non ſcribere.

REMARQUES.

Vers 80. *Elle eſt à celui qui la donne.*] Dans l'édition de 1655. & dans les ſuivantes, on a mis: *Mais ſeulement à qui la donne.*

TABLE
Des Pieces.

SATIRES.

Diſcours au Roy. Satire I. Page 1
A Monſieur le Comte de Garamain. Satire II. 11
A Monſieur le Marquis de Cœuvres. Satire III. 29
A Monſieur Motin. Satire IV. 45
A Monſieur Bertaut, Evêque de Sées. Satire V. 57
A Monſieur de Béthune, Ambaſſadeur à Rome. Satire VI. 75
A Monſieur le Marquis de Cœuvres. Satire VII. 94
A M. l'Abbé de Beaulieu. Satire VIII. 105
A Monſieur Rapin. Satire IX. 121
Satire X. 139
Satire XI. Suite. 174
A Monſieur Fréminet. Satire XII. 196
Macette. Satire XIII. 206
Satire XIV. 225
Satire XV. 238
Satire XVI. 251

EPITRES.

Diſcours au Roy. Epître I. 261
A Mr. de Forquevaus. Epître II. 277
Epître III. 286

ELEGIES.

Elégie I. 297
Elégie Zélotypique II. 305

Autre Elégie, ſur le même ſujet. III. Page 316
Impuiſſance. Elégie IV. 319
Elégie V. 329

POESIES MESLÉES.

Plainte, Stances. 337
Ode. 346
Stances, contre un Amoureux tranſy. 349
Louanges de Macette. 354
Dialogue. Cloris & Philis. 359
Sonnet, ſur le trépas de Mr. Paſſerat. 376
Sonnet, ſur la mort de Mr. Rapin. 377

EPIGRAMMES.

Epigramme I. ſur le Portrait d'un Poëte couronné. 381
Réponſe ibid.
Replique 382
Epigramme II. ibid.
Epigramme III. 383
Epigramme IV. ibid.
Epigramme V. ibid.
Epigramme VI. 384
Epitaphe de Regnier. 385

POESIES SPIRITUELLES.

Stances. 389
Hymne, pour la Nativité de Noſtre Seigneur. 396
Sonnet I. 399
Sonnet II. 400
Sonnet III. 401
Commencement d'un Poëme ſacré. 402

SATYRES.



A.Humblot Inv.

Mathey fecit

DISCOURS AU ROY.

SATYRE I.

PUISSANT Roy des François, Aſtre vivant de Mars,
Dont le juſte labeur ſurmontant les hazards,
Fait voir par ſa vertu que la grandeur de France,
Ne pouvoit ſuccomber ſouz une autre vaillance:
Vray

REMARQUES.

Ce Diſcours, adreſſé à Henri IV. & compoſé après l'entiere extinction de la Ligue, n'eſt pas le premier ouvrage de Regnier: il avoit déja fait quelques Satires, comme il le dit lui-même dans la ſuite. Il a écrit partout, *Satyre*; mais ce mot ſe doit écrire par un *i*, du Latin *Satira*.

Mr. Deſpreaux, à l'imitation de Regnier, a auſſi donné le titre de *Diſcours au Roy*, à la premiere de ſes piéces, qui précede les Satires.

Vray fils de la valeur de tes peres, qui ſont
Ombragez des Lauriers qui couronnent leur front;
Et qui, depuis mille ans, indomtables en guerre,
Furent tranſmis du Ciel pour gouverner la terre:
Attendant qu'à ton rang ton courage t'euſt mis,
En leur Troſne eſlevé deſſus tes ennemis;
Jamais autre que toy n'euſt, avecque prudence,
Vaincu de ton ſuject l'ingrate outrecuidance;
Et ne l'euſt, comme toy, du danger préſervé:
Car eſtant ce miracle à toy ſeul réſervé,
Comme au Dieu du pays, en ſes deſſeins parjures,
Tu faits que tes bontez excedent ſes injures.
Or après tant d'exploicts finis heureuſement,
Laiſſant aux cœurs des tiens, comme un vif monument,
Avecques ta valeur ta clémence vivante,
Dedans l'Eternité de la race ſuivante:

Puiſſe-

REMARQUES.

Vers 5. *Vrai fils de la valeur de tes Peres.*] *Fils*, c'eſt à dire, heritier: *Filius, ergo heres.*

Vers 12. *Vaincu de ton ſujet.*] Le Singulier pour le Pluriel: *De tes ſujets.*

Vers 15. *Comme au Dieu du pays, en ſes deſſeins parjures.*] *Ses deſſeins*, ſe raportent à *ton ſujet*, du douziéme vers. Ces quatre ou cinq vers auroient eu plus de netteté, ſi dans le vers douziéme l'Auteur avoit mis, *tes ſujets*, au lieu de, *ton ſujet*, en conſtruiſant la ſuite de cette maniere:

Jamais autre que toy, n'euſt avecque prudence,
Vaincu de tes ſujets l'ingrate outrecuidance,
Ne les euſt, comme toy, du danger préſervé:
Car étant ce miracle à toy ſeul réſervé,
Comme au Dieu du pays, en leurs deſſeins parjures,
Tu fais que tes bontés excèdent leurs injures.

Puiſſe-tu, comme Auguſte, admirable en tes faits,
Rouller tes jours heureux en une heureuſe paix;
Ores que la Juſtice icy bas deſcenduë,
Aux petits, comme aux grands, par tes mains eſt renduë;
Que, ſans peur du larron, trafique le Marchand;
Que l'innocent ne tombe aux aguets du meſchant;
Et que de ta Couronne en palmes ſi fertile
Le miel abondamment, & la manne diſtile,
Comme des cheſnes vieux aux jours du ſiécle d'or,
Qui renaiſſant ſous toy reverdiſſent encor.
Aujourd'huy que ton fils, imitant ton courage,
Nous rend de ſa valeur un ſi grand teſmoignage,
Que jeune de ſes mains la rage il déconfit,
Eſtouffant les ſerpents ainſi qu'Hercule fit;

Et

REMARQUES.

Vers 23. *Ores que la Juſtice ici bas deſcenduë,*
Aux petits, comme aux grands, par tes mains eſt renduë.]

Dans le premier vers, *la Juſtice* eſt priſe pour une Divinité; & dans le ſecond, pour le Droit des particuliers.

Vers 26. *Que l'Innocent ne tombe aux aguets du meſchant.*] *Aguets*, vieux mot qui ſignifioit *Embuches*; d'où vient le terme de *Guet-appens*, formé de l'ancienne expreſſion, *Aguet-appensé*.

Vers 29. *Comme des cheſnes vieux, aux jours du Siécle d'or.*] Virg. Egl. 4. ℣ 30.

Et duræ quercus ſudabunt roſcida mella.

Vers 31. *Aujourdhuy que ton Fils.*] Le Dauphin, qui fut enſuite le Roi Louis XIII, né à Fontainebleau, le 27 de Septembre, 1601.

Vers 34. *Etouffant les ſerpens, ainſi qu'Hercule fit.*] Pendant la nuit qui ſuivit la naiſſance d'Hercule, Junon envoia deux ſerpens, pour le devorer dans ſon berceau. Mais ce jeune Enfant les étoufa.

Et domtant la diſcorde à la gueule ſanglante,
D'impieté, d'horreur, encore frémiſſante,
Il luy trouſſe les bras de meurtres entachez,
De cent chaiſnes d'acier ſur le dos attachez;
Sous des monceaux de fer dans ſes armes l'enterre,
Et ferme pour jamais le temple de la guerre:
Faiſant voir clairement par ſes faits triomphants,
Que les Roys & les Dieux ne ſont jamais enfants.
Si bien que s'eſlevant ſous ta grandeur proſpere,
Génereux heritier d'un ſi génereux pere,
Comblant les bons d'amour, & les meſchans d'effroy,
Il ſe rend au berceau deſia digne de toy.

Mais

REMARQUES.

Vers 35. *Et domtant la Diſcorde* &c.] L'heureuſe naiſſance du Daufin appaiſa les troubles, en étoufant les projets, auxquels la ſterilité de Marguerite de Valois, premiere femme d'Henry IV. avoit donné lieu.

Ce ſera vous qui, de nos villes,
Ferez la beauté refleurir;
Vous qui, de nos haines civiles,
Ferez la racine mourir:
Et par vous la paix aſſurée
N'aura pas la courte durée
Qu'eſperent infidellement,
Non laſſez de notre ſouffrance,
Ces François, qui n'ont de la France
Que la Langue & l'habillement.

Par vous un Daufin nous va naitre, &c. C'eſt la prédiction que Malherbe faiſoit, dans une Ode, qu'il préſenta en 1600. à Marie de Medicis, quand elle vint en France, épouſer Henri le Grand.

Vers 40. *Et ferme pour jamais le temple de la guerre.*] Le temple de Janus, bâti à Rome par Numa Pompilius. On ne fermoit jamais ce Temple que pendant la paix.

Vers 46. *Il ſe rend au berceau desja digne de toy.*] Ovid. *in Deianira:*

Téne ferunt geminos preſſiſſe tenaciter angues,
Cùm tener in cunis jam Jove dignus eras?

Idem Ovid.

——*Manibuſque ſuis Tyrinthius angues*
Preſſit, & in cunis jam Jove dignus erat.

Dès que le Daufin fut né, le Roi ſon pere mit ſon épée à la main du jeune

Mais c'eſt mal contenter mon humeur frénétique,
Paſſer de la Satyre en un Panégyrique,
Où molement diſert, ſouz un ſuject ſi grand,
Dès le premier eſſay mon courage ſe rend.
Auſſi plus grand qu'Ænée, & plus vaillant qu'Achille,
Tu ſurpaſſes l'eſprit d'Homere, & de Virgille,
Qui leurs vers à ton los ne peuvent eſgaler,
Bien que maiſtres paſſez en l'art de bien parler.
Et quand j'eſgallerois ma Muſe à ton merite,
Toute extrême loüange eſt pour toy trop petite:
Ne pouvant le finy joindre l'infinité;
Et c'eſt aux mieux diſants une témerité
De parler où le Ciel diſcourt par tes oracles,
Et ne ſe taire pas où parlent tes miracles;
Où tout le monde entier ne bruit que tes projects,
Où ta bonté diſcourt au bien de tes ſujects,
Où noſtre aiſe, & la paix, ta vaillance publie;
Où le diſcord eſteint, & la loy reſtablie,

Annoncent

REMARQUES.

Prince, pour le ſervice de l'Egliſe, & pour le bien de l'Etat.

Vers 48. *Paſſer de la Satyre en un Panégyrique.*] Ce vers fait connoitre que l'Auteur avoit déja composé des Satires, avant ce Diſcours.

Vers 61. *Où tout le monde entier ne bruit que tes projets.*] *Bruire* eſt un verbe neutre, qui n'a point de régime: cependant il eſt employé ici comme actif.

Annoncent ta Juſtice: où le vice abbatu
Semble, en ſes pleurs, chanter un Hymne à ta vertu.
Dans le Temple de Delphe, où Phœbus on révere,
Phœbus, Roy des chanſons, & des Muſes le pere;
Au plus haut de l'Autel ſe voit un Laurier ſainct,
Qui ſa perruque blonde en guirlandes eſtraint;
Que nul Preſtre du Temple en jeuneſſe ne touche,
Ny meſme prédiſant ne le maſche en la bouche:
Choſe permiſe aux vieux, de ſainct zele enflamez,
Qui ſe ſont par ſervice en ce lieu confirmez,
Devots à ſon miſtere, & de qui la poictrine
Eſt pleine de l'ardeur de ſa verve divine.
Par ainſi, tout eſprit n'eſt propre à tout ſuject.
L'œil foible s'esbloüit en un luiſant object.
De tout bois, comme on dit, Mercure on ne façonne,
Et toute medecine à tout mal n'eſt pas bonne.
De meſme, le Laurier, & la Palme des Roys,
N'eſt un arbre où chacun puiſſe mettre les doigts;

Joint

REMARQUES.

Vers 66. *Semble en ſes pleurs chanter un Hymne à ta vertu.*] Mr. De la Rochefoucaut, Auteur des Maximes morales, a dit, que *l'hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu.* Maxime 351.

Vers 79. *De tout bois.... Mercure on ne façonne.*] Ancien Proverbe, dont Pythagore eſt l'inventeur, ſelon Apulée, dans ſa premiere Apologie. Les Latins avoient emprunté ce proverbe: *Non è quovis ligno Mercurius fingi poteſt.* Voiez Eraſme dans ſes Adages. Chil.2. *Cent.5. Adag.47.*

Joint que ta vertu paſſe, en loüange feconde,
Tous les Roys qui ſeront, & qui furent au monde.
Il ſe faut reconnoiſtre, il ſe faut eſſayer,
Se ſonder, s'exercer, avant que s'employer:
Comme fait un Luiteur entrant dedans l'arene,
Qui ſe tordant les bras, tout en ſoy ſe démene,
S'alonge, s'accourſit, ſes muſcles eſtendant,
Et, ferme ſur ſes pieds, s'exerce en attendant
Que ſon ennemy vienne, eſtimant que la gloire
Ja riante en ſon cœur luy don'ra la victoire.
Il faut faire de meſme, un œuvre entreprenant,
Juger comme au ſuject l'eſprit eſt convenant;
Et quand on ſe ſent ferme, & d'une aiſle aſſez forte,
Laiſſer aller la plume où la verve l'emporte.
Mais, Sire, c'eſt un vol bien eſlevé pour ceux
Qui, foibles d'exercice, & d'eſprit pareſſeux,
Enorgueillis d'audace en leur barbe premiere,
Chanterent ta valeur d'une façon groſſiere:

Trahiſſant

REMARQUES.

Vers 87. *Comme fait un Luiteur &c.*] Aujourdhui on dit *Lutteur*, & *Lutte*.

Vers 92. *Jà riante en ſon cœur lui don'ra la victoire.*] *Jà* pour *Déjà*. *Don'ra*, pour *donnera*, par ſyncope.

Trahiſſant tes honneurs, avecq' la vanité
D'attenter par ta gloire à l'immortalité.
Pour moy plus retenu, la raiſon m'a faict craindre,
N'oſant ſuivre un ſuject où l'on ne peut atteindre,
J'imite les Romains encore jeunes d'ans,
A qui l'on permettoit d'accuſer impudans
Les plus vieux de l'eſtat ; de reprendre, & de dire,
Ce qu'ils penſoient ſervir pour le bien de l'Empire.
Et comme la jeuneſſe eſt vive, & ſans repos,
Sans peur, ſans fiction, & libre en ſes propos ;
Il ſemble qu'on luy doit permettre d'avantage.
Auſſi que les vertus fleuriſſent en cet âge,
Qu'on doit laiſſer meurir ſans beaucoup de rigueur,
Afin que tout à l'aiſe elles prennent vigueur.
C'eſt ce qui m'a contraint de librement eſcrire,
Et ſans picquer au vif me mettre à la Satyre,
Où pouſsé du caprice, ainſi que d'un grand vent,
Je vais haut dedans l'air quelque fois m'eſlevant ;
Et quelque fois auſſi, quand la fougue me quite,
Du plus haut au plus bas mon vers ſe précipite,
Selon que du ſuject touché diverſement,
Les vers à mon diſcours s'offrent facilement.

Auſſi que la Satyre eſt comme une prairie,
Qui n'eſt belle ſinon en ſa biſarrerie;
Et comme un pot pourry des freres Mandians,
Elle forme ſon gouſt de cent ingredians.
Or, grand Roy, dont la gloire en la terre eſpanduë,
Dans un deſſein ſi haut rend ma Muſe eſperduë:
Ainſi que l'œil humain le Soleil ne peut voir,
L'eſclat de tes vertus offuſque tout ſçavoir;
Si bien que je ne ſçay qui me rend plus coulpable,
Ou de dire ſi peu d'un ſuject ſi capable,
Ou la honte que j'ay d'eſtre ſi mal apris,
Ou la témerité de l'avoir entrepris.
Mais quoy, par ta bonté qui toute autre ſurpaſſe,
J'eſpere du pardon, avecque ceſte grace
Que tu liras ces vers, où jeune je m'esbas
Pour eſgayer ma force: ainſi qu'en ces combas

De

REMARQUES.

Vers 123. *Auſſi que la Satyre* &c.] Dans ce Vers & les trois ſuivans, Regnier fait le caractere de l'ancienne Satire, qui conſiſtoit en la ſeule varieté des matieres: car la Satire nouvelle, dont Lucilius fut l'inventeur, eſt un poëme railleur, ou piquant, composé pour critiquer les ouvrages, ou pour reprendre les mœurs. *Satira dicitur carmen apud Romanos nunc quidem maledicum, & ad carpenda hominum vitia archææ Comœdiæ caractere compoſitum, quales ſcripſerunt Lucilius & Horatius & Perſius. Sed olim Carmen, quod ex variis poematibus conſtat, Satyra vocabatur, quales ſcripſerunt Pacuvius & Ennius.* Diomed. ex Lib. 3. Grammat.

Vers 125. *Et comme un pot-pourri* &c.] Un mélange de viandes, & de proviſions: en Italien & en Eſpagnol, *podrida olla.*

De fleurets on s'exerce; & dans une barriere,
Aux pages l'on reveille une adreſſe guerriere,
Follement courageuſe, afin qu'en paſſe-temps
Un labeur vertueux anime leur printemps;
Que leur corps ſe deſnouë, & ſe deſangourdiſſe,
Pour eſtre plus adroit à te faire ſervice.
Auſſi je fais de meſme en ces caprices fous:
Je ſonde ma portée, & me taſte le pous;
Afin que s'il advient, comme un jour je l'eſpere,
Que Parnaſſe m'adopte, & ſe diſe mon pere,
Emporté de ta gloire, & de tes faits guerriers,
Je plante mon Lierre au pied de tes Lauriers.

A MON-

REMARQUES.

Vers 148. *Que Parnaſſe m'adopte*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, *m'adopte*, ſuivant l'édition de 1608. & non pas *m'adore*, comme il y a dans les editions de 1612. & 1613. faittes pendant la vie même de l'Auteur, & dans la plûpart des éditions ſuivantes.

Vers 150. *Je plante mon Lierre au pied de tes Lauriers*] Mr. Ménage a ainſi déguiſé ce Vers, pour l'inſerer dans ſon Eclogue à la Reine Chriſtine:
Rampe notre Lierre au pied de tes Lauriers.
C'eſt ce qui lui eſt reproché par Gilles Boileau, dans ſon *Avis à Ménage*.

A MONSIEUR LE COMTE DE GARAMAIN.(1)

SATYRE II.(2)

COMTE, de qui l'eſprit pénetre l'Univers,
Soigneux de ma fortune, & facile à mes vers;
Cher ſoucy de la Muſe, & ſa gloire future,
Dont l'aimable génie, & la douce nature,
Fait voir, inacceſſible aux effors médiſans,
Que vertu n'eſt pas morte en tous les Courtiſans:

Bien

REMARQUES.

(1) Ou plûtôt, à Mr. le Comte de *Cramail*, nom qui, ſelon Mr. Ménage, dans ſon Dictionaire Etymologique, & dans ſes Obſervations ſur la Langue Françoiſe, ſe dit par corruption, pour *Carmain*, changé en *Cramail*, dans l'édition de 1642. & dans toutes celles qui l'ont ſuivie. On lit *Garamain* dans les éditions précedentes, à remonter juſqu'à la premiere de 1608. où il y a *Caramain*. On peut voir l'Etymologie de ce mot, dans Catel, p. 345. de ſes Mémoires du Languedoc.

Adrien de Monluc, Comte de *Cramail*,

Bien que foible & débile, & que mal reconnuë,
Son habit découſu la montre à demy nuë;
Qu'elle ait ſeche la chair, le corps amenuiſé,
Et ſerve à contre-cœur le vice auctorisé,
Le vice qui pompeux tout merite repouſſe,
Et va, comme un Banquier, en carroſſe & en houſſe.

Mais

REMARQUES.

un des beaux eſprits de la Cour de Louis XIII. étoit né l'an 1568. de Fabien de Monluc, fils du fameux Maréchal Blaiſe de Monluc. C'eſt à ce Comte de Cramail, que la Comédie des Proverbes eſt attribuée. Il avoit composé *les jeux de l'Inconnu*, ouvrage dont le Cardinal de Richelieu s'étoit fort mocqué; & avec raiſon: car c'eſt un tiſſu perpétuel de quoſibets & de turlupinades. Il fut imprimé en 1630. ſous le nom de Guillaume Devaux, Ecuyer, ſieur de Dos-Caros. Le Cardinal de Retz, au commencement de ſes Mémoires (p. m. 44.) fait entrer le Comte *de Cramail*, de moitié avec lui dans une conſpiration contre le Cardinal de Richelieu, qui fit mettre ce Comte à la Baſtille, d'où il ne ſortit qu'aprés le mort de ce Miniſtre. Il mourut en 1646. âgé de 78 ans.

(2) Dans cette Satire, l'Auteur ſe plaint des injuſtices de la Fortune, qui comble de ſes faveurs l'Ignorance, & le Crime; tandis que la Science & la Vertu ſont méprisées. Enſuite il ſe jette ſur les Poëtes, dont il décrit la miſere, la bizarrerie, l'orgueil, & les autres vices.

Vers 1. *Comte, de qui l'eſprit*, &c.] Les douze premiers Vers contiennent une Apoſtrophe imparfaite, dont le ſens n'eſt point fini. Pour éviter ce défaut, le Poëte n'avoit qu'à changer ainſi le quatrieme Vers:

Ton aimable génie, & ta douce nature
Fait voir &c.

Vers 12. *Et va, comme un Banquier, en carroſſe, & en houſſe*] *En houſſe*, c'eſt à dire, *à cheval*. Du tems de Regnier les Carroſſes n'étoient pas ſi communs qu'ils le ſont devenus dans la ſuite. Les perſonnes de diſtinction qui alloient par la ville, étoient montées ſur des chevaux, couverts d'un grande houſſe, qui deſcendoit preſque juſqu'à terre. On lit dans les *Diverſes Leçons* de Loys Guyon, contemporain de Regnier, L. 2. c. 5. que les vieillards de ſon temps diſoient *n'être convenable aux jeunes gens, de ſe pourmener par la ville en houſſe à cheval, principalement ſur mules; de porter fourrures de pellices en hyver, robbes longues au printemps; de porter un bonnet*, &c. Cet uſage s'eſt maintenu fort long tems parmi les Medecins de Paris: témoin ce vers de Mr. Deſpreaux, Satire VIII. en 1667.

Courir chez un malade un Aſſaſſin en houſſe.

Vers 19. *Cependant il vaut mieux ſucrer*

Mais c'eſt trop ſermonné de vice, & de vertu.
Il faut ſuivre un ſentier qui ſoit moins rebatu;
Et, conduit d'Apollon, recognoiſtre la trace
Du libre Juvenal: trop diſcret eſt Horace,
Pour un homme picqué; joint que la paſſion,
Comme ſans jugement, eſt ſans diſcretion.
Cependant il vaut mieux ſucrer noſtre moutarde:
L'homme, pour un caprice, eſt ſot qui ſe hazarde.
Ignorez donc l'Autheur de ces vers incertains,
Et, comme enfans trouvez, qu'ils ſoient fils de putains,
Expoſez en la ruë, à qui meſme la mere,
Pour ne ſe deſcouvrir, fait plus mauvaiſe chere.
Ce n'eſt pas que je croye, en ces temps effrontez,
Que mes vers ſoient ſans pere, & ne ſoient adoptez;
Et que ces rimaſſeurs, pour feindre une abondance,
N'approuvent impuiſſans une fauſſe ſemence:

Comme

REMARQUES.

noſtre moutarde] Expreſſion proverbiale, bien énergique.

Vers 21. *Ignorez donc l'Auteur de ces vers incertains*] Ce Vers fait juger que c'eſt ici la premiere Satire de Regnier, qui ne vouloit pas alors que l'on ſçût qu'il en étoit l'Auteur.

Vers 22. *Et comme enfans trouvez*] Ce Vers eſt un de ceux qui ont fait dire à Mr. Deſpreaux, dans le ſecond Chant de ſon Art poëtique, que Regnier *du ſon hardi de ſes rimes cyniques, allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.*

Vers 24. ——— *Fait plus mauvaiſe chere.*] *Chere*, accueil, viſage: du Latin *Cara*, pour *facies*, *vultus*. Corippus de laudibus Juſtini, Lib. 2.

——— *Poſtquam venêre verendam*
Cæſaris ante caram.

V. Du Cange, Ménage, &c.

Comme nos Cltoyens de race deſireux,
Qui bercent les enfans qui ne ſont pas à eux.
Ainſi, tirant profit d'une fauſſe doctrine,
S'ils en ſont accuſez, ils feront bonne mine;
Et voudront, le niant, qu'on liſe ſur leur front,
S'il ſe fait un bon vers, que c'eſt eux qui le font.
Jaloux d'un ſot honneur, d'une baſtarde gloire,
Comme gens entendus, s'en veulent faire accroire:
A faux titre inſolens, & ſans fruict hazardeux,
Piſſent au beneſtier, afin qu'on parle d'eux.
Or avecq' tout cecy, le point qui me conſole,
C'eſt que la pauvreté comme moy les affole;
Et que, la grace à Dieu, Phœbus & ſon troupeau,
Nous n'euſmes ſur le dos jamais un bon manteau.

Auſſi

REMARQUES.

Vers 34. *S'il ſe fait un bon vers, que c'eſt eux qui le font.*] Ce vers eſt composé de monoſyllabes.

Vers 38. *Piſſent au beneſtier, afin qu'on parle d'eux.*] Autre expreſſion proverbiale, qui ſignifie, qu'il y a des gens qui affectent de faire des folies éclatantes, & même des actions criminelles, pour faire parler d'eux. Les Grecs avoient un proverbe ſemblable, Ἐν Πυθίᾳ χέσαι, qu'on peut rendre ainſi en Latin: *In Pythii templo cacare.* Eraſm. Adag. Chil. 4. Cent. 2. 65. *Piſſent au beneſtier:* Anciennement on diſoit *Benoitier*, & *Benêtier:* aujourdhui on ne dit que *Benitier.* V. les Obſerv. de M. Ménage Tom. 1. ch. 9. & T. 2. ch. 89.

Vers 40. *La pauvreté comme moi les affole.*] Les foule, les bleſſe, les incommode. *Affoler*, en ce ſens, n'eſt plus en uſage.

Encor eſt ce un confort à l'homme malheureux,
D'avoir un compagnon au malheur qui l'affole.

C'eſt la fin d'un des Sonnets de Philippe Deſportes, *Amours de Diane*, Sonnet 14.

Vers 41. *Et que, la grace à Dieu,* &c.] On dit maintenant, *Graces à Dieu*; mais, *la grace à Dieu*, étoit la façon de parler uſitée du tems de Regnier, & même plus anciennement. Car dans les *nouvelles Ré-*

Auſſi lors que l'on voit un homme par la ruë,
Dont le rabat eſt ſale, & la chauſſe rompuë,
Ses gregues aux genoux, au coude ſon pourpoint;
Qui ſoit de pauvre mine, & qui ſoit mal en point:
Sans demander ſon nom, on le peut reconnoiſtre;
Car ſi ce n'eſt un Poëte, au moins ils le veut eſtre.
Pour moy, ſi mon habit, par tout cicatricé,
Ne me rendoit du peuple & des grands meſprisé,
Je prendois patience, & parmy la miſere
Je trouverois du gouſt; mais ce qui doit deſplaire
A l'homme de courage, & d'eſprit relevé,
C'eſt qu'un chacun le fuit ainſi qu'un réprouvé.

Car,

REMARQUES.

créations de Bonaventure Des Periers, imprimées en 1561. & dont le Privilege eſt de 1557. on lit: *Le bon homme lui reſpond, qu'il n'en avoit point été malade, & qu'il avoit tousjours bien ouy, la grace à — Dieu.* Nouv. 10. p. 42.

Vers 48. *Car ſi ce n'eſt un Poëte.*] Regnier fait toûjours ce mot, *Poëte*, de deux ſyllabes, quoiqu'il en ait trois, ſuivant ſon Etymologie, Ποιητὴς, *Poëta*; & ſuivant l'uſage. Dans la premiere édition de 1608. ce même mot eſt partout imprimé avec une Diphtongue, en cette maniere: *Pæte*. Notre Auteur n'a fait ce mot de trois ſyllabes, que dans un ſeul endroit, qui eſt le vers 49. de la Satyre 12. L'uſage de faire, *Poëte*, & *Poëme*, de deux ſyllabes, s'eſt conſervé long tems aprés Regnier. *Tout vient dans ce grand Poeme admirablement bien*, dit Th. Corneille. *Comme un Poëte fameux il ſe fait regarder.* P. Corneille. Quintilien (*Inſtit. Orat. L.* 1. *c.* 5.) cite un vers de Varron, où ce Poëte avoit auſſi reſſerré deux ſyllabes en une, dans le mot *Phaëton*, qui en a trois:

Cùm te flagrantī dejectum fulmine Phæton.

Vers 49.—— *ſi mon habit par tout cicatricé.*] Edition de 1608, *cycatrisé*. Celle de 1612, *cicatrisé*. J'ai préferé *cicatricé*, qu'on lit dans l'edition de 1613, la derniere qui fut faite pendant la vie de l'Auteur. Dailleurs *cicatricé* eſt plus juſte; il ſignifie *plein de cicatrices, recouſu en divers endroits:* au lieu que *cicatrisé* ne ſe dit que d'une playe qui eſt preſque guerie & fer-

Car, en quelque façon, les malheurs ſont propices.
Puis les gueux, en gueuſant, trouvent maintes delices,
Un repos qui s'eſgaye en quelque oyſiveté.
Mais je ne puis patir de me voir rejetté.
C'eſt donc pourquoy, ſi jeune abandonnant la France,
J'allay, vif de courage, & tout chaud d'eſperance,
En la cour d'un Prélat, qu'avec mille dangers
J'ay ſuivy, Courtiſan, aux païs eſtrangers.
J'ay changé mon humeur, alteré ma nature.
J'ay beu chaud, mangé froid, j'ay couché ſur la dure.
Je l'ay, ſans le quitter, à toute heure ſuivy.
Donnant ma liberté je me ſuis aſſervy,
En public, à l'Egliſe, à la chambre, à la table;
Et penſe avoir eſté maintefois agreable.

Mais

REMARQUES.

mée. Mr. Deſpreaux a fort bien diſtingué ces deux ſens, quand il a dit, Epitre IV. en parlant d'un vieux Guerrier: *Son front cicatricé.*

Vers 58. *Mais je ne puis pâtir de me voir rejetté.*] *Pâtir* eſt hors d'uſage, dans le ſens de ce Vers; on dit à préſent, *ſouffrir*, mot qu'on a ſubſtitué à l'autre, dans l'édition de 1642, & dans les ſuivantes.

Vers 61. *En la cour d'un Prélat.*] Ne ſeroit-ce pas François de Joyeuſe, Cardinal en 1583. & Archevêque de Toulouze en 1585? Ce Prélat fit pluſieurs voyages à Rome, où Regnier, en 1583. n'aiant encore que vingt ans, le ſuivit, & s'attacha à lui, juſqu'à la fin de 1603. ſans en avoir tiré de récompenſe; puiſque le premier Bénéfice qu'il ait eu, & qu'il obtint par une autre voye, fut un Canonicat de Chartres, en poſſeſſion duquel il entra le 30. de Juillet, 1604. J'ajoute à ces conjectures le mot *Cour*, dont le Poëte uſe ici, & l'idée de la magnificence du Prélat, qu'il donne, Vers 75, & 76.

Vers 64. *J'ai beu chaud, mangé froid,* &c.] Monſieur Rouſſeau, Epigr. 25. Liv. 2. dèfinit ainſi un Courtiſan:

——— *C'eſt un Eſtre,*
Qui ne connoit rien de froid, ni de chaut;
Et qui ſe rend précieux à ſon Maitre,
Par ce qu'il coûte, & non par ce qu'il vaut.

Mais inſtruict par le temps, à la fin j'ay connu,
Que la fidelité n'eſt pas grand revenu;
Et qu'à mon temps perdu, ſans nulle autre eſperance,
L'honneur d'eſtre ſujet tient lieu de récompenſe:
N'ayant autre intereſt de dix ans ja paſſez,
Sinon que ſans regret je les ay deſpenſez.
Puis je ſçay, quant à luy, qu'il a l'ame Royalle,
Et qu'il eſt de nature & d'humeur liberalle.
Mais, ma foy, tout ſon bien enrichir ne me peut,
Ny domter mon malheur, ſi le Ciel ne le veut.
C'eſt pourquoy, ſans me plaindre en ma deſconvenuë,
Le malheur qui me ſuit, ma foy ne diminuë;
Et rebuté du ſort, je m'aſſervy pourtant,
Et ſans eſtre avancé je demeure contant:
Sçachant bien que fortune eſt ainſi qu'une louve,
Qui ſans choix s'abandonne au plus laid qu'elle trouve;
Qui releve un pédant de nouveau baptisé,
Et qui par ſes larcins ſe rend authorisé;

Qui

REMARQUES.

Vers 80. *Le malheur, qui me ſuit, ma foy ne diminue.*] Ne diminue point ma foy, c'eſt à dire, ma fidelité.

Vers 85. *Qui releve un Pédant de nouveau baptisé.*] Parvenu à quelque dignité. Ce vers & le ſuivant deſignent quelqu'un, qui nous eſt inconnu. Mr. Deſpreaux a dit de même, dans ſa premiere Satire:

Et que le ſort burleſque, en ce ſiécle de fer,
D'un Pédant, quand il veut, ſait faire un Duc & Pair.

Qui le vice annoblit, & qui tout au contraire,
Ravalant la vertu, la confine en miſere.
Et puis je m'iray plaindre apres ces gens icy?
Non, l'exemple du temps n'augmente mon ſoucy.
Et bien qu'elle ne m'ait ſa faveur départie,
Je n'entend, quand à moy, de la prendre à partie:
Puis que, ſelon mon gouſt, ſon infidelité
Ne donne & n'oſte rien à la félicité.
Mais que veux-tu qu'on face en ceſte humeur auſtere?
Il m'eſt, comme aux putains, mal-aiſé de me taire.
Il m'en faut diſcourir de tort & de travers.
Puis ſouvent la colere engendre de bons vers.
Mais, Comte, que ſçait-on? elle eſt peut eſtre ſage,
Voire, avecque raiſon, inconſtante & volage;
Et Déeſſe aviſée aux biens qu'elle départ,
Les adjuge au merite, & non point au hazard.
Puis l'on voit de ſon œil, l'on juge de ſa teſte,
Et chacun en ſon dire a droict en ſa requeſte:

Car

REMARQUES.

Vers 98. *Puis ſouvent la colere engendre de bons vers.*] Mr. Deſpreaux, Satire I, Vers 144.

Et ſans aller réver dans le ſacré Vallon,
La colere ſuffit, & vaut un Apollon.

Regnier & Boileau ont imité ce vers fameux de Juvenal, Sat. I. V. 79.

Si natura negat, facit indignatio verſum.

Car l'amour de ſoy-meſme, & noſtre affection,
Adjouſte avec uſure à la perfection.
Touſiours le fond du ſac ne vient en évidence,
Et bien ſouvent l'effet contredit l'apparence.
De Socrate à ce point l'oracle eſt my-party;
Et ne ſçait-on au vray qui des deux a menty:
Et ſi philoſophant le jeune Alcibiade,
Comme ſon Chevalier, en receut l'accolade.
Il n'eſt à decider rien de ſi mal aiſé,
Que ſous un ſainct habit le vice deſguiſé.

Par

REMARQUES.

Vers 109. *De Socrate à ce point, l'oracle eſt my-party.*] Ce vers a beaucoup varié. Dans la premiere édition, faite en 1608, on lit, *De Socrate à ce point l'arreſt eſt my-party.* Dans celles de 1612. & 1613. faites pendant la vie de l'Auteur, & dans les éditions ſuivantes, il y a, *l'oracle*, au lieu de *l'arreſt.* Dans celle de 1642. & les autres qui ont été faites aprés, on a mis: *De Socrate en ce point* &c. L'expreſſion de ce vers, & des trois ſuivans, eſt embarraſſée. L'oracle d'Apollon avoit déclaré que Socrate étoit le plus ſage des hommes. Mais notre Auteur inſinue que, nonobſtant cet oracle, la vertu de Socrate avoit été ſoupçonnée. Ciceron a tourné ce ſoupçon en plaiſanterie: *Quid? Socratem nonne legimus quemadmodum notarit Zopyrus?——— addidit etiam mulieroſum: in quo Alcibiades cachinnum dicitur ſuſtuliſſe.* Cic. *de Fato.*

Vers 110. *Et ne ſçait-on au vrai qui des deux a menty.*] Eſt-ce l'Oracle qui a menti, en donnant le titre de ſage à Socrate? ou Socrate lui-même, qui fut ſoupçonné d'avoir démenti ce titre par ſa conduite? La réputation de Socrate étoit équivoque à un point, que de deux opinions, qu'elle offroit de lui, l'une bonne, l'autre mauvaiſe, on ne ſavoit laquelle choiſir. C'eſt le ſens de ce vers. Boileau, dans ſa douzieme Satire, vers 150, a eu en vue cet endroit de Regnier.

Vers 111. *Et ſi philoſophant le jeune Alcibiade.*] Ce vers eſt écrit tout de ſuite, & ſans virgule aprés *philoſophant*, dans les editions qui ont paru avant celle de 1642. Aparemment Regnier avoit écrit par maniere d'inverſion: *Et ſi philoſophant le jeune Alcibiade*, pour, *Et le jeune Alcibiade philoſophant*, ſans virgule apres ce verbe, qu'il faiſoit participe; mais qui, en vertu de la virgule qu'on s'eſt avisé d'y mettre, eſt devenu un gerondif équivoque, en ce qu'il peut également ſe rapporter au Maitre & au Diſciple.

Par ainſi j'ay donc tort, & ne doy pas me plaindre,
Ne pouvant par merite autrement la contraindre
A me faire du bien, ny de me départir
Autre choſe à la fin, ſinon qu'un repentir.
Mais quoy, qu'y feroit on, puis qu'on ne s'oſe pendre?
Encor faut-il avoir quelque choſe où ſe prendre,
Qui flatte, en diſcourant, le mal que nous ſentons.
Or laiſſant tout cecy, retourne à nos moutons,
Muſe, & ſans varier, dy nous quelques ſornettes,
De tes enfans baſtards, ces tiercelets de Poëtes,
Qui par les carrefours vont leurs vers grimaſſans,
Qui par leurs actions font rire les paſſans;

Et

REMARQUES.

Vers 122.——— *Retourne à nos moutons.*] C'eſt un Proverbe, pris de la Farce de Patelin, dans laquelle eſt introduit un Marchand Drapier, qui plaidant contre ſon Berger, pour des moutons que ce Berger lui avoit volez, ſortoit de fois à autre de ſon propos, pour parler du drap que l'Avocat de ſa partie lui avoit volé auſſi: ce qui obligea le Juge d'ordonner au Drapier de retourner à ſes moutons: *Suz, revenons à nos moutons.* Martial, L. 6. 19. a dit de même: *Jam dic, Poſtume, de tribus capellis.* V. Henri Eſtienne en ſon Dial. du nouveau Langage Franç. Ital. édit. d'Anvers, 1579. p. 137. Et Paſquier, Recherches, L. 8. c. 59. On pourroit, touchant ce proverbe, remonter juſqu'à celui-ci: *Alia Menecles, alia porcellus loquitur,* & voir l'explication qu'Eraſme en donne. Rabelais a employé plus d'une fois ce Proverbe, *Retourner à ſes moutons:* L. 1. c. 1. & 11. L. 3. c. 33. Cette Note eſt tirée de ſon Commentateur.

Vers 124. *Des tes enfans baſtards, ces tiercelets de Poetes.*] Parmi les oiſeaux de Fauconnerie, les Femelles portent le nom de l'eſpéce, parce qu'elles ſurpaſſent les mâles en grandeur de corps, en courage, & en force. Leurs mâles ſont nommez *Tiercelets*, parce qu'ils ſont un tiers plus petits qu'elles. Tiercelet de Faucon, d'Autour &c.

Il y a une faute d'impreſſion dans le Dictionaire de Ménage, qui dit que le Tiercelet *eſt un tiers plus grand.* Cette faute n'étoit pas dans la premiere édition.

Rabelais a dit, *Tiercelet de Job.* Pantagr. 3. 9.

Et quand la faim les poind, ſe prenant ſur le voſtre,
Comme les eſtourneaux, ils s'affament l'un l'autre.
Cependant ſans ſouliers, ceinture, ny cordon,
L'œil farouche & troublé, l'eſprit à l'abandon,
Vous viennent accoſter comme perſonnes yvres,
Et diſent pour bon-jour, Monſieur, je fais des livres.
On les vend au Palais, & les Doctes du temps
A les lire amuſez, n'ont autre paſſe-temps.
De là, ſans vous laiſſer, importuns ils vous ſuivent,
Vous alourdent de vers, d'alegreſſe vous privent,
Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir
Du credit, de l'honneur, avant que de mourir;
Mais que pour leur reſpect l'ingrat ſiecle où nous ſommes,
Au prix de la vertu n'eſtime point les hommes:
Que Ronſard, du Bellay, vivants ont eu du bien,
Et que c'eſt honte au Roy de ne leur donner rien.
Puis ſans qu'on les convie, ainſi que vénerables,
S'aſſient en Prélats les premiers à vos tables,

Où

REMARQUES.

Vers 132. *Et diſent pour bon-jour, Monſieur, je fais des livres.*] Horace dans ſa Satire de l'Importun. L. 1. Sat. 9.

Noris nos, inquit, docti ſumus.

Vers 144. *S'aſſient en Prélats.*] Dans les éditions de 1608. & 1612. on lit *s'aſſieſſent.* Celle de 1613. & ſuivantes *s'aſſient.*

Où le caquet leur manque, & des dents diſcourant,
Semblent avoir des yeux regret au demeurant.
Or la table levée, ils curent la mâchoire.
Apres graces Dieu beut, ils demandent à boire;
Vous font un ſot diſcours, puis au partir de là,
Vous diſent: mais Monſieur, me donnez-vous cela?
C'eſt tousjours le refrein qu'ils font à leur balade.
Pour moy je n'en voy point que je n'en ſois malade;
J'en perds le ſentiment, du corps tout mutilé,
Et durant quelques jours j'en demeure opilé.
Un autre, renfrongné, reſveur, mélancolique,
Grimaſſant ſon diſcours, ſemble avoir la colique,

Su-

REMARQUES.

Vers 146.—— *Regret au demeurant.*] *Demourant*, edit. de 1608.

Vers 148. *Après graces Dieu beut.*] Un Auteur grave [Boetius Epo] dit que les Allemans, fort addonez à la débauche, ne ſe mettoient point en peine de dire graces après leurs repas. On eut beau y exhorter les Chanoines & les Moines, dans un Concile de Mayence, tenu l'an 847. *Hortantes eos ..... ſumere cibum cum benedictione & laude Domini, ſecundùm Apoſtolum dicentem: ſive manducetis, ſive bibatis, omnia in Dei laudem facite. Synod. Mogunt. ſub Rabano, de Cleric. vita, ſive Monach. cap.* 13. *in fine:* Ces exhortations furent inutiles. Ainſi pour réprimer cet abus, le Pape Honorius III. donna des Indulgences aux Allemans qui boiroient un coup après avoir dit graces. *Boetius Epo*, Comment. ſur le chap. des Decretal. *Ne Clerici vel Monachi* &c. *Cap.* 1. *n.* 13.

L'origine de cette façon de parler, *Après graces Dieu bût*, ne vient-elle point plûtôt de cet endroit de l'Evangile? *Et, accepto calice, gratias agens dedit eis, & biberunt ex illo omnes.* Mr. de la Monnoye, qui a enrichi ce Commentaire de pluſieurs Remarques, croit qu'il faut peut-être lire: *Aprés Graces-Dieu bue, ils demandent à boire*; pour donner à entendre que non contens d'avoir bû le coup d'après Graces, ils demandent à boire ſur nouveaux frais. Ainſi, boire *Grace-Dieu*, ce ſeroit boire un coup, après avoir dit ſes Graces.

2

Suant, crachant, touſſant, penſant venir au point,
Parle ſi finement que l'on ne l'entend point.
Un autre, ambitieux, pour les vers qu'il compoſe,
Quelque bon bénefice en l'eſprit ſe propoſe;
Et deſſus un cheval, comme un ſinge, attaché,
Méditant un Sonnet, médite un Eveſché.
Si quelqu'un, comme moy, leurs ouvrages n'eſtime,
Il eſt lourd, ignorant, il n'ayme point la rime;
Difficile, hargneux, de leur vertu jaloux,
Contraire en jugement au commun bruit de tous;
Que leur gloire il deſrobe, avec ſes artifices.
Les Dames cependant ſe fondent en délices,
Liſant leurs beaux eſcrits, & de jour, & de nuict,
Les ont au cabinet ſouz le chevet du lict;
Que portez à l'Egliſe, ils vallent des matines:
Tant, ſelon leurs diſcours, leurs œuvres ſont divines.

Encore:

REMARQUES.

Vers 162 —— *Médite un Eveſché.*] Dans l'édition de 1608. on lit, *une Eveſché*. Toutes les autres éditions portent, *un Eveſché*; mais dans la Satire 3. vers 175. notre Auteur a fait *Evêché* du genre féminin: *Et ſi le faix léger d'une double Eveſché*. Quarante ans après la compoſition de cette Satire, le genre du mot *Evêché* n'étoit pas encore bien déterminé: car M. Ménage, dans ſa *Requête des Dictionaires*, imprimée en 1649. aſſure qu'il n'y avoit que les *Puriſtes* qui diſſent *une Eveſché*.

Ils veulent, malgré la raiſon,
Qu'on diſe aujourdhui *la poiſon*,
Une Epitaphe, *une Epigramme*,
Une Navire, *une Anagramme*,
Une reproche, *une Duché*,
Une menſonge, *une Eveſché*.

Encore apres cela, ils ſont enfants des Cieux,
Ils ſont journellement carrouſſe avecq' les Dieux:
Compagnons de Minerve, & confis en ſcience,
Un chacun d'eux penſe eſtre une lumiere en France.
Ronſard, fay-m'en raiſon, & vous autres eſprits,
Que pour eſtre vivants en mes vers je n'eſcrits.
Pouvez-vous endurer que ces rauques Cygalles
Eſgallent leurs chanſons à vos œuvres Royalles,
Ayant voſtre beau nom laſchement démenty?
Hâ! c'eſt que noſtre ſiecle eſt en tout perverty.
Mais pourtant quel eſprit, entre tant d'inſolence,
Sçait trier le ſçavoir d'avecques l'ignorance,
Le naturel de l'Art; & d'un œil aviſé
Voit qui de Calliope eſt plus favoriſé?
Juſte poſterité, à teſmoin je t'appelle,
Toy qui, ſans paſſion, maintiens l'œuvre immortelle,

Et

REMARQUES.

Vers 174. *Ils ſont journellement carrouſſe.*] Ce mot a vieilli. Il ſignifie *Débauche de vin*, du mot Allemand *Garauſs*, *tout vuidé*, on ſous-entend, *le verre*. Ménage.

Vers 184. *Sçait trier le Sçavoir* &c.] *Trier*, c'eſt ainſi qu'il faut lire, ſuivant la premiere édition de 1608. & non pas *tirer*, qui eſt dans les autres éditions.

Vers 187. *Juſte poſterité, à teſmoin je t'appelle.*] Ce vers a été employé par Mr. Deſmareſtz de St. Sorlin:

Car le Siécle envieux juge ſans équité;
Mais j'en appelle à toy, juſte Poſterité.

Deſmareſtz, dans une Ode qui eſt à la tête de ſon Poëme de Clovis; & dans un ouvrage de ſa façon, intitulé: *La Comparaiſon de la Langue & de la Poëſie Franç.* &c. 1670.

Et qui ſelon l'eſprit, la grace, & le ſçavoir,
De race en race au peuple un ouvrage fais voir:
Venge ceſte querelle, & juſtement ſépare
Du cigne d'Apollon la corneille barbare,
Qui croaſſant par tout d'un orgueil effronté,
Ne couche de rien moins que l'immortalité.
Mais, Comte, que ſert-il d'en entrer en colere?
Puis que le temps le veut, nous n'y pouvons rien faire.
Il faut rire de tout: auſſi bien ne peut-on
Changer choſe en Virgile, ou bien l'autre en Platon.
Quel plaiſir penſes-tu que dans l'ame je ſente,
Quand l'un de c'eſte trouppe, en audace inſolente,

Vient

REMARQUES.

Vers 194. *Ne couche de rien moins que l'immortalité.*] Ce vers eſt ainſi dans l'édition de 1608. & il doit être ainſi, à moins qu'on n'aime mieux lire: *Ne couche rien de moins.* D'autres éditions portent: *Ne couche de rien moins de l'immortalité.* C'eſt à dire, *Ne viſe, n'aſpire à rien moins qu'à l'immortalité.*

Vers 196.——— *Nous n'y pouvons rien faire.*] Edit. de 1642. & ſuivantes: *Nous n'y trouvons que faire.*

Vers 198. *Changer choſe en Virgile, ou bien l'autre en Platon.*] Le ſens de ce vers eſt obſcur. On avoit mis dans l'edition de 1642. *Changer choſe en Virgile, ou reprendre Platon*; & dans celle de 1655. *Changer rien dans Virgile, ou reprendre en Platon:* leçon qui à éte ſuivie dans l'édition de 1667. Mais il faut retenir la premiere leçon, qui offre un ſens bon & ſuivi, qui eſt tel: *Il faut rire de tous ces ridicules qui ont ſi bonne opinion d'eux-mêmes. Auſſi bien ſeroit ce inutilement qu'on voudroit faire* de choſe, *c'eſt à dire*, d'un Tel, *mauvais Poëte, un Virgile*; *ou d'un Tel, mauvais Philoſophe, un Platon.* C'eſt le cas du Proverbe, *Non ex omni ligno fit Mercurius.* A quoi ſert de critiquer les mauvais Ecrivains, puiſque nous ne les rendrons pas meilleurs; & qu'en les critiquant nous n'en ferons ni des Virgiles, ni des Platons?

L'expreſſion de Regnier auroit été bien moins obſcure, s'il avoit écrit:
Changer l'un en Virgile, ou bien l'autre en Platon.

Vient à Vanves à pied, pour grimper au coupeau
Du Parnaſſe François, & boire de ſon eau;
Que froidement receu, on l'eſcoute à grand peine;
Que la Muſe en groignant luy deffend ſa fontaine;
Et ſe bouchant l'oreille au récit de ſes vers,
Tourne les yeux à gauche, & les lit de travers;
Et pour fruit de ſa peine aux grands vens diſperſée,
Tous ſes papiers ſervir à la chaiſe percée?
Mais comme eux je ſuis Poëte, & ſans diſcretion
Je deviens importun avec préſomption.
Il faut que la raiſon retienne le caprice,
Et que mon vers ne ſoit qu'ainſi qu'un exercice
Qui par le jugement doit eſtre limité,
Selon que le requiert, ou l'âge ou la ſanté.

215 Je

REMARQUES.

Vers 201. *Vient à Vanves.*] Village prez de Paris, qu'on appelle adjourdhui *Vanvre.* Ce Village eſt renommé pour le beurre excellent qu'il fournit.
Hîc truncis ubi burra fluunt Vanvæa cavatis. Ant. de Arena, Poëma Macaronic. de bello Huguenotico. François I. pour ſe mocquer de la longue Liſte de titres qu'étaloit l'Empereur Charles-quint, ne prenoit d'autre qualité, dans ſes réponſes, que celle de Roi de France, Seigneur de Goneſſe, & de *Venves.* Au reſte ce vers 201. fait préſumer que le Comte de Cramail avoit une maiſon à Vanvre, & que cette maiſon étoit ouverte aux Gens de Lettres, & aux Poëtes célebres.

Vers 203. *Que froidement reçeu, on l'eſcoute.*] L'hiatus qui ſe trouve à la céſure de ce vers, pouvoit ſe ſauver facilement, en mettant: *Que receu froidement.* Mais du tems de Regnier la rencontre de deux voyeles dans les vers, n'étoit pas regardée comme un défaut.

Vers 208. *Tous ſes papiers ſervir à la chaiſe percée.*] Si, au lieu du premier mot, *Tous*, on liſoit, *Vont*, le ſens paroitroit plus net.

Je ne ſçay quel Démon m'a fait devenir Poëte:
Je n'ay, comme ce Grec, des Dieux grand interprete,
Dormy ſur Helicon, où ces doctes mignons
Naiſſent en une nuict, comme les champignons.
Si ce n'eſt que ces jours, allant à l'adventure,
Reſvant comme un oyſon allant à la paſture,
A Vanves j'arrivay, où ſuivant maint diſcours,
On me fit au jardin faire cinq ou ſix tours.
Et comme un Conclaviſte entre dans le conclave,
Le ſommelier me prit, & m'enferme en la cave,
Où beuvant, & mangeant, je fis mon coup d'eſſay;
Et où, ſi je ſçay rien, j'apris ce que je ſçay.

Voyla ce qui m'a fait, & Poëte, & Satyrique,
Reglant la meſdiſance à la façon antique.
Mais à ce que je voy, ſimpatiſant d'humeur,
J'ay peur que tout à fait je deviendray rimeur.
J'entre ſur ma loüange, & bouffy d'arrogance,
Si je n'en ay l'eſprit, j'en auray l'inſolence.

Mais

REMARQUES.

Vers 216. *Je n'ay, comme ce Grec, des Dieux grand interprete*, &c.] On raconte, qu' Héſiode s'étant endormi ſur le mont Hélicon, & qu'ayant bû de l'eau d'Hippocrene, devint Poëte, par une faveur ſinguliere des Muſes. Il a compoſé un Poëme intitulé la Theogonie, ou la naiſſance de Dieux.

Mais retournons à nous, & ſage devenus,
Soyons à leurs deſpens un peu plus retenus.
Or, Comte, pour finir, ly doncq' ceſte Satyre,
Et voy ceux de ce temps que je pince ſans rire;
Pendant qu'à ce printemps retournant à la Cour,
J'iray revoir mon maiſtre, & luy dire bon-jour.

A

REMARQUES.

Vers 236. *Et voy ceux de ce temps que je pince ſans rire.*] Ces derniers mots font alluſion à un jeu d'enfans aſſez connu : *Je vous pince ſans rire.*

Vers 238. *J'iray revoir mon maiſtre.*] Voyez la Note ſur le vers 61.

A

MONSIEUR LE MARQUIS DE CŒUVRES.*

SATYRE III.

MArquis, que doy-je faire en ceſte incertitude?
Dois-je las de courir me remettre à l'eſtude,
Lire Homere, Ariſtote, & diſciple nouveau,
Glaner ce que les Grecs ont de riche, & de beau;
Reſte de ces moiſſons que Ronſard, & des Portes,
Ont remporté du champ ſur leurs eſpaules fortes;

Qu'ils

REMARQUES.

* François Annibal d'Eſtrées, Marquis de Cœuvres, frere de la belle Gabrielle, Ducheſſe de Beaufort; s'eſt rendu célebre par ſes Ambaſſades, ſur tout par celle de Rome. Il fut fait Maréchal de France en 1624. & depuis ce tems là on le nomme le Maréchal d'Etrées. Il mourut à Paris le 5. de May 1670. âgé d'environ cent ans.

Dans cette Satire, Regnier délibere, s'il doit s'engager à la Cour, ou ſe remettre à l'étude.

Vers 5.—— *Ronſard & des Portes.*] Pierre de Ronſard, & Philippes Deſpor-

Qu'ils ont comme leur propre en leur grange entaſſé,
Eſgallant leurs honneurs, aux honneurs du paſſé?
Ou ſi, continuant à courtiſer mon maiſtre,
Je me doy juſqu'au bout d'eſperance repaiſtre,
Courtiſan morfondu, frénetique & reſveur,
Portrait de la diſgrace, & de la defaveur;
Puis, ſans avoir du bien, troublé de reſverie,
Mourir deſſus un coffre en une hoſtellerie,
En Toſcane, en Savoye, ou dans quelque autre lieu,
Sans pouvoir faire paix, ou trefve avecques Dieu?
Sans parler je t'entends: il faut ſuivre l'orage;
Auſſi bien on ne peut où choiſir avantage.
Nous vivons à taſtons, & dans ce monde icy
Souvent avecq' travail on pourſuit du ſoucy:
Car les Dieux courrouſſez contre la race humaine
Ont mis avecq' les biens, la ſueur & la peine.

Le

REMARQUES.

tes, Poëtes fameux. Ronſard, ſurnommé le Prince des Poëtes François, fut fort eſtimé non ſeulement des Savans de ſon ſiécle, mais encore des Rois Henri II. François II. Charles IX. & Henri III. Il mourut en 1585. âgé de 61 ans. L'Abbé Deſportes étoit natif de Chartres, & oncle de Regnier. Il fut Chanoine de la Sainte Chapelle, Abbé de Tiron, de Bonport, de Joſaphat, des Vaux de Cernay & d'Aurillac. Il mourut en 1606.

Vers 9. —— *A courtiſer mon maiſtre.*] Voyez la Note ſur le vers 61. de la Satire précedente.

Vers 15. *En Toſcane, en Savoye.*] Notre Poëte avoit paſſé par ces Pays-là, dans ſon voyage de Rome. Il y a apparence que cette Satire ne fut faite qu'aprés ſon retour.

Le monde eſt un berlan ou tout eſt confondu.
Tel penſe avoir gaigné qui ſouvent a perdu.
Ainſi qu'en une blanque où par hazard on tire,
Et qui voudroit choiſir ſouvent prendroit le pire.
Tout deſpend du deſtin, qui ſans avoir eſgard,
Les faveurs & les biens en ce monde départ.
Mais puis qu'il eſt ainſi que le ſort nous emporte,
Qui voudroit ſe bander contre une loy ſi forte?
Suivons doncq' ſa conduite en cet aveuglement.
Qui peche avecq' le Ciel peche honorablement.
Car penſer s'affranchir, c'eſt une reſverie.
La liberté par ſonge en la terre eſt cherie.
Rien n'eſt libre en ce monde, & chaque homme dépend
Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus grand.
Tous les hommes vivants ſont icy bas eſclaves;
Mais ſuivant ce qu'ils ſont ils different d'entraves.
Les uns les portent d'or, & les autres de fer:
Mais n'en deſplaiſe aux vieux: ny leur philoſopher,
Ny tant de beaux eſcrits, qu'on lit en leurs eſcoles,
Pour s'affranchir l'eſprit ne ſont que des paroles.
Au joug nous ſommes nez, & n'a jamais eſté
Homme qu'on ait veu vivre en plaine liberté.

En vain me retirant enclos en une eſtude,
Penſeroy-je laiſſer le joug de ſervitude;
Eſtant ſerf du deſir d'aprendre, & de ſçavoir,
Je ne ferois ſinon que changer de devoir.
C'eſt l'arreſt de nature, & perſonne en ce monde
Ne ſçauroit controler ſa ſageſſe profonde.
Puis, que peut-il ſervir aux mortels icy bas,
Marquis, d'eſtre ſçavant, ou de ne l'eſtre pas?
Si la ſcience pauvre, affreuſe & meſpriſée
Sert au peuple de fable, aux plus grands de riſée?
Si les gens de Latin, des ſots ſont denigrez,
Et ſi l'on n'eſt Docteur ſans prendre ſes degrez?
Pourveu qu'on ſoit morgant, qu'on bride ſa mouſtache,
Qu'on friſe ſes cheveux, qu'on porte un grand pannache,
Qu'on parle barragoüyn, & qu'on ſuive le vent:
En ce temps du jourd'huy l'on n'eſt que trop ſçavant.

Du

REMARQUES.

Vers 53. *Si la Science pauvre, affreuſe & meſpriſée &c.*] Notre Poëte a parodié ces deux vers, dans le ſecond Diſcours au Roy, vers 111, & 112. Joachim du Bellay, Sonnet à Remy Belleau:

La Science à la table eſt des Seigneurs priſée,
Mais en chambre, Belleau, elle ſert de riſée.

Vers 59. *Qu'on parle barragoüyn, & qu'on ſuive le vent.*] Regnier a ſemé ſes Poëſies de ces façons de parler populaires & paſſageres. Sorel l'on a repris, dans ſes Remarques ſur le XIV. Livre du *Berger Extravagant*, p. 553. " Que ſi au " reſte, *dit-il*, j'ay quelques proverbes, " tous ceux qui parlent bien, les diſent " auſſi bien que moy. Que ſeroit-ce " donc, ſi je diſois comme Renyer: *C'eſt* " *pour voſtre beau nez que cela ſe fait*; *Vous* " *parlez barragouin*; *Vous nous faites des* " *bonadiez*; *Vous mentez par voſtre gorge*;

Du ſiecle les mignons, fils de la poulle blanche,
Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche;
En credit eſlevez ils diſpoſent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
Mais quoy, me diras-tu, il t'en faut autant faire.
Qui oſe, a peu ſouvent la fortune contraire.
Importune le Louvre, & de jour, & de nuict,
Perds pour t'aſſujettir & la table, & le lict:
Sois entrant, effronté, & ſans ceſſe importune:
En ce temps l'impudence eſleve la fortune.
Il eſt vray, mais pourtant je ne ſuis point d'avis
De deſgager mes jours pour les rendre aſſervis,
Et ſouz un nouvel aſtre aller, nouveau Pilotte,
Conduire en autre mer, mon navire qui flotte,
Entre

REMARQUES.

" *Vous faites la figue aux autres*; *Je ré-*
" *ponds d'un ris de Saint Medard*; *Je ſuis*
" *parmy vous comme un homme ſans verd.*
" Voila les meilleurs mots de ce Poete
" Satyrique; mais je n'en voudrois pas
" uſer: car poſſible que d'icy à dix ans
" l'on ne les entendra plus; & dés main-
" tenant il y a pluſieurs perſonnes qui ne
" les entendent pas.

Vers 61. *Du ſiécle les mignons.*] Du tems de Regnier, on diſoit *Mignon*, pour Favori: *Les Mignons du Roy.*

Même vers. *Fils de la poulle blanche.*] Expreſſion tirée du Proverbe Latin: *Gallinæ filius albæ.* Juven. Sat. 13. v. 141. Voyez les Adages d'Eraſme, p. m. 67.

Que le fils de la poule blanche,
L'heureux Seigneur d'Angervilliers &c.

Dit Mr. l'Abbé Regnier Deſmarais, dans une Lettre à Madame Deſmarets.

Vers 69. *Sois entrant, effronté.*] *Entrant*, hardi, entreprenant. Notre Auteur emploie le même mot ci-après, vers 94. *Je ne ſuis point entrant.*

Entre l'eſpoir du bien, & la peur du danger,
De froiſſer mon attente, en ce bord eſtranger.
Car pour dire le vray, c'eſt un pays eſtrange,
Où comme un vray Prothée à toute heure on ſe change;
Où les loix par reſpect ſages humainement,
Confondent le loyer avecq' le chaſtiment;
Et pour un meſme fait, de meſme intelligence,
L'un eſt juſticié, l'autre aura recompence.
Car ſelon l'intereſt, le credit ou l'appuy
Le crime ſe condamne, & s'abſout aujourd'huy.
Je le dy ſans confondre en ces aigres remarques
La clemence du Roy, le miroir des Monarques,
Qui plus grand de vertu, de cœur & de renom,
S'eſt acquis de Clement, & la gloire, & le nom.
Or, quant à ton conſeil qu'à la Cour je m'engage,
Je n'en ay pas l'eſprit, non plus que le courage.
Il faut trop de ſçavoir, & de civilité,
Et, ſi j'oſe en parler, trop de ſubtilité.

Ce

REMARQUES.

Vers 82. *L'un eſt juſticié, l'autre aura récompenſe.*] Juven. Sat. 13. v. 104.

———*Multi*
Committunt eadem diverſo crimina fato:
Ille crucem pretium ſceleris tulit, hic diadema.

Vers 89. *Or, quant à ton conſeil qu'à la Cour je m'engage*, &c.] Ce qui ſuit eſt imité de Juvenal, Sat. 3. v. 41. *Quid Romæ faciam? mentiri neſcio*, &c. Voyez Martial, Liv. 3. Ep. 38. *Atria magna colam*, &c.

Ce n'eſt pas mon humeur, je ſuis mélancolique,
Je ne ſuis point entrant, ma façon eſt ruſtique;
Et le ſurnom de bon me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ay pas l'eſprit d'eſtre meſchant.
Et puis, je ne ſçaurois me forcer ny me feindre,
Trop libre en volonté je ne me puis contraindre:
Je ne ſçaurois flatter, & ne ſçay point comment
Il faut ſe taire accort, ou parler fauſſement,
Benir les favoris de geſte & de parolles,
Parler de leurs ayeux, au jour de Cerizolles,

Des

REMARQUES.

Vers 95. *Et le ſurnom de bon.*] C'eſt effectivement le ſurnom qu'on donnoit à notre Poëte, & qui s'eſt perpetué juſqu'à nous: car on dit encore, *Le bon Regnier.* Au reſte, la bonté n'eſt point incompatible avec l'eſprit de la Satire: témoin nos deux plus célebres Satiriques, Regnier, & Boileau. Celui-ci, ſelon lui-même, & ſelon la verité,

Fut un Eſprit doux, ſimple, ami de l'Equité,
Qui cherchant dans ſes vers la ſeule verité,
Fit, ſans être malin, ſes plus grandes malices.
Epitre X.

Horace étoit doux, affable, & poli. A l'egard de Perſe, l'Auteur de ſa vie, aſſure, que ce Poëte ſatirique étoit *morum leniſſimorum, verecundiæ virginalis, formæ pulchræ, pietatis erga matrem, & ſororem, & amitam, exemplo ſufficientis. Fuit frugi & pudicus.*

Même vers. *Me va-t-on reprochant.*] Dans toutes les éditions il y a: *Me va tout reprochant*, ce qui eſt une faute remarquable. J'ai mis: *me va-t-on reprochant*, qui m'a paru la ſeule bonne leçon, & la leçon même de l'Auteur. Vraiſemblablement il l'avoit écrit ainſi; mais dans la premiere édition de 1608. l'Imprimeur avoit mis, *me va tou*, par le renverſement de la Lettre *n*, changée en *u*: ſur quoi les Imprimeurs, dans les éditions ſuivantes, ont crû qu'il falloit, *tout.*

Vers 102.——— *Au jour de Cerizoles.*] *Au jour* pour, à la *Journée.* Bataille fameuſe, gagnée en 1545. par l'armée de François I. commandée par le Duc d'Enguien, ſur celle de l'Empereur Charlequint. On dit abſolument, *Journée* pour *Bataille. Le vendredi* 11. *Mars* 1523. *fut faite une proceſſion grande, & ce à Saint Germain de l'Auxerrois, pour ce que nos gens devoient avoir Journée delà les Monts*

Des hauts faits de leur race, & comme ils ont aquis
Ce titre avecq' honneur de Ducs, & de Marquis.
Je n'ay point tant d'eſprit pour tant de menterie:
Je ne puis m'adonner à la cageollerie:
Selon les accidents, les humeurs, ou les jours,
Changer comme d'habits tous les mois de diſcours.
Suivant mon naturel je hay tout artifice,
Je ne puis deſguiſer, la vertu, ny le vice,
Offrir tout de la bouche, & d'un propos menteur,
Dire, pardieu, Monſieur, je vous ſuis ſerviteur;
Pour cent bonadiez s'arreſter en la ruë,
Faire ſus l'un des pieds en la ſale la gruë;
Entendre un marjollet qui dit avecq' meſpris,
Ainſi qu'aſnes, ces gens ſont tous veſtus de gris,
Ces autres verdelets aux perroquets reſſemblent,
Et ceux cy mal peignez devant les Dames tremblent:

Puis

REMARQUES.

celui jour. MS. des Mem. de Paris cité par Borel. Les Latins diſoient auſſi *Dies*, pour *Journée*, ou *Bataille*.

Vers 113. *Pour cent bonadiez.*] Mot franciſé, du Latin *Bona Dies*, bon jour. On fait auſſi ce mot *bonadiez* de trois ſyllabes; c'eſt pourquoi dans l'édition de 1642. & dans les editions ſuivantes, on a mis, *Et pour cent bonadiez.* Le même mot, reduit à trois ſyllabes, avoit été employé dans le Teſtament de Pathelin: *Quand on me diſoit bonadies.* Rabelais, L. 1. c. 19. fait dire à Janotus de Bragmardo, *mna dies*, pour *bona dies*; & il le fait dire ainſi, pour charger le ridicule de la Harangue Latine qu'il met dans la bouche de cet Orateur, ou pour ſe moquer de la prononciation vicieuſe, qui regnoit dans les Ecoles, comme l'a conjecturé le Commentateur de Rabelais.

Puis au partir de là, comme tourne le vent,
Avecques un bon-jour amis comme devant.
Je n'entends point le cours du Ciel, ny des planetes,
Je ne ſçay deviner les affaires ſecretes,
Connoiſtre un bon viſage, & juger ſi le cœur
Contraire à ce qu'on voit, ne ſeroit point mocqueur.
De porter un poullet je n'ay la ſuffiſance,
Je ne ſuis point adroit, je n'ay point d'éloquence
Pour colorer un fait, ou deſtourner la foy,
Prouver qu'un grand amour n'eſt ſuject à la loy,
Suborner par diſcours une femme coquette,
Luy conter des chanſons de Jeanne, & de Paquette;
Desbaucher une fille, & par vives raiſons
Luy monſtrer comme Amour fait les bonnes maiſons,

Les

REMARQUES.

Vers 121. *Je n'entends point le cours du Ciel, ny des Planetes.*] Juvenal, Sat. 3. v. 42.

Motus aſtrorum ignoro.

Vers 125. *De porter un poulet.*] Billet doux, Lettre d'amour. Juvenal, Sat. 3, v. 45.

——*Ferre ad nuptam quæ mittit adulter,*
Quæ mandat, norunt alii.

On lit dans le Gloſſaire Bourguignon, au mot *Poulô*, que *Poulet*, en ce ſens-là, n'a guere été en uſage, parmi nous, que depuis 1610. juſqu'à 1670. tout au plus. Mais nous trouvons des exemples un peu plus anciens de ce mot: car on fait dire à Henry IV. en 1597. que Mademoiſelle de Guyſe ſa niéce, *aimoit bien autant les Poulets en papier, qu'en fricaſſée.* Mém. de Sully, Part. 2. p. 114. Et alors on appeloit *Porte-poulet*, un Entremetteur d'amour. *ibid. Tome 2. ch. 82. p. 248.*

Vers 130. *Lui conter des chanſons de Jeanne & de Paquette.*] Façon de parler populaire, pour marquer les diſcours que l'on tient du tiers & du quart; de celle-ci, & de celle-là.

Les maintient, les eſleve, & propice aux plus belles
En honneur les avance, & les fait Damoyſelles;
Que c'eſt pour leur beaux nez que ſe font les ballets;
Qu'elles ſont le ſubject des vers, & des poullets;
Que leur nom retentit dans les airs que l'on chante:
Qu'elles ont à leur ſuite une trouppe béante
De langoureux tranſis; & pour le faire court,
Dire qu'il n'eſt rien tel qu'aymer les gens de Court:
Allegant maint exemple en ce ſiécle où nous ſommes,
Qu'il n'eſt rien ſi facile à prendre que les hommes;
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoy,
Pourveu qu'elle ſoit riche, & qu'elle ait bien dequoy.
Quand elle auroit ſuivy le camp à la Rochelle,
S'elle a force ducats elle eſt toute pucelle.
L'honneur eſtropié, languiſſant, & perclus,
N'eſt plus rien qu'un idole en qui l'on ne croit plus.
Or pour dire cecy il faut force miſtere;
Et de mal diſcourir il vaut bien mieux ſe taire.

Il

REMARQUES.

Vers 145. *Quand elle auroit ſuivi le camp à la Rochelle.*] Les Calviniſtes s'étant emparez de la Rochelle, cette ville fut aſſiegée en 1573. par Henri Duc d'Anjou, frere du Roi Charles IX. Mais Henri, aiant été appellé à la courone de Pologne, abandonna ce Siége.

Il eſt vray que ceux-là qui n'ont pas tant d'eſprit,
Peuvent mettre en papier leur dire par eſcrit;
Et rendre par leurs vers, leur Muſe maquerelle;
Mais, pour dire le vray, je n'en ay la cervelle.
Il faut eſtre trop prompt, eſcrire à tous propos,
Perdre pour un Sonnet, & ſommeil, & repos.
Puis ma Muſe eſt trop chaſte, & j'ay trop de courage,
Et ne puis pour autruy façonner un ouvrage.
Pour moy j'ay de la court autant comme il m'en faut:
Le vol de mon deſſein ne s'eſtend point ſi haut:
De peu je ſuis content, encore que mon maiſtre
S'il luy plaiſoit un jour mon travail reconnoiſtre
Peut autant qu'autre Prince, & a trop de moyen
D'eſlever ma fortune & me faire du bien.
Ainſi que ſa Nature à la vertu facile
Promet que mon labeur ne doit eſtre inutile,
Et qu'il doit quelque jour, mal-gré le ſort cuiſant,
Mon ſervice honorer d'un honneſte preſant,
Honneſte, & convenable à ma baſſe fortune,
Qui n'abaye, & n'aſpire, ainſi que la commune,
Apres l'or du Perou; ny ne tend aux honneurs,
Que Rome departit aux vertus des Seigneurs.

Que me ſert de m'aſſeoir le premier à la table,
Si la faim d'en avoir me rend inſatiable?
Et ſi le faix leger d'une double Eveſché
Me rendant moins contant me rend plus empeſché?
Si la gloire & la charge à la peine adonnée
Rend ſouz l'ambition mon ame infortunée?
Et quand la ſervitude a pris l'homme au colet,
J'eſtime que le Prince eſt moins que ſon valet.
C'eſt pourquoy je ne tends à fortune ſi grande:
Loin de l'ambition, la raiſon me commande;
Et ne prétends avoir autre choſe ſinon
Qu'un ſimple bénéfice, & quelque peu de nom:
Afin de pouvoir vivre, avec quelque aſſeurance,
Et de m'oſter mon bien, que l'on ait conſcience.
Alors vrayment heureux, les livres feüilletant,
Je rendrois mon deſir, & mon eſprit contant.
Car ſans le revenu l'eſtude nous abuſe,
Et le corps ne ſe paiſt aux banquets de la Muſe.

Ses

REMARQUES.

Vers 175. *Et ſi le faix leger d'une doubl? Eveſché* &c.] Alluſion à ces vers de Ronſard, addreſſez au Miniſtre de Mont Dieu:

Or ſus, mon frere en Chriſt, tu dis que je ſuis Prêtre
J'atteſte l'Eternel que je le voudrois être,
Et d'avoir tout le dos & le chef empêché
Deſſous la peſanteur d'une bonne Evêché.

Aujourd'hui *Evêché*, eſt du genre maſculin. Voyez la Remarque ſur le vers 162. de la Satire precedente.

Ses mets ſont de ſçavoir diſcourir par raiſon,
Comme l'ame ſe meut un temps en ſa priſon;
Et comme delivrée elle monte divine
Au Ciel, lieu de ſon eſtre, & de ſon origine;
Comme le Ciel mobile, eſternel en ſon cours,
Faït les ſiécles, les ans, & les mois, & les jours;
Comme aux quatre Elements, les matieres encloſes,
Donnent, comme la mort, la vie à toutes choſes.
Comme premiérement les hommes diſperſez,
Furent par l'armonie, en troupes amaſſez,
Et comme la malice en leur ame gliſſée,
Troubla de nos ayeux l'innocente penſée;
D'où naſquirent les loix, les bourgs, & les citez,
Pour ſervir de gourmette à leurs meſchancetez;
Comme ils furent en fin réduits ſous un Empire,
Et beaucoup d'autres plats qui ſeroient longs à dire.
Et quand on en ſçauroit ce que Platon en ſçait,
Marquis, tu n'en ſerois plus gras, ny plus refait.
Car c'eſt une viande en eſprit conſommée,
Légere à l'eſtomach, ainſi que la fumée.

Sçais

REMARQUES.

Vers 206. *Et beaucoup d'autres plats.*] de 1642. & dans les ſuivantes. *Et beaucoup d'autres faits*, dans l'edition

Sçais tu, pour ſçavoir bien, ce qu'il nous faut ſçavoir?
C'eſt s'affiner le gouſt, de cognoiſtre & de voir;
Apprendre dans le monde, & lire dans la vie,
D'autres ſecrets plus fins que de Philoſophie;
Et qu'avecq' la ſcience il faut un bon eſprit.
Or entends à ce point ce qu'un Grec en eſcrit:
Jadis un loup, dit-il, que la faim eſpoinçonne,
Sortant hors de ſon fort rencontre une Lionne;
Rugiſſante à l'abort, & qui monſtroit aux dents
L'inſatiable faim qu'elle avoit au dedans.
Furieuſe elle approche, & le loup qui l'adviſe,
D'un langage flateur luy parle & la courtiſe:
Car ce fut de tout temps que, ployant ſous l'effort,
Le petit cede au grand, & le foible au plus fort.

Luy,

REMARQUES.

Vers 216. *Or entends à ce point ce qu'un Grec en eſcrit.*] Regnier ſuppoſe que cette Fable étoit originairement Grecque, parceque les Fables le ſont preſque toutes. Celle-ci pourtant n'eſt pas du nombre, autant qu'on en peut juger par les citations que Ménage a curieuſement ramaſſées là deſſus, pages 9. & 34. de ſes *Modi di dire*, à la fin de ſes Origines Italiennes, édition de Géneve, où il cite trois Auteurs Italiens, qui ont raconté cette Fable, chacun à leur maniere: ce qui fait comprendre que Regnier étant à Rome l'avoit pû lire dans leurs Ecrits. Ces trois Auteurs ſont celui du *Novelliere antico*, Novella 91. Stefano Guazzo, dans ſes Dialogues, & Scipione Ammirato dans ſes Proverbes.

Vers 217, & 218. *Jadis un loup ..... rencontre une Lionne.*] Selon les trois Auteurs Italiens qu'on vient de citer, les Acteurs de cette Fable, ſont le Renard, le Loup, & le Mulet. La Fontaine, qui l'a miſe en vers François, L. 5. fab. 8. introduit le Cheval & le Loup. Elle eſt auſſi d'une autre maniere, ſous le nom du Renard, du Loup, & du Cheval, dans le Recueil imprimé chez Barbin, en 1694. L. 7. Fab. 17. Ménage l'a tournée en vers Latins, dans ſes *modi di dire*. p. 34.

Vers 224. *Le petit cede au grand, & le*

Luy, di-je, qui craignoit que faute d'autre proye,
La beſte l'attaquaſt, ſes ruſes il employe.
Mais en fin le hazard ſi bien le ſecourut,
Qu'un mulet gros & gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent diſpos, croyant la table preſte,
Et s'approchent tous deux aſſez pres de la beſte.
Le loup qui la cognoiſt, malin, & deffiant,
Luy regardant aux pieds, luy parloit en riant:
D'où es-tu? qui és-tu? quelle eſt ta nourriture,
Ta race, ta maiſon, ton maiſtre, ta nature?
Le mulet eſtonné de ce nouveau diſcours,
De peur ingenieux, aux ruſes eut recours;
Et comme les Normans, ſans luy reſpondre, voire:
Compere, ce dit-il, je n'ay point de mémoire.
Et comme ſans eſprit ma grand mere me vit,
Sans m'en dire autre choſe, au pied me l'eſcrivit.

Lors

REMARQUES.

foible au plus fort.] La Fontaine dans la Fable du Loup & de l'Agneau:

La raiſon du plus fort eſt toûjours la meilleure.

Vers 237. *Et comme les Normans, ſans lui repondre, voire.*] Le Mulet lui répondit en Normand. *Voire* eſt un adverbe affirmatif, fort uſité en Normandie, qui ſignifie *vraiment*.

Vers 238. *Compere, ce dit-il,*] C'eſt ainſi qu'il faut lire ſuivant l'Edition de 1608. On avoit mis, *Et comme, ce dit-il*, dans toutes les Editions ſuivantes avant celle de 1642. ce qui eſt une faute d'autant plus groſſiere, qui il y auroit trois vers de ſuite qui commenceroient par *Et comme*. Dans celle de 1645, *Mais comment, ce dit-il.*

Lors il leve la jambe au jarret ramaſſée;
Et d'un œil innocent il couvroit ſa penſée,
Se tenant ſuſpendu ſur les pieds en avant.
Le loup qui l'apperçoit, ſe leve de devant,
S'excuſant de ne lire, avecqu' ceſte parolle,
Que les loups de ſon temps n'alloient point à l'écolle.
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Alloit précipitant la rage & le deſſein,
S'approche, plus ſçavante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps, & du grand coup qu'il tire,
Luy enfonce la teſte, & d'une autre façon,
Qu'elle ne ſçavoit point, luy aprit ſa leçon.
Alors le loup s'enfuit voyant la beſte morte;
Et de ſon ignorance ainſi ſe reconforte:
N'en deſplaiſe aux Docteurs, Cordeliers, Jacobins,
Pardieu les plus grands Clercs ne ſont pas les plus fins.

REMARQUES.

Vers 249. *S'approche, plus ſavante, en volonté de lire.*] Les trois Auteurs Italiens, citez ſur le vers 216. ajoutent, que le Loup crût que les cloux attachez au fer du Mulet, étoient des Lettres.

Vers 256. *Pardieu, les plus grand Clercs ne ſont pas les plus fins.*] Ce vers eſt compoſé de monoſyllabes. Il eſt proverbial, & on l'exprime par ce mauvais Latin : *Magis magnos clericos non ſunt magis magnos ſapientes.* Rabelais, L. 1. c. 24. Autrefois, *Clerc* ſignifioit un homme de Lettres. Les Italiens ont un proverbe ſemblable : *Tutti quei ch'anno lettere, non ſon' ſavi.* Voyez la Note ſur le vers 19. de la Satire XIII.

A

MONSIEUR MOTIN.*

SATYRE IV.

MOTIN, la Muſe eſt morte, ou la faveur pour elle.
En vain deſſus Parnaſſe Apollon on appelle,
En vain par le veiller on acquiert du ſçavoir,
Si fortune s'en mocque, & s'on ne peut avoir
Ny honneur, ny credit, non plus que ſi nos peines
Eſtoient fables du peuple inutiles & vaines.
Or va, romps toy la teſte, & de jour & de nuict
Pallis deſſus un livre, à l'appetit d'un bruict

Qui

REMARQUES.

* Pierre Motin de la ville de Bourges, étoit des amis de l'Auteur, comme il paroit par l'Ode qui eſt à la tête des Satires de Regnier. On a imprimé les Poëſies de Motin dans divers Recueils, avec celles de Malherbe, de Maynard, de Racan, &c. Balzac, Lettre 5. du 22. Livre, fait mention de certains vers Latins du P. Teron Jéſuite, qu'Henri IV. ordonna à Motin de traduire. Mr. Deſpreaux parle de Motin comme d'un Poëte tres froid. *V. le vers* 40. *du* 4. *Chant de l'Art poëtique, & les Remarques.*

Cette Satire tend à prouver que les Sciences, & ſurtout la Poëſie, bien loin d'être un moyen pour acquerir des Richeſſes, ſont preſque toujours des obſtacles à la fortune.

Vers 8. *Pallis deſſus un livre*] *Pallis*, liſez *Paſlis*. Perſe, Sat. 4. *Juvat impale-*

Qui nous honore après que nous ſommes ſouz terre ;
Et de te voir paré de trois brins de lierre :
Comme s'il importoit, eſtans ombres là bas,
Que noſtre nom veſcuſt ou qu'il ne veſcuſt pas.
Honneur hors de ſaiſon, inutile merite,
Qui vivants nous trahit, & qui morts ne profite,
Sans ſoin de l'avenir je te laiſſe le bien
Qui vient à contre-poil alors qu'on ne ſent rien ;
Puis que vivant icy de nous on ne fait conte,
Et que noſtre vertu engendre noſtre honte.
Doncq' par d'autres moyens à la Cour familiers,
Par vice, ou par vertu, acquerons des lauriers ;
Puis qu'en ce monde icy on n'en fait difference,
Et que ſouvent par l'un, l'autre ſe récompenſe.
Aprenons à mentir, mais d'une autre façon
Que ne fait Calliope, ombrageant ſa chanſon
Du voile d'une fable, afin que ſon myſtere
Ne ſoit ouvert à tous, ny cognu du vulgaire.

Apprenons

REMARQUES.

leſcere chartis. Mr. Deſpreaux Sat. 8. vers 215. *Aprés cela, Docteur, va pâlir ſur la Bible.*

Vers 9. *Qui nous honore après que nous ſommes ſouz terre.*] Martial, I. Epigr. 26. *Cineri gloria ſera venit.*

Vers 10. *Et de te voir paré de trois brins de Lierre.*] La couronne de lierre étoit donnée aux Poëtes. Horace Liv. 1. Ep. 3. *Prima feres hederæ victricis præmia.*

Apprenons à mentir, nos propos deſguiſer,
A trahir nos amis, nos ennemis baiſer,
Faire la cour aux grands, & dans leurs anti-chambres,
Le chapeau dans la main, nous tenir ſur nos membres,
Sans oſer ny cracher, ny touſſir, ny s'aſſeoir,
Et nous couchant au jour, leur donner le bon-ſoir.
Car puis que la fortune aveuglément diſpoſe
De tout, peut eſtre en fin aurons nous quelque choſe:
Qui pourra deſtourner l'ingratte adverſité,
Par un bien incertain à taſtons débité:
Comme ces Courtiſants qui s'en faiſant accroire,
N'ont point d'autre vertu ſinon de dire, voire.
Or laiſſons doncq' la Muſe, Apollon, & ſes vers,
Laiſſons le luth, la lyre, & ces outils divers,
Dont Apollon nous flatte, ingratte frénéſie!
Puis que pauvre & quaymande on voit la poëſie,
Où j'ay par tant de nuicts mon travail occupé.
Mais quoy? je te pardonne, & ſi tu m'as trompé,
La honte en ſoit au ſiécle, où vivant d'âge en âge,
Mon exemple rendra quelqu'autre eſprit plus ſage.

Mais

REMARQUES.

Vers 42. *Puiſque pauvre & quaymande*] Edition de 1608. *quémande*. On écrit *caimande*, de *caimander*, formé du Latin *mendicare*, par tranſpoſition de lettres: *mendier*.

Mais pour moy, mon amy, je ſuis fort mal-payé,
D'avoir ſuivy cet Art. Si j'euſſe eſtudié,
Jeune laborieux ſur un banc à l'eſcole,
Galien, Hipocrate, ou Jaſon, ou Bartole,
Une cornette au col debout dans un parquet,
A tort & à travers je vendrois mon caquet:
Ou bien taſtant le poulx, le ventre & la poictrine,
J'aurois un beau teſton pour juger d'une urine;
Et me prenant au nez, loûcher dans un baſſin,
Des ragouſts qu'un malade offre à ſon Medecin;
En dire mon advis, former une ordonnance,
D'un réchape s'il peut, puis d'une réverence,
Contre-faire l'honneſte, & quand viendroit au point,
Dire, en ſerrant la main, Dame il n'en falloit point.

Il

REMARQUES.

Vers 51. *Une cornette au col, &c.*] On a appelé Cornette, le Chaperon que les Docteurs & les Avocats portoient autrefois ſur leur tête; dans la ſuite, on le mit autour du coû, comme le dit nôtre Auteur; & maintenant on le porte ſur l'épaule. Ce nom de *Cornette* lui eſt venu, de ce que ſes extrémitez formoient deux petites cornes.

Vers 52. *Je vendrois mon caquet.*] Seneca:

Hic clamori rabiora fori
Jurgia vendens.

Vers 54. *J'aurois un beau teſton.*] Ancienne Monnoye de France, qu'on a commencé à fabriquer ſous le regne de Louis XII. & qui fut abolie en 1575. par Henri III. Elle valoit environ quinze ſoûs, & étoit appellée *Teſton*, parce qu'elle repréſentoit au revers la tête du Roi.

Vers 60. *Dire, en ſerrant la main, Dame il n'en falloit point.*] Rabelais, Liv. 3. ch. 33. parlant du Medecin *Rondibilis*, dont le vrai nom étoit *Rondelet*, dit, que Panurge le voulant conſulter, *luy mit à la main, ſans mot dire, quatre Nobles à la roze*, qui eſtoient quatre piéces d'or. *Rondibilis les print tres-bien; puis lui dit en effroy, comme indigné: hé, hé, hé, Monſieur,* il

Il eſt vray que le Ciel, qui me regarda naiſtre,
S'eſt de mon jugement tousjours rendu le maiſtre;
Et bien que, jeune enfant, mon pere me tanſaſt,
Et de verges ſouvent mes chanſons menaſſaſt,
Me diſant de deſpit, & bouffy de colere:
Badin, quitte ces vers, & que penſes-tu faire?
La Muſe eſt inutile; & ſi ton oncle a ſceu
S'avancer par cet Art, tu t'y verras deceu.

Un

REMARQUES.

ne falloit rien. Grandmercy toutefois. De meſchantes gens jamais je ne prends rien, &c.

Vers 62. *S'eſt de mon jugement.*] De mon génie.

Vers 63. *Et bien que, jeune enfant, mon pere me tanſaſt.*] Ovide, Triſt. 4. Eleg. 10.

Sæpe pater dixit: ſtudium quid inutile tentas?
Mæonides nullas ipſe reliquit opes.

Vers 67. *La Muſe eſt inutile.*] Alluſion à cette façon de parler: *Les Muſes nous amuſent.* Voyez Ménage au mot, *Muſer.*

Même vers. —— *Et ſi ton oncle a ſceu*
S'avancer par cet art, tu t'y verras deceu.] Philippe Des Portes, oncle de Regnier, Poëte fameux ſous le regne de Charles IX. & d'Henri III. Le métier de la Poëſie lui avoit fait une fortune à laquelle aucun autre Poëte n'eſt peut être jamais parvenu. Claude Garnier dans ſa *Muſe infortunée*, & Colletet, raportent que Charles IX. donna à Des Portes huit cens écus d'or pour la petite piéce du Rodomont; & Henri III. dix mille ecus d'argent comptant, pour mettre au jour un tres petit nombre de Sonnets. Balzac, dans un de ſes *Entretiens*, dit que l'Amiral de Joyeuſe donna à Des Portes une Abbaye pour un Sonnet; & que la peine qu'il prit à faire des vers, lui acquit un loiſir de dix mille écus de rente. " Mais, *ajoute Balzac*, " dans cette même cour, où lon exerçoit " de ces liberalitez, & où lon faiſoit de " ces fortunes, pluſieurs Poëtes étoient " morts de faim, ſans conter les Orateurs " & les Hiſtoriens, dont le deſtin ne fut " pas meilleur. Dans la même Cour " Torquato Taſſo a eu beſoin d'un Ecu, " & l'a demandé par aumône à une Dame " de ſa connoiſſance. Il rapporta en Italie l'habillement qu'il avoit apporté " en France, après y avoir fait un an de " ſejour. Et toutefois je m'aſſure qu'il " n'y a point de Stance de Torquato Taſſo, qui ne vaille autant, pour le moins, " que le Sonnet qui valut une Abbaye. " Concluons, *dit toujours Balzac*, que " l'exemple de Mr. Deſportes eſt un " dangereux exemple; qu'il a bien causé " du mal à la nation des Poëtes; qu'il a

Un meſme aſtre tousjours n'eſclaire en ceſte terre:
Mars tout ardent de feu nous menaſſe de guerre,
Tout le monde fremit, & ces grands mouvements,
Couvent en leurs fureurs de piteux changements.
Penſe-tu que le luth, & la lyre des Poëtes
S'accorde d'harmonie avecques les trompettes,
Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer,
Concert extravaguant des muſiques d'enfer?
Toute choſe a ſon regne, & dans quelques années,
D'un autre œil nous verrons les fieres deſtinées.
Les plus grands de ton temps dans le ſang aguerris,
Comme en Trace ſeront brutalement nourris,
Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muſe,
Non plus qu'une viéle, ou qu'une cornemuſe.
Laiſſe donc ce meſtier, & ſage prens le ſoin
De t'acquerir un Art qui te ſerve au beſoin.

Je

REMARQUES.

" bien fait faire des Sonnets & des Elé-
" gies à faux, bien fait perdre des rimes &
" des meſures. Ce loiſir de dix mille écus
" de rente, eſt un écueil, contre lequel
" les eſperances de dix mille Poëtes, ſe
" ſont briſées. C'eſt un prodige de ce
" tems là; c'eſt un des miracles de Hen-
" ri III. & vous m'avoüerez que les mi-
" racles ne doivent pas etre tirez en
" exemple.

Vers 70. *Mars tout ardent de feu nous menaſſe de guerre.*] Les guerres civiles de la Ligue, qui avoient affligé la France pendant la jeuneſſe de Regnier.

Vers 80. *Comme en Trace ſeront brutalement nourris.*] Mars, le Dieu de la guerre, avoit été élevé dans la Thrace, où il étoit particulierement adoré. *Thrace bello furioſa*, dit Horace.

Je ne ſçay, mon amy, par quelle preſcience,
Il eut de nos deſtins ſi claire connoiſſance;
Mais pour moy, je ſçay bien que, ſans en faire cas,
Je meſpriſois ſon dire, & ne le croyois pas;
Bien que mon bon Démon ſouvent me diſt le meſme.
Mais quand la paſſion en nous eſt ſi extrême,
Les advertiſſements n'ont ny force ny lieu;
Et l'homme croit à peine aux parolles d'un Dieu.
Ainſi me tançoit-il d'une parolle eſmeuë.
Mais comme en ſe tournant je le perdoy de veuë,
Je perdy la mémoire avecques ſes diſcours,
Et reſveur m'eſgaray tout ſeul par les deſtours
Des Antres & des Bois affreux & ſolitaires,
Où la Muſe, en dormant, m'enſeignoit ſes miſteres,
M'aprenoit des ſecrets, & m'eſchauffant le ſein,
De gloire & de renom relevoit mon deſſein.
Inutile ſcience, ingrate, & meſprisée,
Qui ſert de fable au peuple, & aux grands de risée!
Encor' ſeroit-ce peu, ſi, ſans eſtre avancé,
L'on avoit en cet Art ſon âge deſpensé,

A-

REMARQUES.

Vers 99. *M'apprenoit des ſecrets.*] Ou | *ſes ſecrets.* Edition de 1655. 1667.

Après un vain honneur que le temps nous refuſe ;
Si moins qu'une putain l'on n'eſtimoit la Muſe.
Euſſe-tu plus de feu, plus de ſoin, & plus d'Art,
Que Jodelle n'eut oncq', des-Portes, ny Ronſard,
L'on te fera la mouë, & pour fruict de ta peine,
Ce n'eſt, ce dira t'on, qu'un Poëte à la douzaine.
Car on n'a plus le gouſt comme on l'eut autrefois.
Apollon eſt geſné par de ſauvages loix,
Qui retiennent ſouz l'Art ſa nature offuſquée,
Et de mainte figure eſt ſa beauté maſquée.
Si pour ſçavoir former quatre vers empoullez,
Faire tonner des mots mal joincts & mal collez,
Amy, l'on eſtoit Poëte, on verroit (cas eſtranges !)
Les Poëtes plus eſpois que mouches en vendanges.
Or que dès ta jeuneſſe Apollon t'ait apris,
Que Calliope meſme ait tracé tes eſcris,
Que le neveu d'Atlas les ait mis ſur la lyre,
Qu'en l'antre Theſpéan on ait daigné les lire ;

Qu'ils

REMARQUES.

Vers 121. *Que le Neveu d'Atlas.*] Mercure, fils de Jupiter, & de la Nymphe Maïa, fille d'Atlas. Ainſi Mercure étoit petit-fils d'Atlas, *Nepos Atlantis*, Horace I. Ode 10. Mais *Nepos* ne ſignifie pas *Neveu* comme l'a traduit Regnier. V. Ménage, Etymol. au mot *Neveu*.

Meme vers. *Les ait mis ſur la Lyre.*] Mercure fut l'inventeur de la Lyre : *curvæque lyræ parentem :* Horace dans la même Ode.

Vers 122. *Qu'en l'antre Theſpéan on ait*

Qu'ils tiennent du ſçavoir de l'antique leçon,
Et qu'ils ſoient imprimez des mains de Patiſſon;
Si quelqu'un les regarde, & ne leur ſert d'obſtacle,
Eſtime, mon amy, que c'eſt un grand miracle.
L'on a beau faire bien, & ſemer ſes eſcris
De civette, bainjoin, de muſc, & d'ambre gris:
Qu'ils ſoyent pleins, relevez, & graves à l'oreille,
Qu'ils facent ſourciller les doctes de merveille;
Ne penſe, pour cela, eſtre eſtimé moins fol,
Et ſans argent contant, qu'on te preſte un licol;
N'y qu'on n'eſtime plus (humeur extravagante!)
Un gros aſne pourveu de mille eſcus de rente.

Ce

REMARQUES.

daigné les lire.] Près du mont Hélicon, dans la Béotie, Province de la Grèce, il y avoit une Ville nommée Theſpies, *Theſpiæ*, conſacrée aux Muſes, en l'honneur deſquelles on y célebroit des jeux, & l'on donnoit des prix à ceux qui les avoient meritez par la beauté de leurs chants & de leurs vers. Ciceron dit, qu'on alloit voir par curioſité dans la ville de Theſpies une belle figure de Cupidon, faite par Praxitèle. *In Verrem, lib.* 4. *de Signis.* L'analogie ſemble demander qu'on diſe *Theſpien*, de *Theſpies*, & non pas *Theſpéan*. Cependant, comme la ville de Theſpies eſt nommée Θέσπεια, 2. Iliad. vers 5. du *dénombrement des vaiſſeaux*, Regnier a tres bien pû former *Theſtéan*, à la maniere de Ronſard, qui a dit *Grynéan*, *Pataréan*, &c. *L'Antre Theſtéan*, c'eſt la grotte où les Muſes font leur ſéjour. Le mot *Antre* donne ſouvent, parmi les Grecs & les Latins, une idée fort agréable.

Vers 124. *Et qu'ils ſoient imprimez des mains de Patiſſon.*] Mamert Patiſſon, natif d'Orleans, Imprimeur à Paris, tres habile dans ſa profeſſion, & ſavant en Grec, & en Latin. Il avoit epouſé la veuve de Robert Eſtienne, pere de Henry, en 1580. & imprima pluſieurs Livres qui ſont fort recherchez, à cauſe des beaux caracteres & du beau papier qu'il y employoit. Il mourut avant l'annee 1606. laiſſant Philippe Patiſſon, ſon fils, auſſi Imprimeur.

Ce mal-heur eſt venu de quelques jeunes veaux,
Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bordeaux;
Et ravalant Phœbus, les Muſes, & la grace,
Font un bouchon à vin du laurier de Parnaſſe;
A qui le mal de teſte eſt commun & fatal,
Et vont bizarrement en poſte en l'hoſpital:
Diſant, s'on n'eſt hargneux, & d'humeur difficile,
Que l'on eſt meſpriſé de la troupe civile;
Que pour eſtre bon Poëte, il faut tenir des fous,
Et deſirent en eux, ce qu'on meſpriſe en tous.
Et puis en leur chanſon, ſottement importune,
Ils accuſent les grands, le Ciel & la fortune,
Qui fuſtez de leurs vers en ſont ſi rebattus,
Qu'ils ont tiré cet art du nombre des vertus;
Tiennent à mal d'eſprit leurs chanſons indiſcrettes,
Et les mettent au rang des plus vaines ſornettes.
Encore quelques grands, afin de faire voir,
De Mœcene rivaux, qu'ils ayment le ſçavoir,

Nous

REMARQUES.

Vers 147. *Qui fuſtez de leurs vers.*] Qui ſont *fournis* de leurs vers. Un homme *fuſté*, eſt celui qui ne manquant de rien, eſt en état de parer à tout. *Fuſt*, du Latin *Fuſtis*, bâton, s'eſt pris géneralement pour *arme*; & *Fûter*, pour *armer*, *affûter*, *garnir*, *équiper*.

Nous voyent de bon œil, & tenant une gaule,
Ainſi qu'à leurs chevaux, nous en flattent l'eſpaule;
Avecque bonne mine, & d'un langage doux,
Nous diſent ſouriant: & bien que faictes vous?
Avez vous point ſur vous quelque chanſon nouvelle?
J'en vy ces jours paſſez de vous une ſi belle,
Que c'eſt pour en mourir: ha! ma foy, je voy bien,
Que vous ne m'aimez plus, vous ne me donnez rien.
Mais on lit à leurs yeux & dans leur contenance,
Que la bouche ne parle ainſi que l'ame penſe;
Et que c'eſt, mon amy, un grimoire & des mots,
Dont tous les Courtiſans endorment les plus ſots.
Mais je ne m'aperçoy que, trenchant du preud' homme,
Mon temps en cent caquets ſottement je conſomme:
Que mal inſtruit je porte en Broüage du ſel,
Et mes coquilles vendre à ceux de Sainct Michel.

Doncques,

REMARQUES.

Vers 167. —— *Je porte en Broüage du ſel.*] Brouage, ville du Pays d'Aunis, très celebre par l'abondance & la bonté du ſel qu'on y fait, dans des marais ſalans, diſpoſez à recevoir l'eau de la mer Oceane. Ce vers & le ſuivant répondent à ce Proverbe: *Ferre nocſuam Athenas.*

Vers 168. *Et mes coquilles vendre à ceux de Saint Michel.*] Le Mont St. Michel en Normandie, eſt un Rocher au milieu d'une grande grève que la mer couvre de ſon reflux. Cette grève, eſt toute ſemée de Coquilles, dont les Pelerins & les voyageurs font proviſion.

Doncques, ſans mettre enchere aux ſottiſes du monde,
Ny gloſer les humeurs de Dame Fredegonde,
Je diray librement, pour finir en deux mots,
Que la plus part des gens ſont habillez en ſots.

A

REMARQUES.

Vers 170. *Ni gloſer les humeurs de Dame Fredegonde.*] François Ogier, dans ſon *Jugement & Cenſure du Livre de la Doctrine curieuſe de François Garaſſe*, imprimé à Paris en 1623. blâme fort le P. Garaſſe d'avoir cité pluſieurs Vers de Regnier, & particulierement ceux-ci, qu'Ogier ne raporte pas exactement:

A vouloir mettre enchere aux ſottiſes du monde,
Ou gloſer les humeurs en Dame Frédegonde.

" Je vous prie, *dit Ogier*, *page* 24. dites-" moy ce que vous entendez par *Dame* " *Frédegonde?* Voſtre Poete a-t-il mis " ce mot pour rimer ſeulement, & parce " que *Carmen laborabat in fine?* Ce mot " de *Dame*, duquel on nomme de bonnes " Dames; & ce mot de *Frédegonde*, nom " d'une Reine très-impudique, & très-" cogneue, n'étoient ils point capables " de vous faire ſoupçonner de qui il en-" tendoit parler?

J'ai vû un exemplaire de ce Livre d'Ogier, à la marge duquel un homme très-habile avoit écrit: *De la Reine Marguerite.*

A

MONSIEUR BERTAUT,

Eveſque de Sées.*

SATYRE V.

BERTAUT, c'eſt un grand cas, quoy que l'on puiſſe faire,
Il n'eſt moyen qu'un homme à chacun puiſſe plaire;
Et fuſt il plus parfait que la perfection,
L'homme voit par les yeux de ſon affection.
Chaſqu'un fait à ſon ſens, dont ſa raiſon s'eſcrime,
Et tel blaſme en autruy ce dequoy je l'eſtime.

Tout

REMARQUES.

* Jean Bertaud, Poëte François, étoit né en 1552. non pas à Condé, comme quelques-uns l'ont écrit, mais à Caën, comme Mr. Huet l'a prouvé dans ſes Origines de la ville de Caën, ch. 24. n. 37. Son eſprit l'éleva aux Dignitez de la Cour & de l'Egliſe; car il fut premier Aumônier de la Reine Catherine de Médicis, Secretaire du Cabinet d'Henri III. Henri le Grand lui donna l'Abbaye d'Aulnay en 1594, & l'Evêché de Sées, qu'on prononce Sez, ville de Normandie, en 1606. Ce Prélat avoit contribué à la converſion d'Henri IV: ainſi en l'élevant à l'Epiſcopat, on récompenſa ſon merite & ſa vertu. Il a compoſé diverſes Poëſies, qui ne le rendent pas moins illuſtre que ſa dignité. Nous avons de lui des Cantiques ſur la naiſſance du Sauveur, des traductions de Pſeaumes, &c. Mr. Bertaud mourut le 8. de Juin 1611.

Vers 4. *L'homme voit par les yeux de ſon affection.*] Ce vers exprime le ſujet de cette Satire.

Vers 5. *Chaſqu'un fait à ſon ſens.*] Ce vers a fort varié dans les éditions. Celle

Tout, ſuivant l'intellect, change d'ordre & de rang:
Les Mores aujourd'huy peignent le Diable blanc.
Le ſel eſt doux aux uns, le ſuccre amer aux autres,
L'on reprend tes humeurs, ainſi qu'on fait les noſtres.
Les Critiques du temps m'apellent desbauché;
Que je ſuis jour & nuict aux plaiſirs attaché,
Que j'y perds mon eſprit, mon ame & ma jeuneſſe.
Les autres au rebours accuſent ta ſageſſe,
Et ce hautain deſir qui te fait meſpriſer
Plaiſirs, tréſors, grandeurs, pour t'immortaliſer;
Et diſent: ô chetifs, qui mourant ſur un livre,
Penſez, ſeconds Phœnix, en vos cendres revivre,
Que vous eſtes trompez en voſtre propre erreur!
Car, & vous, & vos vers, vivez par Procureur.
Un livret tout moyſi vit pour vous, & encore,
Comme la mort vous fait, la taigne le devore.

Ingrate

REMARQUES.

de 1608. qui eſt la premiere, porte, *Chaſque fat à ſon ſens*, avec un accent grave ſur *à*. Celle de 1655. dit de même. Celles de 1612. 1645. 1667. *Chaſque fait a ſon ſens.* Celle de 1613. qui eſt la derniere édition de l'Auteur: *Chaſqu'un fait à ſon ſens:* de même dans celles de 1614. 1616. 1617. 1625. 1626. & 1642. C'eſt la leçon que j'ai conſervée.

Vers 8. *Les Mores aujourd'hui peignent le Diable blanc.*] Un autre Poëte du tems de Regnier, avoit tourné la même penſée au ſens contraire, dans cette Epigramme, contre une femme, dont le teint étoit brun:

Si tu crois reſſembler un Ange,
Quand tu conſultes ton miroir,
Va-t-en dans les Iſles du Gange,
Où l'on peint les Anges en noir.

Vers 22. *Comme la mort vous fait, la taigne le devore.*] Le ſens de ce vers eſt

Ingrate vanité, dont l'homme ſe repaiſt,
Qui bâille apres un bien qui ſottement luy plaiſt!
Ainſi les actions aux langues ſont ſujettes.
Mais ces divers rapports ſont de foibles ſagettes,
Qui bleſſent ſeulement ceux qui ſont mal armez;
Non pas les bons eſprits, à vaincre accouſtumez,
Qui ſçavent, aviſez, avecq' difference,
Séparer le vray bien du fard de l'apparence.
C'eſt un mal bien eſtrange au cerveaux des humains,
Qui, ſuivant ce qu'ils ſont, malades ou plus ſains,
Digerent leur viande, & ſelon leur nature,
Ils prennent ou mauvaiſe ou bonne nourriture.
Ce qui plaiſt à l'œil ſain, offenſe un chaſſieux,
L'eau ſe jaunit en bile au corps du bilieux.
Le ſang d'un Hydropique en pituite ſe change;
Et l'eſtomach gaſté pourrit tout ce qu'il mange.

De

REMARQUES.

embarraſſé. Sans doute l'Auteur a voulu dire, que la Taigne devore le Livret, comme *la mort fait à vous*; c'eſt à dire, *comme la mort vous devore.* Cette façon de parler eſt familiere à notre Auteur. Voyez le vers 194. de la huitieme Satire, & le vers 98. de l'Epître II. On dit aujourdhui la *Tigne*; c'eſt un vers qui ronge les étofes, & les livres. *Teigne* ſignifie autre choſe. Voyez le Dictionaire de l'Académie. Ce n'eſt que dans l'edition de 1608. qu'on lit la *Taigne le devore.* L'on a mis dans toutes les autres éditions, *vous devore:* expreſſion qui préſente un ſens trés faux.

Vers 26.——— *Sont de foibles ſagettes.*] Fléches: du Latin, *Sagittæ.*

Vers 32. *Qui, ſuivant ce qu'ils ſont, malades ou plus ſains.*] Edition de 1642. & ſuivantes, *ou malades, ou ſains.*

De la douce liqueur roſoyante du Ciel,
L'une en fait le venim, & l'autre en fait le miel.
Ainſi c'eſt la nature, & l'humeur des perſonnes,
Et non la qualité qui rend les choſes bonnes.
Charnellement ſe joindre avecq' ſa parenté,
En France, c'eſt inceſte; en Perſe, charité.
Tellement qu'à tout prendre, en ce monde où nous ſommes,
Et le bien, & le mal, deſpend du gouſt des hommes.
Or, ſans me tourmenter de divers appetis,
Quels ils ſont aux plus grands, & quels aux plus petis:
Je te veux diſcourir comme je trouve eſtrange,
Le chemin d'où nous vient le blaſme, & la loüange;
Et comme j'ay l'eſprit de Chimeres broüillé,
Voyant qu'un More noir m'appelle barboüillé;

Que

REMARQUES.

Vers 39. *De la douce liqueur roſoyante du Ciel.*] Edition de 1608. *De la douce ligueur rouſſoyante.* Si c'eſt *roſoyante*, ce mot ſignifie, ſemblable à la roſée, ou tenant de la roſée. Nicot, au mot *Roſée*, met, *herbes roſoyantes, herbæ roſcidæ, vel rorulentæ.* Si c'eſt *rouſſoyante*, il ſignifie, tirant ſur le rous: temoin Guyon, qui, dans ſes Diverſes leçons, Tome 2. L. 4. ch. 9. parlant du *Baſiliſc*, ce Serpent fabuleux, dit, *qu'il eſt de couleur fauve, ou jaune & rouſſoyante.*

Vers 44. *En France, c'eſt inceſte; en Perſe, charité.*] Chez les Perſes, non ſeulement il n'étoit pas honteux, mais encore il étoit permis de ſe marier avec ſa fille, ou ſa ſœur, & même avec ſa mere. Artaxercès épouſa publiquement ſa fille. *Plut. in Artax.* & Cambyſe épouſa ſes deux Sœurs. *Herodot. in Thalia.* V. *Alexand. ab Alex. genial. dier. L. 1. c. 24. & ibi Tiraq.* Pluſieurs autres Peuples ont pratiqué le même uſage: juſque-là que les Yncas ou Rois du Perou, n'épouſoient que leurs Sœurs, de peur que le ſang du Soleil, dont ils ſe diſoient iſſus, ne fût corrompu par le mélange d'un ſang étranger. *Hiſt. des Yncas, par Garcilaſſo de la Véga.*

Que les yeux de travers s'offencent que je lorgne,
Et que les quinze vingts diſent que je ſuis borgne.
C'eſt ce qui me deſplaiſt, encor que j'aye appris,
En mon philoſopher, d'avoir tout à meſpris.
Penſes-tu qu'à preſent un homme a bonne grace,
Qui dans le Four-l'Eveſque entherine ſa grace,
Ou l'autre qui pourſuit des abolitions,
De vouloir jetter l'œil deſſus mes actions?
Un traiſtre, un uſurier, qui par miſericorde,
Par argent, ou faveur, s'eſt ſauvé de la corde!
Moy, qui dehors ſans plus, ay veu le Chaſtelet,
Et que jamais Sergent ne ſaiſit au colet;
Qui vis ſelon les loix, & me contiens de ſorte
Que je ne tremble point quand on heurte à ma porte;

Voyant

REMARQUES.

Vers 54. *Et que les quinze vingts diſent que je ſuis borgne.*] Les quinze vingts, Hôpital fameux de Paris fondé par St. Louis, pour trois cens Aveugles.

Vers 55. *C'eſt ce qui me deſplaiſt.*] Edition de 1608. *C'eſt ce qui m'en deſplait.*

Vers 58. *Qui dans le Four-l'Eveſque entherine ſa grace.*] Qui pourſuit l'enterinement de ſes Lettres de grace. Le For-l'Evêque, ou, comme on diſoit anciennement, le Four-l'Evêque, *Forum Epiſcopi*, étoit le Siége de la Juriſdiction Epiſcopale de Paris. Il y avoit auſſi une priſon. Mais cette juriſdiction fut réunie au Châtelet avec les autres juriſdictions particulieres de la ville, en 1674. & l'on fit, du bâtiment, une des priſons royalles. Jean François de Gondi, premier Archevêque de Paris, fit bâtir en 1652. le For-l'Evêque, tel qu'il eſt aujourdhui.

Vers 63. *Moy qui dehors, ſans plus, ay veu le Chaſtelet.*] C'eſt une des priſons de Paris. Le grand Châtelet eſt un ancien Château que l'on croit avoir été bâti du tems de Jules Ceſar, & qui étoit autrefois une des portes de la ville. Le petit Châtelet, qui étoit une autre porte de Paris, ſert auſſi de priſon.

Voyant un Préſident le cœur ne me treſſault,
Et la peur d'un Prevoſt ne m'eſveille en ſurſault:
Le bruit d'une recherche au logis ne m'arreſte,
Et nul remord faſcheux ne me trouble la teſte;
Je repoſe la nuict ſus l'un & l'autre flanc,
Et cependant, Bertaut, je ſuis deſſus le ranc.
Scaures du temps preſent, hipocrites ſéveres:
Un Claude effrontément parle des adulteres;
Milon ſanglant encor reprend un aſſaſſin;
Grache, un ſeditieux; & Verrés, le larcin.

Or

REMARQUES.

Vers 73. *Scaures du temps préſent, hipocrites ſéveres.*] Liſez, *Scaures*, qui eſt dans l'édition de 1608. & non, *Sçaurez*, qu'on a mis dans preſque toutes les autres éditions; ni, *Si ores au tems préſent*, qu'on trouve dans celle de 1645. Marcus Æmilius *Scaurus*, fameux Sénateur Romain, étoit un fin hypocrite, & ſavoit habilement cacher ſes vices. *Æmilius Scaurus, homo nobilis, impiger, factioſus, avidus potentiæ, honoris, divitiarum: cæterùm vitia ſua callidè occultans.* Salluſt. Bell. Jugurth.

Juvenal. Sat. 2. v. 34.

Nonne igitur jure ac meritò vitia ultima fictos
Contemnunt Scauros, & caſtigata remordent?

Vers 74. *Un Claude effrontément parle des adulteres*, &c.] Juvenal. Sat. 2. v. 24.

Quis tulerit Gracchos de ſeditione querentes?
Quis cœlum terris non miſceat, & mare cœlo,
Si fur diſpliceat Verri, homicida Miloni?
Clodius accuſet mœchos? &c.

Publius Clodius fut ſoupçonné d'adultere avec Pompeia femme de Céſar, & d'inceſte avec ſes propres Sœurs. *Clodius . . . . . infamis etiam ſororis ſtupro, & actus inceſti reus, ob initum, inter religioſiſſima Populi Romani ſacra, adulterium.* Vell. Paterc. Lib. 2.

Vers 75. *Milon ſanglant encor* &c.] Milon meurtrier de Clodius, eſt fort connu, par le beau plaidoyé que Ciceron fit pour le défendre.

Vers 76. *Grache, un ſeditieux.*] On prononce *Gracque*. Les deux freres *Gracches*, étant Tribuns du Peuple, perirent dans les Séditions qu'ils avoient excitées au ſujet des Loix agraires.

Même Vers. *Et Verrés, le larcin.*] Quintus Verrès, étant Queſteur en Sicile, avoit pillé cette riche Province. Tout le monde connoit les Oraiſons de Ciceron contre Verrès.

Or pour moy, tout le mal que leur diſcours m'objete,
C'eſt que mon humeur libre à l'amour eſt ſujete;
Que j'ayme mes plaiſirs, & que les paſſe-temps
Des amours, m'ont rendu griſon avant le temps;
Qu'il eſt bien mal-aiſé que jamais je me change,
Et qu'à d'autres façons ma jeuneſſe ſe range.
Mon oncle m'a conté, que monſtrant à Ronſard
Tes vers eſtincelants & de lumiere & d'art,
Il ne ſceut que reprendre en ton apprentiſſage,
Sinon qu'il te jugeoit pour un Poëte trop ſage.
Et ores au contraire, on m'objecte à peché,
Les humeurs qu'en ta Muſe il euſt bien recherché.
Auſſi je m'eſmerveille, au feu que tu recelles,
Qu'un eſprit ſi raſſis ait des fougues ſi belles:
Car je tien, comme luy, que le chaud Element,
Qui donne ceſte pointe au vif entendement,

Dont

REMARQUES.

Vers 77.—— *Tout le mal que leur diſcours m'objete,*

Vers 78.—— —— *A l'amour eſt ſujete.*] Edition de 1608. *m'objette, ſugette.* Peut-être l'Auteur avoit il écrit, *m'objecte, ſugecte*, ou *ſujecte*, car c'eſt ainſi qu'il écrit ces mots par tout ailleurs.

Vers 83. *Mon oncle*] L'Abbé Des Portes.

Vers 92. *Au vif entendement,*] Suivant l'édition de 1608. beaucoup mieux, que, *En cet entendement*, qu'on lit dans celles de 1612. 1613. 1614. & autres, juſques à celle de 1642. qui avoit rétabli la bonne leçon.

Dont la verve s'eſchauffe & s'enflame de ſorte,
Que ce feu dans le Ciel ſur des aiſles l'emporte;
Soit le meſme qui rend le Poëte ardent & chaud,
Suject à ſes plaiſirs, de courage ſi haut,
Qu'il meſpriſe le peuple, & les choſes communes;
Et bravant les faveurs, ſe mocque des fortunes:
Qui le fait, desbauché, frenetique, reſvant,
Porter la teſte baſſe, & l'eſprit dans le vent;
Eſgayer ſa fureur parmy des précipices,
Et plus qu'à la raiſon ſuject à ſes caprices.
Faut il doncq' à preſent s'eſtonner ſi je ſuis
Enclin à des humeurs qu'eſviter je ne puis;
Où mon temperamment mal-gré moy me tranſporte,
Et rend la raiſon foible où la nature eſt forte?
Mais que ce mal me dure, il eſt bien mal-aiſé.
L'homme ne ſe plaiſt pas d'eſtre tousjours fraiſé.

Chaſque

REMARQUES.

Vers 95. *Soit le meſme.*] Eſt le même.

Vers 97. *Qu'il meſpriſe le peuple, & les choſes communes.*] Horace L. 3. Ode 1. *Odi prophanum vulgus.*

Vers 98. *Et bravant les faveurs.*] Cette leçon qui m'a paru la meilleure, eſt celle de l'édition faite en 1608. Dans toutes les autres il y a, *En bravant.*

Vers 108. *L'homme ne ſe plaiſt pas d'eſtre tousjours fraiſé.*] La mode de porter une fraiſe au col, a duré juſques vers l'an 1630. Enſuite on commença à porter des collets, ou rabats, auxquels ont enfin ſuccedé les cravates. Dans l'édition de 1617. & dans celle de 1666. on lit *friſé*, à quoi l'on peut raporter le 13. vers de la douziéme Satire: *S'il n'eſt bon Courtiſan, tant friſé peut il eſtre.*

Chaſque âge a ſes façons; & change de nature,
De ſept ans en ſept ans, noſtre temperature:
Selon que le ſoleil ſe loge en ſes maiſons,
Se tournent nos humeurs ainſi que nos ſaiſons.
Toute choſe en vivant avecqu' l'age s'altere.
Le desbauché ſe rid des ſermons de ſon pere,
Et dans vingt & cinq ans venant à ſe changer,
Retenu, vigilant, ſoigneux, & meſnager,
De ces meſmes diſcours ſes fils ils admonneſte,
Qui ne font que s'en rire & qu'en hocher la teſte.
Chaſque âge a ſes humeurs, ſon gouſt, & ſes plaiſirs,
Et comme noſtre poil blanchiſſent nos deſirs,

Nature

REMARQUES.

109. *Chaſque âge a ſes façons; & change de nature.*] *De nature:* c'eſt ainſi qu'on lit dans les éditions de 1612, 1613. & ſuivantes, juſqu'à 1642. La premiere faite en 1608. dit *la nature:* ce qui a été ſuivi dans les éditions de 1642, 1655. &c. L'une & l'autre leçon ont un ſens; mais le premier paroit préferable.

Vers 110.—— *Notre temperature*] Notre temperament. Louis Guyon, dans ſes diverſes leçons, Tom. 2. L. 4. ch. 30. *Leſquelles diverſitez de paſſions ne procedent d'ailleurs, que de la diverſité des venins de ces animaux, ou des diverſes* temperatures *des patients.*

Vers 111. *Selon que le Soleil ſe loge en ſes maiſons.*] Dans les douze Signes du Zodiaque. Malherbe a dit d'une belle Dame:

Certes l'autre Soleil, d'une erreur vagabonde,
Court inutilement dans ſes douze maiſons:
C'eſt elle & non pas lui, qui fait ſentir au monde
Le change des ſaiſons.

Vers 113. *Toute choſe en vivant avecq' l'âge s'altere.*] *Avecq' l'age:* j'ai conſervé cette leçon, qui eſt dans les éditions de 1608. & 1612. Celle de 1613. & toutes les autres portent, *avec l'ame.*

Vers 119. *Chaſque âge a ſes humeurs* &c.] Deſcription des quatre âges de l'Homme: l'enfance, la jeuneſſe, l'âge viril, & la vieilleſſe. Horace, Art poëtique:

Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores;
Mobilibuſque decor naturis dandus, & annis.

Nature ne peut pas l'âge en l'âge confondre:
L'enfant qui ſçait desja demander & reſpondre,
Qui marque aſſeurément la terre de ſes pas,
Avecques ſes pareils ſe plaiſt en ſes esbas:
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il ſaute d'aiſe,
Sans raiſon, d'heure en heure, il s'eſmeut, & s'apaiſe.
Croiſſant l'âge en avant, ſans ſoin de governeur,
Relevé, courageux, & cupide d'honneur,
Il ſe plaiſt aux chevaux, aux chiens, à la campagne;
Facile au vice, il hait les vieux & les deſdaigne:
Rude à qui le reprend, pareſſeux à ſon bien,
Prodigue, deſpenſier, il ne conſerve rien;
Hautain, audacieux, conſeiller de ſoy meſme,
Et d'un cœur obſtiné ſe heurte à ce qu'il ayme.
L'âge au ſoin ſe tournant, homme fait, il acquiert
Des biens, & des amis, ſi le temps le requiert;

Il

REMARQUES.

Vers 122. *L'Enfant qui ſçait desja* &c.] Horace, Art poëtique:
Reddere qui voces jam ſcit puer, & pede certo
Signat humum, geſtit paribus colludere, & iram
Colligit ac ponit temerè, & mutatur in horas.

Vers 127. *Croiſſant l'âge en avant*, &c.] Horace, au même endroit:
Imberbis Juvenis, tandem cuſtode remoto,
Gaudet equis canibuſque, & aprici gramine campi:
Cereus in vitium flecti, monitoribus aſper,
Utilium tardus proviſor, prodigus æris,
Sublimis, cupiduſque, & amata relinquere pernix.

Vers 130. ——— *Et les deſdaigne*] Edition de 1608. *dedagne*, pour rimer avec *campagne*.

Vers 135. *L'âge au ſoin ſe tournant* &c.] Horace, au même endroit:
Converſis ſtudiis, ætas, animuſque virilis
Quærit opes, & amicitias, inſervit honori:
Commiſiſſe cavet, quod mox mutare laboret.

Il maſque ſes diſcours, comme ſur un theatre,
Subtil, ambitieux, l'honneur il idolatre:
Son eſprit avisé previent le repentir,
Et ſe garde d'un lieu difficile à ſortir.
Maints faſcheux accidens ſurprennent ſa vieilleſſe:
Soit qu'avecqu' du ſoucy gaignant de la richeſſe,
Ils s'en deffend l'uſage, & craint de s'en ſervir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut aſſouvir;
Ou ſoit qu'avecq' froideur il face toute choſe,
Imbecile, douteux, qui voudroit, & qui n'oſe,
Dilayant, qui tousjours a l'œil ſur l'avenir,
De leger il n'eſpere, & croit au ſouvenir:
Il parle de ſon temps, difficile & ſevere,
Cenſurant la jeuneſſe uſe des droicts de pere,
Il corrige, il reprend, hargneux en ſes façons,
Et veut que tous ſes mots ſoient autant de leçons.
Voyla doncq', de par Dieu, comme tourne la vie,
Ainſi diverſement aux humeurs aſſervie,
Que

REMARQUES.

Vers 141. *Maints faſcheux accidens* &c.] Horace, au même endroit:

Multa ſenem circumveniunt incommoda: vel quòd
Quærit, & inventis miſer abſtinet, ac timet uti:
Vel quòd res omnes timidè gelidéque miniſtrat,
Dilator, ſpe longus, iners, aviduſque futuri:
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, cenſor caſtigatorque minorum.

Que chaſque âge départ à châque homme en vivant,
De ſon temperamment la qualité ſuivant.
Et moy qui, jeune encor', en mes plaiſirs m'eſgaye,
Il faudra que je change, & malgré que j'en aye,
Plus ſoigneux devenu, plus froid, & plus raſſis,
Que mes jeunes penſers cedent aux vieux ſoucis;
Que j'en paye l'eſcot, remply juſqu'à la gorge,
Et que j'en rende un jour les armes à ſainct George.
Mais de ces diſcoureurs il ne s'en trouve point,
Ou pour le moins bien peu, qui cognoiſſent ce point.
Effrontez, ignorans, n'ayans rien de ſolide,
Leur eſprit prend l'eſſor où leur langue le guide;
Sans voir le fond du ſac ils prononcent l'arreſt,
Et rangent leurs diſcours au point de l'intereſt.

Pour

REMARQUES.

Vers 161. *Que j'en paye l'eſcot.*] Façon de parler proverbiale, qui ſignifie, *Porter la peine d'une folie.* Celui qui régale, paye l'écot de ceux qu'il a invitez. *Que j'en paye:* la derniere ſyllabe de ce mot, *paye*, étant une voyelle muette, devoit être élidée avec une autre voyelle, au commencement du mot ſuivant. Voyez la Note ſur le vers 59. de la 9. Satire.

Vers 162. *Et que j'en rende un jour les armes à ſainct George.*] *Rendre les armes à Saint George*, expreſſion proverbiale. Les Légendes racontent que Saint George, Gentilhomme de Cappadoce, beau, bien fait, & ſurtout très-vaillant, après divers voiages, s'arrêta à Silène, ville de Lybie, qui étoit infeſtée par un Dragon épouvantable. Ce Cavalier armé de pié en cap, *& monté comme un Saint George*, attaqua le Dragon, & lui paſſa un lien au coû. Le monſtre ſe ſoumit à lui par l'effet d'une puiſſance inviſible & ſurnaturelle, & ſe laiſſa conduire ſans réſiſtance: deſorte qu'il rendit, pour ainſi dire, *les armes à Saint George.* Ce fait miraculeux eſt cité ſous l'empire de Dioclétien, en l'année 299. de Jeſus-Chriſt.

Pour exemple parfaite ils n'ont que l'apparence:
Et c'eſt ce qui nous porte à ceſte indifference,
Qu'enſemble l'on confond le vice & la vertu,
Et qu'on l'eſtime moins qu'on n'eſtime un feſtu.
Auſſi qu'importe-il de mal ou de bien faire,
Si de nos actions un Juge volontaire,
Selon ſes appétits, les décide, & les rend
Dignes de récompenſe, ou d'un ſupplice grand?
Si tousjours nos amis, en bon ſens les expliquent,
Et ſi tout au rebours nos haineux nous en piquent?
Chacun ſelon ſon gouſt s'obſtine en ſon party,
Qui fait qu'il n'eſt plus rien qui ne ſoit perverty.
La vertu n'eſt vertu, l'envie la deſguiſe,
Et de bouche, ſans plus, le vulgaire la priſe.
Au lieu du jugement, regnent les paſſions,
Et donne l'intereſt, le prix aux actions.
Ainſi ce vieux reſveur, qui n'agueres à Rome
Gouvernoit un enfant & faiſoit le preud'homme,
Contre-carroit Caton, Critique en ſes diſcours,
Qui tousjours rechignoit, & reprenoit tousjours:
Apres que cet enfant s'eſt fait plus grand par l'âge,
Revenant à la Cour d'un ſi lointain voyage,

Ce Critique, changeant d'humeurs & de cerveau,
De ſon pedant qu'il fut, devient ſon maquereau.
O gentille vertu qu'aiſément tu te changes!
Non, non, ces actions meritent des loüanges:
Car le voyant tout ſeul qu'on le prenne à ſerment,
Il dira qu'icy bas l'homme de jugement
Se doit accommoder au temps qui luy commande,
Et que c'eſt à la Cour une vertu bien grande.
Doncq' la meſme vertu le dreſſant au poulet,
De vertueux qu'il fut, le rend Dariolet.
Doncq' à ſi peu de frais, la vertu ſe profane,
Se deſguiſe, ſe maſque, & devient courtiſane,
Se transforme aux humeurs, ſuit le cours du marché,
Et diſpence les gens de blaſme & de peché.
Peres des ſiecles vieux, exemples de la vie,
Dignes d'eſtre admirez d'une honorable envie,

(Si

REMARQUES.

Vers 192. —— *Devient ſon maquereau.*] *Devint* edition de 1614. & toutes les ſuivantes. Le Commentateur de Rabelais croit que *Maquereau*, & *Maquerelle*, ſe diſent peut être par corruption, pour *Mercureau*, & *Mercurelle*, comme qui diroit un petit *Mercure*. Note 5. ſur le ch. 22. du Liv. 2. de Rabelais.

Vers 199. —— *Le dreſſant au poulet.*] Voiez la Note ſur le vers 125. de la 3. Satire.

Vers 200. —— *Le rend Dariolet.*] Dariolette Confidente d'Eliſenne, dans l'Amadis, a fait nommer Dariolettes toutes les confidentes & entremetteuſes d'amour. Scarron dans le Livre 4. de ſon Virgile traveſti, a dit de la Sœur de Didon,

Qu'en un cas de néceſſité,
Elle eût été Dariolette.

(Si quelque beau deſir vivoit encor en nous)
Nous voyant de là-haut, Peres, qu'en dites vous?
Jadis de voſtre temps la vertu ſimple & pure,
Sans fard, ſans fiction, imitoit ſa nature,
Auſtere en ſes façons, ſevere en ſes propos,
Qui dans un labeur juſte eſgayoit ſon repos;
D'hommes vous faiſant Dieux, vous paiſſoit d'Ambroſie,
Et donnoit place au Ciel à voſtre fantaſie.
La lampe de ſon front par tout vous eſclairoit,
Et de toutes frayeurs vos eſprits aſſeuroit;
Et ſans penſer aux biens où le vulgaire penſe,
Elle eſtoit voſtre prix & voſtre récompenſe:
Où la noſtre aujourd'huy qu'on révere icy bas,
Va la nuict dans le bal, & danſe les cinq pas,
Se parfume, ſe friſe, & de façons nouvelles
Veut avoir par le fard du nom entre les belles;

Fait

REMARQUES.

Vers 210. —— *Imitoit ſa nature.*] La nature.

Vers 213. —— *Vous paiſſoit d'ambroſie.*] 1625. & 1626. *d'ambroiſie.*

Vers 214. —— *A voſtre fantaſie.*] Edit. de 1642. & ſuivantes: *fantaiſie.*

Vers 220. —— *Et danſe les cinq pas.*] Sorte de Danſe, qui eſt décrite par *Antonius de Arena*, dans ſon Poëme Macaronique ſur la Danſe, Chapitre *Quot paſſibus duplum eſſe debet:*

Sed labor ac opus eſt paſſus cognoſcere cunctos,
Nam paſſus fiunt ordine quinque ſuo.

Et dans le Chapitre intitulé, *Modus danſandi branlos:*

Ipſe modis branlos debes danſare duobus,
Simplos & duplos uſus habere ſolet.
Sed branlos duplos, paſſus tibi quinque laborent,
Tres fac avantum, ſed reculando duos.

Vers 221. —— *Et de façons nouvelles.*]

Fait crever les courtaux en chaſſant aux foreſts:
Court le faquin, la bague, eſcrime des fleurets:
Monte un cheval de bois, fait deſſus des pommades,
Talonne le Genet, & le dreſſe aux paſſades,
Chante des airs nouveaux, invente des balets,
Sçait eſcrire & porter les vers & les poulets;
A l'œil tousjours au guet, pour des tours de ſoupleſſe,
Gloſe ſur les habits & ſur la gentilleſſe,
Se plaiſt à l'entretien, commente les bons mots,
Et met à meſme prix, les ſages & les ſots.

Et

REMARQUES.

Editions de 1613. 1614. & autres, *Des façons nouvelles.*

Vers 223. *Fait crever les Courtaux.*] On appelle ainſi les chevaux & les chiens à qui on a coupé la queüe. Horace, L.1. Sat. 6. v. 104.

—— *Nunc mihi curto*
Ire licet mulo.

Vers 224. *Court le faquin, la bague.*] Exercices de Manège, que l'on pratiquoit dans les Jeux, Fêtes, Tournois, & Carrouſels.

Le *Faquin* eſt un fantôme, ou homme de bois, contre lequel on court pour l'atteindre avec une lance. Cette figure eſt plantée ſur un pivot mobile; & quand on ne l'atteint pas au milieu, elle tourne facilement, & frape le Cavalier, d'un ſabre de bois, ou d'un ſac plein de terre, qui eſt attaché à la main de cette figure: ce qui donne à rire aux Spectateurs. On l'appelle auſſi *Quintaine*; mais la *Quintaine* eſt plus proprement un ecuſſon, ou un bouclier mobile ſur un pivot, qui fait à peu près le même effet. Au reſte, depuis l'invention des armes à feu, la lance ayant été bannie des veritables Combats, on ne s'exerce guere plus aux courſes de Bague, & du Faquin, ou de la Quintaine: ces jeux n'ayant été inventez que pour meſurer les coups de lance.

Vers 225. —— *Fait deſſus des pommades.*] Autre exerciſe de manège, qu'on appele, voltiger ſur le cheval de bois. *Pommade* eſt un ſaut que l'on fait en tournant ſur le cheval de bois, & en appuyant ſeulement la main ſur le pommeau de la ſelle: ce qui l'a fait nommer ainſi. Quelques-uns écrivent *Paumade*, parceque ce tour ſe fait ſur la Paume de la main. *Furetiere.*

Vers 226. *Talonne le Genêt.*] Eſpèce de cheval venant d'Eſpagne: c'eſt pourquoi on dit ordinairement *un Genet d'Eſpagne:* de l'Eſpagnol *Ginete.* Notre Auteur a pourtant dit, *Genet de Sardaigne*, dans la Satire 6. vers 38.

Et ce qui plus encor' m'empoiſonne de rage,
Eſt quand un Charlatan releve ſon langage,
Et de coquin, faiſant le Prince reveſtu,
Baſtit un Paranimphe à ſa belle vertu ;
Et qu'il n'eſt crocheteur, ny courtaut de boutique,
Qui n'eſtime à vertu l'art où ſa main s'aplique ;
Et qui paraphraſant ſa gloire & ſon renom,
Entre les vertueux ne vueille avoir du nom.
Voila comme à preſent chacun l'adulteriſe,
Et forme une vertu comme il plaiſt à ſa guiſe.
Elle eſt comme au marché dans les impreſſions :
Et s'adjugeant aux taux de nos affections,
Fait que par le caprice, & non par le merite,
Le blaſme, & la loüange au hazard ſe debite ;

Et

REMARQUES.

Vers 233. *Et ce qui plus encor' m'empoiſonne de rage.*] 1625. *la rage.* 1616, & 1617. *Et qui de plus encor' m'empoiſonne la rage.*

Vers 236. *Baſtit un Paranimphe &c.*] Dans la Faculté de Théologie, & dans celle de Medecine, à Paris, avant que de recevoir les Licentiez, on fait le *Paranymphe* ; c'eſt à dire, un Diſcours qui contient l'éloge ou le caractere perſonel de chaque Bachelier : quelque fois auſſi on y dit des choſes tres-piquantes. Cette cerémonie, dit-on, eſt une imitation *des Paranymphes*, qui ſe faiſoient anciennement dans les noces, où l'on loüoit les Epoux. D'autres croyent que les *Paranymphes* de Sorbonne tirent leur origine de la cerémonie qu'on faiſoit autrefois à Athenes, pour donner le manteau aux nouveaux Philoſophes. Il falloit que le Philoſophe, habillé d'une maniere extraordinaire, eſſuyât durant trois jours entiers, les railleries du peuple, & même des honnêtes gens. La moderation & la fermeté contre ces ſortes d'inſultes, étoit le prix auquel on mettoit le manteau philoſophique.

Et peut un jeune ſot, ſuyvant ce qu'il conçoit,
Ou ce que par ſes yeux ſon eſprit en reçoit,
Donner ſon jugement, en dire ce qu'il penſe,
Et mettre ſans reſpect noſtre honneur en balance.
Mais puis que c'eſt le temps, meſpriſant les rumeurs
Du peuple, laiſſons-là le monde en ces humeurs;
Et ſi, ſelon ſon gouſt, un chacun en peut dire,
Mon gouſt ſera, Bertaut, de n'en faire que rire.

A

MONSIEUR
DE
BETHUNE,

Eſtant Ambaſſadeur
Pour ſa Majeſté, à Rome.*

SATYRE VI.

BETHUNE, ſi la charge où ta vertu s'amuſe,
Te permet eſcouter les chanſons que la Muſe,
Deſſus les bords du Tibre & du mont Palatin,
Me fait dire en François au rivage Latin,
Où, comme au grand Hercule à la poitrine large,
Noſtre Atlas de ſon faix ſur ton dos ſe deſcharge,

Te

REMARQUES.

* Philippe de Béthune, Baron de Selles & de Charoſt, Chevalier des Ordres du Roy, fut nommé en 1601. Ambaſſadeur à Rome, où il demeura juſques au 6. de Juin 1605. Il avoit été Ambaſſadeur en Ecoſſe; & il mourut en 1649. âgé de 84. ans. Regnier compoſa cette Satire à Rome, où il étoit allé à la ſuite de Mr. de Béthune.

Le Sujet de la Satire eſt expliqué dans la Note ſur le vers 62.

Vers 3. *Deſſus les bords du Tibre & du mont Palatin.*] On dit bien *les bords d'une Riviere*, mais non pas, *les bords d'une Montagne.*

Vers 5. *Où, comme au grand Hercule.*]

Te commet de l'eſtat l'entier gouvernement :
Eſcoute ce diſcours tiſſu bijarrement,
Où je ne pretends point eſcrire ton hiſtoire.
Je ne veux que mes vers s'honorent en la gloire
De tes nobles ayeux, dont les faits relevez,
Dans les cœurs de Flamens ſont encore gravez,
Qui tiennent à grand-heur de ce que tes anceſtres,
En armes glorieux, furent jadis leurs maiſtres.
Ny moins, comme ton frere, aydé de ta vertu,
Par force & par conſeil, en France a combatu

Ces

REMARQUES.

J'ai conſervé la leçon de l'edition de 1608. *au grand Hercule.* On lit dans toutes les autres : *un grand Hercule.*

Vers 8. —— *Tiſſu bijarrement.*] Ce dernier mot eſt ainſi écrit dans la premiere edition de 1608. Il y a *bigarrement* dans toutes les autres, juſqu'à celle de 1642. qui dit *bigearrement.* Dans celles qui viennent après, on a mis *bizarrement*, qui eſt la prononciation moderne de ce mot.

Vers 12. *Dans les cœurs des Flamens &c.*] La Maiſon de Béthune a pris ſon nom de la ville de Béthune dans l'Artois. Une fille de cette illuſtre Maiſon, mariée à un Comte de Flandres, fut mere de Robert III. dit de Béthune, qui fut auſſi Comte de Flandres, au commencement du 14. Siecle. C'eſt pourquoi notre Auteur dit que les Ancêtres de Mr. de Béthune ont été les maitres de Flamans, qu'il écrit *Flamens*, ſuivant l'uſage de ce tems-là. Nicolas Rapin, dans une Imitation de la premiere Ode d'Horace, dit à M. le Duc de Sully :

Race des Ducs de Flandre, illuſtre de Béthune,
O l'honneur & l'appuy de ma foible fortune, &c.

Vers 13. *Qui tiennent à grand-heur.*] Toutes les éditions, tant celles qui ont été faites pendant la vie de l'Auteur, que les autres, diſent *à grandeur* ; mais j'ai crû que pour rendre au texte ſa veritable leçon, il falloit mettre *à grand-heur* ; c'eſt à dire, *à grand-bonheur* ; quoique l'autre leçon ne ſoit pas abſolument mauvaiſe.

Vers 15. *Ny moins, comme ton frere.*] Maximilien de Béthune, Marquis de Roſni, Sur-Intendant des finances ; frere ainé de Philippe, à qui cette Satire eſt adreſſée. Le Marquis de Roſni fut fait Duc & Pair en 1606. ſous le nom de Duc de Sully.

Ces avares oyſeaux, dont les griffes gourmandes,
Du bon Roy des François raviſſoient les viandes:
Sujet trop haut pour moy, qui doy ſans m'eſgarer,
Au champ de ſa valeur, le voir, & l'admirer.
Auſſi ſelon le corps on doit tailler la robe:
Je ne veux qu'à mes vers voſtre honneur ſe des robe,
Ny qu'en tiſſant le fil de vos faits plus qu'humains,
Dedans ce Labirinthe il m'eſchape des mains.
On doit ſelon la force entreprendre la peine,
Et ſe donner le ton ſuivant qu'on a d'haleine:
Non comme un fol, chanter de tort & de travers.
Laiſſant doncq' aux ſçavans à vous peindre en leurs vers,
Haut eſlevez en l'air ſur une aiſle dorée,
Dignes imitateurs des enfans de Borée:

Tandis

REMARQUES.

Vers 17. *Ces avares oiſeaux*, &c.] Le Marquis de Roſni, Sur-Intendant des finances, avoit réprimé l'avidité & les concuſſions des Gens-d'affaires, comparez ici aux Harpyes, monſtres toûjours affamez. On lit dans les Mémoires de ce Miniſtre, que *la recherche des Finances fut continuée toute l'année* 1604. *& enfin terminée en une compoſition, contre ſon avis.* Mém. de Sully, part. 4. ch. 46. p. 167.

Vers 20. *Au champ de ſa valeur, le voir, & l'admirer.*] *La voir*, dans toutes les éditions qui ont précedé celle de 1645.

Vers 22. *Je ne veux qu'à mes vers voſtre honneur ſe deſrobe.*] Je ne crois point avoir trop oſé, en mettant, *voſtre honneur*, au lieu de *noſtre*, qui eſt dans toutes les éditions, & que j'ai regardé comme un faute d'impreſſion. Mr. Deſpreaux a dit d'une maniere plus nette, plus noble, & plus énergique, en parlant au Roi:

—— *Et ma Muſe tremblante,*
Touchant à tes lauriers craindroit de les flétrir.

Vers 30. —— *Des enfans de Borée.*] Zétes, & Calaïs, fils de Borée, Dieu de la bize & des frimats, avoient des ailes

Tandis qu'à mon pouvoir mes forces meſurant,
Sans prendre ny Phœbus, ny la Muſe à garant,
Je ſuivray le caprice en ces païs eſtranges;
Et ſans paraphraſer tes faits & tes loüanges,
Ou me fantaſier le cerveau de ſoucy,
Sur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on voit icy;
Je me deſchargeray d'un faix que je deſdaigne,
Suffiſant de crever un Genet de Sardaigne,
Qui pourroit defaillant en ſa morne vigueur,
Succomber ſous le faix que j'ay deſſus le cœur.
Or ce n'eſt point de voir en regne la ſottiſe,
L'avarice & le Luxe entre les gens d'Egliſe,
La juſtice à l'ancan, l'innocent oppreſſé:
Le conſeil corrompu, ſuivre l'intereſſé;
Les eſtats pervertis, toute choſe ſe vendre,
Et n'avoir du crédit qu'au prix qu'on peut deſpendre.
Ny moins, que la valeur n'ait icy plus de lieu,
Que la nobleſſe courre en poſte à l'hoſtel Dieu,

Que

REMARQUES.

comme leur pere, & s'élevoient en l'air avec beaucoup de légereté. Ils ſuivirent les Argonautes à la conquête de la toiſon d'or; & pendant le voyage, Zétes, & Calaïs délivrerent Phinée de la perſécution des Harpyes.

Vers 38. ——— *Un Genet de Sardaigne.*] On dit toûjours *un Genet d'Eſpagne*, & notre Auteur eſt le ſeul qui ait dit *un Genet de Sardaigne*. Voyez la Note ſur le vers 226. de la Satire 5.

Que les jeunes oyſifs aux plaiſirs s'abandonnent,
Que les femmes du temps ſoient à qui plus leur donnent,
Que l'uſure ait trouvé (bien que je n'ay dequoy,
Tant elle a bonnes dents) que mordre deſſus moy.
Tout cecy ne me peze, & l'eſprit ne me trouble.
Que tout s'y pervertiſſe, il ne m'en chaut d'un double.
Du temps, ny de l'eſtat, il ne faut s'affliger.
Selon le vent qui fait, l'homme doit naviger.
Mais ce dont je me deuls eſt bien une autre choſe,
Qui fait que l'œil humain jamais ne ſe repoſe,
Qu'il s'abandonne en proye aux ſoucis plus cuiſans.
Ha! que ne ſuis-je Roy pour cent ou ſix vingts ans!
Par un Edict public qui fuſt irrevocable,
Je bannirois l'Honneur, ce monſtre abominable,

Qui

REMARQUES.

Vers 56. *Selon le vent qui fait.*] Edition de 1642. & ſuivantes: *qu'il fait.*

Vers 57. *Mais ce dont je me deuls.*] On lit, *Dont je m'afflige*, dans l'édition de 1642. & autres. *Deuls*, de l'infinitif *douloir*, avoir douleur.

Femme ſe plaint, femme ſe deult,
Femme pleure quand elle veut.

C'eſt un ancien Proverbe, raporté par Borel.

Vers 60. *Ha! que ne ſuis-je Roy pour cent ou ſix-vingt ans!*] Ce Vers eſt compoſé de monoſyllabes. Rabelais, L. 1. ch. 39. *Hon, que ne ſuis-je Roy de France pour quatre vingts ou cent ans!*

Vers 62. *Je bannirois l'Honneur.*] Ici commence le ſujet de cette Satire, qui eſt contre l'Honneur, entant qu'il eſt contraire à notre liberté, & à nos plaiſirs. Les deux Capitoli du Mauro, Poëte Italien, l'un *in dishonor dell'Honore*, & l'autre, *del dishonore*, ont ſervi de modèle à Regnier dans cette Satire ſixieme. Comme les Satires du Mauro ne ſont pas communes en France, j'ai crû devoir inſerer dans mes Notes, les endroits du Poëte Italien, qui ſe raportent plus pré-

Qui nous trouble l'eſprit, & nous charme ſi bien,
Que ſans luy les humains icy ne voyent rien;
Qui trahit la Nature, & qui rend imparfaite
Toute choſe qu'au gouſt les délices ont faite.
Or je ne doute point que ces eſpris boſſus,
Qui veulent qu'on les croye en droite ligne yſſus
Des ſept ſages de Grece, à mes vers ne s'opoſent,
Et que leurs jugements deſſus le mien ne gloſent.
Comme de faire entendre à chacun que je ſuis
Auſſi perclus d'eſprit comme Pierre du Puis,

De

REMARQUES.

ciſément à ceux du Poëte François, afin que mes Lecteurs en pûſſent faire la comparaiſon.

Le Mauro débute par une longue invective contre les hommes, qui ſe ſont ſouſtraits aux loix pures & ſimples de la nature; après quoy il entre ainſi en matiere, au Tercet 23.

Voi havete, Prior, dunque à ſapere,
Che s'io foſſi ricco, è gran Signore,
Molte gran coſe io vi farei vedere.
E prima, cacciarei del mondo fuore
Quella coſa da noi tanto pregiata,
Quel nome vano, che ſi chiama Honore.
Cacciarei de la teſta a la brigata
Queſto ſi lungo error, queſta pazzia,
Ne i cervelli degli huomini invecchiata.

Vers 65. *Qui trahit la Nature* &c.] Le Mauro, Tercet 26.

Laqual ci toglie ciò, che ſi deſia,
Tutti piaceri, è tutti li diletti,
Che per noſtro uſo la natura cria.
E deli ſuoi maravigliosi effetti
Il dulciſſimo guſto ne fà amaro,
E tutti i maggior ben torna imperfetti &c.

Vers 71. 72. *Comme de faire entendre à chacun que je ſuis*
Auſſi perclus d'eſprit &c.] Le même, Tercet 21.

Sò che molti diran, ch'io ſono un matto,
Dicendo mal di quel, ch'è sì ſoprano,
Si degno al mondo i noſtri antichi han fatto.

Même vers 72. *Auſſi perclus d'eſprit comme Pierre du Puis.*] C'étoit un foû courant les rues, qui portoit un chapeau à un pié, en guiſe de ſoulier. Deſmarais, Défenſe du Poëme Epique, p. 73. *Maitre Pierre Dupuy, archiſol en robe longue:* c'eſt ainſi qu'il eſt qualifié dans les Paradoxes de Bruſcambille, imprimez en 1622. p. 45.

I

De vouloir ſottement que mon diſcours ſe dore,
Aux deſpens d'un ſuject que tout le monde adore;
Et que je ſuis de plus privé de jugement,
De t'offrir ce caprice ainſi ſi librement:
A toy qui, dés jeuneſſe, appris en ſon eſcole,
As adoré l'honneur, d'effet & de parole;
Qui l'as pour un but ſainct, en ton penſer profond,
Et qui mourrois pluſtoſt que luy faire un faux bond.
Je veux bien avoir tort en ceſte ſeule choſe.
Mais ton doux naturel fait que je me propoſe,
Librement te monſtrer à nud mes paſſions,
Comme à cil qui pardonne aux imperfections.
Qu'ils n'en parlent donq 'plus, & qu'eſtrange on ne trouve,
Si je hais plus l'honneur qu'un mouton un louve:
L'honneur, qui ſouz faux titre habite avecque nous.
Qui nous oſte la vie, & les plaiſirs plus doux,

Qui

REMARQUES.

Vers 77. *Appris en ſon eſcole, As adoré l'honneur.*] *Appris*, participe paſſif: *inſtruit*, qui eſt le nominatif du verbe *As adoré*. J'ai conſervé cette leçon, qui eſt dans les éditions de 1608. & 1612. On lit *A adorer*, dans celle de 1713. & dans toutes les autres, avant celle de 1655.

Vers 83. *Librement te monſtrer à nud mes paſſions.*] Editions de 1642. 1652. 1655. & ſuivantes: *De te moutrer à nud toutes* &c. mais c'eſt une correction moderne.

Qui trahit noſtre eſpoir, & fait que l'on ſe peine
Apres l'eſclat fardé d'une apparence vaine:
Qui ſevre les deſirs, & paſſe meſchamment
La plume par le bec à noſtre ſentiment;
Qui nous veut faire entendre en ſes vaines chimeres,
Que pour ce qu'il nous touche, il ſe perd, ſi nos meres,
Nos femmes, & nos ſœurs, font leurs maris jaloux:
Comme ſi leurs deſirs dépendiſſent de nous.
Je penſe quant à moy que cet homme fuſt yvre,
Qui changea le premier l'uſage de ſon vivre,
Et rangeant ſouz des loix les hommes eſcartez,
Baſtit premierement & villes & Citez,
De tours & de foſſez renforça ſes murailles,
Et r'enferma dedans cent ſortes de quenailles.
De ceſt amas confus naſquirent à l'inſtant,
L'envie, le meſpris, le diſcord inconſtant,
La peur, la trahiſon, le meurtre, la vengeance,
L'horrible deſeſpoir, & toute ceſte engeance

De

REMARQUES.

Vers 96. *Comme ſi leurs deſirs dépendiſſent de nous.*] *Dependiſſent*, pour *dépendoient*. 1642. 1652. & 1667. *Prenoient la Loi de nous.* 1655. *priſſent la loi.*

Vers 97. *Que cet homme fuſt yvre.*] Edit. de 1642. & ſuivantes: *étoit yvre.*

Vers 102.—— *Cent ſortes de quenailles.*] 1626. *quanailles.* 1642. & ſuivantes, *canailles.*

De maux qu'on voit regner en l'enfer de la Court,
Dont un Pédant de Diable en ſes leçons diſcourt,
Quand par art il inſtruit ſes eſcoliers, pour eſtre,
(S'il ſe peut faire) en mal plus grands Clercs que leur maiſtre.
Ainſi la liberté du monde s'envola,
Et chacun ſe campant, qui deça, qui delà,
De hayes, de buiſſons remarqua ſon partage,
Et la fraude fiſt lors la figue au premier âge.
Lors du mien, & du tien, naſquirent les procez,
A qui l'argent départ bon ou mauvais ſuccez.
Le fort battit le foible, & luy livra la guerre.
De-là l'ambition fiſt envahir la terre,
Qui fut, avant le temps que ſurvindrent ces maux,
Un hoſpital commun à tous les animaux;
Quand le mary de Rhée, au ſiecle d'innocence,
Gouvernoit doucement le monde en ſon enfance:
Que la terre de ſoy le froment rapportoit;
Que le cheſne de manne & de miel degoutoit:
Que

REMARQUES.

Vers 108. *Dont un Pédant de Diable.*] Machiavel.

Vers 114. *Et la fraude fiſt lors la figue.*] 1645. *La nique.* Ces deux expreſſions populaires, *faire la figue*, & *faire la nique*, ſont expliquées par Furetiere.

Vers 121. *Quand le mary de Rhée*] Saturne, ſous lequel fut l'âge d'or.

Vers 123.——— *Le froment rapportoit.*] 1608. *Le fourment.* Virgile, Eglogue 4.
Molli paulatim floreſcet campus ariſtâ,
Et duræ quercus ſudabunt roſcida mella.

Que tout vivoit en paix, qu'il n'eſtoit point d'uſures:
Que rien ne ſe vendoit, par poix ny par meſures:
Qu'on n'avoit point de peur qu'un Procureur fiſcal
Formaſt ſur une éguille un long procés verbal;
Et ſe jettant d'aguet deſſus voſtre perſonne,
Qu'un Bariſel vous miſt dedans la Tour de Nonne.
Mais ſi toſt que le fils le pere déchaſſa,
Tout ſans deſſus deſſous icy ſe renverſa.
Les ſoucis, les ennuis, nous broüillerent la teſte,
L'on ne pria les ſaincts qu'au fort de la tempeſte,
L'on trompa ſon prochain, la meſdiſance eut lieu,
Et l'hipocrite fiſt barbe de paille à Dieu.

L'homme

REMARQUES.

Vers 130. *Qu'un Bariſel.*] A Rome, le Bariſel, *Barigello*, eſt un officier, dont le ſoin eſt de veiller à la ſureté publique, en faiſant arreter, & punir les bandits, & les voleurs. C'eſt le chef, ou le Capitaine des Sbirres, qui ſont des Archers. *Bargello, Capitan de' Birri:* Dict. Della Cruſca.

Même vers. *Vous miſt dedans la Tour de Nonne.*] Ancienne Tour de Rome, qui ſervoit de priſon: autrefois *Torre de Nona*, & aujourdhui *Tordinone*; ainſi appellée par corruption, de *Torre dell'annona*; parce que les Magazins publics de blé étoient dans ce lieu là. Cette Tour, ſituée dans la Rue de l'Ours, *dell'Orſo*, aſſez près du Pont St. Ange, fut démolie vers l'an 1690, & l'on bâtit à ſa place un Theatre pour les Comédiens & les ſpectacles. Ce Théatre étoit fameux par ſa diſpoſition, par ſes décorations, & par ſes peintures; mais ſurtout par la commodité d'y repréſenter un combat naval ſur le Tibre, qui étoit preſque au niveau & en perſpective de ce théatre. Il a été conſumé par le feu.

Vers 131. *Mais ſi toſt que le fils le pere déchaſſa.*] Jupiter dethrôna, & chaſſa Saturne ſon pere. Il Mauro, Capitolo del Dishonore, Terzetto 40.

Poi ch'al padre il figliuol tolſe il governo,
Ogni ben prima à gli huomini fù tolto,
E dato il mal, che durerà in eterno.

Vers 136. *Et l'hipocrite fiſt barbe de paille à Dieu.*] Selon Nicot, on diſoit au-

L'homme trahit ſa foy, d'où vindrent les Notaires,
Pour attacher au joug les humeurs volontaires.
La faim & la cherté ſe mirent ſur le rang;
La fiévre, les charbons, le maigre flux de ſang,
Commencerent d'eſclorre, & tout ce que l'Autonne,
Par le vent de midy, nous apporte & nous donne.
Les ſoldats, puis après, ennemis de la paix,
Qui de l'avoir d'autruy ne ſe ſaoulent jamais,
Troublerent la campagne, & ſaccageant nos villes,
Par force en nos maiſons violerent nos filles;
D'où naſquit le bordeau qui s'eſlevant debout,
A l'inſtant, comme un Dieu, s'eſtendit tout par tout,
Et rendit, Dieu mercy ces fiévres amoureuſes,
Tant de galants pelez, & de femmes galeuſes,

Que

REMARQUES.

trefois: *Faire à Dieu jarbe de foarre*; *Jarbe*, pour *Gerbe*, de *Garba*; c'eſt à dire, payer les dixmes à ſon Curé en mauvaiſes gerbes, où il n'y a que de la paille, & point de grain. Ce Proverbe a été corrompu, en diſant *Faire barbe de paille à Dieu.* Voyez Nicot dans ſes Proverbes, p. 18. col. 2. & Paſquier, L. 8. des Recherches, ch. 62. Et Ménage, dans ſes Origines. Ce Proverbe ne viendroit il point, de ce qu'on faiſoit des barbes d'or aux ſtatues, & au lieu d'or, de paille?

Vers 137. *L'homme trahit ſa foy, d'où vindrent les Notaires* &c.] Le Mauro, là même, Tercet 41.

E per legar più ſtretto il viver ſciolto,
Vennero li dottori, è li notai,
Genti, ch'el mondo han ſotto ſopra volto.

Vers 139. *La faim & la cherté* &c.] Le même, Tercet 42.

La careſtia, la fame, e gli uſurai,
E la peſte, e la guerra, e li ſoldati,
Che di quel d'altri non ſi ſazian mai.

Vers 147. *D'où naſquit le bordeau &c.*] 1612. 1613. &c. *Bourdeau.* 1642, *Bordel.* Le Mauro, Tercet 43.

E furono gli ortacci ritrovati,
Per gratia de li quai ſi veggon tante
Donne rognoſe, & huomini pelati.

Que les perruques ſont, & les drogues encor,
(Tant on en a beſoin) auſſi cheres que l'or.
Encore tous ces maux ne ſeroient que fleurettes,
Sans ce maudit Honneur, ce conteur de ſornettes,
Ce fier ſerpent, qui couve un venim ſous des fleurs,
Qui noye jour & nuict nos eſprits en nos pleurs.
Car pour ces autres maux, c'eſtoient légeres peines,
Que Dieu donna ſelon les foibleſſes humaines.
Mais ce traiſtre cruel excedant tout pouvoir,
Nous fait ſuer le ſang ſous un peſant devoir;
De chimeres nous pipe, & nous veut faire accroire,
Qu'au travail ſeulement doit conſiſter la gloire;
Qu'il faut perdre & ſommeil, & repos, & repas,
Pour taſcher d'acquerir un ſuject qui n'eſt pas,
Ou s'il eſt, qui jamais aux yeux ne ſe deſcouvre,
Et perdu pour un coup jamais ne ſe recouvre;

Qui

REMARQUES.

Vers 162. *Qu'au travail ſeulement doit conſiſter la gloire* &c.] Le même, au Capitolo, *In dishonor dell'Honore*, Tercet 30.

Mettono il ſommo honor nella fatica,
Nel travagliarſi ſempre, e far facende,
Come facean qu'egli huomini a l'antica,
De' quei ſcritte troviam coſe ſtupende.

Vers 166. *Et perdu pour un coup jamais ne ſe recouvre.*] Séneque, Tragédie d'Agamemnon, Act. 2. Sc. 1.

Redire, cùm perît, neſcit pudor.

Le Mauro, Tercet 71.

Coſa, che co'l ſudor tanto s'acquiſta,
Acquiſtata ſi perde in un momento,
E perduta giamai non ſi racquiſta.

Boileau, Satire X. Vers 167.

L'honneur eſt comme une iſle eſcarpée & ſans bords;
On n'y peut plus rentrer quand on en eſt dehors.

Qui nous gonfle le cœur de vapeur & de vent,
Et d'excez par luy-meſme il ſe perd bien ſouvent.
Puis on adorera ceſte menteuſe idole!
Pour oracle on tiendra ceſte croyance folle,
Qu'il n'eſt rien de ſi beau que tomber bataillant;
Qu'aux deſpens de ſon ſang il faut eſtre vaillant,
Mourir d'un coup de lance, ou du choc d'une picque,
Comme les Paladins de la ſaiſon antique;
Et reſpandant l'eſprit, bleſſé par quelque endroit,
Que noſtre ame s'envolle en Paradis tout droit!
Ha! que c'eſt choſe belle, & fort bien ordonnée,
Dormir dedans un lict la graſſe matinée,
En Dame de Paris, s'habiller chaudement,
A la table s'aſſeoir, manger humainement,
Se repoſer un peu, puis monter en carroſſe,
Aller à Gentilly careſſer une Roſſe,

Pour

REMARQUES.

Vers 171. *Qu'il n'eſt rien de ſi beau que tomber bataillant.*] Alluſion au mot célebre: *Oportet Imperatorem ſtantem mori.* Le Mauro, au même endroit, Tercet 32.

E dicon, che'l morir di lancia, è bello,
O di colpo di ſtocco, ò d'archibugio,
Come Fabrizio, Ceſare, e Marcello.
E c'haver nella ſchiena un gran pertugio,
O ne la pancia d'una colebrina,
Ti fà gir alle ſtelle ſenza indugio.

Vers 177. *Ha! que c'eſt choſe belle,* &c.] Le même, Tercet. 34.

Oh quanto mi par coſa pellegrina,
Star ripoſatamente in quel mio letto,
E giacer de la ſera, a la mattina!
Viver ſenza dolor, ſenza ſoſpetto,
Una vita ſicura, e dolce, e cheta,
Vorrei che foſs'el mio ſommo diletto.

Vers 182. *Aller à Gentilly.*] Village prez de Paris.

Pour eſcroquer ſa fille, & venant à l'effect,
Luy monſtrer comme Jean à ſa mere le faict.
Ha Dieu! pourquoy faut il que mon eſprit ne vaille
Autant que cil qui miſt les Souris en bataille,
Qui ſceut à la Grenoüille apprendre ſon caquet;
Ou que l'autre, qui fiſt en vers un Sopiquet!
Je ferois, eſloigné de toute raillerie,
Un poëme grand & beau de la poltronnerie,
En deſpit de l'honneur, & des femmes qui l'ont,
D'effect ſouz la chemiſe, ou d'apparence au front;
Et m'aſſeure pour moy qu'en ayant leu l'hiſtoire,
Elles ne ſeroient plus ſi ſottes que d'y croire.
Mais quand je conſidere où l'ingrat nous réduit,
Comme il nous enſorcelle, & comme il nous ſéduit;

Qu'il

REMARQUES.

Vers 186. *Autant que cil qui miſt les Souris en bataille* &c.] Homère ſuivant l'opinion commune, a fait le Poëme de la guerre des Rats & des Grenoüilles, intitulé *la Batrachomyomachie*; & ce Poëme a été mis en beaux Vers François par feu Mr. Boivin le Cadet, Garde de la Bibliothèque du Roi. Le Mauro dans l'endroit cité, Tercet 36.

Oh Ciel, s'io foſſi qualche gran Poëta,
Come quel, che cantò il Gatto e la Rana,
O quel che cantò Titiro, e Dameta!

Le Mauro, par une mépriſe, ou fortuite, ou affectée, a mis *il Gatto*, en la place du *Topo:* n'y ayant jamais eu de Poëte qui ait imaginé la bataille entre les Chats & les Grenoüilles.

Vers 188. *Ou que l'autre, qui fiſt en vers un Sopiquet!*] C'eſt Virgile dans ſon Poëme intitulé *Moretum*, ragout compoſé de ces huit ingrédiens: coriandre, ail, oignon, perſil, rue, fromage, huile, & vinaigre. Il faut écrire *Saupiquet*. Joachim Du Bellay a traduit en Vers François, le *Moretum* de Virgile.

Vers 189. *Je ferois,*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, ſuivant l'édition de 1608. qui eſt la premiere. *Je ferois .... un Poëme* &c. Il y a dans toutes les autres éditions: *Je ſerois*; mais c'eſt une faute d'impreſſion.

Qu'il aſſemble en feſtin au Renard la Cigoigne,
Et que ſon plus beau jeu ne giſt rien qu'en ſa troigne;
Celuy le peut bien dire, à qui dès le berceau,
Ce malheureux Honneur a tins le bec en l'eau;
Qui le traine à taſtons, quelque part qu'il puiſſe eſtre:
Ainſi que fait un chien un aveugle ſon maiſtre,
Qui s'en va doucement apres luy pas à pas,
Et librement ſe fie à ce qu'il ne voit pas.
S'il veut que plus long temps à ſes diſcours je croye,
Qu'il m'offre à tout le moins quelque choſe qu'on voye,
Et qu'on ſavoure, afin qu'il ſe puiſſe ſçavoir,
Si le gouſt deſment point ce que l'œil en peut voir.

Autrement

REMARQUES.

Vers 197. *Qu'il aſſemble en feſtin au Renard la Cigoigne.*] Alluſion à une Fable d'Eſope fort connue.

Vers 201. *Qui le traine à taſtons*, &c.] Le Mauro, Tercet 56.

E con l'Honor fa li medeſmi paſſi,
Che far co'l ſuo cagnol un cieco ſuole,
Che non lo vede e dietro a lui pur vaſſi.

Vers 203. *Qui s'en va doucement apres lui pas à pas.*] La cadence de ce Vers eſt expreſſive pour marquer la démarche lente & douteuſe d'un pauvre aveugle qui ſuit ſon chien.

Vers 205. —— *A ſes diſcours je croye.*] 1608. *A ces diſcours.*

Vers 206. *Qu'il m'offre à tout le moins quelque choſe qu'on voye*, &c.] Le Mauro, Tercet 58.

Datemi coſa, che con man ſi tocchi;
Et ſe con mano non ſi può toccare,
Che ſi poſſa veder almen con gli occhi.
Queſt' Honor inviſibile mi pare,
Et intoccabil' come febre, & gotta,
Che ti ſtrugge la vita, e non appare.

Vers 208. —— *Ce que l'œil en peut voir.*] On a mis mal à propos, *Ne peut voir*, dans les dernieres éditions.

Autrement quant à moy je luy fay banqueroute.
Eſtant imperceptible, il eſt comme la goutte,
Et le mal qui caché nous oſte l'embonpoint,
Qui nous tuë à veu' d'œil, & que l'on ne voit point.
On a beau ſe charger de telle marchandiſe:
A peine en auroit-on un Catrin à Veniſe;
Encor qu'on voye apres courir certains cerveaux,
Comme apres les raiſins courent les eſtourneaux.
Que font tous ces vaillans de leur valeur guerriere,
Qui touchent du penſer l'eſtoile pouſſiniere,
Morguent la deſtinée & gourmandent la mort,
Contre qui rien ne dure, & rien n'eſt aſſez fort?
Et qui tout tranſparents de claire renommée,
Dreſſent cent fois le jour en diſcours une armée,

Don-

REMARQUES.

Vers 214. *Un Catrin à Veniſe.*] Un Catrin, ou plutôt, un Quadrin, *Quadrino*, eſt une petite monoie d'Italie.

Vers 216. *Comme après les raiſins courent les eſtourneaux.*] Le Mauro, Tercet 60.

Di cotal robba, nè cruda, nè cotta,
Non ſi vende in mercato, e pur le genti
Dietro le vengon, come ſtorni in frotta.

Vers 217. *Que font tous ces vaillans* &c.] Le Mauro, Tercet 61.

Che fanno più queſt' animi ſi ardenti
Di valoroſi, è franchi cavalieri,
Illuſtri, criſtallini, e traſparenti?
Raggionano di guerra volontieri,
E'l viver, e'l morir fanno tutt' uno,
E toccano le ſtelle co i penſieri.

Vers 218. —— *L'eſtoile pouſſiniere.*] La Pouſſiniere, ainſi nommée par le peuple; & les Pleïades, par les Aſtronomes; eſt une Conſtellation compoſée de ſept étoiles, dont celle qui ſe fait remarquer au milieu, eſt appellée proprement la *Pouſſiniere.* Rabelais, L. 1. ch. 53. a parlé de *l'Etoile pouſſiniere*; & L. 4. 43. *Deux jours après, arrivaſmes en l'Iſle de Ruaſch, & vous jure par* l'Etoile pouſſiniere, *que je trouvay l'eſtat & la vie du peuple, eſtrange plus que je ne le dis.*

Donnent quelque bataille, & tuant un chacun,
Font que mourir & vivre à leur dire n'eſt qu'un:
Relevez, emplumez, braves comme Sainct George;
Et Dieu ſçait cependant s'ils mentent par la gorge:
Et bien que de l'honneur ils facent des leçons,
Enfin au fond de ſac ce ne ſont que chanſons.
Mais, mon Dieu! que ce traiſtre eſt d'une eſtrange ſorte!
Tandis qu'à le blaſmer la raiſon me tranſporte,
Que de luy je meſdis, il me flatte, & me dit,
Qui je veux par ces vers acquerir ſon crédit;

Que

REMARQUES.

Vers 225. ——— *Braves comme Sainct George.*] On repreſente toujours Saint George, comme un Cavalier bien monté, & magnifiquement ajuſté. Voyez la Note ſur le vers 162. de la cinquieme Satire. On a mis, *comme* un *Saint George*, dans l'edition de 1642. & ſuivantes; mais c'eſt une faute. Rabelais Liv. 1. ch. 41. à la fin: *Tous armez à l'advantaige, la lance au poing, montez comme Saint George.*

Vers 226. *Et Dieu ſçait cependant s'ils mentent par la gorge.*] Il Mauro, Terzetto 63.

L'Honor và per la bocca di ciaſcuno,
E menton qualche volta per la gola,
Onde ne ſquazza di cartelli ogn'uno.
In ogni moto, ogni atto, ogni parola,
Li termini d'Honor han ſempre à canto,
E par, che ne ſien maſtri, ò tengan ſcuola.

Vers 230. *Mais, mon Dieu! que ce traiſtre*, &c.] Le même, dans le Capitolo *del Dishonore*, Tercet, 49.

Io penſo che mi ſoffia il traditore
Ne l'orecchie, e mi dice, ch'io non ſono,
Come vorrei, de la ſua legge fuore.
Hor mirate, Prior, s'egli hà del buono,
Ch'io dico mal di lui quanto più poſſo
Et mi luſinga con un'altro ſuono.

Vers 232. *Que je veux par ces vers acquerir ſon crédit*, &c.) Ciceron ſe mocquoit de ces Philoſophes, qui mettoient leurs noms à des Traitez, où ils condamnoient l'amour des louanges. *Ipſi illi Philoſophi, etiam in illis libellis, quos de contemnenda gloria ſcribunt, nomen ſuum inſcribunt. In eo ipſo in quo prædicationem, nobilitatemque deſpiciunt, prædicari de ſe, ac nominari volunt. Cic. pro Archia Poëta.* Voyez ſes Tuſculanes, L. 1. & Val. Maxime, L. 8. c. 14. n. 3.

Que c'eſt ce que ma Muſe en travaillant pourchaſſe,
Et mon intention qu'eſtre en ſa bonne grace;
Qu'en meſdiſant de luy je le veux requerir,
Et tout ce que je fay que c'eſt pour l'acquerir.
Si ce n'eſt qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire,
Je l'irois appeler comme mon adverſaire.
Auſſi que le duel eſt icy deffendu;
Et que d'une autre part j'ayme l'individu.
Mais tandis qu'en colere à parler je m'arreſte,
Je ne m'apperçoy pas que la viande eſt preſte;
Qu'icy, non plus qu'en France, on ne s'amuſe pas
A diſcourir d'honneur quand on prend ſon repas.
Le ſommelier en haſte eſt ſorty de la cave:
Desja Monſieur le maiſtre & ſon monde ſe lave.

Trefves

REMARQUES.

Mr. Paſcal, dans ſes Penſées, ch. 24. *Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; & ceux qui le liſent, veulent avoir la gloire de l'avoir lû: Et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; & peut être que ceux qui le liront, l'auront auſſy.*

Mr. Deſpreaux, Satire XI. Vers 204. parlant du faux Honneur: *Et peut-être eſt ce lui qui m'a dicté ces vers.* Voyez les Remarques ſur ce vers de Mr. Deſpreaux.

Vers 239. *Auſſi que le Duel eſt icy deffendu.*] Par un Edit du mois de Juin 1602. Voyez la Note ſur le vers 38. de l'Ode qui eſt au commencement de ce Livre.

Vers 241. *Mais tandis qu'en colere* &c.] Dans le même Capitolo, Tercet, 57.

Ma queſto ragionar mio troppo dura:
E'l cuoco, e'l bottiglier han chiuſi gli occhi, &c.

Trefves avecq' l'honneur. Je m'en vais tout courant,
Décider au Tinel un autre different.

A

REMARQUES.

Vers 248. *Décider au Tinel.*] Mot francisé par Regnier, de l'Italien *Tinello*, qui signifie la Salle du commun, dans laquelle mangent les Officiers & domestiques d'un grand Seigneur: *Luogo, dove mangiano i Cortigiani.* Rabelais, qui avoit aussi été à Rome, s'est servi du même mot dans l'ancien Prologue du 4. Livre de son Pantagruel.

A

MONSIEUR LE MARQUIS DE CŒUVRES.*

SATYRE VII.

SOTTE, & faſcheuſe humeur de la pluſpart des hommes,
Qui, ſuivant ce qu'ils ſont, jugent ce que nous ſommes;
Et ſuccrant d'un ſouris un diſcours ruineux,
Accuſent un chacun des maux qui ſont en eux!
Noſtre Mélancolique en ſçavoit bien que dire,
Qui nous pique en riant, & nous flate ſans rire,

Qui

REMARQUES.

* La troiſieme Satire eſt auſſi adreſſée au Marquis de Cœuvres. Dans celle-ci Regnier décrit le penchant invincible qu'il a pour l'amour, & pour les femmes. C'eſt une imitation de la quatrieme Elegie, Livre ſecond, des Amours d'Ovide.

Vers 5. *Noſtre Mélancolique en ſçavoit bien que dire.*] Edit. de 1642. & ſuivantes: *En ſçauroit.*

Qui porte un cœur de ſang deſſous un front bleſmy,
Et duquel il vaut moins eſtre amy qu'ennemy.
Vous, qui tout au contraire, avez dans le courage
Les meſmes mouvements qu'on vous lit au viſage;
Et qui, parfait amy, vos amis eſpargnez,
Et de mauvais diſcours leur vertu n'esborgnez:
Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne ploye,
Et qui fort librement en l'orage s'employe:
Ainſi qu'un bon patron, qui ſoigneux, ſage & fort,
Sauve ſes compagnons, & les conduit à bord.
Cognoiſſant doncq' en vous une vertu facile,
A porter les deffauts d'un eſprit imbécille,
Qui dit ſans aucun fard, ce qu'il ſent librement,
Et dont jamais le cœur la bouche ne deſment:
Comme à mon confeſſeur, vous ouvrant ma penſée,
De jeuneſſe & d'amour follement inſenſée,
Je vous conte le mal où trop enclin je ſuis,
Et que preſt à laiſſer, je ne veux & ne puis:

Tant

REMARQUES.

Vers 8. *Et duquel il vaut moins eſtre ami qu'ennemi.*] Edit. de 1608. *Il vaut moins.* Cette leçon paroit meilleure, & forme un plus beau ſens que celle-ci: *Il vaut mieux*, qui eſt dans toutes les autres éditions.

Vers 9. *Vous, qui tout au contraire, avez dans le courage.*] *Dans le cœur.* Ce vers & les ſept ſuivans, contiennent une phraſe qui n'eſt pas achevée.

Vers 23. *Je vous conte le mal où trop enclin je ſuis. Et que preſt* &c.] Ovide,

Tant il eſt mal-aiſé d'oſter avecq' l'eſtude,
Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude.
Puis, la force me manque, & n'ay le jugement
De conduire ma barque en ce raviſſement.
Au gouffre du plaiſir la courante m'emporte:
Tout ainſi qu'un cheval, qui a la bouche forte,
J'obeis au caprice, & ſans diſcretion,
La raiſon ne peut rien deſſus ma paſſion.
Nulle loy ne retient mon ame abandonnée,
Ou ſoit par volonté, ou ſoit par deſtinée,
En un mal évident je clos l'œil à mon bien:
Ny conſeil, ny raiſon, ne me ſervent de rien.
Je choppe par deſſein, ma faute eſt volontaire.
Je me bande les yeux quand le Soleil m'eſclaire:
Et, content de mon mal, je me tiens trop heureux,
D'eſtre comme je ſuis, en tous lieux amoureux.
Et comme à bien aymer mille cauſes m'invitent,
Auſſi mille beautez mes amours ne limitent;

Et

REMARQUES.

dans l'Elegie citée, vers 3.
Confiteor, ſi quid prodeſt delicta fateri,
In mea nunc demens crimina faſſus eo.
Odi: nec poſſum cupiens non eſſe, quod odi:
Heu! quàm quod ſtudeas ponere, ferre grave eſt!

Vers 25. *Tant il eſt mal-aiſé d'oſter avecq' l'eſtude.*] Edit. de 1608. *Avecq' eſtude.*

Vers 27. *Puis la force me manque,* &c.] Ovide au même endroit, v. 7.
Nam deſunt vires ad me mihi juſque regendum:
Auferor, ut rapidâ concita puppis aquâ.

Vers 41. *Et comme à bien aimer* &c.] Ovide là même, v. 9.

Et courant ça & là, je trouve tous les jours,
En des ſujects nouveaux de nouvelles amours.
Si de l'œil du deſir une femme j'aviſe,
Ou ſoit belle, ou ſoit laide, ou ſage, ou mal apriſe,
Elle aura quelque trait qui de mes ſens vainqueur,
Me paſſant par les yeux me bleſſera le cœur.
Et c'eſt comme un miracle, en ce monde où nous ſommes,
Tant l'aveugle appetit enſorcelle les hommes,
Qu'encore qu'une femme aux amours face peur,
Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur:
Toutes fois, eſtant femme, elle aura ſes délices,
Relevera ſa grace avecq' des artifices,
Qui dans l'Eſtat d'Amour la ſçauront maintenir,
Et par quelques attraits les amants retenir.
Si quelqu'une eſt difforme, elle aura bonne grace,
Et par l'art de l'eſprit embellira ſa face:
Captivant les Amants, de mœurs, ou de diſcours,
Elle aura du credit en l'Empire d'Amours.

En

REMARQUES.

Non eſt certa meos quæ forma invitet amores:
Centum ſunt cauſæ cur ego ſemper amem.

Vers 59. *Captivant les Amants, de mœurs, ou de diſcours.*] Edition de 1608. *Des mœurs, ou du diſcours.*

En cela l'on cognoiſt que la nature eſt ſage;
Que voyant les deffaux du fœminin ouvrage,
Qu'il ſeroit, ſans reſpect, des hommes meſpriſé,
L'anima d'un eſprit, & vif, & deſguiſé;
D'une ſimple innocence elle adoucit ſa face,
Elle luy miſt au ſein, la ruſe, & la fallace;
Dans ſa bouche, la foy qu'on donne à ſes diſcours,
Dont ce ſexe trahit les cieux, & les amours:
Et ſelon, plus ou moins, qu'elle eſtoit belle, ou laide,
Sage elle ſceut ſi bien uſer d'un bon remede,
Diviſant de l'eſprit, la grace, & la beauté,
Qu'elle les ſépara d'un & d'autre coſté;
De peur qu'en les joignant, quelqu'une euſt l'avantage,
Avecq' un bel eſprit d'avoir un beau viſage.
La belle du depuis ne le recherche point,
Et l'eſprit rarement à la beauté ſe joint.
Or affin que la laide, autrement inutile,
Deſſous le joug d'amour rendiſt l'homme ſervile,
Elle ombragea l'eſprit d'un morne aveuglement,
Avecques le deſir, troublant le jugement:
De peur que nulle femme, ou fuſt laide, ou fuſt belle,
Ne veſcuſt ſans le faire, & ne mouruſt pucelle.

D'où

D'où vient que ſi ſouvent les hommes offuſquez,
Sont de leurs appetits ſi lourdement mocquez,
Que d'une laide femme ils ont l'ame eſchauffée,
Dreſſent à la laideur d'eux meſmes un trophée:
Penſant avoir trouvé la febve du gaſteau,
Et qu'au Serrail du Turc il n'eſt rien de ſi beau.
Mais comme les beautez, ſoit des corps, ou des ames,
Selon l'object des ſens, ſont diverſes aux Dames;
Auſſi diverſement les hommes ſont domtez,
Et font divers effets les diverſes beautez.
(Eſtrange providence, & prudente méthode
De Nature, qui ſert un chacun à ſa mode!)
Or moy, qui ſuis tout flame & de nuict & de jour,
Qui n'haleine que feu, ne reſpire qu'amour,
Je me laiſſe emporter à mes flames communes,
Et cours ſouz divers vents de diverſes fortunes.
Ravy de tous objects, j'ayme ſi vivement,
Que je n'ay pour l'amour ny choix, ny jugement.
De toute eſlection mon ame eſt deſpourveuë,
Et nul object certain ne limite ma veuë.

Toute

REMARQUES.

Ver 88. *Et qu'au Serrail du Turc.*] *Sarail du Turc*, dans les éditions de 1608. & 1612.

Toute femme m'agrée, & les perfections,
Du corps ou de l'eſprit, troublent mes paſſions.
J'ayme le port de l'une, & de l'autre la taille;
L'autre, d'un trait laſcif me livre la bataille;
Et l'autre, deſdaignant d'un œil ſévere & doux,
Ma peine & mon amour, me donne mille coups.
Soit qu'une autre modeſte à l'impourveu m'aviſe,
De vergongne & d'amour mon ame eſt toute épriſe:
Je ſens d'un ſage feu mon eſprit enflammer,
Et ſon honneſteté me contrainct de l'aymer.
Si quelque autre, affetée en ſa douce malice;
Gouverne ſon œillade avecq' de l'artifice,
J'ayme ſa gentilleſſe; & mon nouveau deſir
Se la promet ſçavante en l'amoureux plaiſir.
Que l'autre parle livre, & face des merveilles:
Amour, qui prend par tout, me prend par les oreilles;
Et juge par l'eſprit, parfaict en ſes accords,
Des points plus accomplis que peut avoir le corps.

Si

REMARQUES.

Vers 106. *L'autre, d'un trait laſcif* &c.] Ovid. *ibidem*, v. 13.

Sive procax ulla eſt, capior, quia ruſtica non eſt.

Vers 107. *Et l'autre, deſdaignant* &c.] Ovide, v. 15.

Aſpera ſi viſa eſt, rigidaſque imitata Sabinas:
Velle, ſed ex alto diſſimulare, puto.

Vers 117. *Que l'autre parle livre* &c.] Edit. 1642. *parle libre.* C'eſt une faute. Ovide, au même endroit, v. 17.

Sive eſt docta, placet raras dotata per artes.

Si l'autre eſt au rebours des lettres nonchalante,
Je croy qu'au fait d'amour elle ſera ſçavante;
Et que nature habile à couvrir ſon deffaut,
Luy aura mis au lict tout l'eſprit qu'il luy faut.
Ainſi, de toute femme à mes yeux oppoſée,
Soit parfaite en beauté, ou ſoit mal compoſée,
De mœurs, ou de façons, quelque choſe m'en plaiſt;
Et ne ſçay point comment, ny pourquoy, ny que c'eſt.
Quelque objet que l'eſprit par mes yeux ſe figure,
Mon cœur, tendre à l'amour, en reçoit la pointure:
Comme un miroir en ſoy toute image reçoit,
Il reçoit en amour quelque object que ce ſoit.
Autant qu'une plus blanche, il ayme une brunette:
Si l'une a plus d'eſclat, l'autre eſt plus ſadinette,
Et

REMARQUES.

Vers 121. *Si l'autre eſt au rebours* &c.] Ovide, v. 18.

Sive rudis, placida eſt ſimplicitate ſuâ.

Vers 125. *Ainſi, de toute femme* &c.] Ovide, v. 47. de la même Elegie:

Denique quas totâ quiſquam probat urbe puellas,
Noſter in has omnes ambitioſus amor.

Vers 127. *De mœurs, ou de façons* &c.] Ovide, v. 46.

Hæc melior ſpecie, moribus illa placet.

Vers 130. *Mon cœur, tendre à l'amour, en reçoit la pointure.*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, *la pointure*; & non par *la peinture*, comme porte l'édition de 1625.

Vers 133. *Autant qu'une plus blanche, il aime une brunette.*] Ovide, même Elégie, vers 39.

Candida me capiet, capiet me flava puella.

Vers 134. *L'autre eſt plus ſadinette.*] *Gentille*, ſelon Borel, Antiquit. où il cite le Livre des Pardons S. Trotet.

Et preſchant en maintes ſornettes,
Et qu'elles ſont ſi Sadinettes,
Friſques, ſi ſades, & ſi belles,
Il a mal fait de parler d'elles.

Et plus vive de feu, d'amour & de deſir,
Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaiſir.
Mais ſans parler de moy, que toute amour emporte:
Voyant une beauté folaſtrement accorte,
Dont l'abord ſoit facile, & l'œil plein de douceur;
Que ſemblable à Venus on l'eſtime ſa ſœur,
Que le Ciel ſur ſon front ait poſé ſa richeſſe,
Qu'elle ait le cœur humain, le port d'un Deeſſe,
Qu'elle ſoit le tourment, & le plaiſir des cœurs,
Que Flore ſouz ſes pas face naiſtre des fleurs;
Au ſeul trait de ſes yeux, ſi puiſſans ſur les ames,
Les cœurs les plus glacez ſont tous bruſlans de flames:
Et fuſt-il de metail, ou de bronze, ou de roc,
Il n'eſt Moine ſi ſainct qui n'en quittaſt le froc.
Ainſi, moy ſeulement ſouz l'amour je ne plie;
Mais de tous les mortels la nature accomplie,
Fleſchit

REMARQUES.

Vers 137. *Mais ſans parler de moy* &c.] Ovide, v. 31.

Ut taceam de me, quia cauſsâ tangor ab omni:
Illic Hippolytum pone, Priapus erit.

Vers 138. *Voyant une beauté* &c.] Ce mot, *voyant*, qui ſemble ſe raporter au vers précedent, ſe raporte au vers 146. & la conſtruction ſe doit faire ainſi: vers 146.

Les cœurs les plus glacez ſont tous bruſlans de flames,
Voyant une beauté &c.

Ce vers 138. & les dix ſuivans, ne ſont qu'une paraphraſe du vers d'Ovide qu'on vient de citer:

Illic Hippolytum pone, Priapus erit.

Vers 149. *Ainſi, moy ſeulement ſouz l'amour je ne plie.*] Ainſi, ce n'eſt pas moi ſeulement qui plie ſous l'amour.

Vers 150. —— *La nature accomplie.*] La nature entiere.

Fleſchit ſous ceſt Empire, & n'eſt homme icy bas
Qui ſoit exempt d'amour, non plus que du trepaſs.
Ce n'eſt donc choſe eſtrange, (eſtant ſi naturelle)
Que ceſte paſſion me trouble la cervelle,
M'empoiſonne l'eſprit, & me charme ſi fort,
Que j'aimeray, je croy, encore apres ma mort.
Marquis, voyla le vent dont ma nef eſt portée,
A la triſte mercy de la vague indomtée,
Sans cordes, ſans timon, ſans eſtoile, ny jour:
Reſte ingrat & piteux de l'orage d'Amour,
Qui content de mon mal, & joyeux de ma perte,
Se rit de voir des flots ma poitrine couverte;
Et comme ſans eſpoir flote ma paſſion,
Digne, non de riſée, ains de compaſſion.
Cependant, incertain du cours de la tempeſte,
Je nage ſur les flots, & relevant la teſte,
Je ſemble deſpiter, naufrage audacieux,
L'infortune, les vents, la marine & les Cieux:
M'eſgayant en mon mal, comme un mélancolique,
Qui répute à vertu ſon humeur frenetique,

Diſcourt

REMARQUES.

Vers 167. —— *Naufrage audacieux.*] *Naufrage* ſubſtantif perſonel, *Naufragus*, celui qui a fait naufrage.

Diſcourt de ſon caprice, en caquete tout haut.
Auſſi comme à vertu j'eſtime ce deffaut,
Et quand tout par mal-heur jureroit mon dommage,
Je mourray fort content, mourant en ce voyage.

A

MONSIEUR L'ABBÉ DE BEAULIEU,

Nommé par ſa Majeſté à l'Eveſché du Mans.*

SATYRE VIII.

CHARLES, de mes pechez j'ay bien fait penitence.
Or toy, qui te cognois aux cas de conſcience,
Juge ſi j'ay raiſon de penſer eſtre abſous.
J'oyois un de ces jours la Meſſe à deux genoux,
Faiſant mainte oraiſon, l'œil au ciel, les mains jointes,
Le cœur ouvert aux pleurs, & tout percé de pointes,

Qu'un

REMARQUES.

* Charles de Beaumanoir, de Lavardin, fils de Jean, Seigneur de Lavardin, Maréchal de France; fut nommé à l'Evêché du Mans, en 1601. après la mort de Claude d'Angennes de Ramboüillet; & mourut en 1637.

Cette Satire eſt contre un Importun. Horace en a fait auſſi une ſur le même ſujet: elle eſt la neuvieme du premier Livre, & a ſervi de modèle à Regnier. Le P. Garaſſe, dans ſes *Recherches des Recherches*, pag. 526. donne de grandes loüanges à la Satire de Regnier: & ne fait pas difficulté de la mettre au deſſus de celle d'Horace, pour la naïveté, & pour la fineſſe.

Qu'un devot repentir eſlançoit dedans moy,
Tremblant des peurs d'enfer, & tout bruſlant de foy :
Quand un jeune Friſé, relevé de mouſtache,
De galoche, de botte, & d'un ample pennache
Me vint prendre, & me dict, penſant dire un bon mot ;
Pour un Poëte du temps vous eſtes trop devot.
Moy civil, je me leve, & le bon jour luy donne.
(Qu'heureux eſt le folaſtre, à la teſte griſonne,
Qui bruſquement euſt dit, avecq' une ſambieu :
Ouy bien pour vous, Monſieur, qui ne croyez en Dieu.)
Sotte diſcretion ! je voulus faire accroire,
Qu'un Poëte n'eſt biſarre & faſcheux qu'apres boire.
Je baiſſe un peu la teſte, & tout modeſtement
Je luy fis à la mode un petit compliment.
Luy, comme bien apris, le meſme me ſceut rendre,
Et ceſte courtoiſie à ſi haut prix me vendre,

Que

REMARQUES.

Vers 10. *Et d'un ample pennache.*] D'un bouquet de plumes ; ornement qu'on a porté encore long tems après : témoin ces deux vers de M. Deſpreaux, dans ſa troiſieme Satire, compoſée in 1665.

Quand un des Campagnards relevant ſa mouſtache,
Et ſon feutre à grands poils, ombragé d'un panache.

Ces deux vers ſont imitez du 9. & 10. de cette Satire.

Vers 12. —— *Vous eſtes trop devot.*] 1642. & 1645. *tres-devot.*

Vers 15. —— *Avecq' une ſambieu.*] Eſpece de jurement, qu'on prononce aujourdhui, *Sambleu.* Autrefois on diſoit auſſi *Sangoy :* ſur quoi on peut voir Paſquier, L. 8. ch. 2. de ſes Recherches. Mais tous ces mots ſont du genre maſculin ; c'eſt pourquoi, dans l'édition de 1666. on a mis, *avecques un Sambieu. Une Sambieu* ſe peut ſauver à la faveur de l'ellipſe, en ſuppoſant un ſubſtantif féminin ſous-entendu, tel, par exemple, que *parole.*

Que j'aimerois bien mieux, chargé d'age, & d'ennuis,
Me voir à Rome pauvre, entre les mains des Juifs.
Il me prit par la main, apres mainte grimace,
Changeant ſur l'un des pieds à toute heure de place,
Et danſant tout ainſi qu'un Barbe encaſtelé,
Me diſt, en remâchant un propos avalé:
Que vous eſtes heureux vous autres belles ames,
Favoris d'Apollon, qui gouvernez les Dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'eſt point de beautez que pour vous ſeulement!
Mais vous les meritez: vos vertus non communes
Vous font digne, Monſieur, de ces bonnes fortunes.
Glorieux de me voir ſi hautement loüé,
Je devins auſſi fier qu'un chat amadoüé;
Et ſentant au palais mon diſcours ſe confondre,
D'un ris de Sainct Medard il me fallut reſpondre.

Je

REMARQUES.

Vers 24. —— *Entre les mains des Juifs.*] Les Juifs ſont de grands Uſuriers. Dans la premiere édition de 1608, on liſoit, *des Juys*, ſuivant la prononciation de ce mot, au tems de Regnier. Aujourdhui on écrit & on prononce *Juif* & *Juifs*, quoi qu'en diſe l'Auteur du Traité de la Prononciation Françoiſe, pag. 660.

Vers 27. —— *Un Barbe encaſtelé.*] Un cheval encaſtelé eſt, ſelon Mr. de Solleyſel, dans ſon *Parfait Maréchal*, celui dont les talons preſſent ſi fort le petit pied, qu'ils font boiter le cheval, ou du moins l'empêchent de marcher à ſon aiſe; & ce defaut eſt plus ordinaire aux chevaux de légere taille, comme aux chevaux *Barbes*, & aux chevaux d'Eſpagne.

Vers 38. *D'un ris de Sainct Medard.*]

Je pourſuis. Mais, amy, laiſſons le diſcourir,
Dire cent & cent fois: il en faudroit mourir;
Sa Barbe pinçoter, cageoller la ſcience,
Relever ſes cheveux, dire, en ma conſcience,
Faire la belle main, mordre un bout de ſes gants,
Rire hors de propos, monſtrer ſes belles dents,
Se carrer ſur un pied, faire arſer ſon eſpée,
Et s'adoucir les yeux ainſi qu'une poupée:
Cependant qu'en trois mots je te feray ſçavoir,
Où premier à mon dam ce faſcheux me peut voir.
J'eſtois chez une Dame, en qui, ſi la Satyre
Permettoit en ces vers que je le peuſſe dire,
Reluit,

REMARQUES.

D'un ris forcé. Grégoire de Tours, c. 95. *de la gloire des Confeſſeurs*, nous apprend, que St. Medard ayant le don d'appaiſer la douleur des dents, on le repréſentoit exprès, la bouche entr'ouverte, laiſſant un peu voir ſes dents, pour faire ſouvenir, quand on y auroit mal, d'avoir recours à ce Saint. Et parce que entr'ouvrant ainſi la bouche, il paroiſſoit rire, mais d'un ris, qui ne paſſoit pas le bout des dents, de là eſt venu le proverbe *d'un ris de St. Medard*, pour ſignifier un ris forcé.

Vers 40. —— *Il en faudroit mourir.*

Vers 42. —— *En ma conſcience.*] Ce ſont de ces expreſſions paſſageres, que le caprice, ou le hazard introduiſent de tems en tems, & qu'on employe à tout propos, tandis qu'elles ſont à la mode. Dans les Mémoires de Sully, Part. 2. ch. 11. il eſt parlé de *ces Cajoleurs de Cour, qui ſemblent n'y être, que pour faire des exclamations & des admirations de tout ce qu'ils voyent & oyent; réiterer des* Jéſus Sire! *& crier en voix dolente*, il en faut mourir!

Vers 43. —— *Mordre un bout de ſes gants.*] 1608. 1612. *guents.*

Vers 45. —— *Faire arſer ſon eſpée.*] *Arſer:* du tems de Rabelais on diſoit *arreſſer, ils arreſſoient*, comme on lit dans l'édition de Dolet, Liv. 2. ch. 17. & au ch. 26. on lit auſſi *arreſſer*; mot qui vient de l'Italien *Arricciare*, formé du Latin *Adrectiare.*

Reluit, environné de la divinité,
Un eſprit auſſi grand, que grande eſt ſa beauté.
Ce fanfaron, chez elle eut de moy cognoiſſance,
Et ne fut de parler jamais en ma puiſſance,
Luy voyant ce jour-là ſon chappeau de velours,
Rire d'un faſcheux conte, & faire un ſot diſcours;
Bien qu'il m'euſt à l'abord doucement fait entendre,
Qu'il eſtoit mon valet, à vendre & à deſpendre:
Et deſtournant les yeux, Belle, à ce que j'entens,
Comment! vous gouvernez les beaux eſprits du temps;
Et faiſant le doucet de parole & de geſte,
Il ſe met ſur un lict, luy diſant, je proteſte
Que je me meurs d'amour, quand je ſuis pres de vous:
Je vous ayme ſi fort que j'en ſuis tout jaloux.
Puis rechangeant de note, il monſtre ſa rotonde:
Ceſt ouvrage eſt il beau? que vous ſemble du monde?

L'homme

REMARQUES.

Vers 55. *Son chappeau de velours.*] Les gens du grand air portoient alors des chapeaux, couverts ou doublez de velours, dont l'uſage eſt demeuré ſeulement à quelques officiers de robe, qui n'étant pas graduez, portent encore le chapeau ou la toque de velours noir. Les Penſionnaires du College de Louis le Grand le portent encore dans la maiſon. Notez, dit Rabel. L. 1. ch. 13. *que des chapeaux les uns ſont ras, les autres à poil, les autres velouſez, les autres taffetaſſez, les autres ſatiniſez.*

Vers 65. ——— *Il monſtre ſa rotonde.*] Collet empeſé, & monté ſur du carton. Dans la Satire intitulée *l'Inventaire d'un Courtiſan*, imprimée avec les Œuvres de Regnier, dans les éditions de 1616, 1617, &c.

La coquille d'un limaçon,
Pour bien liſſer une rotonde.

L'homme que vous ſçavez, m'a dit qu'il n'ayme rien.
Madame, à voſtre avis, ce jourd'huy ſuis-je bien?
Suis-je pas bien chauſſé? ma jambe eſt elle belle?
Voyez ce tafetas: la mode en eſt nouvelle;
C'eſt œuvre de la Chine. A propos, on m'a dit
Que contre les clinquants le Roy fait un Edict.
Sur le coude il ſe met, trois boutons ſe délace:
Madame, baiſez moy, n'ay-je pas bonne grace?
Que vous eſtes faſcheuſe! à la fin on verra,
Roſete, le premier qui s'en repentira.
D'aſſez d'autres propos il me rompit la teſte.
Voila quant & comment je cogneu ceſte beſte;

Te

REMARQUES.

Vers 71. *C'eſt œuvre de la Chine.*] On appèle Taffetas de la Chine, celui qui eſt rouge & blanc.

Vers 72. *Que contre les clinquants le Roy fait un Edit.*] Henri IV. avoit fait trois Edits contre les *clinquants* & dorures: le premier en 1594. le ſecond en 1601. & le troiſieme en Novembre 1606. publié & regiſtré au Parlement, le 9. Janvier 1607. C'eſt de ce dernier Edit que Regnier veut parler; & il peut ſervir de date à cette Satire.

Vers 175. ——— *A la fin on verra,*
Roſete, le premier qui s'en repentira.]
L'Abbé Deſportes, oncle de Regnier, avoit fait une chanſon ou Villanelle, dont chaque couplet finiſſoit par ce refrain:

Nous verrons, Bergere Rozette, ou, *volage Bergere,*
Qui premier s'en repentira.

Le Petit-maitre, dont Regnier fait ici la peinture, ſe met à chanter ce refrain à la Dame chez qui il étoit. Voici le premier couplet de la Villanelle de Deſportes, imprimée dans ſes Œuvres, parmi les Bergeries:

Rozette, pour un peu d'abſence,
Votre cœur vous avez changé:
Et moy, ſçachant cette inconſtance,
Le mien autre part j'ay rangé.
Jamais plus Beauté ſi légere
Sur moy tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons, volage Bergere,
Qui premier s'en repentira.

Regnier a répeté le même refrain dans la quatorzieme Satire, vers 166.

Rozete, nous verrons qui s'en repentira.

Te jurant, mon amy, que je quittay ce lieu,
Sans demander ſon nom, & ſans luy dire Adieu.
Je n'eus depuis ce jour de luy nouvelle aucune,
Si n'eſt ce matin, que de male fortune,
Je fus en ceſte Egliſe, où, comme j'ay conté,
Pour me perſécuter Satan l'avoit porté.
Apres tous ces propos qu'on ſe dict d'arrivée,
D'un fardeau ſi peſant ayant l'ame grevée,
Je chauvy de l'oreille, & demourant penſif,
L'eſchine j'alongeois comme un aſne rétif;
Minutant me ſauver de ceſte tirannie.
Il le juge à reſpect: ô! ſans ceremonie,

Je

REMARQUES.

Vers 79. —— *Que je quittay ce lieu.*] Edition de 1608. *je quitté.* 1612. & ſuivantes, *j'ay quitté.* 1642. & autres, *je quittay.*

Vers 87. *Je chauvy de l'oreille*, &c.] Horace, L. 1. Sat. 9. v. 20.

Demitto auriculas, ut iniquæ mentis aſellus,
Cùm gravius dorſo ſubiit onus.

Meſſieurs de l'Académie & Furetiere, ont expliqué le verbe *Chauvir*, par *dreſſer les oreilles*; & Regnier a dit: *Je chauvy de l'oreille*, pour exprimer le *Demitto auriculas* d'Horace: ce qui ne s'accorde point avec l'explication de l'Académie, & confirme plutôt celle d'Oudin dans ſon Dictionaire François-Italien, où *Chauvir* eſt interprété, *Chinare d menando le orecchie.* Rabelais, dans le Prologue du troiſieme Livre, a dit: *chauvant des oreilles*; & dans le chap. 7. du Livre 5. attribué à Rabelais, on lit que l'Aſne, à qui l'on préſenta de l'avoine, *chauvoit de l'oreille*; c'eſt à dire, baiſſoit l'oreille modeſtement, pour témoigner qu'on lui faiſoit trop d'honneur de la lui vouloir cribler. On lit auſſi dans *le Moyen de parvenir*, chapitre intitulé, *Sommaire: Il y en avoit qui chauviſſoient les oreilles, comme aſnes en appétit. Chauvir* ou *chauver* vient apparemment du Latin *Cadivus.* Pline a dit *Poma cadiva*, des pommes qui d'elles-mêmes tombent de l'arbre. De *cadivus*, on peut, dans la baſſe-Latinité, avoir fait *cadivare*, comme de *captivus* on a fait *captivare.*

Vers 89. *Minutant me ſauver* &c.] Horace, même Satire, vers 8.

—— —— *Miſerè diſcedere quærens*, &c.

Je vous ſuply, dit-il, vivons en compagnons;
Ayant, ainſi qu'un pot, les mains ſur les roignons.
Il me pouſſe en avant, me préſente la porte,
Et ſans reſpect des Saincts, hors l'Egliſe il me porte,
Auſſi froid qu'un jaloux qui voit ſon corrival.
Sortis, il me demande: eſtes vous à cheval?
Avez vous point icy quelqu'un de voſtre troupe?
Je ſuis tout ſeul, à pied. Lui, de m'offrir la croupe.
Moy, pour m'en depêtrer, luy dire tout expres:
Je vous baiſe les mains, je m'en vais icy pres,
Chez mon oncle diſner. O Dieu! le galand homme!
J'en ſuis. Et moy pour lors, comme un bœuf qu'on aſſomme,
Je laiſſe choir la teſte, & bien peu s'en falut,
Remettant par deſpit en la mort mon ſalut,
Que je n'allaſſe lors, la téſte la premiere,
Me jetter du pont neuf à bas en la riviere.

Inſen-

REMARQUES.

Vers 96. —— *Eſtes vous à cheval?*] Les carroſſes n'étant pas fort en uſage, du tems de Regnier, les gens de diſtinction alloient à cheval dans les rues.

Vers 99. *Moy, pour m'en depêtrer, &c.*] Horace, au même endroit, vers 14.

—— *Miſerè cupis, inquit, abire:*
Jam dudum video. Sed nil agis; uſque tenebo,
Perſequar. Hinc quò nunc iter eſt tibi? Nil opus eſt te
Circumagi: quendam volo viſere, non tibi notum, &c.

Vers même. *Lui dire tout expres.*] Edition de 1642. & ſuivantes: *Je lui dis tout exprés.*

Inſenſible il me traine en la court du Palais,
Où trouvant par hazard quelqu'un de ſes valets,
Il l'apelle, & luy dit: hola hau, Ladreville,
Qu'on ne m'attende point, je vay diſner en ville.
Dieu ſçait ſi ce propos me traverſa l'eſprit!
Encor n'eſt-ce pas tout: il tire un long eſcrit,
Que voyant je frémy. Lors, ſans cageollerie,
Monſieur, je ne m'entends à la chicannerie,
Ce luy dis-je, feignant l'avoir veu de travers.
Auſſi n'en eſt-ce pas, ce ſont des meſchans vers,
(Je cogneu qu'il eſtoit veritable à ſon dire,)
Que pour tuer le temps je m'efforce d'eſcrire;
Et pour un courtiſan, quand vient l'occaſion,
Je montre que j'en ſçay pour ma proviſion.
Il lit, & ſe tournant bruſquement par la place,
Les banquiers eſtonnez admiroient ſa grimace,
Et monſtroient en riant qu'ils ne luy euſſent pas
Preſté ſur ſon minois quatre doubles ducats;
(Que j'euſſe bien donnez pour ſortir de ſa pate.)
Je l'eſcoute, & durant que l'oreille il me flate,
(Le bon Dieu ſçait comment) à chaſque fin de vers,
Tout exprés je diſois quelque mot de travers.

Il pourſuit, nonobſtant, d'une fureur plus grande,
Et ne ceſſa jamais qu'il n'eût fait ſa légende.
Me voyant froidement ſes œuvres advoüer,
Il les ſerre, & ſe met luy meſme à ſe loüer :
Doncq' pour un Cavalier n'eſt-ce pas quelque choſe?
Mais, Monſieur, n'avez vous jamais veu de ma proſe?
Moy de dire que ſi, tant je craignois qu'il euſt
Quelque procés verbal qu'entendre il me falluſt.
Encore, dittes moy en voſtre conſcience,
Pour un qui n'a du-tout acquis nulle ſcience,
Cecy n'eſt-il pas rare? Il eſt vray, ſur ma foy,
Luy dis-je ſouſriant. Lors ſe tournant vers moy,
M'accolle à tour de bras, & tout petillant d'aiſe,
Doux comme une eſpouſée, à la joüe il me baiſe :
Puis me flattant l'eſpaule, il me fiſt librement
L'honneur que d'approuver mon petit jugement.
Apres ceſte careſſe, il rentre de plus belle :
Tantoſt il parle à l'un, tantoſt l'autre l'appelle,

Tousjours

REMARQUES.

Vers 138. *Pour un qui n'a du-tout acquis nulle Science.*] Premiere edition, 1608. *Nul acquis de Science.* Ce mot *acquis*, eſt ici Subſtantif : *Il n'a nul acquis, il a beaucoup d'acquis.*

Tousjours nouveaux diſcours; & tant fut-il humain,
Que tousjours de faveur il me tint par la main.
J'ay peur que ſans cela, j'ay l'ame ſi fragile,
Que le laiſſant d'aguet, j'euſſe peu faire gile:
Mais il me fut bien force, eſtant bien attaché,
Que ma diſcretion expiaſt mon peché.
Quel heur ce m'euſt eſté, ſi, ſortant de l'Egliſe,
Il m'euſt conduit chez luy, & m'oſtant la chemiſe,
Ce beau valet, à qui ce beau maiſtre parla,
M'euſt donné l'anguillade, & puis m'euſt laiſſé là!
Honorable defaite, heureuſe eſchapatoire!
Encores derechef me la fallut-il boire.
Il vint à reparler deſſus le bruict qui court,
De la Royne, du Roy, des Princes, de la Court;

Que

REMARQUES.

Vers 150. *Que le laiſſant d'aguet.*] Dans toutes les éditions il y a *du guet*; mais c'eſt une faute d'impreſſion. *D'aguet*, adroitement, ſubtilement. *Je paſſe outre d'aguet.* Sat. 10. v. 41.

Vers 156. *M'euſt donné l'anguillade.*] Edition de 1608. *Anguillade.* Dans toutes les autres éditions avant 1642. *Anguilade.* On foüettoit avec une peau d'Anguille les jeunes Gentils hommes Romains qui étoient en faute. Pline, Liv. 9. ch. 23. De là ſans doute eſt venu, que dans les Ecoles on a donné le nom *d'Anguille* à certaine courroye, dont anciennement on frapoit les jeunes gens qui avoient manqué à leur devoir. Les Gloſes d'Iſidore, citées par Du Cange dans ſon Gloſſaire Latin: *Anguilla eſt quâ coercentur in ſcholis pueri, quæ vulgò ſcutica dicitur.* C'eſt la Remarque du Commentateur de Rabelais, ſur cet androit du L. 2. ch. 30. *Adoncq le paſtiſſier lui bailla l'anguillade, ſi bien que ſa peau n'euſt rien vallu à faire cornemuſes.* Et au Liv. 5. ch. 16. *Je le renvoyerois bien d'où il eſt venu, à grands coups d'anguillade.*

Que Paris eſt bien grand, que le Pont neuf s'acheve;
Si plus en paix qu'en guerre, un Empire s'eſleve.
Il vint à définir, que c'eſtoit qu'Amitié,
Et tant d'autres Vertus, que c'en eſtoit pitié.
Mais il ne définit, tant il eſtoit novice,
Que l'indiſcretion eſt un ſi faſcheux vice,
Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret,
Que de vivre à la geſne avec un indiſcret.
Tandis que ces diſcours me donnoient la torture,
Je ſonde tous moyens pour voir ſi d'aventure
Quelque bon accident euſt peu m'en retirer,
Et m'empeſcher en fin de me deſeſperer.
Voyant un Préſident, je luy parle d'affaire;
S'il avoit des procés, qu'il eſtoit néceſſaire
D'eſtre tousjours aprés ces Meſſieurs bonneter:
Qu'il ne laiſſaſt, pour moy, de les ſoliciter;
Quant à luy, qu'il eſtoit homme d'intelligence,
Qui ſçavoit comme on perd ſon bien par négligence:

Où

REMARQUES.

Vers 161. —— *Que le Pont neuf s'acheve.*] Ce Pont fut commencé en 1578. ſous le regne d'Henri III. & ayant été diſcontinué, à cauſe des guerres civiles, Henri le Grand y fit travailler de nouveau en 1604. & il fut achevé en 1606. Cette date marque encore le tems auquel notre Auteur compoſa cette Satire.

Où marche l'intereſt, qu'il faut ouvrir les yeux.
Ha! non, Monſieur, dit-il, j'aymerois beaucoup mieux
Perdre tout ce qui j'ay, que voſtre compagnie;
Et ſe miſt auſſi-toſt ſur la cerémonie.
Moy qui n'ayme à debatre en ces fadêſes là,
Un temps, ſans luy parler, ma langue vacila.
Enfin je me remets ſur les cageolleries,
Luy dis, (comme le Roy eſtoit aux Tuilleries)
Ce qu'au Louvre on diſoit: qu'il feroit ce jourd'huy;
Qu'il devroit ſe tenir tousjours auprés de luy.
Dieu ſçait combien alors il me diſt de ſottiſes,
Parlant de ſes hauts faicts & de ſes vaillantiſes;
Qu'il avoit tant ſervy, tant faict la faction,
Et n'avoit cependant aucune penſion;

Mais

REMARQUES.

Vers 180. *Ha! non, Monſieur, dit-il, j'aimerois beaucoup mieux* &c.] Horace, dans la même Satire, vers 40.

——*Dubius ſum quid faciam, inquit: Tene relinquam, an rem. Me, ſodes. Non faciam, ille* &c.

Vers 186. *Lui dis (comme le Roy* &c.] Dans toutes les éditions ce vers & le ſuivant ſont ponctuez de cette maniere:

Luy dis comme le Roy eſtoit aux Tuilleries,
Ce qu'au Louvre on diſoit qu'il feroit aujourdhuy.

C'eſt à dire: *Je lui dis que le Roy étoit aux Tuilleries: & je lui demandai ce qu'on diſoit au Louvre que le Roy feroit aujourd'hui.* Mais il m'a paru que ce qui précede & ce qui ſuit ces deux vers, conduiſoit à un autre ſens: c'eſt pourquoi j'ai changé la ponctuation, pour exprimer le ſens de l'Auteur, qui vraiſemblablement a voulu dire, que, comme le Roy étoit aux Tuilleries, Regnier, pour cageoller ſon Importun, lui avoit demandé ce qu'on diſoit au Louvre, & ce que le Roy feroit aujourd'hui.

Mais qu'il ſe conſoloit, en ce qu'au moins l'Hiſtoire,
Comme on fait ſon travail, ne deſroboit ſa gloire;
Et s'y met ſi avant que je creu que mes jours
Devoient pluſtoſt finir que non pas ſon diſcours.
Mais comme Dieu voulut, aprés tant de demeures,
L'orloge du Palais vint à fraper onze heures;
Et luy, qui pour la ſouppe avoit l'eſprit ſubtil:
A quelle heure, Monſieur, voſtre oncle diſne-til?
Lors bien peu s'en falut, ſans plus long temps atendre,
Que de rage au gibet je ne m'allaſſe pendre.
Encor l'euſſé-je-fait, eſtant deſeſperé;
Mais je croy que le Ciel contre moy conjuré
Voulut que s'accompliſt ceſte avanture mienne,
Que me diſt, jeune enfant, une Bohemienne:
Ny la peſte, la faim, la verolle, la tous,
La fievre, les venins, les larrons, ny les lous,

Ne

REMARQUES.

Vers 194. *Comme on fait ſon travail.*] *Comme on dérobe ſon travail.* Cette expreſſion eſt parallele avec celle du vers 22. de la cinquieme Satire: *Comme la mort vous fait, la teigne le devore.*

Même vers. *Ne deſroboit ſa gloire.*] 1608. 1642. 1667. *Dérobroit* pour *Déroboit*.

Vers 195. *Et s'y met.*] *Et s'y mit*, edition de 1642. & ſuivantes.

Vers 206. *Que me diſt, jeune enfant, une Bohemienne*, &c.] Horace, même Satire, v. 29.

——*Namque inſtat fatum mihi triſte, Sabella*
Quod puero cecinit, divinâ mota anus urnâ.
Hunc neque dira venena, nec hoſticus auferet enſis,
Nec laterum dolor, aut tuſſis, nec tarda podagra:
Garrulus hunc quando conſumet cunque; loquaces,
Si ſapiat vitet, ſimul atque adoleverit ætas.

Ne tueront ceſtuy-cy ; mais l'importun langage
D'un facheux : qu'il s'en garde, eſtant grand, s'il eſt ſage.
Comme il continuoit ceſte vieille chanſon,
Voicy venir quelqu'un d'aſſez pauvre façon.
Il ſe porte au devant, luy parle, le cageolle ;
Mais ceſt autre, à la fin, ſe monta de parole :
Monſieur, c'eſt trop long-temps .... tout ce que vous voudrez ....
Voicy l'Arreſt ſigné ..... non, Monſieur, vous viendrez .....
Quand vous ſerez dedans, vous ferez à partie .....
Et moy qui cependant n'eſtois de la partie,
J'eſquive doucement, & m'en vais à grand pas,
La queuë en loup qui fuit, & les yeux contre bas,
Le cœur ſautant de joye, & triſte d'aparence.
Depuis aux bons Sergens j'ay porté reverence,
Comme à des gens d'honneur, par qui le Ciel voulut,
Que je receuſſe un jour le bien de mon ſalut.

Mais

REMARQUES.

212. *Voicy venir quelqu'un d'aſſez pauvre façon.*] Un Sergent. Horace, même Satire :

——— *Caſu venit obvius illi*
Adverſarius : &, Quò tu, turpiſſime ? magnâ
Exclamat voce.

Vers 215. *Monſieur, c'eſt trop long-temps* ..... &c.] Dans ce vers & les deux ſuivans, le Sergent répond, tout haut, & par ricochets, aux raiſons que le perſonage eſt cenſé lui alléguer tout bas, pour ſe diſpenſer d'aller en priſon. Ces interruptions n'étoient marquées que par des virgules, dans l'impreſſion ; je les ai fait diſtinguer par des points .....

Vers 217. *Quand vous ſerez dedans, vous ferez à partie.*] Quand vous ſerez en priſon, vous prendrez à partie celui qui vous y fait mettre.

Mais craignant d'encourir vers toy le meſme vice
Que je blaſme en autruy, je ſuis à ton ſervice;
Et prie Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde icy,
De faim, d'un importun, de froid, & de ſoucy.

A

REMARQUES.

Vers 227. *Et prie Dieu qu'il nous garde.*] L'*e* final de ce mot, *prie*, eſt une voyelle muette, qui ne ſe fait preſque pas ſentir dans la prononciation; ainſi, pour rendre ce vers regulier, il faut prononcer, *Et pri' Dieu.* Dans l'edition de 1655. & ſuivantes, on a corrigé, *Priant Dieu.* Voyez la Note ſur le vers 59. de la neuvieme Satire.

A

MONSIEUR RAPIN.*

SATYRE IX.

RAPIN, le favorit d'Apollon & des Muſes,
Pendant qu'en leur meſtier jour & nuict tu t'amuſes,
Et que d'un vers nombreux non encore chanté,
Tu te fais un chemin à l'immortalité :

5 Moy,

REMARQUES.

* On lit dans la Vie de Malherbe, attribuée à Racan, & imprimée en 1672. que Malherbe avoit été ami de Regnier le Satirique, & qu'il l'eſtimoit, en ſon genre, à l'égal des Latins ; mais qu'il ſurvint entre eux un divorce, dont voici la cauſe. Etant allez diner enſemble chez l'Abbé Deſportes, oncle de Regnier, ils trouverent qu'on avoit déja ſervi les potages. Deſportes ſe levant de table, reçut Malherbe avec grande civilité, & offrit de lui donner un exemplaire de ſes Pſeaumes, qu'il avoit nouvellement faits. Comme il ſe mit en devoir de monter en ſon cabinet pour l'aller querir, Malherbe lui dit, qu'il les avoit déja vûs, que cela ne meritoit pas qu'il prit cette peine, & que ſon potage valoit mieux que ſes Pſeaumes. Cette bruſquerie déplut ſi fort à Deſportes, qu'il ne lui dit pas un mot de tout le dîner ; & auſſitôt qu'ils furent ſortis de table, ils ſe ſéparerent, & ne ſe ſont jamais vûs depuis. Cela donna lieu à Regnier de faire contre Malherbe, la Satire qui commence : *Rapin, le favori*, &c.

Nicolas Rapin, Poëte François, étoit né à Fontenai-le-Comte, en Poitou. Il mourut à Tours, dans un âge fort avancé, le 15. de Fevrier 1608. La plupart des Beaux-eſprits de ſon temps lui conſacrèrent des éloges funèbres.

On trouvera à la fin de ce Livre une Epitaphe de Rapin, en forme de Sonnet, compoſée par Regnier, & qui n'avoit pas encore été imprimée parmi ſes œuvres.

Vers 1. *Rapin le favorit*] Edit. de 1642. & ſuivantes : *le favory*.

Vers 3. *Et que d'un vers nombreux non*

Moy, qui n'ay ny l'eſprit, ny l'haleine aſſez forte,
Pour te ſuivre de pres & te ſervir d'eſcorte,
Je me contenteray, ſans me précipiter,
D'admirer ton labeur ne pouvant l'imiter;
Et pour me ſatisfaire au deſir qui me reſte
De rendre ceſt hommage à chaſcun manifeſte,
Par ces vers j'en prens acte, afin que l'advenir,
De moy par ta vertu ſe puiſſe ſouvenir;
Et que ceſte mémoire à jamais s'entrètienne,
Que ma Muſe imparfaite eut en honneur la tienne;
Et que ſi j'eus l'eſprit d'ignorance abbatu,
Je l'eus au moins ſi bon, que j'aymay ta vertu.
Contraire à ces Reſveurs, dont la Muſe inſolente,
Cenſurant les plus vieux, arrogamment ſe vante
De reformer les vers, non les tiens ſeulement,

Mais

REMARQUES.

encore chanté.] Horace, 3. Ode. 1.

——— *Carmina non prius*
Audita, Muſarum ſacerdos,
Virginibus puerisque canto.

Vers 17. *Contraire à ces Reſveurs.*] Malherbe.

Vers 18. *Cenſurant les plus vieux.*] On lit *le plus vieux*, dans toutes les éditions, avant celle de 1626.

Vers 19. *De réformer les vers*, &c.] Avant Malherbe, la Poéſie Françoiſe étoit fort imparfaite: la plûpart des vers qui avoient paru en cette Langue, étoient plûtôt Gothiques que François. Malherbe entreprit de réformer notre Poëſie, & de la rendre plus exacte, en l'aſſujettiſſant à des règles ſéveres, ſoit pour le tour, & la cadence du vers, ſoit pour la netteté de l'expreſſion: en quoi il a parfaitement réuſſi. Cette réforme déplût aux Poëtes de ce tems-là, accoutumés à l'ancienne licence, qui rendoit la compoſition des vers beaucoup plus fa-

Mais veulent déterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hébreux, & toute l'Antiquaille,
Et leur dire en leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.
Ronſard en ſon meſtier n'eſtoit qu'un apprentif,
Il avoit le cerveau fantaſtique & rétif:
Des Portes n'eſt pas net, du Bellay trop facile;
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,

Il

REMARQUES.

cile. C'eſt pour la défenſe de cette liberté, que Regnier compoſa cette Satire.

Berthelot, ſon contemporain & ſon ami, ſe déchaina auſſi contre Malherbe, & fit une chanſon en refrain, qui finiſſoit ainſi:

Eſtre ſix ans à faire une Ode,
Et faire des loix à ſa mode,
Cela ſe peut facilement;
Mais de nous charmer les oreilles
Par ſa Merveille des Merveilles
Cela ne ſe peut nullement.

Le Refrain de Berthelot étoit parodié ſur une Chanſon, où Malherbe appeloit Madame de Bellegarde; *Merveille des Merveilles.*

Vers 20. *Mais veulent déterrer les Grecs du monument, les Latins*, &c.] L'Auteur de la Vie de Malherbe nous aſſure, que ce Poëte n'eſtimoit point du tout les Grecs, & qu'il s'étoit particulierement déclaré ennemi du Galimathias de Pindare. Pour les Latins, celui qu'il eſtimoit le plus, étoit Stace, Auteur de la Thébaïde; & enſuite Séneque le Tragique, Horace, Juvénal, Martial & Ovide.

Vers 22. *Et leur dire à leur nez.*] *A leur nez*, édition de 1608. Dans les éditions ſuivantes, avant celle de 1642. On lit, *en leur nez.*

Vers 23. *Ronſard en ſon meſtier* &c.] Ces ſix vers contiennant le jugement que Malherbe faiſoit de Ronſard, de Deſportes, de du Bellay, & de Belleau. Il eſt vrai que Malherbe traitoit ces Poëtes avec beaucoup de mépris, & les décrioit en toutes occaſions. Il avoit effacé plus de la moitié de ſon Ronſard, & en cottoit à la marge les raiſons. Un jour Yvrande, Racan, Coulomby, & quelques autres de ſes amis, le feüilletoient ſur ſa table; & Racan lui demanda s'il approuvoit ce qu'il n'avoit point effacé: *Pas plus que le reſte*, dit-il. Cela donna ſujet à la compagnie, & entr'autres à Coulomby, de lui dire, que ſi on trouvoit ce livre aprés ſa mort, on croiroit qu'il auroit pris pour bon, ce qu'il n'auroit pas effacé: ſur quoi il lui répondit qu'il diſoit vrai; & tout à l'heure il acheva d'effacer le reſte. *Vie de Malherbe, pag.* 24.

Il a des mots hargneux, bouffis & relevez,
Qui du peuple aujourd'hui ne ſont pas approuvez.
Comment! il nous faut donq', pour faire une œuvre grande,
Qui de la calomnie & du temps ſe deffende,
Qui trouve quelque place entre les bons Autheurs;
Parler comme à ſainct Jean parlent les crocheteurs.
Encore je le veux, pourveu qu'ils puiſſent faire,
Que ce beau ſçavoir entre en l'eſprit du vulgaire:
Et quand les Crocheteurs ſeront Poëtes fameux,
Alors ſans me faſcher je parleray comme eux.
Penſent ils, des plus vieux offençant la mémoire,
Par le meſpris d'autruy s'acquerir de la gloire;
Et pour quelque vieux mot eſtrange, ou de travers,
Prouver qu'ils ont raiſon de cenſurer leurs vers?
(Alors qu'une œuvre brille & d'art & de ſcience,
La verve quelquefois s'eſgaye en la licence.)

Il

REMARQUES.

Vers 29. *Comment! il nous faut doncq'.*] *Comment, nous faut-il donc*, Edit. de 1642. & ſuivantes.

Vers 32. *Parler comme à ſainct Jean parlent les crocheteurs.*] C'eſt à dire, comme parlent les crocheteurs de la place de Grève, ou de la Rue Saint-Jean, qui eſt tout proche l'Egliſe de ce nom, appelée pour cela, *Saint-Jean en Grève*. Si notre Auteur n'eût pas été gêné par la meſure du vers, il auroit dit ſans doute: *Parler comme à la Grève parlent les crocheteurs.* Quand on demandoit à Malherbe ſon avis ſur quelque mot François, il renvoyoit ordinairement aux crocheteurs du Port-au-foin, & diſoit que c'étoient ſes maîtres pour le langage. *Vie de Malherbe*, p. 26.

Vers 41. *Alors qu'une œuvre brille &c.* Horace, Art. poët. v. 351.

Il ſemble en leurs diſcours hautains & genereux,
Que le cheval volant n'ait piſſé que pour eux;
Que Phœbus à leur ton accorde ſa vielle;
Que la mouche du Grec leurs levres emmielle;
Qu'ils ont ſeuls icy bas trouvé la Pie au nit,
Et que des hauts eſprits le leur eſt le zénit:
Que ſeuls des grands ſecrets ils ont la cognoiſſance;
Et diſent librement que leur experience
A rafiné les vers, fantaſtiques d'humeur,
Ainſi que les Gaſcons ont fait le point d'honneur;

Qu'eux

REMARQUES.

Verùm, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Deſpréaux, Art poëtique, Chant I. vers 175.

C'eſt peu qu'en un ouvrage, où les fautes fourmillent,
Des traits d'eſprit ſemez de tems en tems petillent;
Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu, &c.

Vers 44. *Que le cheval volant n'ait piſſé que pour eux.*] On lit, *piſſé*, dans l'édition de 1642. & dans les ſuivantes. On avoit mis, *paſſé*, dans toutes les autres, même pendant la vie de l'Auteur.

Vers 46. *Que la mouche du Grec leurs levres emmielle.*] On doit entendre ceci de Pindare, ſur les levres duquel, en ſon enfance, des abeilles ſe poſèrent, & firent leur miel: car Platon, dont on a écrit la même choſe, n'a pas fait profeſſion de Poëſie.

Vers 47. *Qu'ils ont ſeuls icy-bas trouvé la Pie au nit.*] *Trouver la Pie au nid*, ou *Prendre la Pie au nid*, ſe dit par dériſion de ceux qui croyent avoir fait une heureuſe découverte, ou être venus à bout d'une choſe qui leur paroiſſoit difficile; parceque, comme dit Niçot dans ſes Proverbes, *Le naturel de la Pie eſt de faire ſon nid ſur les plus hauts arbres qu'elle puiſſe trouver.*

Vers 48. *Et que des hauts eſprits le leur eſt le zénit.*] *Zenith*, terme d'Aſtronomie, qui ſignifie le point du Ciel qui répond directement à nôtre tête; oppoſé au *Nadir*, qui eſt la partie du Ciel qui répond à nos piés. *Zenith* & *Nadir*, ſont des mots Arabes.

Qu'eux tous ſeuls du bien dire ont trouvé la metode,
Et que rien n'eſt parfaict s'il n'eſt fait à leur mode.
Cependant leur ſçavoir ne s'eſtend ſeulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
Eſpier ſi des vers la rime eſt breve ou longue,
Ou bien ſi la voyelle à l'autre s'uniſſant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languiſſant:

Et

REMARQUES.

Vers 57. *Prendre garde qu'un* qui *ne heurte une diphtongue.*] Ou une voyelle. Le concours vicieux de deux voyelles s'appèle *Hiatus*, ou *Bâillement*.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.

dit M. Deſpreaux, dans ſon Art poëtique, Chant 1. v. 107.

On a remarqué que Malherbe a évité ſoigneuſement les *Hiatus* dans ſes Poëſies. On n'y en trouve qu'un ſeul, qui eſt dans la 23. Strophe de ſon Poëme, intitulé, *les larmes de St. Pierre*, qu'il avoit compoſé dans ſa jeuneſſe:

Je demeure en danger, que l'ame qui eſt née
Pour ne mourir jamais, meure éternellement.

Le Bâillement eſt dans ces mots, *qui eſt*; & c'eſt à quoi Regnier fait alluſion: *Prendre garde qu'un qui* &c. Ce vers eſt ainſi dans la premiere édition faite en 1608. L'ignorance des Imprimeurs l'a-voit eſtropié dans les éditions ſuivantes, ſous les yeux mêmes de l'Auteur, en mettant, *Prendre garde que un, qui heurte* &c. ce qui ne ſignifie rien. Ce vers fut rétabli dans l'édition de 1642.

Vers 59. *Ou bien ſi la voyelle à l'autre s'uniſſant*, &c.] Ceci pourroit encore s'appliquer à l'*Hiatus*, mais vrai-ſemblablement l'Auteur a voulu indiquer une autre règle de Malherbe, qui eſt que quand, à la fin d'un mot, l'*e* muet, ou feminin, eſt précedé d'une autre voyelle, (comme dans ces mots, *vie*, *prie*, *aimée*, &c.) il doit être élidé avec une autre voyelle au commencement du mot ſuivant; parceque cet *e* muet, ne ſe faiſant preſque point ſentir dans la prononciation, n'a pas la valeur d'une ſillabe entiere, *& rend*, comme dit Regnier, *le vers trop languiſſant*. Regnier ne s'eſt jamais voulu aſſujettir à cette règle, ainſi qu'il paroit par ſes Poëſies; mais elle a été adoptée par tous les Poëtes qui ſont venus après Malherbe. Voyez les Notes, ſur le vers 161. de la Satire 5. & ſur le vers 227. de la huitieme Satire.

Et laiſſent ſur le verd le noble de l'ouvrage.
Nul eſguillon divin n'eſleve leur courage;
Il rampent baſſement, foibles d'inventions,
Et n'oſent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer: car s'ils font quelque choſe,
C'eſt proſer de la rime, & rimer de la proſe,
Que l'art lime, & relime, & polit de façon,
Qu'elle rend à l'oreille un agreable ſon;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embraſe,
Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phraſe,
Affectent leur diſcours tout ſi relevé d'art,
Et peignent leur defaux de couleur & de fard.
Auſſi je les compare à ces femmes jolies,
Qui par les affiquets ſe rendent embellies,
Qui gentes en habits, & ſades en façons,
Parmy leur point coupé tendent leur hameçons;

75 Qui

REMARQUES.

Vers 61. *Et laiſſent ſur le verd.*] Expreſſion proverbiale: *Négligent, abandonnent*; comme ceux qui laiſſent à terre, ſur l'herbe, ce qu'il falloit amaſſer.

Vers 62. *Nul eſguillon divin n'eſleve leur courage.*] On a réproché à Malherbe de manquer un peu de ce feu qui fait les grands Poëtes. Boileau, Ode ſur la priſe de Namur, Strophe 2. ſupprimée:

Malherbe dans ſes furies
Marche à pas trop concertez.

Vers 70. *Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phraſe.*] Edition de 1608. *Ils attiſent leurs mots, ageollivent leur fraſe.* Dans la plûpart des editions ſuivantes, les Imprimeurs ont mis, *Ils attiſent*; n'ayant pas entendu le ſens *d'attifer*, qui eſt orner, charger *d'attifets*, d'ornemens ſuperflus.

Vers 71. *Affectent leur diſcours tout ſi relevé d'art.*] Edition de 1642, & ſuivantes: *Affectent des diſcours, qu'ils relevent par art.*

Vers 75. *Qui gentes en habits, & ſades en façons.*] Dans la premiere édition, 1608.

Dont l'œil rit mollement avecque affeterie,
Et de qui le parler n'eſt rien que flaterie:
De rubans piolez s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne giſt qu'en l'ornement;
Leur viſage reluit de ceruſe & de peautre,
Propres en leur coiffure, un poil ne paſſe l'autre.
Où, ces divins Eſprits, hautains & relevez,
Qui des eaux d'Hélicon ont les ſens abreuvez;
De verve & de fureur leur ouvrage eſtincelle,
De leurs vers tout divins la grace eſt naturelle,
Et ſont, comme l'on voit, la parfaicte beauté,
Qui contente de ſoy, laiſſe la nouveauté
Que l'art trouve au Palais, ou dans le blanc d'Eſpagne.
Rien que le naturel ſa grace n'accompagne:

Son

REMARQUES.

on lit, *ſades*, qui a la même ſignification que *gentes*, c'eſt à dire, *gentilles*, ſelon Borel Antiquitez Gauloiſes, Nicot, &c. Dans les éditions ſuivantes on a mis, *fades*, qui ſignifie tout le contraire. L'édition de 1642, & celles qui ſuivent, portent, *doucettes en façons*. Dans le Roman de la Roze, on trouve *ſade* dans la ſignification de *ſapidus*, ſavoureux:

Avocats & Phiſiciens *
Sont tous liez de tels liens,
Tant ont le gain & doux & ſade,
Qu'ils voudroyent pour un malade
Qu'ils y en euſt plus de cinquante.

* Médecins.

Vers 79. *De rubans piolez.*] Moitié d'une couleur, moitié d'une autre, comme une Pie. *Borel, Antiq. Gaul.*

Vers 81. —— *De céruſe & de peautre.*] De plâtre.

Vers 83. *Où, ces divins Eſprits.*] *Au lieu que, au contraire. Ces divins Eſprits*, c'eſt à dire Ronſard, du Bellay, & les autres anciens Poëtes dont il vient de parler.

Vers 89. *Que l'art trouve au Palais, ou dans le blanc d'Eſpagne.*] Les Marchandes du Palais à Paris, vendent particulierement les nippes & les ajuſtemens des femmes.

Son front, lavé d'eau claire, eſclate d'un beau teint,
De roſes & de lys la nature la peint;
Et laiſſant là Mercure, & toutes ſes malices,
Les nonchalances ſont ſes plus grands artifices.
Or, Rapin, quant à moy, je n'ay point tant d'eſprit.
Je vay le grand chemin que mon oncle m'aprit:
Laiſſant là ces Docteurs que les Muſes inſtruiſent
En des arts tout nouveaux; & s'ils font, comme ils diſent,
De ſes fautes un livre auſſi gros que le ſien,
Telles je les croiray quand ils auront du bien;
Et que leur belle Muſe, à mordre ſi cuiſante,
Leur don'ra, comme à luy, dix mil eſcus de rente,
De l'honneur, de l'eſtime; & quand par l'Univers,
Sur le lut de David on chantera leurs vers;
Qu'ils

REMARQUES.

Vers 93. *Et laiſſant là Mercure & toutes ſes malices.*] Mercure étoit le Dieu du Menſonge, & de l'artifice: *Fraudis furumque magiſter Mercurius.*

Vers 95. ——— *Quant à moy, je n'ay point tant d'eſprit.*] Premiere édition: *qui n'ay point tant d'eſprit.*

Vers 98. *En des arts tout nouveaux.*] *En des airs:* édit. de 1642, & ſuivantes.

Vers 99. *De ſes fautes un livre auſſi gros que le ſien.*] Malherbe diſoit effectivement que s'il vouloit ſe donner la peine de remarquer les fautes de l'Abbé Deſportes, il en feroit un Livre auſſi gros que les œuvres de cet Abbé. *Parnaſſe réformé, page* 76.

Vers 102. *Leur don'ra, comme à luy, dix mil eſcus de rente.*] Voyez la Note ſur le vers 57. de la quatrieme Satire. *Leur don'ra*, pour *donnera.*

Vers 104. *Sur le lut de David on chantera leurs vers.*] Deſportes avoit traduit en vers François les Pſeaumes de David, qui furent imprimez à Paris chez Langelier, en 1604, & mis en muſique à pluſieurs parties, par Denis Caignet, Muſicien de Mr. de Villeroy. La muſique fut imprimée chez Pierre Ballard, en 1607.

Qu'ils auront joint l'utile avecq' le délectable,
Et qu'ils ſçauront rimer une auſſi bonne table.
On faict en Italie un conte aſſez plaiſant,
Qui vient à mon propos, qu'une fois un Paiſant,
Homme fort entendu, & ſuffiſant de teſte,
Comme on peut aiſement juger par ſa requeſte;
S'en vint trouver le Pape, & le voulut prier,
Que les Preſtres du temps ſe peuſſent marier,
Afin, ce diſoit-il, que nous puiſſions nous autres,
Leurs femmes careſſer, ainſi qu'il font les noſtres.
Ainſi ſuis-je d'avis, comme ce bon lourdaut,
S'ils ont l'eſprit ſi bon, & l'intellect ſi haut,
Le jugement ſi clair; qu'ils faſſent un ouvrage,
Riche d'inventions, de ſens & de langage,

Que

REMARQUES.

Vers 107. *On faict en Italie un conte aſſez plaiſant.*] La queſtion qui fut agitée au Concile de Trente, ſi l'on permettroit aux Prêtres de ſe marier, avoit ſans doute donné lieu à ce Conte. Je ne crois pas qu'il ſe trouve ailleurs que dans Regnier.

Vers 114. *Leurs femmes carreſſer, ainſi qu'il font les noſtres.*] Martial, Liv. 2. Epig. 64. *Corrumpit ſine talione cœlebs.* Le reſte de la comparaiſon que Regnier fait dans les vers ſuivans, ſe trouve à la fin de la même Epigramme: *Nil ſecurius eſt malo Poetâ.*

En voicy une imitation Françoiſe, par le célebre Mr. De la Monnoye:

Colin, tu pilles Deſpréaux,
Sans appréhender qu'il ſe vange:
Il ne peut te rendre le change;
Tes vers ne ſont pas aſſez beaux.
Sans redouter le cocuage,
Un Abbé dans ſon voiſinage,
Fait cocus force gens de bien.
Un aveugle éborgne ſans crainte
De recevoir pareille atteinte.
Un mauvais rimeur ne craint rien.

Que nous puiſſions draper comme ils font nos eſcris,
Et voir, comme l'on dit, s'ils ſont ſi bien apris,
Qu'ils monſtrent de leur eau, qu'ils entrent en carriere.
Leur âge deffaudra pluſtoſt que la matiere.
Nous ſommes en un ſiécle où le Prince eſt ſi grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend.
Qu'ils facent, par leurs vers, rougir chacun de honte.
Et comme de valeur noſtre Prince ſurmonte
Hercule, Ænée, Achil'; qu'ils oſtent les lauriers
Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers:
Qu'ils compoſent une œuvre, on verra ſi leur livre,
Apres mille & mille ans, ſera digne de vivre,
Surmontant par vertu, l'envie & le deſtin,
Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin.

Mais, Rapin mon amy, c'eſt la vieille querelle.
L'homme le plus parfaict a manque de cervelle;
Et de ce grand deffaut vient l'imbécilité,
Qui rend l'homme hautain, inſolent, effronté;

Et

REMARQUES.

Vers 127. *Hercule, Ænée, Achil'.*] Premiere edition: *Ænée.* Celles de 1612. 1613. & autres, *Ælée*, qui ne ſignifie rien. 1642, & ſuivantes, *Hercule, Ænée, Hector.*

Vers 134. *L'homme le plus parfaict a manque de cervelle.*] *Manque* eſt un ſubſtantif: *avoir manque*, c'eſt *manquer*. On lit, *manque*, dans la premiere édition. Dans la plûpart des autres on a mis, *a manqué de cervelle*; mais la premiere leçon paroit la plus juſte.

Et ſelon le ſujet qu'à l'œil il ſe propoſe,
Suivant ſon appétit il juge toute choſe.
Auſſi, ſelon nos yeux, le Soleil eſt luyſant.
Moy-meſme en ce diſcours qui fais le ſuffiſant,
Je me cognoy frappé, ſans le pouvoir comprendre,
Et de mon ver-coquin je ne me puis deffendre.
Sans juger, nous jugeons, eſtant noſtre raiſon
Là haut dedans la teſte, où, ſelon la ſaiſon
Qui regne en noſtre humeur, les broüillars nous embroüillent,
Et de liévres cornus le cerveau nous barboüillent.
Philoſophes reſveurs, diſcourez hautement:
Sans bouger de la Terre allez au Firmament;
Faites que tout le Ciel branle à voſtre cadence,
Et peſez vos diſcours meſme dans ſa balance:
Cognoiſſez les humeurs qu'il verſe deſſus nous,
Ce qui ſe fait deſſus, ce qui ſe fait deſſous;

Portez

REMARQUES.

Vers 142. *Et de mon ver-coquin.*] De mon caprice. Furetiere le définit, une petite fureur, qui ſaiſit quelque fois l'eſprit des hommes, & qui les rend capricieux, acariaſtres, têtus, & incapables de raiſon. Le peuple croid qu'il y a affectivement un vers dans la tête des gens agitez de cette paſſion.

Vers 145.—— *Les brouillars nous embrouillent.*] Premiere édition: *Les brouillas.*

Vers 146. *Et de liévres cornus.*] Toutes ſortes d'idées fauſſes & chimeriques. On dit auſſi *des viſions cornues.* Regnier donne ici les *Liévres cornus* pour des *Chimeres:* cependant on aſſure qu'il ſe trouve des Liévres qui ont des cornes. Jonſton, dans ſon Hiſtoire naturelle, *de Quadrupedibus*, nous a donné deux figures de ces *Liévres cornus.* Feu M. Renaudot racontoit, que, de ſon tems, Mr. le Duc de Vitry ayant pris à la chaſſe un Liévre de cette eſpèce, il en fit préſent à Jacques I. Roi d'Angleterre. *Mém. de Vigneul-Marville, tom. 1. p. 5.*

Portez une lanterne aux cachots de nature,
Sçachez qui donne aux fleurs ceſte aimable peinture,
Quelle main ſur la terre en broye la couleur,
Leurs ſecrettes vertus, leurs degrez de chaleur;
Voyez germer à l'œil les ſemences du monde,
Allez mettre couver les poiſſons dedans l'onde,
Deſchiffrez les ſecrets de Nature & des Cieux:
Voſtre raiſon vous trompe, auſſi bien que vos yeux.
Or ignorant de tout, de tout je me veux rire,
Faire de mon humeur moy-meſme une Satyre,
N'eſtimer rien de vray, qu'au gouſt il ne ſoit tel,
Vivre, & comme Chreſtien adorer l'Immortel,
Où giſt le ſeul repos, qui chaſſe l'ignorance:
Ce qu'on void hors de luy n'eſt que ſotte apparence,
Piperie, artifice; encore, ô cruauté
Des hommes, & du temps! noſtre meſchanceté
S'en ſert aux paſſions, & deſſous une aumuſſe,
L'ambition, l'amour, l'avarice ſe muſſe.

L'on

REMARQUES.

Vers 154. *Sachez qui donne aux fleurs ceſte aimable peinture.*] Racine, Athalie, Acte, I. Scene 4. v. 13.
Il donne aux fleurs leur aimable peinture.

Vers 155. *Quelle main ſur la terre en broye la couleur.*] *Broye*, de deux Syllabes: voyez la Note ſur le vers 59. de cette Satire. Boileau, Lutrin, Chant. 2. v. 102.
L'autre broye en riant le vermillon des moines.

Vers 164. *Vivre, & comme Chreſtien adorer l'Immortel.*] 1616. 1617. & 1625.
Vivre comme Chrétien, adorer l'Immortel.

Vers 169.—— *Et deſſous une aumuſſe,*
L'ambition, l'amour, &c.] Boileau, Lutrin, chant 6. v. 44.
Dans la craſſe du froc logea la vanité.

L'on ſe couvre d'un froc pour tromper les jaloux;
Les Temples aujourd'huy ſervent aux rendez-vous:
Derriere les pilliers on oyt mainte fornette,
Et, comme dans un bal, tout le monde y caquette.
On doit rendre, ſuivant & le temps & le lieu,
Ce qu'on doit à Céſar, & ce qu'on doit à Dieu.
Et quant aux appétis de la ſottiſe humaine,
Comme un homme ſans gouſt, je les ayme ſans peine;
Auſſi bien rien n'eſt bon que par affection:
Nous jugeons, nous voyons, ſelon la paſſion.
Le Soldat aujourd'huy ne reſve que la guerre;
En paix le Laboureur veut cultiver ſa terre:
L'Avare n'a plaiſir qu'en ſes doubles ducas;
L'Amant juge ſa Dame un chef d'œuvre icy bas,
Encore qu'elle n'ait ſur ſoy rien qui ſoit d'elle;
Que le rouge & le blanc par art la faſſe belle,
Qu'elle ante en ſon palais ſes dents tous les matins,
Qu'elle doive ſa taille au bois de ſes patins,
Que ſon poil, des le ſoir, friſé dans la boutique,
Comme un caſque au matin ſur ſa teſte s'aplique;
Qu'elle ait, comme un piquier, le corſelet au dos,
Qu'à grand peine ſa peau puiſſe couvrir ſes os,

Et tout ce qui de jour la fait voir ſi doucette,
La nuit comme en dépoſt ſoit deſſous la toillete:
Son eſprit ulceré juge en ſa paſſion,
Que ſon teint fait la nique à la perfection.
Le Soldat tout-ainſi pour la guerre ſouſpire,
Jour & nuict il y penſe, & tousjours la deſire;
Il ne reſve la nuict que carnage & que ſang:
La pique dans le poing, & l'eſtoc ſur le flanc,
Il penſe mettre à chef quelque belle entrepriſe;
Que forçant un Chaſteau, tout eſt de bonne priſe;
Il ſe plaiſt aux tréſors qu'il cuide ravager,
Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.
L'Avare, d'autre part, n'ayme que la richeſſe,
C'eſt ſon Roy, ſa faveur, ſa Cour & ſa maiſtreſſe;
Nul object ne luy plaiſt, ſinon l'or & l'argent,
Et tant plus il en a, plus il eſt indigent.
Le Payſant, d'autre ſoin ſe ſent l'âme embraſée.
Ainſi l'humanité ſottement abuſée,

Court

REMARQUES.

Vers 206. *C'eſt ſon Roy, ſa faveur, ſa Cour & ſa maiſtreſſe.*] Editions de 1608. & 1612. *C'eſt ſon Roy, ſa faveur, la Court & ſa maiſtreſſe*; ainſi orthographié & ponctué. Edit. de 1613. & ſuivantes, juſqu'à 1642. *C'eſt ſon Roy, ſa faveur, la cour eſt ſa maitreſſe.*

Court à ſes appétis qui l'aveuglent ſi bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux, ſi ne voit elle rien.
Nul chois hors de ſon gouſt ne regle ſon envie,
Mais s'aheurte où ſans plus quelque apas la convie.
Selon ſon appétit le monde ſe repaiſt,
Qui fait qu'on trouve bon ſeulement ce qui plaiſt.
O debile raiſon! où eſt ores ta bride?
Où ce flambeau qui ſert aux perſonnes de guide?
Contre la paſſion trop foible eſt ton ſecours,
Et ſouvent, courtiſane, apres elle tu cours;
Et ſavourant l'appas qui ton âme enſorcelle,
Tu ne vis qu'à ſon gouſt, & ne vois que par elle.
De là vient qu'un chacun, meſmes en ſon deffaut,
Penſe avoir de l'eſprit autant qu'il luy en faut,
Auſſi rien n'eſt party ſi bien par la nature,
Que le ſens: car chacun en a ſa fourniture.
Mais pour nous, moins hardis à croire à nos raiſons,
Qui reglons nos eſprits par les comparaiſons
D'une choſe avecq' l'autre, eſpluchons de la vie
L'action qui doit eſtre ou blaſmée, ou ſuivie;
Qui criblons le diſcours, au chois ſe variant,
D'avecq' la fauſſeté, la verité triant,

(Tant que l'homme le peut;) qui formons nos ouvrages,
Aux moûles ſi parfaits de ces grands perſonages,
Qui depuis deux mille ans ont acquis le crédit,
Qu'en vers rien n'eſt parfait que ce qu'ils en ont dit:
Devons-nous aujourd'huy, pour une erreur nouvelle,
Que ces clercs dévoyez forment en leur cervelle,
Laiſſer légerement la vieille opinion,
Et ſuivant leur avis, croire à leur paſſion?
Pour moy, les Huguenots pourroient faire miracles,
Reſſuſciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que je ne pourrois pas croire à leur verité.
En toute opinion je fuis la nouveauté.
Auſſi doit-on pluſtoſt imiter nos vieux peres,
Que ſuivre des nouveaux les nouvelles chimeres.
De meſme, en l'art divin de la Muſe, doit-on
Moins croire à leur eſprit, qu'à l'eſprit de Platon.
Mais, Rapin, à leur gouſt, ſi les vieux ſont profanes;
Si Virgile, le Taſſe, & Ronſard, ſont des aſnes:

Sans

REMARQUES.

Vers 233.—— *Qui formons nos ouvrages.*] Edit. de 1642. & ſuivantes: *nos courages*; c'eſt une mauvaiſe correction.

Vers 241.—— *Les Huguenots pourroient faire miracles* &c.] Saint Paul, Epître aux Galates, c. 1. v. 8. & 9. *Sed licèt nos, aut Angelus de cælo evangelizet vobis, præterquàm quod evangelizavimus vobis, anathema ſit*, &c.

Vers 250. *Si Virgile, le Taſſe, & Ronſard, ſont des aſnes*, &c.] L'évenement a fait voir combien le jugement de Regnier étoit faux, & celui de Malherbe veri-

Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs, & mangeons des chardons.

REMARQUES.

table : car depuis long tems, & presque depuis le tems même de Regnier, on ne lit plus Ronsard, du Bellay, Belleau, ni Desportes, qu'il place pourtant à côté d'Homere & de Virgile.

Vers 252. *Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.*] Boileau, Satire 8. à la fin:

Content de ses chardons & secouant la tête:
Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête.

SATYRE X.*

CE mouvement de temps, peu cogneu des humains,
Qui trompe noſtre eſpoir, noſtre eſprit, & nos mains;
Chevelu ſur le front, & chauve par derriere,
N'eſt pas de ces oyſeaux qu'on prend à la pantiere:
Non plus que ce Milieu, des vieux tant débatu,
Où l'on miſt par deſpit à l'abry la vertu,
N'eſt un ſiége vaquant au premier qui l'occupe.
Souvent le plus mattois ne paſſe que pour dupe:
Où par le jugement il faut perdre ſon temps,
A choiſir dans les mœurs ce Milieu que j'entens.

Or

REMARQUES.

* Deſcription d'un Soupé ridicule & mal-aſſorti, auquel Regnier fut retenu malgré lui. Cette Satire n'eſt point dans la premiere édition, de 1608.

Vers 1. *Ce mouvement de temps, &c.*] L'Occaſion. Dans le troiſieme Vers, notre Auteur perſonifie ce *Mouvement* de temps, en le faiſant *chevelu ſur le front, & chauve par derriere.* Rabelais, L. 1. ch. 37. *L'Occaſion ha tous ſes cheveulx au front: quand elle eſt oultrepaſſée, vous ne la pouvez plus révocquer. Elle eſt chauve par le derriere de la teſte, & jamais plus ne retourne.* Auſone, Epigr. 12. a fait une deſcription de *l'Occaſion.*

Vers 4. *N'eſt pas de ces oyſeaux qu'on prend à la pantiere.*] *Pantiere*, grand filet à prendre les oiſeaux. On le tend dans un endroit de paſſage, & on y prend ordinairement beaucoup d'oiſeaux à la fois, quand ils volent par troupes. En Latin, *Panthera*, dont le Juriſconſulte Ulpien fait mention à la fin de la Loi 11. au Digeſte, *De actionibus empti & venditi.* En quelques Provinces on l'appelle *Panthène.*

Vers 5. *Non plus que ce Milieu*, &c.] *In medio Virtus.* Horace,

Virtus eſt medium vitiorum, & utrinque reductum.

Vers 9. —— *Il faut perdre ſon temps.*] Edition de 1642. & ſuivantes: *le temps.*

Or j'excuſe en cecy noſtre foibleſſe humaine,
Qui ne veut, ou ne peut, ſe donner tant de peine,
Que s'exercer l'eſprit en tout ce qu'il faudroit,
Pour rendre par eſtude un lourdaut plus adroit.
Mais je n'excuſe pas les cenſeurs de Socrate,
De qui l'eſprit rongneux de ſoy-meſme ſe grate,
S'idolatre, s'admire, & d'un parler de miel,
Se va préconiſant couſin de Larcanciel.
Qui baillent pour raiſons des chanſons & des bourdes,
Et, tous ſages qu'ils ſont, font les fautes plus lourdes:
Et pour ſçavoir gloſer ſur le Magnificat,
Trenchent en leurs diſcours de l'eſprit délicat,
Controllent un chacun, & par apoſtaſie,
Veulent paraphraſer deſſus la fantaſie.
Auſſi leur bien ne ſert qu'à monſtrer le deffaut,
Et ſemblent ſe baigner quand on chante tout haut,

Qu'ils

REMARQUES.

Vers 15. *Mais je n'excuſe pas les cenſeurs de Socrate.*] Mr. Deſpreaux, Sat. 4. a dit de même,

——— *Que l'homme le moins ſage*
Croit toûjours avoir ſeul la ſageſſe en partage.

Ici Regnier commence à deſigner le Courtiſan qui l'avoit retenu à ſouper.

Vers 18. ——— *Couſin de Larcanciel.*] Ainſi écrit dans les premieres éditions pendant la vie de l'Auteur, pour *l'Arc-en-ciel.*

Vers 20. *Et, tous ſages qu'ils ſont.*] *Tout-ſages.* De même dans le vers 395. *Et, comme eux, tous ſanglans.*

Qu'ils ont ſi bon cerveau, qu'il n'eſt point de ſottiſe
Dont par raiſon d'eſtat leur eſprit ne s'adviſe.
Or il ne me chaudroit, inſenſez ou prudens,
Qu'ils fiſſent à leur frais, meſſieurs les Intendans,
A chaque bout de champ, ſi, ſous ombre de chere,
Il ne m'en falloit point payer la folle enchere.
Un de ces jours derniers, par des lieux deſtournez,
Je m'en allois reſvant, le manteau ſur le nez,
L'ame bizarrement de vapeurs occupée,
Comme un Poëte qui prend les vers à la pipée:
En ces ſonges profonds où flottoit mon eſprit,
Un homme par la main hazardément me prit,
Ainſi qu'on pourroit prendre un dormeur par l'oreille,
Quand on veut qu'à minuict en ſurſaut il s'eſveille.
Je paſſe outre d'aguet, ſans en faire ſemblant,
Et m'en vois à grands pas, tout froid & tout tremblant:
Craignant de faire encor', avec ma patience,
Des ſottiſes d'autruy nouvelle pénitence.

Tout

REMARQUES.

Vers 29. *Or il ne me chaudroit.*] *Il ne m'importeroit*, de l'ancien verbe *Chaloir*, qui n'eſt plus en uſage.

Vers 33. *Un de ces jours derniers, par des lieux deſtournez*, &c.] Horace, L. 1. Sat. 9.

Ibam fortè viâ ſacrâ (ſicut meus eſt mos)
Neſcio quid meditans nugarum, totus in illis:
Accurrit quidam notus mihi nomine tantùm,
Arreptâque manu: Quid agis, &c.

Vers 42. *Et m'en vois.*] 1642. & ſuivantes: *Et m'en vais*, correction moderne.

Vers 44. *Des ſottiſes d'autruy nouvelle*

Tout courtois il me fuit, & d'un parler remis:
Quoy, Monſieur, eſt-ce ainſi qu'on traite ſes amis?
Je m'arreſte, contraint, d'une façon confuſe,
Grondant entre mes dents je barbotte une excuſe.
De vous dire ſon nom, il ne garit de rien,
Et vous jure au ſurplus qu'il eſt homme de bien;
Que ſon cœur convoiteux d'ambition ne creve,
Et pour ſes factions qu'il n'ira point en Greve:
Car il aime la France, & ne ſouffriroit point,
Le bon ſeigneur qu'il eſt, qu'on la miſt en pourpoint.
Au compas du devoir il regle ſon courage,
Et ne laiſſe en dépoſt pourtant ſon advantage.
Selon le temps il met ſes partis en avant.
Alors que le Roy paſſe, il gaigne le devant;
Et dans la Gallerie, encor' que tu luy parles,
Il te laiſſe au Roy Jean, & s'en court au Roy Charles:

Meſme

REMARQUES.

pénitence.] Alluſion à la Satire huitiéme, où il a décrit l'ennui mortel que lui avoit cauſé un Importun.

Vers 45. ——— *Et d'un parler remis.*] D'un ton doux & flateur: *Demiſſâ voce.*

Vers 59. *Et dans la Gallerie.*] Du Louvre.

Vers 60. *Il te laiſſe au Roy Jean, & s'en court au Roy Charles.*] Tel eſt le caractere d'un Etourdi, qui ayant commencé un diſcours avec quelqu'un, le laiſſe là bruſquement, pour courir au premier venu: ce qui arrive tous les momens à la Cour. L'Auteur du Gloſſaire Bourguignon, au mot *Jaque*, dit que, " Regnier avoit écrit " *Charle* en cet endroit: *Et dans la Gal-* " *lerie, encor que je lui parle, Il me laiſſe* " *au Roy Jean, & s'en court au Roy Charle*; " ce que des Correcteurs peu ſenſez ont " mal-à-propos reformé de cette ſorte:

Meſme aux plus avancez demandant le pourquoy,
Il ſe met ſur un pied, & ſur le quant à moy;
Et ſeroit bien faſché, le Prince aſſis à table,
Qu'un autre en fuſt plus prés, ou fiſt plus l'agreable;
Qui plus ſuffiſamment entrant ſur le devis,
Fiſt mieux le Philoſophe, ou diſt mieux ſon avis:
Qui de chiens ou d'oyſeaux euſt plus d'experience,
Ou qui dévidaſt mieux un cas de conſcience:

Puis

REMARQUES.

" *Encor que tu lui parles, Il te laiſſe au* " *Roy Jean, & s'en court au Roy Charles*; " ne faiſant pas réflexion, ajoute Mr. de " la Monnoye, qu'il faut toûjours repré- " ſenter le texte des Auteurs, tel qu'il " eſt.

Cet illuſtre Auteur, que j'ai conſulté là deſſus, autoriſe ſon ſentiment par cette Note de Thomas Corneille, ſur les Remarques de Vaugelas, Tome 2. p. 660. *Voici ce que Mr. Chapelain a écrit ſur cette remarque:* (Monſieur le Maiſtre dit CHARLE ſans *S*. Nos anciens ont dit également PHILIPPES & PHILIPPE, & jamais CHARLE: Regnier l'a mis pour la rime.) *Ce paſſage fait voir*, dit M. de la Monnoye, *que Chapelain avoit lû dans ſon exemplaire:* Encor que je lui parle.

J'ai de la peine à croire que Chapelain eût un exemplaire de Regnier où l'on lût *Charle*, ſans *s*, &, *Encor' que je luy parle:* car tous les exemplaires que j'ai vûs, donnent le texte tel que je l'ai conſervé. Le P. Garaſſe, contemporain & admirateur de Regnier, cite ces deux vers dans ſa *Recherche des Recherches*, page 178. & les cite tels qu'ils ſont ici. D'ailleurs notre Poëte avoit écrit *Charles* avec une *s*, dans un autre endroit, où il n'étoit point gêné par la rime: c'eſt dans le premier mot de la Satire VIII. adreſſée à *Charles* de Beaumanoir; où toutes les éditions, tant anciennes que nouvelles, ſans exception, font lire *Charles*. Enfin dans ces deux vers, la juſteſſe demande que l'on mette le Diſcours à la ſeconde perſonne: *Encor' que tu luy parles*, plutôt qu'à la premiere: *Encor' que je luy parle*; parceque la ſeconde perſonne eſt ici employée dans une ſignification indéfinie & indéterminée, comme s'il y avoit:

—— *Encor que l'on lui parle,*
Il vous laiſſe au Roy Jean, & s'en court au Roy Charle.

Vers 62. *Il ſe met ſur un pied, & ſur le quant à moy.*] Monoſyllabes.

Vers 65. *Qui plus ſuffiſamment entrant ſur le devis.*] Edition de 1665. & ſuivantes: *Et plus ſuffiſament.* Celle de 1617. *entrant dans le devis.*

Vers 68. *Ou qui dévidaſt mieux* &c.] 1645. & ſuivantes: *Décidât.*

Puis dittes, comme un ſot, qu'il eſt ſans paſſion.
Sans gloſer plus avant ſur ſa perfection,
Avec maints hauts diſcours, de chiens, d'oyſeaux, de bottes;
Que les vallets de pied ſont fort ſujects aux crottes;
Pour bien faire du pain il faut bien enfourner;
Si Dom Pedre eſt venu, qu'il s'en peut retourner:
Le Ciel nous fiſt ce bien qu'encor' d'aſſez bonne heure,
Nous vinſmes au logis où ce Monſieur demeure,
Où, ſans hiſtorier le tout par le menu,
Il me dict: vous ſoyez, Monſieur, le bien venu.
Apres quelques propos, ſans propos & ſans ſuite,
Avecq' un froid Adieu je minutte ma fuitte,
Plus de peur d'accident que par diſcretion.
Il commence un ſermon de ſon affection:
Me rid, me prend, m'embraſſe, avec cerémonie:
Quoy, vous ennuyez-vous en noſtre compagnie?
Non,

REMARQUES.

Vers 73. *Pour bien faire du pain, il faut* &c.] 1655. & ſuivantes: *Qu'il faut.*

Vers 74. *Si Dom Pedre eſt venu.*] Dom Pedro Manriquez, Connêtable de Caſtille, allant en Flandre, traverſa la France, & fit quelque ſéjour à Paris, à la fin de 1603. La fierté de cet Eſpagnol ne fut pas au gré de la Cour de France, où il fit mille fanfaronades. *Mathieu, Hiſt. d'Henri* IV. *Tom.* 2. *fol.* 292. *Mémoires de Sully, part.* 2. *ch.* 26. *p.* 524.

Vers 79.—— *Sans propos & ſans ſuite.*] 1645. *Sans raiſon & ſans ſuite.*

Vers 81. *Plus de peur d'accident, que par diſcretion.*] Toutes les éditions portent, *que de diſcretion*; mais j'ai mis, *que par diſcretion*, qui ſemble plus juſte.

Non, non, ma foy, dit-il, il n'ira pas ainſi;
Et puis que je vous tiens, vous ſouperez icy.
Je m'excuſe, il me force. ô Dieux! quelle injuſtice!
Alors, mais las! trop tard, je cogneus mon ſupplice:
Mais pour l'avoir cogneu, je ne peus l'eſviter,
Tant le deſtin ſe plaiſt à me perſécuter.
A peine à ces propos eut-il fermé la bouche,
Qu'il entre à l'eſtourdi un ſot faict à la fourche,
Qui, pour nous ſaluër, laiſſant choir ſon chappeau,
Fiſt comme un entre-chat avec un eſcabeau,
Trebuchant par le cul s'en va devant-derriere,
Et grondant ſe faſcha qu'on eſtoit ſans lumiere.
Pour nous faire, ſans rire, avaller ce beau ſaut,
Le Monſieur ſur la veuë excuſe ce deffaut:
Que les gens de ſçavoir ont la viſiere tendre.
L'autre ſe relevant devers nous ſe vint rendre,
Moins honteux d'eſtre cheut que de s'eſtre dreſſé;
Et luy demandaſt-il s'il s'eſtoit point bleſſé?

Apres

REMARQUES.

Vers 92.—— *A l'eſtourdi un ſot faict à la fourche.*] *A l'eſtourdie*, ſeroit mieux & ſauveroit l'*hiatus*. Il faut remarquer la rime de *fourche* avec *bouche:* ainſi l'Auteur de la nouvelle Tragédie d'Œdipe, fait rimer *Frein*, à *Rien*.

Vers 98. *Le Monſieur ſur la veuë excuſe ce deſaut.*] Le Maitre du logis rejette ce malheur ſur la foibleſſe de la vûe du Pédant.

Vers 101. *Moins honteux d'eſtre cheut*

Apres mille diſcours dignes d'un grand volume,
On appelle un vallet, la chandelle s'allume:
On apporte la nappe, & met-on le couvert;
Et ſuis parmy ces gens comme un homme ſans vert,
Qui fait en rechignant auſſi maigre viſage,
Qu'un Renard que Martin porte au Louvre en ſa cage.
Un long-temps ſans parler je regorgeois d'ennuy.
Mais n'eſtant point garand des ſottiſes d'autruy,
Je creu qu'il me falloit d'une mauvaiſe affaire,
En prendre ſeulement ce qui m'en pouvoit plaire.
Ainſi conſiderant ces hommes & leurs ſoins,
Si je n'en diſois mot, je n'en penſois pas moins;
Et jugé ce lourdaut, à ſon nez autentique,
Que c'eſtoit un Pédant, animal domeſtique,
De qui la mine rogue, & le parler confus,
Les cheveux gras & longs, & les ſourcils touffus,

Faiſoient

REMARQUES.

que de s'eſtre dreſſé.] Les premiers ſentimens, dans un homme qui ſe laiſſe tomber, ſont la crainte & la douleur: la honte ne vient que quand on s'eſt relevé.

Vers 106. —— *Comme un homme ſans vert.*] Comme un homme pris au depourvû. *Eſtre pris ſans vert*, façon de parler, tirée d'un jeu, appelé *le jeu du verd.* Panurge dans Rabelais, Liv. 3. ch. 11. dit, que les Dez ſont *le Verd du diable* ..... *Le Diable me prendroit ſans verd*, ajoute-t-il, s'il *me rencontroit ſans dez.*

Vers 108. *Qu'un Renard que Martin porte au Louvre en ſa cage.*] Auſſi étonné qu'un Renard en cage, que Martin ou quelque Villageois, porteroit du Louvre, pour amuſer les Laquais.

Vers 116. *Que c'eſtoit un Pédant*, &c.] Dans cette deſcription du Pédant, Regnier a fait entrer preſque toute la Piéce

Faiſoient par leur ſçavoir, comme il faiſoit entendre,
La figue ſur le nez au Pédant d'Alexandre.
Lors je fus aſſeuré de ce qui j'avois creu,
Qu'il n'eſt plus Courtiſan de la Cour ſi recreu,
Pour faire l'entendu, qu'il n'ait, pour quoy qu'il vaille,
Un Poëte, un Aſtrologue, ou quelque Pédentaille,
Qui durant ſes amours, avec ſon bel eſprit,
Couche de ſes faveurs l'hiſtoire par eſcrit.
Maintenant que l'on voit, & que je vous veux dire,
Tout ce qui ſe fiſt là digne d'une Satyre;
Je croirois faire tort à ce Docteur nouveau,
Si je ne luy donnois quelque traicts de pinceau.
Mais eſtant mauvais peintre, ainſi que mauvais Poëte,
Et que j'ay la cervelle & la main maladroitte:
O Muſe,

REMARQUES.

du Caporali, Poëte Italien, intitulée *del Pedante*. Dans le premier Tercet il appèlle ſon *Pédant*, *un animal domeſtique*:

Un' animal domeſtico, che in caſa
D'altri più volte è ſtato per pedante.

Vers 120.—— *Au Pédant d'Alexandre.*] Ariſtote. Le Caporali, au même endroit, Terzetto 4.

Coſtui mi par' un ſi fatto compagno,
C'havendol' voi potrete far le fica
Al pedagogo d'Aleſſandro Magno.

Vers 124. *Un Poëte, un Aſtrologue.*] Du tems de Regnier, & long tems auparavant, les Aſtrologues & les Devins étoient fort à la mode en France. La confiance que la Reine Caterine de Médicis avoit eue en leurs vaines prédictions, & l'étude même que cette Princeſſe avoit faite de leur art, auſſi ridicule que criminel, avoit beaucoup contribué à mettre ces Impoſteurs en crédit.

O Muſe, je t'invoque: emmielle moy le bec,
Et bandes de tes mains les nerfs de ton rebec;
Laiſſe moy là Phœbus chercher ſon aventure,
Laiſſe moy ſon B mol, prend la clef de Nature;
Et vien, ſimple, ſans fard, nuë, & ſans ornement,
Pour accorder ma fluſte avec ton inſtrument.
Dy moy comme ſa race, autrefois ancienne,
Dedans Rome accoucha d'une Patricienne,
D'où naſquit dix Catons, & quatre-vingts Préteurs,
Sans les Hiſtoriens, & tous les Orateurs.
Mais non, venons à luy, dont la mauſſade mine
Reſſemble un de ces Dieux des couteaux de la Chine;

145 Et

REMARQUES.

Vers 133. *O Muſe, je t'invoque.*] Dans les éditions de 1616. 1617. & 1645. on a mis mal-à-propos, *Or Muſe.* Rabelais, dans un ſujet auſſi grave que celui ci, a fait une invocation pareille, L. 2. ch. 28. à la fin. " *O qui pourra maintenant ra-*
" *compter comment ſe porta Pantagruel con-*
" *tre les trois cens geants? O ma Muſe, ma*
" *Calliope, ma Thalie, inſpire moy à ceſte*
" *heure: reſtaure mes eſperits! car voicy*
" *le pont aux aſnes de Logique, voicy le tré-*
" *buchet, voicy la difficulté de pouvoir ex-*
" *primer l'horrible battaille que feut faite.*

Le Caporali, dans le même Capitolo, Terzetto 12.

Ma tu, Muſa, ripiglia il tuo Liúto,
Poi che tanto ti piace haver in mano
La chiave groſſa del b molle acuto.

Vers 134.—— *Les nerfs de ton rebec.*] Violon.

Vers 139. *Dy moy comme ſa race, autrefois ancienne*, &c.] Le Caporali, Tercets 13. & 14.

E di col tuo natio gergo Toſcano,
Com' il Pedante mio de i ſuoi maggiori
Si vanta, che fur di ſangue Romano;

E che di caſa ſua cinque Pretori
N'uſciro, e duoi Martelli, e duoi Catoni,
Senza i Poëti illuſtri, e gli Oratori.

Vers 144. *Reſſemble un de ces Dieux des couteaux de la Chine.*] On s'eſt ſervi, pendant quelque tems, de couteaux, dont le manche étoit figuré en marmouzet, ou terminé par quelque figure extraordinaire, comme une tête de Maure, & d'autres ſemblables; & on appeloit ces

Et dont les beaux diſcours, plaiſamment eſtourdis,
Feroient crever de rire un Sainct de Paradis.
Son teint jaune, enfumé, de couleur de malade,
Feroit donner au Diable, & ceruze, & pommade;
Et n'eſt blanc en Eſpaigne à qui ce Cormoran
Ne faſſe renier la loy de l'Alcoran.
Ses yeux bordez de rouge, eſgarez, ſembloient eſtre,
L'un à Montmarthe, & l'autre au chaſteau de Biceſtre:
Toutesfois, redreſſant leur entre-pas tortu,
Ils guidoient la jeuneſſe au chemin de vertu.

Son

REMARQUES.

couteaux, *des couteaux de la Chine.* Cette mode duroit encore en France vers la fin du ſiécle paſſé. Le Sr. de Sygognes a dit dans une Epître en Coq-à-l'aſne:

Teſte de manche de couteau.
Et dos courbé comme un bateau.

Vers 146. *Feroient crever de rire un Sainct de Paradis.*] Le Caporal, Tercet 19.

Prima dirà com' egli è fatto in guiſa,
Ch'à l'humor maninconico potria
Al ſuo diſpetto far mover le riſa.

Vers 147. *Son teint jaune, enfumé, de couleur de malade,* &c.] Le même, Tercet 22.

Prima la fronte d'allegrezza ſcoſſa,
Rappreſenta da longi un ſuo colore,
Da ſpiritar' il Minio, e la Ciroſſa.

Vers 149. *Et n'eſt blanc en Eſpagne à qui ce Cormoran.*] Oiſeau de Riviere, dont la chair eſt fort noire.

Vers 150. *Ne faſſe renier la loy de l'Alcoran.*] Le blanc d'Eſpagne même ne ſauroit le blanchir. La Métaphore eſt un peu hardie: l'Auteur perſonifie la Ceruſe, la Pommade, & le Blanc d'Eſpagne. Les deux premiers ſe donnent au Diable, & le blanc d'Eſpagne renie la loi de Mahomet: jurement familier aux Eſpagnols, à cauſe de leur antipathie mortelle pour les Maures, qui ont occupé fort longtems une partie de l'Eſpagne.

Vers 152. *L'un à Montmarthe, & l'autre au chaſteau de Biceſtre.*] Montmarte eſt au Nord de Paris; & le Château de Bicêtre eſt au midi. Bicêtre a pris ſon nom d'un Evêque de Wincester en Angleterre, qui, en 1290. fit bâtir un Château en cet endroit. Aujourdhui c'eſt un Hôpital pour les mendians de la ville de Paris. Le Caporali, Tercet 35.

E come diſſe del Signor Ferrante,
Quel voſtro amico hà, di due gambe, l'una
Volta a Settentrion, l'altra a Levante.

Son nez haut relevé ſembloit faire la nique
A l'Ovide Naſon, au Scipion Naſique,
Où maints rubiz balez, tous rougiſſants de vin,
Monſtroient un *Hac itur* à la pomme de pin;
Et preſchant la vendange, aſſeuroient en leur trongne,
Qu'une jeune Medecin vit moins qu'un vieux yvrongne.
Sa bouche eſt groſſe & torte, & ſemble en ſon porfil,
Celle-là d'Alizon, qui retordant du fil,
Fait la moüe aux paſſans, & féconde en grimace,
Bave comme au Prin-temps une vieille limace.
Un rateau mal rangé pour ſes dents paroiſſoit,
Où le chancre & la roüille en monceaux s'amaſſoit;

Dont

REMARQUES.

Vers 155. *Son nez haut relevé ſembloit faire la nique* &c.] Le Caporal, Tercet 24.

Staſſi il naſo fecondo in ſe raccolto,
Che ſe ſtupir Naſon, non che Naſica,
E gridano: ò che naſo! onde l'hai tolto?

Vers 157. *Où maints rubiz balez.*] On écrit & on prononce aujourdhui: *Rubis balais.*

Vers 158.——— *A la pomme de pin.*] Ancien & fameux Cabaret de Paris, preſque vis-à-vis l'Egliſe parroiſſiale de la Madeleine, proche le Pont Notre-Dame. Rabelais parle de la *Pomme de pin*, comme d'un Cabaret célebre: *Puis cauponizons ès tabernes meritoires de la pomme de pin, du Caſtel*, &c. Le Poëte Villon en a fait mention dans ſon petit Teſtament, 14. Couplet: *Le trou de la Pomme de pin*; & dans ſon grand Teſtament:

Aller, ſans chauſſe, en eſchappin,
Tous les matins quand il ſe liéve,
Au trou de la Pomme de pin.

Il en eſt auſſi parlé dans les *Repues franches:*

L'ung fit emplir de belle cave claire,
Et vint à la Pomme de pin.

Ce même Cabaret ſubſiſte encore à préſent. Mr. Deſpreaux, dans ſa troiſieme Satire, parle de Crenet, ou Creney, qui tenoit ce Cabaret.

Vers 161. *Sa bouche eſt groſſe & torte,* &c.] Le Caporal, Tercet 25.

Torta, e groſſa è la bocca, ove s'intrica
Un' ordine di denti mal teſſuto,
Ove la roge infetta ſi nutrica.

Vers 165. *Un rateau mal rangé pour ſes*

Dont pour lors je cogneus, grondant quelques paroles,
Qu'expert il en ſçavoit crever ſes éveroles:
Qui me fiſt bien juger qu'aux veilles des bons jours,
Il en ſouloit roigner ſes ongles de velours.
Sa barbe ſur ſa joüe eſparſe à l'avanture,
Où l'art eſt en colere avecque la nature,
En boſquets s'eſlevoit, où certains animaux,
Qui des pieds, non des mains, luy faiſoient mille maux.
Quant au reſte du corps, il eſt de telle ſorte,
Qu'il ſemble que ſes reins, & ſon eſpaule torte,
Facent guerre à ſa teſte, & par rebellion,
Qu'ils euſſent entaſſé Oſſe ſur Pélion:

Tellement

REMARQUES.

dents paroiſſoit.] 1613. & éditions ſuivantes, juſqu'en 1642: *Par ſes dents.* 1612, 1642. & ſuivantes: *Pour.*

Vers 168. *Qu'expert il en ſçavoit crever ſes éverolles.*] Nicot, au mot *Aërole*, dit, que *pluſieurs écrivent & prononcent Eaurole, Ampoule. Et à la verité c'eſt comme une petite ampoule, ou bouteille, & veſſie pleine d'eau.* Oudin, dans ſon Dictionaire François-Eſpagnol, dit *Eaurole, Aërole*, qu'il explique par ces mot Eſpagnols, *Calmaxarra, Limeta.* Le même Caporali, Tercet 26.

E con queſti ſovente io l'ho veduto
Hor franger le veſiche, e hor toſarſi
L'ugna ſua foderate di velluto.

Vers 171. *Sa barbe ſur ſa joüe eſparſe à l'avanture* &c.] Caporali, Tercet 28.

Si ch'io poſſa ſcrivendo in voſtro honore,
Rapreſentar la coſtui Barba in carte,
Non eſſendo io Poeta, ne Pittore.
La qual rara e mal tinta ſi diſparte,
Da le ſudice gote con gl'irſuti
Moſtacci, fregia la natura, e l'arte.
Ivi certi animai tondi, e branchuti,
Con molta oſtination piatano inſieme,
I maggiori, i mezzani, e più minuti, &c

Vers 178. *Qu'ils euſſent entaſſé Oſſe ſur Pélion.*] *Pélion:* ce mot étoit écrit *Pellion*, dans les éditions de 1612. & 1613. faites pendant la vie de l'Auteur. *Oſſa* & *Pélion*, montagnes de Theſſalie, qui ſervirent aux Géans pour eſcalader le Ciel.

Tellement qu'il n'a rien en tout ſon attelage,
Qui ne ſuive au galop la trace du viſage.
Pour ſa robbe, elle fut autre qu'elle n'eſtoit
Alors qu'Albert le Grand aux feſtes la portoit;
Mais tousjours recouſant piéce à piéce nouvelle,
Depuis trente ans c'eſt elle, & ſi ce n'eſt pas elle:
Ainſi que ce vaiſſeau des Grecs tant renommé,
Qui ſurveſcut au temps qui l'avoit conſommé.
Une taigne affamée eſtoit ſur ſes eſpaules,

Les

REMARQUES.

Pour déthroner les Dieux, leur vaſte ambition
Entreprit d'entaſſer Oſſe ſur Pelion,

dit Mr. Deſpreaux, Traité du Sublime, ch. 6.

Vers 180. *Qui ne ſuive au galop la trace du viſage.*] Le même Caporali, Tercet 34.

L'altre ſue membra, poi come le braccia,
E'l petto, e'l collo, à paſſo non errante
Seguon del volto la difforme traccia.

Vers 182. *Alors qu'Albert le Grand.*] Fameux Docteur de Paris, qui floriſſoit ſous le regne de St. Louis, & qui mourut à Cologne, l'an 1280.

Vers 185. *Ainſi que ce vaiſſeau* &c.] C'eſt celui qui porta Théſée, d'Athénes en l'Iſle de Crète, pour aller combattre le Minotaure. Les Atheniens conſervèrent ce vaiſſeau pendant pluſieurs Siécles, en ſubſtituant des planches neuves à celles qui tomboient en pourriture : ce qui donna enfin occaſion aux Philoſophes de ce tems-là, de diſputer, ſi ce Vaiſſeau, ainſi radoubé & renouvellé, étoit le même, ou ſi c'en étoit un autre. *Plutarq. Vie de Théſée.* Le Sieur de Sigogne, qui vivoit du tems de Regnier, a imité cet endroit dans la Satire ſur le Pourpoint d'un Courtiſan :

Piece ſur piece on y reboute
Tant de fois qu'on puiſſe eſtre en doute,
S'il reſte rien du vieux pourpoint.
Ainſi la nef Pégaſienne,
Bien que changée à l'ancienne,
A ſa forme qui ne meurt point.

Vers 187. *Une taigne affamée.*] *Taigne*, ou plûtôt *Teigne*, aujourdhui, c'eſt la gale qui vient à la tête; & l'on dit *Tigne*, pour ſignifier un vers qui ronge les étoſes, & les Livres. Satire intitulée le Chapeau d'un Courtiſan :

La teigne, qui prend nourriture
De la laine & de la teinture,
Ne vous peut deſormais ronger:
Dans voſtre craſſe & pourriture

Qui traçoit en Arabe une Carte des Gaules.
Les piéces & les trous ſemez de tous coſtez,
Repréſentoient les bourgs, les monts & les citez.
Les filets ſéparez, qui ſe tenoient à peine,
Imitoient les ruiſſeaux coulans dans une plaine.
Les Alpes, en jurant, luy grimpoient au collet,
Et Savoy' qui plus bas ne pend qu'à un filet.
Les puces, & les poux, & telle autre quenaille,
Aux plaines d'alentour ſe mettoient en bataille,
Qui les places d'autruy par armes uſurpant,
Le titre diſputoient au premier occupant.

Or

REMARQUES.

Elle trouve ſa ſepulture,
Et s'etouffe, au lieu de manger.

Voyez la Note ſur le vers 22. de la cinquieme Satire. Le Caporali, Tercet 52.

Ov' un tigno domeſtico s'en viene,
E v'hà ſcritto in Arabico co'l dente;
Si è debile il filo à cui s'attiene.

Vers 188. *Qui traçoit en Arabe une Carte des Gaules.*] La deſcription que Regnier fait dans les vers ſuivans, ſemble être imitée du diſcours que tient Frere Jean à Panurge dans Rabelais, L. 3. ch. 28. " Desja vois-je ton poil griſonner en teſ-
" te. Ta barbe par les diſtinctions du
" gris, du blanc, du tanné & du noir,
" me ſemble une Mappemonde. Re-
" garde ici. Voila l'Aſie. Icy ſont Ti-
" gris & Euphrates. Voila Africque. Icy
" eſt la montagne de la Lune. Veois-tu
" les palus du Nil? Deça eſt Europe.
" Veois-tu Thélème? Ce toupet icy tout
" blanc, ſont les monts hyperborées.

Vers 195. ——— *Et telle autre quenaille.*] *Quenaille*, paroit un prononciation Picarde. On dit auſſi *quenaille* dans l'Angoumois, comme le marquent les vers que cite Balzac, p. 635. du tome 2. de ſes Œuvres in fol. On a mis *canaille*, dans l'édit. de 1642. & dans les ſuivantes. Sans doute l'Auteur a employé à deſſein, *quenaille*, comme un terme burleſque & corrompu, afin de rendre plus plaiſante l'application qu'il en fait aux plus vils inſectes; & pour marquer qu'il les trouve même indignes de porter une injure qui ne convient qu'aux hommes. En effet,

Or deſſous ceſte robbe illuſtre & vénerable,
Il avoit un jupon, non celuy de Conſtable;
Mais un qui pour un temps ſuivit l'arriere-ban,
Quand en premiere nopce il ſervit de caban
Au croniqueur Turpin, lors que par la campagne
Il portoit l'arbaleſtre au bon Roy Charlemagne.

Pour

REMARQUES.

dans cette même Satire, il ſe ſert du mot de *Canaille*, en parlant des hommes: vers 403. *Qui vouloit mettre barre entre cette canaille.*

Vers 200. *Il avoit un jupon, non celui de Conſtable.*] Le Sr. de Sygognes commence ainſi une de ſes Epîtres en Coq-à-l'aſne:

Il n'eſt rien plus beau ny plus ſtable,
Qu'un teint de juppe de Conſtable.

Le *Jupon* étoit une eſpèce de grand pourpoint, ou de petit juſtaucorps, qui avoit de longues baſques. *Furetiere.* On l'appeloit auſſi, *Jupe*, que Monet définit, une eſpece de hoqueton, ou Saïe ample, ondoyant & volant. Il faut que cet habillement fût une marque de diſtinction: témoin ce que nôtre Auteur ajoute, que ce *Jupon*, n'étoit pas *celui de Conſtable*; témoin auſſi ce paſſage de Rabelais, L, 5. ch. 12. *Frere Jean impatient de ce qu'avoit deſduit Grippeminaud, diſt: Hau, Monſieur le Diable* engipponné! *comment veux-tu qu'il reſponde d'ung cas lequel il ignore?* Il l'appelle *engipponné*, à cauſe du *Jupon* que portoit Grippeminaud, Archiduc des Chats-fourrez, ou Gens de chicane. Moliere nous en fournit une autre preuve dans ſon Tartuffe, Acte 5. ſc. 4. où l'on dit à Mr. Loyal:

Vous pourriez bien ici, ſur vôtre noi-
Jupon,
Monſieur l'huiſſier à verge, attirer le bâton.

L'Auteur du *Moyen de parvenir*, contemporain de Regnier, a dit dans ſon dernier chapitre: *J'ai quaſi juré comme un Conneſtable, & pris Dieu par tout.*

Quoique dans la baſſe-Latinité on ait dit *Conſtabularius*, on n'a jamais dit en François, *Conſtable*, pour *Conneſtable.* Regnier & Sygognes, Satiriques contemporains, ſont, à mon avis, les ſeuls qui ayent employé ce mot, en le joignant à celui de *Jupon*, ou de *Jupe:* ce qui peut donner lieu à une conjecture aſſez ſinguliere; ſavoir, que quelqu'un de la Maiſon illuſtre des *Conſtabili* de Ferrare, en François *Conſtalle*, ayant inventé cette ſorte d'habillement, lui auroit donné ſon nom. C'eſt ainſi qu'on a appelé en France les *Brandebourgs*, & les *Roquelaures*, du nom de leurs Inventeurs.

Vers 202. ——— *Il ſervit de caban.*] Eſpèce de manteau avec des manches. Ménage fait venir ce mot de *Cappa.* Le Caporali, Tercet 56.

Il ſaio che s'allaccia à la man deſtra,
Già fù gaban di Monſignor Turpino,
Che portava al Rè Carlo la Baleſtra.

Vers 203. *Au croniqueur Turpin, lorſqu'* &c.] Turpin, Archevêque de Rheims,

Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou, ſoye, ou lin,
Il faut en devinaille eſtre maiſtre Gonin.
Sa ceinture honorable, ainſi que ſes jartieres,
Furent d'un drap du Seau, mais j'entends des lizieres,
Qui ſur maint Couſturier joüerent maint rollet,
Mais pour l'heure préſente ils ſangloient le mulet.
Un mouchoir & des gands, avecq' ignominie,
Ainſi que des larrons, pendus en compagnie,

Lui

REMARQUES.

accompagna Charlemagne dans la plûpart de ſes voyages ; &, ſelon Trithême, il écrivit l'hiſtoire de cet Empereur, en deux Livres. Dans la ſuite, un Ecrivain fabuleux & impoſteur emprunta le nom de Turpin, qu'il mit à la tête d'un Roman ridicule, auquel il donna le titre d'Hiſtoire de Charlemagne : ce qui a fait dire à Hottoman (*Franco-Gallia*, c. 5.) que c'eſt l'ouvrage d'un ignorant, qui a écrit des fables, & non pas une hiſtoire. Mr. Huet, (*Origine des Romans*) aſſure que le Livre des Faits de Charlemagne, attribué à l'Archevêque Turpin, lui eſt poſterieur de plus de 200 ans. Il y en a des éditions faites à Paris, en 1527. & en 1583.

Vers 205. *Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou ſoye, ou lin*, &c.] Le même Caporali, Tercet 57.

Non è foggia di Greco, ò di Latino,
Fù cotton, fù velluto, è poi fù raſo,
Et horà è più ſottil che l'ormeſino.

Vers 206. *Il faut en devinaille eſtre maiſtre Gonin.*] Brantome, ſur la fin du premier volume de ſes Dames galantes, parle d'un *Maitre Gonin*, fameux Magicien, ou ſoi-diſant tel, qui par des tours merveilleux de ſon art, divertiſſoit la Cour de François Premier. Un autre *Maitre Gonin*, petit-fils du précedent, mais beaucoup moins habile, ſi l'on en croit Brantome, vivoit ſous Charles IX. Delrio, Tome 2. de ſes Diſquiſitions magiques, en raporte un Fait, par où, s'il étoit veritable, il paroitroit que le petit-fils ne cedoit en rien au grand-pere.

Vers 208. *Furent d'un drap du Seau.*] Ainſi nommé d'une petite ville, appellée *Le Seau*, dans le Berri. C'eſt un gros drap dont l'uſage eſt fort bon ; mais les draps de Languedoc ont prévalu ſur les draps du Seau.

Même vers. —— *Mais j'entends des lizieres.*] *De lizieres*, dans toutes les éditions avant 1642.

Vers 209. *Qui ſur maint Couſturier.*] *Qui chez maint*, édition de 1642. & ſuivantes.

Vers 210. —— *Ils ſangloient le mulet.*] Elles : la ceinture & les jartieres.

Lui pendoient au coſté, qui ſembloient, en lambeaux,
Crier, en ſe mocquant: vieux linges, vieux drapeaux!
De l'autre, brimballoit une clef fort honneſte,
Qui tire à ſa cordelle une noix d'arbaleſte.
Ainſi ce perſonnage, en magnifique arroy,
Marchant *pedetentim*, s'en vint juſques à moy,
Qui ſentis à ſon nez, à ſes levres décloſes,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roſes.
Il me parle Latin, il allegue, il diſcourt,
Il reforme à ſon pied les humeurs de la Court:
Qu'il a pour enſeigner, une belle maniere,
Qu'en ſon globe il a veu la matiere premiere;
Qu' Epicure eſt yvrongne, Hypocrate un bourreau,
Que Bartole & Jaſon ignorent le barreau;

Que

REMARQUES.

Vers 214. —— *Vieux linges, vieux drapeaux.*] C'eſt le cri des Revendeuſes, qui cherchent à acheter de vieilles hardes, de vieux chiffons.

Vers 218. *Marchant* pedetentim.] Mot Latin: *pié-à-pié, tout doucement.* Ce mot avoit auſſi été employé par le Caporali, dans le portrait de ſon Pedant, Tercet 38.

Pedetentin s'accoſta al dotto Scrinio.

Il eſt viſible que le Poëte Italien, & le Poëte François, ont penſé à l'alluſion que fait ce mot à celui de *Pedant.*

Vers 220. *Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roſes.*] Regnier a emprunté, cette expreſſion proverbiale de Rabelais, L. 1. c. 1. *Un ... joly, petit, moiſy Livret, plus, mais non mieux ſentant que roſes.*

Vers 223. *Qu'il a, pour enſeigner,* &c.] Mr. Deſpreaux a cité ces douze vers, comme un beau portrait du Pedant. C'eſt dans ſa cinquieme Refl. crit. ſur Longin.

Vers 224. *Qu'en ſon globe il a veu la matiere premiere.*] Le même Caporali, Tercet 40.

E qui divien perito, e qui ſi ſtima
Haver leggendo certi commentari
Veduta ignuda la materia prima.

Que Virgile eſt paſſable, encor' qu'en quelques pages
Il meritaſt au Louvre eſtre chifflé des Pages ;
Que Pline eſt inégal, Terence un peu joly :
Mais ſur tout il eſtime un langage poly.
Ainſi ſur chaſque Autheur il trouve dequoy mordre.
L'un n'a point de raiſon, & l'autre n'a point d'ordre ;
L'autre avorte avant temps des œuvres qu'il conçoit.
Or' il vous prend Macrobe, & luy donne le foit.
Ciceron, il s'en taiſt, d'autant que l'on le crie
Le pain quotidien de la Pédanterie.
Quant à ſon jugement, il eſt plus que parfait,
Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait.
Par hazard diſputant, ſi quelqu'un luy replique,
Et qu'il ſoit à *quia* : Vous eſtes herétique,

Ou

REMARQUES.

Vers 228. *Il meritaſt au Louvre eſtre chifflé des Pages.*] Le même, Tercet 42.

Studia à ſtaffetta il teſto d'Hippocrate,
E in quanto al ſuo giuditio in molti paſſi
Ei mertarebbe haver le ſtaffilate.

Vers 229. *Que Pline eſt inégal, Terence un peu joly.*] Le même, Tercet 44.

Ogni buono ſcrittor Latino affrappa,
Hor nota Plinio, hor nota Juvenale,
Hor la vuol con Macrobio à ſpada, e cappa.

Vers 230. *Mais ſur tout il eſtime un langage poly.*] Le même, au Tercet 45.
Gli piaccion molto le lettre polite, &c.
Boileau, Satire 3. v. 183.
A mon gré, le Corneille eſt joli quelquefois.
En verité pour moi, j'aime le beau François.

Vers 234. *Or' il vous prend Macrobe.*] *Or'* pour *Ore*, ou *Ores*, *maintenant.*

Vers 239. *Par hazard diſputant*, &c.] Le Caporali, Tercet 43.

Hor con gli amici diſputando ſtaſſi,
E ſe per caſo in qualche dubbio incappa,
Dice : ſon luoghi heretici, io gli hò caſſi.

Vers 240. ——— *Vous eſtes herétique,*
Ou pour le moins fauteur.]
Accuſation fort ordinaire en ce temps-là, depuis l'introduction du Calviniſme.

Ou pour le moins fauteur; ou, Vous ne ſçavez point
Ce qu'en mon manuſcrit j'ay noté ſur ce point.
Comme il n'eſt rien de ſimple, auſſi rien n'eſt durable.
De pauvre on devient riche, & d'heureux miſerable.
Tout ſe change: qui fiſt qu'on changea de diſcours.
Apres maint entretien, maints tours, & maints retours,
Un valet, ſe levant le chapeau de la teſte,
Nous vint dire tout haut que la ſouppe eſtoit preſte.
Je cogneu qu'il eſt vray ce qu' Homere en eſcrit,
Qu'il n'eſt rien qui ſi fort nous reſveille l'eſprit;
Car j'eus, au ſon des plats, l'ame plus alterée,
Que ne l'auroit un chien au ſon de la curée.
Mais comme un jour d'hyver où le Soleil reluit,
Ma joye en moins d'un rien comme un éclair s'enfuit;

Et

REMARQUES.

Vers 248. —— *Que la ſouppe étoit preſte.*] On ſervoit alors la ſoupe au repas du ſoir: uſage que l'on ne pratique plus depuis long tems. *Cæna*, au contraire, qui ſignifie le *Soupé*, ſignifioit, ſelon Feſtus, le dîné chez les Anciens.

Vers 249. —— *Ce qu' Homere en eſcrit.*] Rien, ce me ſemble, ne revient mieux dans tout Homere, au ſens de ce vers, que l'endroit du 19. Livre de l'Iliade, depuis le 155. juſqu'au 170. vers, où Ulyſſe, voyant Achille preſt à mener les Grecs au combat, lui repréſente qu'il n'eſt point à propos de les y mener à jeun; parceque, dit-il, le pain & le vin, μᾶζά τε καὶ οἶνος ἐπὴν ἀλκὴν. Regnier interprète lui-même *réveiller l'ame*, par *réveiller l'eſprit*; & c'eſt le ſens des mots θῆτορ & θυμὸς, au 9. de l'Iliade, vers 701. Et dans l'Odyſſée, ſoit au 5. Livre, vers 95. ſoit au 14. vers 111. Ulyſſe dit encore merveille ſur le boire & ſur le manger, vers 215. & ſuivans, du VII. de l'Odyſſée.

Vers 253. *Mais comme un jour d'hyver.*] Dans toutes les éditions on liſoit: *Mais comme un jour d'Eſté.* Il eſt viſible que l'Auteur, ou les Imprimeurs avoient mis ici *l'Eſté* pour *l'Hyver:* faute qui s'étant gliſſée

Et le Ciel, qui des dents me rid à la pareille,
Me bailla gentiment le liévre par l'oreille.
Et comme en une montre, où les paſſe-volans,
Pour ſe monſtrer ſoldats, ſont les plus inſolens:
Ainſi, parmy ces gens, un gros vallet d'eſtable,
Glorieux de porter les plats deſſus la table,
D'un nez de Majordome, & qui morgue la faim,
Entra, ſerviette au bras, & fricaſſée en main;
Et ſans reſpect du lieu, du Docteur, ny des ſauſſes,
Heurtant table & treteaux, verſa tout ſur mes chauſſes.
On le tance, il s'excuſe; & moy tout réſolu,
Puis qu'à mon dam le Ciel l'avoit ainſi voulu,
Je tourne en raillerie un ſi faſcheux miſtere:
De ſorte que Monſieur m'obligea de s'en taire.
Sur ce point on ſe lave, & chacun en ſon rang,
Se met dans une chaire, ou s'aſſied ſur un banc,
Suivant ou ſon merite, ou ſa charge, ou ſa race.
Des niais, ſans prier, je me mets en la place,

Où

REMARQUES.

dans la premiere édition de 1608. s'eſt répandue dans toutes les éditions poſterieures.

Vers 256. *Me bailla gentiment le liévre par l'oreille.*] *Rire des dens*, c'eſt *ſe mocquer*. *Bailler le liévre par l'oreille*, ſignifie, faire ſemblant de donner une choſe, & l'ôter en même tems.

Vers 270. *Se met dans une chaire.*] Dans l'édition de 1642, & ſuivantes, on a mis *chaiſe*, qui eſt le terme nouveau.

Vers 272. *Des niais, ſans prier*, &c.] *La place des niais*, la meilleure place.

Où j'eſtois réſolu, faiſant autant que trois,
De boire & de manger, comme aux veilles des Rois;
Mais à ſi beau deſſein défaillant la matiere,
Je fus en fin contraint de ronger ma littiere:
Comme un aſne affamé qui n'a chardons ny foin,
N'ayant pour lors dequoy me ſaouler au beſoin.
Or entre tous ceux-là qui ſe mirent à table,
Il n'en eſtoit pas un qui ne fuſt remarquable,
Et qui, ſans eſplucher, n'avallaſt l'Eperlan.
L'un, en titre d'office exerçoit un berlan:
L'autre eſtoit des ſuivants de Madame Lipée,
Et l'autre, Chevalier de la petite eſpée;
Et le plus ſainct d'entr'eux (ſauf le droict du cordeau)
Vivoit au cabaret, pour mourir au bordeau.

En

REMARQUES.

Vers 280. *Il n'en eſtoit pas un.*] 1642, & ſuivantes: *Il ne s'en trouva point.*

Vers 281. *Et qui, ſans eſplucher, n'avallaſt l'Eperlan.*] *Eperlan*, petit poiſſon de mer, ainſi nommé, ſelon Nicot, à cauſe de ſa blancheur, qui imite celle de la perle. *Avaler l'eperlan*, ſignifie manger goulument, avaler les morceaux tout entiers, ſans éplûcher & ſans mâcher.

Vers 283. *L'un eſtoit des ſuivants de Madame Lipée.*] Un Paraſite.

Vers 284. *Et l'autre, Chevalier de la petite eſpée.*] Un Filou, un Coupeur de bourſes; parceque les Filoux ſe ſervent de Couteaux pour couper les bourſes. Oudin, dans ſon Dictionaire, au mot *Epée*, dit: *Compagnon, Eſtafier, Gentilhomme, Officier, de la courte eſpée.* 1. *Taglia-borſe.* Le même Oudin, dans ſon Dictionaire François-Eſpagnol, & dans ſes *Curioſitez Françoiſes*, aux mots *Eſpée* & *Gentil-homme*, marque en termes exprès, que c'eſt un Proverbe vulgaire.

En forme d'Eſchiquier les plats rangez ſur table,
N'avoient ny le maintien, ny la grace accoſtable;
Et bien que nos diſneurs mangeaſſent en Sergens,
La viande pourtant ne prioit point les gens.
Mon Docteur de Meneſtre, en ſa mine alterée,
Avoit deux fois autant de mains que Briarée;
Et n'eſtoit, quel qu'il fuſt, morceau dedans le plat,
Qui des yeux & des mains n'euſt un eſcheq & mat.

D'où

REMARQUES.

Vers 291. *Mon Docteur de Meneſtre.*] Le mot Italien, *Mineſtra*, ſignifie une Soupe: d'où nous avons fait le Proverbe, *un Docteur de Meneſtre.*

L'ingrat époux lui fit tâter
D'une Meneſtre empoiſonnée.

Scarron, Satire contre un nommé Baron.

Ce vers 291. & les 27. ſuivans, ſont copiez d'une autre Piéce du même Caporali, intitulée, *Sopra la Corte.* part. 1. Tercets:

79. *Mà il caſo è che, s'incontro havea Pompeo,*
O il venerabil Coſta, ch'à la menſa,
Havean più braccie, e man, che Briareo.....
81. *Jo rimaſi tal volta ſtupefatto,*
Che ſempre ch'addocchiai qualche boccone,
Un dì lor mi gli dava ſcacco matto.
82. *Si ch'all'hor m'accors' io, Meſſer Trifone,*
Che nella cotta, e nella cruda, il vitio
Della carne ci dà gran tentatione ....
85. *Ecco di brodo piene le ſcudelle,*
Dove non ſeppi mai d'unto, ò di graſſo
Con l'Aſtrolabio in man trovar due ſtelle.
86. *S'io foſſi ſtato à quel naval fracaſſo,*
Qual' hebbe il Turco, io potrei ſomigliare
La mia ſcudella al Golfo di Patraſſo.
87. *Però ch'in eſſa ſi vedeano andare*
A gala i corpi de le moſche leſſe,
E i converſi in carbon, legni del mare.
88. *Quì, Trifon, ſe per caſo alcun diceſſe,*
Che la comparation non giſſe à ſeſto,
E ch'io foſſi obligato a l'intereſſe:
89. *Dite, che legga Homero, ove in un teſto*
Fà una comparation di certe moſche,
Nè forſe calza ben, ſi come in queſto.
90. *Mà laſciam le queſtion dubbioſe, e foſche,*
Hor che ſiamo à Tinel, &c.

Vers 292. *Avoit deux fois autant de mains que Briarée.*] Geant d'une énorme grandeur, à qui les Poëtes ont donné cent bras & cinquante ventres. Sorel, dans le banquet des Dieux, inſeré au 3. Livre de ſon Berger extravagant, donne ingénieuſément à ces Dieux Briarée pour échanſon.

D'où j'aprins, en la cuitte, auſſi bien qu'en la cruë,
Que l'ame ſe laiſſoit piper comme une gruë:
Et qu'aux plats, comme au lict, avec lubricité,
Le péché de la chair tentoit l'humanité.
Devant moy juſtement on plante un grand potage
D'où les mouſches à jeun ſe ſauvoient à la nage:
Le broüet eſtoit maigre, & n'eſt Noſtradamus,
Qui, l'Aſtrolabe en main, ne demeuraſt camus,
Si par galenterie, ou par ſottiſe expreſſe,
Il y penſoit trouver un eſtoile de greſſe.
Pour moy, ſi j'euſſe eſté ſur la mer de Levant,
Où le vieux Louchaly fendit ſi bien le vent,

Quand

REMARQUES.

Vers 301. —— *Et n'eſt Noſtradamus,*
Qui, l'Aſtrolabe en main, &c.] L'Aſtrolabe eſt un Inſtrument de Mathématique, propre à obſerver les Aſtres, & qui convient à un Aſtrologue, comme Michel Noſtradamus.

Vers 305. *Pour moy, ſi j'euſſe eſté ſur la mer de Levant*, &c.] Comparaiſon magnifique d'un potage avec le Golfe de Lépante, où l'Armée navale des Chrétiens conféderez, remporta une célebre victoire ſur les Infidèles, le 7. d'Octobre, 1571. Du Bartas a fait ſur cette victoire, un Poëme François, intitulé *Lépanthe*; traduit d'un Poëme Latin de Jacques VI. Roi d'Ecoſſe.

Vers 306. *Où le vieux Louchali fendit ſi bien le vent.*] *Louchali*, *Vecchiali*, *Ochiali*, ou *Uluzzali*; (car on trouve ce nom écrit de ces quatre manieres) fameux Corſaire, Rénégat, natif de Calabre en Italie. Dez ſa jeuneſſe, il avoit été fait eſclave par les Turcs, & avoit renoncé au Chriſtianiſme, pour recouvrer ſa liberté. Il parvint à la Vice-Royauté d'Alger, & amaſſa de grandes richeſſes. On l'appeloit ordinairement *Le vieux Louchali*. Pendant la guerre de Chypre, *Louchali* ſe joignit à l'armée navale des Infidèles, & commanda l'aile gauche à la bataille de Lépante. Durant le combat, *Louchali* prit le large pour venir charger la flotte Chrétienne par derriere & dans les flancs; mais ayant appris la mort de Haly, Chef de la flotte des Otthomans, il s'enfuit à toutes rames, ſuivi de trente-deux galeres. C'eſt pour-

Quand Sainct Marc s'habilla des enſeignes de Trace;
Je la comparerois au Golphe de Patraſſe:
Pource qu'on y voyoit, en mille & mille parts,
Les moûches qui flottoient en guiſe de Soldarts,
Qui morts, ſembloient encor', dans les ondes ſalées,
Embraſſer les charbons des Galeres bruſlées.
J'oy, ce ſemble, quelqu'un de ces nouveaux Docteurs,
Qui d'eſtoc & de taille eſtrillent les autheurs,
Dire que ceſte exemple eſt fort mal aſſortie.
Homere, & non pas moy, t'en doit la garentie,

Qui

REMARQUES.

quoy Regnier dit que *Louchali fendit ſi bien le vent*; avec d'autant plus de raiſon, que le vent étoit devenu contraire à l'armée navale des Turcs, dès le commencement du combat.

Vers 307. *Quand Saint Marc s'habilla des enſeignes de Trace.*] Selim II. Empereur des Turcs, ayant réſolu de faire la conquête de l'Iſle de Chypre qui appartenoit aux Vénitiens, leur déclara la guerre en 1570. Les Venitiens armèrent pour leur déffenſe, & oppoſerent aux Infidèles une puiſſante Ligue, formée par le Pape, avec tous les princes d'Italie, & le Roi d'Eſpagne. Les Turcs ſe rendirent maitres de Chypre, mais ils perdirent la bataille de Lépante, où la flotte Chrétienne, armée pour la défenſe des Venitiens, remporta la victoire. Les enſeignes & étendarts des Turcs furent portez à Venize, dans l'Egliſe de St. Marc, Patron de la ville & de la Republique. La *Thrace* etoit autrefois cette grande Province, que nous appelons aujourdhui *Romanie*, où eſt la ville de Conſtantinople, Capitale de l'Empire des Turcs.

Vers 308. *Je la comparerois au Golphe de Patraſſe.*] Le Golphe de *Patraſſe*, ou *Patras*, eſt le Golphe de Lépante. Ce Golphe prend ſon nom de la ville de *Patrazzo* dans la Morée; & de la ville de *Lépante* dans l'Achaïe: leſquelles ſont ſituées ſur ce Golphe. C'eſt dans le même endroit, que Céſar Auguſte defit Marc Antoine & la Reine Cléopatre, à la fameuſe bataille d'Actium, qui décida de l'Empire Romain.

Vers 315. *Dire que ceſte exemple.*] Ce dernier mot eſt à preſent du genre maſculin.

Qui dedans ſes eſcrits, en de certains effets,
Les compare peut-eſtre auſſi mal que je faits.
Mais retournons à table, où l'eſclanche en cervelle,
Des dents & du chalan ſéparoit la querelle;
Et ſur la nappe allant de quartier en quartier,
Plus dru qu'une navette au travers d'un meſtier,
Gliſſoit de main en main, où ſans perdre advantage,
Ebréchant le couſteau, teſmoignoit ſon courage:
Et durant que Brebis elle fut parmy nous,
Elle ſceut bravement ſe deffendre des loups;
Et de ſe conſerver elle miſt ſi bon ordre,
Que morte de vieilleſſe elle ne ſçavoit mordre.
A quoy, gloutton oyſeau, du ventre renaiſſant
Du fils du bon Japet, te vas-tu repaiſſant? Aſſez,

REMARQUES.

Vers 318. *Les compare peut-eſtre auſſi mal que je faits.*] Homere employe ſouvent les Mouches dans ſes Comparaiſons: Iliade, L. 4. L. 16. L. 17. L. 19. &c. Regnier n'eſt pas le ſeul Critique qui l'en ait repris. On peut voir ce qu'en a dit M. l'Abbé Terraſſon, dans ſa Diſſertation critique ſur l'Iliade, Part. 4. c. 5. Mais il faut voir auſſi ce qu'en a écrit Madame Dacier, pour juſtifier ce grand Poëte.

Vers 319. —— *Où l'eſclanche en cervelle, Des dents & du chalan ſéparoit la querelle.*] *L'éclanche en cervelle*; c'eſt à dire, en mauvaiſe humeur, ou fort dure; ou bien, l'éclanche en mouvement, & paſſant de main en main, ſuſpendoit la querelle des dents & du Chalan; c'eſt à dire, la peine qu'on avoit à mâcher le pain Chalan, qui etoit fort dur. On appelle à Paris *Pain chalan*, une ſorte de pain groſſier.

Vers 328. —— *Elle ne ſçavoit mordre.*] *Elle ne ſçauroit*, dans toutes les éditions, avant celle de 1642.

330. —— *Du fils du bon Japet, te vas-tu repaiſſant?*] Prométhée, fils de Japet, fut enchainé ſur le mont Caucaſe, par ordre de Jupiter; & tous les jours un Aigle lui venoit manger le foye, qui recroiſſoit la nuit.

Aſſez, & trop long temps, ſon poulmon tu gourmandes.
La faim ſe renouvelle au change des viandes.
Laiſſant là ce larron, vien icy deſormais,
Où la tripaille eſt fritte en cent ſortes de mets.
Or durant ce feſtin Damoyſelle Famine,
Avec ſon nez étique, & ſa mourante mine,
Ainſi que la Cherté par Edict l'ordonna,
Faiſoit un beau diſcours deſſus la Lezina;
Et nous torchant le bec, alléguoit Symonide,
Qui dict, pour eſtre ſain, qu'il faut maſcher à vuide.
Au reſte, à manger peu, Monſieur beuvoit d'autant,
Du vin qu'à la taverne on ne payoit contant;
Et ſe faſchoit qu'un Jean, bleſſé de la Logique,
Luy barboüilloit l'eſprit d'un *ergo* Sophiſtique.

Eſmiant,

REMARQUES.

Vers 338. *Faiſoit un beau diſcours deſſus la Lezina.*] Alluſion à un ouvrage plaiſant, compoſé en Italien, vers la fin du ſeizieme ſiécle, & intitulé, *Della famoſiſſima Compagnia della Lezina, Dialogo, Capitoli*, &c. par un nommé *Vialardi*. L'Auteur de cette plaiſanterie feint l'etabliſſement d'une Compagnie compoſée de pluſieurs officiers, dont les noms & les emplois ſont conformes à leur Inſtitut; & le but de cet établiſſement eſt l'épargne la plus ſordide. Il y a des ſtatuts qui portent la Lezine au plus haut point de rafinement; juſqu'à ordonner de porter la même chemiſe auſſi long tems que l'Empereur Auguſte étoit à recevoir des Lettres d'Egypte, c'eſt à dire 45 jours; de ne point jetter de ſable ſur les Lettres fraichement écrites, afin de diminuer d'autant le port de la Lettre; (*Ricordi* 16. & 41.) & pluſieurs autres pratiques ſemblables.

On a fait auſſi en Italien *la Contra-Lezina*, & une Comédie intitulée *Le Nozze d'Antilezina*, ouvrage traduit en François, & imprimé à Paris chez Saugrain, en 1604. in 12.

Vers 339. —— *Alléguoit Symonide.*] Ecrivez *Simonide*. C'etoit un Poëte lyrique Grec.

Vers 343. *Et ſe faſchoit qu'un Jean, bleſſé de la Logique,*

Eſmiant, quant à moy, du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on diſoit doucet je m'accordois:
Leur voyant de piot la cervelle eſchauffée,
De peur, comme l'on dict, de courroucer la Fée.
Mais à tant d'accidents l'un ſur l'autre amaſſez,
Sçachant qu'il en falloit payer les pots caſſez,
De rage, ſans parler, je m'en mordois la levre;
Et n'eſt Job, de deſpit, qui n'en euſt pris la chevre.
Car un limier boiteux, de galles damaſſé,
Qu'on avoit d'huile chaude & de ſouffre graiſſé:
Ainſi comme un verrat enveloppé de fange,
Quand ſous le corcelet la craſſe luy demange,
Se bouchonne par tout: de meſme en pareil cas
Ce rongneux Las-d'aller ſe frottoit à mes bas;

Et

REMARQUES.

Luy barbouilloit l'eſprit d'un ergo *ſophiſtique.*] Le *Monſieur* dans cette Satire, eſt celui qui donne à manger. *Jean* eſt ce *Suivant de Madame Lipée*, c'eſt à dire, un Paraſite. Comme tous les convives ſont caracteriſez, le caractere de ce *Jean* étoit de faire le Raiſonneur, le Dialecticien; & c'eſt dequoi ſe plaint le *Monſieur*, qui ne pouvant ſoudre les argumens de cet *Ergoteur*, appele le Pédant à ſon ſecours, dans le vers 364.

Vers 348.——— *De courroucer la Fée.*] On dit en proverbe, *qu'il ne faut pas courroucer la Fée*; & ce proverbe s'explique par cet autre: *Il ne faut pas réveiller le chat qui dort*; c'eſt à dire, qu'il faut laiſſer en repos ceux qui nous peuvent faire du mal.

Vers 356. *Quand ſous le corcelet.*] Le *corſelet* figurément eſt pris pour le ventre, comme l'armet, ou le caſque, pour la tête: le contenant pour le contenu. La boue, dans laquelle les pourceaux ont coutume de ſe veautrer, fait ſur eux une eſpèce de Corſelet, ou de cuiraſſe.

Vers 358. *Ce rongneux Las-d'aller.*] *Las-d'aller* eſt un Subſtantif, terme populaire: *Ce Las-d'aller rogneux. Las-d'aller*, dans

Et fuſt pour eſtriller ſes galles & ſes crottes,
De ſa grace il graiſſa mes chauſſes pour mes bottes,
En ſi digne façon, que le frippier Martin,
Avec ſa malle-tache, y perdroit ſon Latin.
Ainſi qu'en ce deſpit le ſang m'eſchauffoit l'ame,
Le Monſieur, ſon pédant à ſon aide reclame,

Pour

REMARQUES.

Rabelais, Liv. 1. ch. 38. & 45. eſt un des ſix Pelerins que Gargantua mangea en Salade.

Dans la Paſſion à perſonages, fol. 139. Nachor dit au Valet Maucourant:

——*ça haut, ſaoul-d'aller,*
Maucourant, vien bientoſt parler
A Monſeigneur.

Vers 359. *Et fuſt pour eſtriller.*] *Et voulant étriller*, ou bien, *Et ſoit qu'il voulût étriller.*

Vers 361. —— *Que le Fripier Martin,*
Avec ſa male-tache, y perdroit ſon Latin.]

Furetiere, au mot *male-boſſe*, lit

——*Et le Fripier Martin,*
Avec ſa male boſſe, y perdroit ſon Latin.

D'où il s'enſuivroit que Regnier auroit entendu parler d'un Fripier boſſu nommé Martin: ce qui rend le vers plus intelligible qu'il n'eſt, lors qu'on dit, *male-tache.* Mais comme vraiſemblement Furetiere a cité de mémoire cet endroit, ſon exemple ne nous autoriſe pas à ſubſtituer *male-boſſe*, à *male-tache*, qu'on lit dans toutes les éditions. Il eſt vrai qu'au lieu de *ſa male-tache*, il faudroit, que tout au contraire il y eût, *avec ſon ſecret pour lever la male-tache.* Mais on peut ſauver le contre-ſens, en raportant le pronom *ſa*, non pas à *Fripier*, mais à limier; en ſorte que *ſa male-tache* ſoit la male-tache du limier, c'eſt à dire, la male-tache que le limier a faite: comme en ce vers de la Satire 17.

La playe de vos yeux eſt toujours incurable:

La playe de vos yeux, ſignifie la playe que vos yeux ont faite. Du tems de Regnier on diſoit abſolument *la Male-tache*, pour ſignifier le Fripier, ou le Dégraiſſeur, qui le voit les taches: témoin cette Strophe de la Satire de Sigogne, contre le pourpoint d'un Courtiſan:

Maintefois le maiſtre bravache
Euſt appelé la Male-tache,
Pour ce vieux chiffon dégreſſer;
Mais faute d'un qui luy ſuccede,
Il n'y a point eu de remede
Que ſon dos l'ait voulu laiſſer.

Et la Satire ſur le bas de ſoye d'un Courtiſan, par le Sr. de la Ronce:

Elles te firent mainte tache,
Où le Crieur de male-tache
A bien perdu tout ſon Latin.

Vers 364. *Le Monſieur, ſon pedant à ſon aide réclame.*] Voyez la Note ſur le vers 343.

Pour ſoudre l'argument; quand d'un ſçavant parler,
Il eſt, qui fait la mouë aux chimeres en l'air.
Le pédant, tout fumeux de vin & de doctrine,
Reſpond, Dieu ſçait comment. Le bon Jean ſe mutine;
Et ſembloit que la gloire, en ce gentil aſſaut,
Fuſt à qui parleroit, non pas mieux, mais plus haut.
Ne croyez, en parlant, que l'un ou l'autre dorme.
Comment! voſtre argument, diſt l'un, n'eſt pas en forme.
L'autre, tout hors du ſens: mais c'eſt vous, malautru,
Qui faites le ſçavant, & n'eſtes pas congru:
L'autre: Monſieur le ſot, je vous feray bien taire:
Quoy? comment, eſt-ce ainſi qu'on frape Deſpautere?
Quelle incongruité! vous mentez par les dents.
Mais vous. Ainſi ces gens à ſe picquer ardents,

S'en

REMARQUES.

Vers 368. —— *Le bon Jean ſe mutine.*] L'homme bleſſé de la Logique, *le faiſeur d'Argumens.*

Vers 372. *Comment! voſtre argument, diſt l'un*, &c.] C'eſt le Pédant qui parle. Il faut remarquer le Dialogue, dans ce vers & dans les ſix vers ſuivans.

Vers 376. —— *Eſt ce ainſi qu'on frape Deſpautere?*] Le Pédant reproche à l'autre, qu'il *frape Deſpautere*; c'eſt à dire, qu'il pèche contre les régles de la Grammaire: comme on diſoit autrefois, *donner un ſouflet à Ronſard*, quand on péchoit contre la pureté du langage. Ménage dans ſa Requête des Dictionaires:

Si bien que les petits Grimauds
Ne rencontrant point tous ces mots,
Suivant notre ordre Alphabetique,
Qui retient l'ortographe antique;
Entrent auſſi-tôt en courroux,
Et lors nous frapent à grands coups,
Souffletant le Dictionnaire,
Auſſi bien que le Deſpautere.

Jean **Deſpautere**, célebre Grammairien, mourut en 1520. Il a compoſé des Livres de Grammaire fort-uſitez dans les Colléges.

S'en vindrent du parler, à tic tac, torche, lorgne,
Qui, caſſe le muſeau; qui, ſon rival éborgne;
Qui, jette un pain, un plat, une aſſiette, un couteau;
Qui, pour une rondache, empoigne un eſcabeau.
L'un faict plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il n'oſe.
Et penſe, en les voyant, voir la Metamorphoſe,
Où les Centaures ſaouz, au bourg Atracien,
Voulurent, chauds de reins, faire nopces de chien,
Et cornus du bon pere, encorner le Lapithe,
Qui leur fiſt à la fin enfiler la guerite,

Quand

REMARQUES.

Vers 379. *S'en vindrent du parler, à tic tac, torche, lorgne.*] Ces mots expriment le bruit que font pluſieurs coups donnez & reçus dans une émeute. *Torche lorgne*, ſignifie particulierement, *à tors & à travers.* Rabelais Livre 1. ch. 19. fait dire à Maitre Janotus de Bragmardo, à la fin de ſa harangue: *Mais nac petetin petetac, ticque, torche lorgne.* Le même au chap. 29. du Liv. 2. *En frapant torche lorgne deſſus le géant.* Et au L. 4. ch. 56. où Mr. le Duchat fait obſerver, que la plûpart de ces mots ſont pris de la célebre Chanſon du Muſicien Jannequin, intitulée *La Bataille ou deffaite des Suiſſes à la journée de Marignan.*

Vers 380. *Qui, caſſe le muſeau; qui* &c.] *L'un*, caſſe le muſeau; *l'autre* éborgne ſon rival, &c.

Vers 384. *Et penſe,*] Et je penſe.

Vers 385. *Où les Centaures ſaouz, au bourg Atracien* &c.] C'eſt ce Bourg de la Theſſalie, *Atrax*, ou *Atracia*, où les Lapithes & les Centaures ſe battirent, aux noces de Pirithoüs. Ovide a amplement décrit ce combat, au douzieme Livre de ſes Métamorphoſes.

Vers 387. *Et cornus du bon pere, encorner le Lapithe.*] Les cornes ayant paſſé de tout temps pour un ſymbole de force & de courage, Bacchus a été repréſenté cornu, parce que le vin donne de la force & du courage aux foibles, & aux poltrons. Le *bon pere*, dans ce vers, n'eſt autre que Bacchus. Ainſi, les Centaures, *cornus du bon pere*, & les Centaures, *animez par le vin*, ſont la même choſe. Horace apoſtrophant ſa bouteille, Ode 21. du 3. Livre, lui dit: *& addis cornua pauperi:* ce qu'Ovide, L. 1. *De Arte amandi*, a imité, lorſque parlant des effets du vin, il s'en explique en ces termes: *Tunc veniunt riſus, tunc pauper cornua ſumit.*

Même vers. *Encorner le Lapithe*]. Pirithoüs, Roi des Lapithes.

Quand avecque des plats, des treteaux, des tiſons,
Par force les chaſſant my-morts de ſes maiſons,
Il les fiſt gentiment, aprés la Tragédie,
De chevaux devenir gros aſnes d'Arcadie.
Nos gens en ce combat n'eſtoient moins inhumains,
Car chacun s'eſcrimoit & des pieds & des mains:
Et, comme eux, tous ſanglants en ces doctes alarmes,
La fureur aveuglée en main leur miſt des armes.
Le bon Jean crie au meurtre, & ce Docteur, harault.
Le Monſieur dict, tout-beau; l'on appelle Girault.
A ce nom, voyant l'homme, & ſa gentille trongne,
En mémoire auſſi toſt me tomba la Gaſcongne:
Je cours à mon manteau, je deſcends l'eſcalier,
Et laiſſe avec ſes gens Monſieur le Chevalier,
Qui vouloit mettre barre entre ceſte canaille.
Ainſi, ſans coup ferir, je ſors de la bataille,
Sans parler de flambeau, ny ſans faire autre bruit.
Croyez qu'il n'eſtoit pas, O nuict, jalouſe nuict:

Car

REMARQUES.

Vers 392. *De chevaux, devenir gros aſnes d'Arcadie.*] Les Centaures étoient moitié hommes, moitié chevaux.

Vers 396. *La fureur aveuglée en main leur miſt des armes.*] Virgile, Æneide 2. *Furor arma miniſtrat.*

Vers 402. —— *Monſieur le Chevalier.*] De la petite épée, duquel il eſt parlé dans le vers 284.

Vers 406. —— *O nuit, jalouſe nuict.*] C'eſt le commencement d'une Chanſon de Deſportes, oncle de Regnier. Voici

Car il ſembloit qu'on euſt aveuglé la nature;
Et faiſoit un noir brun d'auſſi bonne teinture,
Que jamais on en vit ſortir des Gobelins.
Argus pouvoit paſſer pour un des Quinze-vingts.
Qui pis-eſt, il pleuvoit d'une telle maniere,
Que les reins, par deſpit, me ſervoient de goutiere:
Et du haut des maiſons tomboit un tel dégout,
Que les chiens alterez pouvoient boire debout.
Alors me remettant ſur ma philoſophie,
Je trouve qu'en ce monde il eſt ſot qui ſe fie,
Et ſe laiſſe conduire; & quant aux Courtiſants,
Qui, doucets & gentilz, font tant les ſuffiſants,

Je

REMARQUES.

le premier couplet de cette Chanſon, qui a été long-tems en vogue; & dont l'air ſe chante encore aujourdhui:

O nuit, jalouſe nuit, contre moi conjurée,
Qui renflames le ciel de nouvelle clairté:
T'ay-je donc aujourdhuy tant de fois deſirée,
Pour être ſi contraire à ma felicité?

Furetiere dans ſon Roman Bourgeois, page 429. cite encore la même Chanſon, au ſujet d'une perſonne, fâchée d'être interrompue par l'arrivée de la nuit: *A ſon geſte & à ſon regard parut aſſez ſon mécontentement: ſans doute que dans ſon ame elle dit pluſieurs fois:* O nuit, jalouſe nuit!

Vers 409. *Que jamais on en vit ſortir des Gobelins.*] *Les Gobelins*, maiſon ſituée à l'extremité du Fauxbourg Saint Marcel, & bâtie par *Gobelin*, fameux Teinturier de la Ville de Rheims, ſous le regne de François I. L'Hotel des Gobelins apartient au Roi; & Mr. Colbert y établit en 1667. une Manufacture Royale des meubles de la Courone. Les eaux de la Riviere de Biévre qui y paſſe, ont, à ce qu'on prétend, une qualité particuliere pour la teinture des laines.

Vers 410. *Argus pouvoit paſſer pour un des Quinze-vingts.*] Pour un aveugle.

Je trouve, les mettant en meſme patenoſtre,
Que le plus ſot d'entr'eux eſt auſſi ſot qu'un autre.
Mais pource qu'eſtant là, je n'eſtois dans le grain,
Auſſi que mon manteau la nuict craint le ſerain:
Voyant que mon logis eſtoit loin, & peut eſtre
Qu'il pourroit en chemin changer d'air & de maiſtre;
Pour éviter la pluye, à l'abry de l'auvent,
J'allois doublant le pas, comme un qui fend le vent.
Quand bronchant lourdement en un mauvais paſſage,
Le Ciel me fiſt joüer un autre perſonnage:
Car heurtant une porte, en penſant m'accoter,
Ainſi qu'elle obeyt, je vins à culbuter;
Et s'ouvrant à mon heurt, je tombay ſur le ventre.
On demande que c'eſt: je me releve, j'entre;
Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuict,
Que les verroux graiſſez ne faiſoient aucun bruit,

Qu'on

REMARQUES.

Vers 421. —— *Je n'eſtois dans le grain.*] Je n'étois pas pas à mon aiſe: Métaphore empruntée des animaux que l'on nourrit de grain, & à qui on en donne plus qu'il ne leur en faut.

Vers 434. *Que les verroux graiſſez ne faiſoient aucun bruit.*] Tibulle, L. 1. Eleg. 7. v. 12.

Cardine nunc tacito vertere poſſe fores.

Horace, L. 1. Ode 25. dit au contraire, que la porte d'une vieille coquette, qui s'ouvroit autrefois ſi facilement, demeure à préſent toujours fermée:

—— *Amatque*
Janua limen,
Quæ prius multùm faciles movebat
Cardines.

Qu'on me rioit au nez, & qu'une chambriere
Vouloit monſtrer enſemble & cacher la lumiere:
Je ſuis, je le voy bien..... Je parle. L'on reſpond;
Où, ſans fleurs de bien-dire, ou d'autre art plus profond,
Nous tombaſmes d'accord. Le monde je contemple,
Et me trouve en un lieu de fort mauvais exemple.
Toutesfois il falloit, en ce plaiſant mal-heur,
Mettre, pour me ſauver, en danger mon honneur.
Puis donc que je ſuis là, & qu'il eſt pres d'une heure,
N'eſperant pour ce jour de fortune meilleure,
Je vous laiſſe en repos, juſques à quelques jours,
Que, ſans parler Phœbus, je feray le diſcours
De mon giſte, où penſant repoſer à mon aiſe,
Je tombé par mal-heur de la poiſle en la braiſe.

REMARQUES.

Vers 437. *Je ſuis, je le voy bien.....*] Le vers 440. ſert d'explication à celui-ci, dont le ſens eſt ſuſpendu: ce que j'ai marqué par des points..... Dans l'Edition de 1642. & dans les ſuivantes, on a mis: *J'y ſuis, je le vois bien.*

Vers 438. *Où ſans fleurs de bien-dire.*] 1616, 1617, 1625. *Où ſans fleurs du bien dire.*

Vers dernier. *Je tombé* ——] 1645. *Je tombay.* 1626, 1655, 1667. *Je tombe.*

SATYRE XI.*

SUITTE.

VOYEZ que c'eſt du monde, & des choſes humaines!
Tousjours à nouveaux maux naiſſent nouvelles peines;
Et ne m'ont les deſtins, à mon dam trop conſtans,
Jamais, après la pluye, envoyé le beau temps.
Eſtant né pour ſouffrir, ce qui me reconforte,
C'eſt que, ſans murmurer, la douleur je ſupporte;

Et

REMARQUES.

* C'eſt principalement au ſujet de cette Satire, que Mr. Deſpreaux avoit reproché à Regnier d'avoir proſtitué les Muſes :

Heureux! ſi moins hardi, dans ſes vers pleins de ſel;
Il n'avoit point trainé les Muſes au B.....
Et ſi du ſon hardi de ſes rimes cyniques,
Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.

Mais Mr. Deſpreaux pour ne point commettre la même faute qu'il reprochoit à Regnier, changea les deux premiers vers de cette maniere, tels qu'ils ſont dans le ſecond Chant de ſon Art Poëtique:

Heureux! ſi ſes diſcours, craints du chaſte Lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur.

Voyez les Remarques ſur ces vers de Mr. Deſpreaux.

Sans vouloir juſtifier Regnier ſur le choix du ſujet de cette Piéce, qui eſt extrèmement condamnable; on peut dire, que le vice y eſt peint avec des couleurs, bien capables d'en donner de l'horreur.

Cette Satire ne parut point dans l'edition de 1608. & fut imprimée dans celle de 1612.

Vers 2. *Tousjours à nouveaux maux naiſſent nouvelles peines.*] Le vers 203. de cette Satire eſt ſemblable à celui-ci. Martial, L. 1. Ep. 16.

Expectant curæque, catenatique labores.

Senéque,

——— *Finis alterius mali,*
Gradus eſt futuri.

Marot, Epitre à François I.

On dit bien vray: la mauvaiſe fortune
Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois, avecques elle, Sire.

Et tire ce bon-heur du mal-heur où je ſuis,
Que je fais, en riant, bon viſage aux ennuis:
Que le ciel affrontant, je nazarde la Lune,
Et voy, ſans me troubler, l'une & l'autre fortune.
Pour lors bien m'en vallut: car contre ces aſſauts,
Qui font, lors que j'y penſe, encor que je treſſauts:
Pétrarque, & ſon Remède, y perdant ſa rondache,
En euſt, de mariſſon, ploré comme une vache.
Outre que de l'object la puiſſance s'eſmeut,
Moy qui n'ay pas le nez d'eſtre Jean qui ne peut,
Il n'eſt mal dont le ſens la nature reſveille,
Qui Ribaut ne me priſt ailleurs que par l'oreille.
Entré doncq' que je fus en ce logis d'honneur,
Pour faire que d'abord on me traitte en Seigneur,
Et me rendre en amour d'autant plus agréable;
La bourſe deſliant, je mis piéce ſur table;

Et

REMARQUES.

Vers 8. *Que je fais en riant bon viſage aux ennuis.*] Martial,

Pars major lacrymas ridet, & intus habet.

Vers 13. *Pétrarque, & ſon Remède.*] Petrarque a fait un Traité, *De remediis bonæ & malæ fortunæ.*

Vers 16. —— *D'eſtre Jean qui ne peut.*] *Jean qui ne peut:* terme du Jeu de Tric-trac, détourné à un autre ſens.

Vers 17. *Il n'eſt mal dont le ſens la nature reſveille.*] *Il n'eſt mal:* l'Auteur appelle un *Mal*, ces tendres émotions qui *réveillent la nature.* Peut être l'Auteur avoit écrit: *Il n'eſt main*, au lieu de, *Il n'eſt mal:* expreſſion qui n'offre pas un ſens bien clair, ni bien déterminé. Mais un peu d'obſcurité ne convient pas mal à cet endroit; & il eſt certaines choſes qu'il ſied bien à un Commentateur d'ignorer.

Et guariſſant leur mal du premier appareil,
Je fis dans un eſcu reluire le Soleil.
De nuict deſſus leur front la joye eſtincelante,
Monſtroit en ſon midy que l'ame eſtoit contente.
Deſlors, pour me ſervir, chacun ſe tenoit preſt,
Et murmuroient tout bas: l'honneſte homme que c'eſt!
Toutes, à qui mieux mieux, s'efforçoient de me plaire.
L'on allume du feu, dont j'avois bien affaire.
Je m'aproche, me ſieds, & m'aidant au beſoing,
Ja tout apprivoiſé je mangeois ſur le poing.
Quand au flamber du feu, trois vieilles rechignées
Vinrent à pas contez, comme des airignées:
Chacune ſur le cul au foyer s'accropit,
Et ſembloient, ſe plaignant, marmoter par deſpit.
L'une, comme un fantoſme, affreuſement hardie,
Sembloit faire l'entrée en quelque Tragédie;

L'autre,

REMARQUES.

Vers 24. *Je fis dans un eſcu reluire le ſoleil.*] Du tems de Regnier, il y avoit des Ecus d'or, qu'on appeloit, *Ecus au ſoleil*; parce qu'ils avoient un petit ſoleil à huit rais.

Vers 32. *Ja tout apprivoisé je mangeois ſur le poing.*] Quand les oiſeaux de Fauconnerie mangent volontiers ſur le poing, c'eſt une marque qu'ils ſont entierement aſſurez, ou affaitez; c'eſt à dire, apprivoiſez. Pendant un tems, ç'a été la mode en France, parmi les gens du bel air, qui vouloient paſſer pour galans, *de porter tout le jour ſur le poin un éprevier, ſans propos*; Loys Guyon, diverſes Leçons, L. 2. ch. 5. & ce tems etoit celui de la jeuneſſe de Regnier.

Vers 34. ——— *Comme des airignées.*] On lit ainſi dans l'édition de 1613. Il y a, *érignées*, dans celle de 1612; & *araignées* dans la plûpart des autres.

L'autre, une Egyptienne, en qui les rides ſont
Contre-eſcarpes, rampards, & foſſes ſur le front;
L'autre, qui de ſoy-meſme eſtoit diminutive,
Reſſembloit, tranſparente, une lanterne vive,
Dont quelque Paticier amuſe les enfans,
Où des oyſons bridez, Guenuches, Elefans,
Chiens, chats, liévres, renards, & mainte eſtrange beſte,
Courent l'une apres l'autre: ainſi dedans ſa teſte
Voyoit-on clairement au travers de ſes os,
Ce dont ſa fantaiſie animoit ſes propos.
Le regret du paſſé, du préſent la miſere,
La peur de l'advenir, & tout ce qu'elle eſpere
Des biens que l'Hypocondre en ſes vapeurs promet,
Quand l'humeur, ou le vin, luy barboüillent l'armet.
L'une ſe plaint des reins, & l'autre d'un côtaire;
L'autre du mal des dents: & comme, en grand myſtere,

Avec

REMARQUES.

Vers 42. *Reſſembloit tranſparente, une lanterne vive*, &c.] Deſcription des lanternes vivantes. Avant l'établiſſement de la Comédie en France, ces ſortes de Lanternes faiſoient un des ornemens du Theatre, dans ces tems groſſiers où l'on jouoit *les Myſteres*; c'eſt à dire, les Hiſtoires de l'ancien & du nouveau Teſtament. Les Patiſſiers s'emparerent enſuites des Lanternes vivantes qu'ils expoſoient dans leurs boutiques, pour attirer les paſſans.

Vers 53.——*Et l'autre d'un côtaire.*] On écrit *Cautaire*.

Avec trois brins de ſauge, une figue d'antan,
Un *va-t'en, ſi tu peux*; un *ſi tu peux, va t'en*,
Eſcrit en peau d'oignon, entouroit ſa machoire:
Et toutes, pour garir, ſe reforçoient de boire.
Or j'ignore en quel champ d'honneur & de vertu,
Ou deſſous quels drapeaux elles ont combatu;
Si c'eſtoit mal de Sainct, ou de fiévre-quartaine;
Mais je ſçay bien qu'il n'eſt ſoldat ni capitaine,
Soit de gens de cheval, ou ſoit de gens de pié,
Qui dans la Charité ſoit plus eſtropié.
Bien que maiſtre Denis, ſçavant en la ſculture,
Fiſt il, avec ſon art, quinaude la nature;
Ou comme Michel l'Ange, euſt-il le Diable au corps,
Si ne pourroit-il faire, avec tous ſes efforts,

De

REMARQUES.

Vers 56. *Un va-t'en, ſi tu peux; un ſi tu peux, va-t-en.*] Monoſyllabes.

Vers 61. *Si c'eſtoit mal de Saint.*] Il y a pluſieurs maladies, auxquelles le peuple a donné le nom de quelque Saint: comme le mal de S. Jean, qui eſt l'epilépſie; Le mal de St. Hubert, qui eſt la rage; Le mal de St. Mein, qui eſt la gale &c.

Vers 64. *Qui dans la Charité ſoit plus eſtropié.*] La Charité eſt un des Hopitaux de Paris.

Vers 65. *Bien que maiſtre Denis, ſçavant en la ſculture.*] Il n'y a pas d'apparence que Regnier ait voulu parler d'un ancien Sculpteur Grec, appelé *Denys*, *Dionyſius*, duquel, au raport de Pline, Liv. 36. c. 10. on voyoit à Rome pluſieurs ouvrages excellens. *Dionyſius & Polycles*, *Timarchidis filii.*

Quelque tems avant Regnier, il y avoit en France deux Sculpteurs célebres, Jean Gougeon & Germain Pilon, dont les ouvrages ſont admirez encore aujourd'hui.

Vers 67. *Ou comme Michel l'Ange.*] *Michel l'Ange*, comme l'Auteur l'a écrit, fait une équivoque: car il parle ici, non pas d'un Ange, mais du fameux Michel-Ange

De ces trois corps tronquez une figure entiere,
Manquant à cet effect, non l'art, mais la matiere.
En tout elles n'avoient ſeulement que deux yeux,
Encore bien flétris, rouges & chaſſieux;
Que la moitié d'un nez, que quatre dents en bouche,
Qui, durant qu'il fait vent, branlent ſans qu'on les touche.
Pour le reſte, il eſtoit comme il plaiſoit à Dieu.
En elles la ſanté n'avoit ny feu ny lieu:
Et chacune, à par-ſoy, repréſentoit l'idole,
Des fievres, de la peſte, & de l'orde verolle.
A ce piteux ſpectacle, il faut dire le vray,
J'eus une telle horreur, que tant que je vivray,
Je croiray qu'il n'eſt rien au monde qui gariſſe
Un homme vicieux, comme ſon propre vice.
Toute choſe depuis me fut à contre cœur;
Bien que d'un cabinet ſortiſt un petit cœur,

Avec

REMARQUES.

Buonarota, excellent Peintre, Sculpteur, & Architecte. On prononce Mikel-Ange. Il mourut à Rome, en 1564. dans ſa 89. année.

Vers 81. *Je croiray qu'il n'eſt rien au monde qui gariſſe* &c.] Cette maxime eſt tres-ſenſée. Dans un des Dialogues de Lucien, intitulé, *L'Aſne de Lucien*, Mr. D'Ablancourt ſon Traducteur a cité ainſi ces deux vers:

——— *Qu'il n'eſt rien qui puniſſe*
Un homme vicieux comme ſon propre vice.

Avec ſon chapperon, ſa mine de poupée,
Diſant: j'ay ſi grand peur de ces hommes d'eſpée,
Que ſi je n'euſſe veu qu'eſtiez un Financier,
Je me fuſſe pluſtoſt laiſſé crucifier,
Que de mettre le nez où je n'ay rien affaire.
Jean mon mary, Monſieur, il eſt Apoticaire.
Sur tout, vive l'amour; & bran pour les Sergens.
Ardez, voire, c'eſt-mon: je me cognois en gens.
Vous eſtes, je voy bien, grand abbateur de quilles;
Mais au reſte, honneſte homme, & payez bien les filles.
Cognoiſſez-vous? . . . . . mais non, je n'oſe le nommer.
Ma foy, c'eſt un brave homme, & bien digne d'aymer.
Il ſent tousjours ſi bon. Mais quoy! vous l'iriez dire.
Cependant, de deſpit, il ſemble qu'on me tire
Par la queuë un matou, qui m'eſcrit ſur les reins,
Des griffes & des dents mille alibis forains:
Comme un ſinge faſché j'en dy ma patenoſtre;
De rage je maugrée & le Mien & le Voſtre,

Et

REMARQUES.

Vers 85. *Avec ſon chaperon.*] Sorte de coiffure, uſitée en ce tems-là.

Vers 93. ——*Grand abbateur de quilles.*] La Fontaine, Conte des Lunettes:
Garçon quarré, garçon couru des filles,
Bon compagnon, & beau joueur de quilles.

Et le Noble vilain qui m'avoit attrapé.
Mais, Monſieur, me diſt-elle, aurez-vous point ſoupé?
Je vous prie, notez l'heure; & bien, que vous en ſemble?
Eſtes-vous pas d'avis que nous couchions enſemble?
Moy, crotté juſqu'au cul, & moüillé juſqu'à l'os,
Qui n'avois dans le lict beſoin que de repos:
Je faillis à me pendre, oyant que ceſte Lice,
Effrontément ainſi me préſentoit la lice.
On parle de dormir, j'y conſens à regret.
La Dame du logis me meine au lieu ſecret.
Allant, on m'entretient de Jeanne & de Macette;
Par le vray Dieu, que Jeanne eſtoit & claire & nette;
Claire comme un baſſin, nette comme un denier.
Au reſte, fors Monſieur, que j'eſtois le premier.
Pour elle, qu'elle eſtoit niepce de Dame Avoye;
Qu'elle feroit pour moy de la fauce monnoye;
Qu'elle euſt fermé ſa porte à tout autre qu'à moy;
Et qu'elle m'aymoit plus mille fois que le Roy.
Eſtourdy de cacquet, je feignois de la croire.
Nous montons, & montans, d'un *c'eſt-mon*, & d'un *voire*,
Doucement

REMARQUES.

Vers 103. *Et le Noble vilain.*] De la Satire précedente.

Vers 105. *Je vous pri, notez l'heure.*] Une heure après minuit, ſelon le vers 443. de la Satire précedente. Edit. de 1642. *Je vous pri' notez l'heure.*

Doucement en riant j'apointois noz procez.
La montée eſtoit torte, & de faſcheux accez;
Tout branloit deſſous nous, juſqu'au dernier eſtage.
D'eſchelle en eſchelon, comme un linot en cage,
Il falloit ſauteller, & des pieds s'approcher,
Ainſi comme une chévre en grimpant un rocher.
Apres cent ſoubre-ſauts nous vinſmes en la chambre,
Qui n'avoit pas le gouſt, de muſc, civette, ou d'ambre.
La porte en eſtoit baſſe, & ſembloit un guichet,
Qui n'avoit pour ſerrure autre engin qu'un crochet.
Six douves de poinçon ſervoient d'aix & de barre,
Qui baîllant grimaſſoient d'une façon bizarre;
Et pour ſe reprouver de mauvais entretien,
Chacune par grandeur ſe tenoit ſur le ſien;
Et loin l'une de l'autre, en leur mine alterée,
Monſtroient leur ſaincte vie eſtroite & retirée.
Or, comme il plut au Ciel, en trois doubles plié,
Entrant je me heurté la caboche & le pié,
Dont je tombe en arriere, eſtourdi de ma cheute,
Et du haut juſqu'au bas je fis la cullebutte:
De la teſte & du cul contant chaque degré.
Puis que Dieu le voulut, je prins le tout à gré.

Auſſi qu'au meſme temps voyant choir ceſte Dame,
Par je ne ſçay quel trou je luy vis juſqu'à l'ame,
Qui fiſt, en ce beau ſault, m'eſclatant comme un fou,
Que je prins grand plaiſir à me rompre le cou.
Au bruit Macette vint: la chandelle on apporte;
Car la noſtre en tombant de frayeur eſtoit morte.
Dieu ſçait comme on la veid & derriere & devant,
Le nez ſur les carreaux, & le feſſier au vent;
De quelle charité l'on ſoulagea ſa peine.
Cependant de ſon long, ſans poulx, & ſans haleine,
Le muſeau vermolu, le nez eſcarboüillé,
Le viſage, de poudre & de ſang tout ſoüillé,
Sa teſte deſcouverte, où l'on ne ſçait que tondre,
Et lors qu'on luy parloit, qui ne pouvoit reſpondre;
Sans collet, ſans beguin, & ſans autre affiquet,
Ses mules d'un coſté, de l'autre ſon tocquet.
En ce plaiſant mal-heur, je ne ſçaurois vous dire
S'il en falloit pleurer, ou s'il en falloit rire.
Apres ceſt accident, trop long pour dire tout,
A deux bras on la prend, & la met-on debout.
Elle reprend courage, elle parle, elle crie,
Et changeant, en un rien, ſa douleur en furie,

Dict à Jeanne, en mettant la main ſur le roignon:
C'eſt, mal-heureuſe, toy, qui me porte guignon.
A d'autres beaux diſcours la collere la porte.
Tant que Macette peut, elle la reconforte.
Cependant je la laiſſe; &, la chandelle en main,
Regrimpant l'eſcalier, je ſuy mon vieux deſſein.
J'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque
Que le riche Palais d'un ſuperbe Monarque.
Eſtant là, je furette aux recoins plus cachez,
Où le bon Dieu voulut que, pour mes vieux pechez,
Je ſceuſſe le deſpit dont l'ame eſt forcenée,
Lors que, trop curieuſe, ou trop endemenée,
Rodant de tous coſtez, & tournant haut & bas,
Elle nous fait trouver ce qu'on ne cherche pas.
Or, en premier item, ſous mes pieds je rencontre
Un chaudron ébreſché, la bourſe d'une montre,
Quatre boëtes d'unguents, une d'alun bruſlé,
Deux gands deſpariez, un manchon tout pelé;
Trois fiolles d'eau bleuë, autrement d'eau ſeconde,
La petite ſeringue, une eſponge, une ſonde,
Du blanc, un peu de rouge, un chifon de rabat,
Un balet, pour bruſler en allant au ſabat;

Une vieille lanterne, un tabouret de paille,
Qui s'eſtoit ſur trois pieds ſauvé de la bataille;
Un barril défoncé, deux bouteilles ſur-cu,
Qui diſoient, ſans goulet, nous avons trop veſcu:
Un petit ſac, tout plein de poudre de Mercure,
Un vieux chapperon gras de mauvaiſe teinture;
Et dedans un coffret qui s'ouvre avecq' enhan,
Je trouve des tiſons du feu de la ſainct Jean,
Du ſel, du pain benit, de la feugere, un cierge,
Trois dents de mort, pliez en du parchemin vierge;
Une chauve-ſouris, la carcaſſe d'un Geay,
De la graiſſe de loup, & du beurre de May.

Sur ce point, Jeanne arrive, & faiſant la doucette:
Qui vit ceans, ma foy, n'a pas beſongne faite;
Tousjours à nouveau mal nous vient nouveau ſoucy;
Je ne ſçay, quant à moy, quel logis c'eſt icy:
Il n'eſt, par le vray Dieu, jour ouvrier ny feſte,
Que ces carongnes-là ne me rompent la teſte.
Bien, bien, je m'en iray, ſi toſt qu'il ſera jour.
On trouve dans Paris d'autres maiſons d'amour.

Je

REMARQUES.

Vers 195. —— *Qui s'ouvre avecq' enhan.*] *Enhan*, ou plûtôt *ahan*, terme qui exprime, par onomatopée, un effort accompagné de bruit.

Je ſuis là, cependant, comme un que l'on nazarde.
Je demande que c'eſt? hé! n'y prenez pas garde,
Ce me reſpondit-elle; on n'auroit jamais fait.
Mais bran, bran, j'ay laiſſé là-bas mon attifet.
Tousjours apres ſoupper ceſte vilaine crie.
Monſieur, n'eſt-il pas temps? couchons nous je vous prie.
Cependant elle met ſur la table les dras,
Qu'en bouchons tortillez elle avoit ſous les bras.
Elle approche du lict, fait d'une eſtrange ſorte:
Sur deux treteaux boiteux ſe couchoit une porte,
Où le lict repoſoit, auſſi noir qu'un ſoüillon.
Un garde-robe gras ſervoit de pavillon;
De couverte un rideau, qui fuyant (vert & jaune)
Les deux extremitez, eſtoit trop court d'une aune.
Ayant conſideré le tout de point en point,
Je fis vœu ceſte nuict de ne me coucher point,
Et de dormir ſur pieds comme un coq ſur la perche.
Mais Jeanne tout en rut, s'aproche & me recherche
D'amour,

REMARQUES.

Vers 220. *Un garde-robe gras ſervoit de pavillon.*] Garde-robe eſt ici du maſculin, & ſignifie ce fourreau, cette envelope de toile, qu'on porte ſur les habits, pour les conſerver. Cette toile, qui étoit graſſe, à force d'avoir été portée, ſervoit de pavillon, c'eſt à dire, de garniture au lit.

D'amour, ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira.
Et moy: maudit ſoit-il, m'amour, qui le fera.
Polyenne pour lors me vint en la penſée,
Qui ſceut que vaut la femme en amour offenſée,
Lors que, par impuiſſance, ou par meſpris, la nuict,
On fauſſe compagnie, ou qu'on manque au deſduict.
C'eſt pourquoy j'eus grand peur qu'on me trouſſaſt en malle
Qu'on me foüetaſt, pour voir ſi j'avois point la galle,
Qu'on me crachaſt au nez, qu'en perche on me le miſt,
Et que l'on me berçaſt ſi fort qu'on m'endormiſt;
Ou me baillant du *Jean*, *Jeanne vous remercie*,
Qu'on me tabourinaſt le cul d'une veſſie.
Cela fut bien à craindre, & ſi je l'evité,
Ce fut plus par bon-heur que par dexterité.
Jeanne, non moins que Circe, entre ſes dents murmure,
Sinon tant de vengeance, au moins autant d'injure.
Or pour flater en fin ſon mal-heur & le mien,
Je dis: quand je fais mal, c'eſt quand je paye bien;

Et

REMARQUES.

Vers 229. *Polyenne pour lors me vint en la penſée.*] L'aventure de Polyænos & de Circé eſt décrite dans Petrone.

Vers 230. *Qui ſceut que vaut la femme en amour offenſée.*] Virgile, Æn. 5. v. 6.

Notumque furens quid fœmina poſſit.

Séneque dans ſon Hippolyte, à la fin de l'Acte ſecond:

Quid ſinat inauſum feminæ præceps furor?

Et faiſant réverence à ma bonne fortune,
En la remerciant, je le conté pour une.
Jeanne, rongeant ſon frein, de mine s'apaiſa,
Et prenant mon argent, en riant me baiſa:
Non, pour ce que j'en dis, je n'en parle pas, voire,
Mon maiſtre, penſez-vous? j'entends bien le grimoire;
Vous eſtes honneſte homme, & ſçavez l'entre-gent.
Mais, Monſieur, croyez-vous que ce ſoit pour l'argent?
J'en fais autant d'eſtat comme de chenevottes.
Non, ma foy, j'ay encore un demy-ceint, deux cottes,
Une robe de ſerge, un chapperon, deux bas,
Trois chemiſes de lin, ſix mouchoirs, deux rabats;
Et ma chambre garnie auprés de ſainct Euſtache.
Pourtant, je ne veux pas que mon mary le ſçache.
Diſant cecy, tousjours ſon lict elle braſſoit,
Et les linceuls trop cours par les pieds tiraſſoit,
Et fiſt à la fin tant, par ſa façon adroite,
Qu'elle les fiſt venir à moitié de la coite.
Dieu ſçait quels lacs d'amour, quels chiffres, quelles fleurs,
De quels compartiments, & combien de couleurs,
Relevoient leur maintien, & leur blancheur naïfve,

Blanchie

REMARQUES.

Vers 265. *Et leur blancheur naïfve:* Vers 266. *Blanchie en un ſivé.*] La *blancheur*

Blanchie en un ſivé, non dans une leſcive.
Comme ſon lict eſt fait : que ne vous couchez-vous ?
Monſieur, n'eſt-il pas temps ? & moy de filer dous.
Sur ce point elle vient, me prend & me détache,
Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,
Comme ſi noſtre jeu fuſt au Roy deſpoüillé.
J'y reſiſte pourtant, & d'eſprit embroüillé,
Comme par compliment je trenchois de l'honneſte,
N'y pouvant rien gaigner, je me gratte la teſte.
A la fin je pris cœur, réſolu d'endurer
Ce qui pouvoit venir, ſans me deſeſperer.
Qui fait une follie, il la doit faire entiere,
Je détache un ſoulier, je m'oſte une jartiere,
Froidement toutesfois ; & ſemble en ce coucher,
Un enfant qu'un Pedant contraint ſe détacher,
Que la peur tout enſemble eſperonne & retarde :
A chacune eſguillette il ſe faſche, & regarde,
Les yeux couvers de pleurs, le viſage d'ennuy,
Si la grace du Ciel ne deſcend point ſur luy.

L'on

REMARQUES.

blanchie eſt une barologie, ou répetition vicieuſe. L'Auteur avoit ſans doute écrit *Blanchis*, dans le vers 266. faiſant rapporter ce participe à *Linceuls*.

L'on heurte ſur ce point, Catherine on appelle.
Jeanne, pour ne reſpondre, eſteignit la chandelle.
Perſonne ne dit mot. L'on refrappe plus fort,
Et faiſoit-on du bruit pour réveiller un mort.
A chaque coup de pied toute la maiſon tremble,
Et ſemble que le feſte à la cave s'aſſemble.
Bagaſſe, ouvriras-tu? C'eſt ceſtuy-cy, c'eſt-mon.
Jeanne, ce temps-pendant, me faiſoit un ſermon.
Que Diable auſſi, pourquoy? que voulez-vous qu'on face?
Que ne vous couchiez-vous? Ces gens, de la menace
Venant à la priere, eſſayoient tout moyen.
Ore ilz parlent Soldat, & ores Citoyen.
Ils contre-font le guet, & de voix magiſtrale:
Ouvrez, de par le Roy. Au Diable un qui devale.
Un chacun, ſans parler, ſe tient clos & couvert.
Or, comme à coups de pieds l'huis s'eſtoit preſque ouvert,
Tout de bon le Guet vint. La quenaille fait Gille.
Et moy, qui juſques là demeurois immobile,
Attendant eſtonné le ſuccez de l'aſſaut,

Ce

REMARQUES.

Vers 290. *Et ſemble que le feſte à la cave s'aſſemble.*] *Le faîte*, le haut de la maiſon: *Faſtigium.*

Vers 301. —— *La quenaille fait Gille.*] Edit. de 1642. & ſuivantes, *La canaille*; de même que dans le vers 322. Voyez la Note ſur le vers 195. de la Satire dixieme.

Ce penſé-je, il eſt temps que je gaigne le haut.
Et trouſſant mon pacquet, de ſauver ma perſonne.
Je me veux r'habiller, je cherche, je taſtonne,
Plus eſtourdy de peur que n'eſt un hanneton.
Mais quoy? plus on ſe haſte & moins avance t'on.
Tout, comme par deſpit, ſe trouvoit ſous ma pate.
Au lieu de mon chappeau je prens une ſavate;
Pour mon pourpoint ſes bas, pour mes bas ſon collet;
Pour mes gands ſes ſouliers, pour les miens un ballet.
Il ſembloit que le diable euſt fait ce tripotage.
Or Jeanne me diſoit, pour me donner courage,
Si mon compere Pierre eſt de garde aujourd'huy,
Non, ne vous faſchez point, vous n'aurez point d'ennuy.
Cependant, ſans délay, Meſſieurs frapent en maiſtre.
On crie: patience; on ouvre la feneſtre.
Or, ſans plus m'amuſer apres le contenu,
Je deſcends doucement, pied chauſſé, l'autre nu;
Et me tapis d'aguet derriere une muraille.
On ouvre, & bruſquement entra ceſte quenaille,
En humeur de nous faire un aſſez mauvais tour.
Et moy, qui ne leur dis ny bon ſoir, ny bon jour,

Les

REMARQUES.

Vers 324. *Et moy, qui ne leur dis ny bon ſoir, ni bon jour.*] Monoſyllabes.

Les voyant tous paſſez, je me ſentis alaigre,
Lors, diſpos du talon, je vais comme un chat maigre,
J'enfile la venelle; & tout léger d'effroy,
Je cours un fort long temps ſans voir derriere moy;
Juſqu'à tant que, trouvant du mortier, de la terre,
Du bois, des eſtançons, maints platras, mainte pierre,
Je me ſentis pluſtoſt au mortier embourbé,
Que je ne m'aperceus que je fuſſe tombé.
On ne peut eſviter ce que le Ciel ordonne.
Mon ame cependant de colere friſſonne;
Et prenant, s'elle euſt peu, le deſtin à party,
De deſpit, à ſon nez, elle l'euſt démenty;
Et m'aſſeure qu'il euſt réparé mon dommage.
Comme je fus ſus pieds, enduit comme une image,
J'entendis qu'on parloit; & marchant à grands pas,
Qu'on diſoit: haſtons-nous, je l'ay laiſſé fort bas.
Je m'aproche, je voy, deſireux de cognoiſtre.
Au lieu d'un Medecin, il luy faudroit un Preſtre,
Dict l'autre, puis qu'il eſt ſi proche de ſa fin.
Comment, dict le valet, eſtes vous Medecin?
Monſieur, pardonnez moy, le Curé je demande.

Il s'en court, & diſant: à Dieu me recommande,
Il laiſſe là Monſieur, faſché d'eſtre déceu.
Or comme, allant tousjours, de prés je l'aperceu,
Je cogneu que c'eſtoit noſtre amy; je l'aproche,
Il me regarde au nez, & riant me reproche:
Sans flambeau, l'heure indeuë! & de près me voyant,
Fangeux comme un pourceau, le viſage effroyant,
Le manteau ſous le bras, la façon aſſoupie:
Eſtes vous travaillé de la Licantropie?
Diſt-il, en me prenant pour me taſter le pous.
Et vous, di-je, Monſieur, quelle fiévre avez vous?
Vous, qui trenchez du ſage, ainſi parmi la ruë!
Faites vous ſus un pied toute la nuict la gruë?
Il voulut me conter comme on l'avoit pipé,
Qu'un valet, du ſommeil, ou de vin occupé,

Sous

REMARQUES.

Vers 346. —— *Et diſant: à Dieu me recommande.*] Il faut lire: *A Dieu vous recommande*, puiſque ce valet parle au Medecin.

Vers 354. *Eſtes-vous travaillé de la Licantropie?*] Expreſſion convenable à un Medecin. La Lycanthropie eſt une maladie, ou fureur, qui fait croire à ceux qui en ſont atteints, qu'ils ſont transformez en loups. Ils ſortent de leurs maiſons, & courent les rues ou les champs, en heurlant, & en ſe jettant, comme des furieux, ſur ceux qu'ils rencontrent: c'eſt pourquoi le peuple les appelle *Loups garoux.*

Sous couleur d'aller voir une femme malade,
L'avoit galentement payé d'une caſſade.
Il nous faiſoit bon voir tous deux bien eſtonnez,
Avant jour par la ruë, avecq' un pied de nez;
Luy, pour s'eſtre levé, eſperant deux piſtoles,
Et moy, tout las d'avoir receu tant de bricolles.
Il ſe met en diſcours, je le laiſſe en riant;
Auſſi que je voyois aux rives d'Oriant,
Que l'aurore s'ornant de ſaffran & de roſes,
Se faiſant voir à tous, faiſoit voir toutes choſes:
Ne voulant, pour mourir, qu'une telle beauté
Me viſt, en ſe levant, ſi ſale & ſi croté;
Elle qui ne m'a veu qu'en mes habits de feſte.
Je cours à mon logis, je heurte, je tempeſte,
Et croyez à frapper que je n'eſtois perclus.
On m'ouvre, & mon valet ne me recognoiſt plus.
Monſieur n'eſt pas icy, que Diable! à ſi bonne heure!
Vous frappez comme un ſourd. Quelque temps je demeure.
Je le vois, il me voit, & demande eſtonné,
Si le moine bouru m'avoit point promené.
Dieu!

REMARQUES.

Vers 380. *Si le Moine bouru.*] Fantôme qu'on fait craindre au peuple, lequel s'imagine que c'eſt une ame en peine qui court les rues pendant les Avents de Noël, & qui maltraite les paſſans. Furetiere.

Dieu! comme eſtes vous fait? Il va: moy, de le ſuivre;
Et me parle en riant, comme ſi je fuſſe yvre:
Il m'allume du feu, dans mon lict je me mets,
Avec vœu, ſi je puis, de n'y tomber jamais,
Ayant à mes deſpens appris ceſte ſentence:
Qui gay fait une erreur, la boit à repentance;
Et que quand on ſe frotte avecq' les Courtiſans,
Les branles de ſortie en ſont fort deſplaiſans.
Plus on penetre en eux, plus on ſent le remeugle.
Et qui, troublé d'ardeur, entre au bordel, aveugle;
Quand il en ſort, il a plus d'yeux, & plus aigus,
Que Lyncé l'Argonaute, ou le jaloux Argus.

REMARQUES.

Vers 389. —— *Plus on ſent le remeugle.*] L'Auteur avoit écrit *remeugle*, pour rimer avec *aveugle*; quoiqu'on diſe *rémugle*, comme on lit dans l'édition de 1613. & dans toutes celles qui ſont venues après.

Vers 391. *Quand il en ſort, il a*] La céſure auroit été plus réguliere, ſi l'Auteur avoit mis: *Il a, quand il en ſort.*

Vers 392. *Que Lyncé l'Argonaute, ou le jaloux Argus.*] Selon l'hiſtoire fabuleuſe, *Argus* avoit cent yeux; & *Lyncée* avoit la vûe ſi perçante qu'il voyoit à travers une muraille. Voyez Eraſme Adag. 55. Chil. 2. Lyncée fut un des Argonautes, c'eſt à dire, des Heros qui allerent avec Jaſon à la conquête de la Toiſon d'or. Regnier a dit *Lyncé*, pour *Lyncée*, comme Ronſard & d'autres ont dit, *Orphé*, *Proté*, *Theſé*, pour *Orphée*, *Protée*, *Theſée*.

A

MONSIEUR FRÉMINET.

SATYRE XII.*

ON dit que le grand Peintre ayant fait un ouvrage,
Des jugements d'autruy, tiroit ceſt avantage,
Que ſelon qu'il jugeoit qu'ils eſtoient vrais, ou faux,
Docile à ſon profit, réformoit ſes défaux.
Or c'eſtoit du bon temps que la hayne & l'envie,
Par crimes ſuppoſez n'attentoient à la vie;
Que le Vray du Propos eſtoit couſin germain,
Et qu'un chacun parloit le cœur dedans la main.

Mais

REMARQUES.

* Dans cette Satire, qui étoit la dixieme & derniere de l'édition faite en 1608, Regnier fait ſon apologie. Comme il convient d'avoir cenſuré les vices des hommes, il veut bien que les hommes cenſurent auſſi les ſiens.

Martin Fréminet, né à Paris, étoit Peintre ordinaire du Roi Henri IV. pour lequel il commença à peindre la Chapelle de Fontainebleau, & il la continua ſous Louis XIII. Ces deux Rois lui donnèrent ſucceſſivement des marques de leur eſtime, & Louis XIII. l'honora de l'Ordre de St. Michel. Il mourut en 1619. agé de 52. ans, laiſſant un fils de même nom, Martin Fréminet, qui étoit auſſi un Peintre habile.

Vers 1. *On dit que le grand Peintre.*] *Apelle.* Regnier adreſſant cette Satire à un Peintre, débute par un exemple tiré de l'hiſtoire d'un Peintre, & du Peintre le plus fameux de l'Antiquité.

Mais que ſerviroit-il maintenant de prétendre
S'amender par ceux-là qui nous viennent reprendre?
Si ſelon l'intereſt tout le monde diſcourt;
Et ſi la verité n'eſt plus femme de Court:
S'il n'eſt bon Courtiſan, tant friſé peut il eſtre,
S'il a bon apetit, qu'il ne jure à ſon maiſtre,
Dés la pointe du jour, qu'il eſt midy ſonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a diſné.
Eſtrange effronterie en ſi peu d'importance!
Mais de ce coſté-là, je leur donrois quittance,
S'ils vouloient s'obliger d'eſpargner leurs amis,
Où, par raiſon d'eſtat, il leur eſt bien permis.
Cecy pourroit ſuffire à refroidir une ame,
Qui n'oſe rien tenter pour la crainte du blaſme;
A qui la peur de perdre, enterre le talent:
Non pas moy, qui me ry d'un eſprit nonchalent,

Qui,

REMARQUES.

Vers 18. ——*Je leur donrois quittance.*] Du tems de notre Poëte, & longtems auparavant, le bel uſage étoit pour *donrois*, *lairrois*, au lieu de *donnerois*, *laiſſerois*, &c. comme on le voit écrit en pluſieurs endroits de l'Amadis de Gaule, du Sr. Des Eſſars, l'Ecrivain les plus poli de ſon tems; dans Marot, & dans Rabelais. Ronſard, dans ſon Abrégé de l'Art Poëtique, chap. de l'*H*, regarde ces abréviations comme des licences permiſes. *Tu accourciras auſſi, (je dis, autant que tu y ſera contraint) les verbes trop longs: comme* donra, *pour* donnera; ſautra *pour* ſautera, &c. Vaugelas, & Mrs. de l'Académie, ont condamné ces licences.

Vers 20. *Où, par raiſon d'eſtat, il leur eſt bien permis.*] Ils peuvent épargner leurs amis, dans les choſes où l'Etat n'eſt point intereſſé.

Qui, pour ne faillir point, retarde de bien faire.
C'eſt pourquoy maintenant je m'expoſe au vulgaire,
Et me donne pour butte aux jugements divers.
Qu'un chacun taille, rongne, & gloſe ſur mes vers,
Qu'un reſveur inſolent, d'ignorance m'acuſe,
Que je ne ſuis pas net, que trop ſimple eſt ma Muſe,
Que j'ay l'humeur bizarre, ineſgal le cerveau,
Et, s'il luy plaiſt encor', qu'il me relie en veau.
Avant qu'aller ſi viſte, au moins je le ſuplie
Sçavoir que le bon vin ne peut eſtre ſans lie:
Qu'il n'eſt rien de parfait en ce monde aujourd'huy;
Qu'homme, je ſuis ſuject à faillir comme luy:
Et qu'au ſurplus, pour moy, qu'il ſe face paroiſtre
Auſſi vray que pour luy je m'efforce de l'eſtre.
Mais ſçais-tu, Fréminet, ceux qui me blaſmeront?
Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouveront;
A qui l'ambition, la nuict tire l'oreille,
De qui l'eſprit avare en repos ne ſommeille,
Tousjours s'alambiquant apres nouveaux partis,
Qui pour Dieu, ny pour loy, n'ont que leurs appetis;

Qui

REMARQUES.

Vers 28. *Qu'un chacun taille, rongne.*] Edition de 1608. *roigne.*

Qui rodent toute nuict, troublez de jalouſie,
A qui l'amour laſcif regle la fantaſie,
Qui préferent vilains le profit à l'honneur,
Qui par fraude ont ravy les terres d'un mineur.
Telles ſortes de gens vont apres les Poëtes,
Comme apres les hiboux vont criant les chuettes.
Leurs femmes vous diront: fuyez ce meſdiſant,
Faſcheuſe eſt ſon humeur, ſon parler eſt cuiſant.
Quoy, Monſieur, n'eſt-ce pas ceſt homme à la Satyre,
Qui perdroit ſon amy pluſtoſt qu'un mot pour rire?

REMARQUES.

Vers 49. *Telles ſortes de gens vont après les Poëtes.*] Voici le ſeul vers, où Regnier ait fait ce dernier mot de trois ſillabes: par tout ailleurs il ne le fait que de deux.

Vers 50. *Comme après les hiboux vont criant les chuettes.*] Si par *Choüette* on vouloit ſignifier un oiſeau de nuit, la femelle du *Hibou*, le ſens de ce vers ſeroit faux: car ce ne ſont pas les *choüettes* qui vont criant après les Hiboux; mais ce ſont les autres oiſeaux qui crient après les Hiboux & les Chouettes. C'eſt pourquoi j'avois crû, avec Mr. de la Monnoye, qu'il falloit lire: *Comme après les hiboux vont criant les fauvettes:* ſuppoſant que Regnier, comme de ſon tems on ne diſtinguoit pas dans l'écriture l'*v* conſone, d'avec l'*u* voyele, avoit, au lieu de *Fovettes*, écrit *Fouettes*, d'où l'Imprimeur auroit fait *Chouettes*. Mais nos anciens Dictionaires François m'apprennent, que du tems de Regnier, *Chouette*, ou *Chuette*, ſignifioit une eſpece de Corneille, le petit Choucas, qui, pour uſer des termes de Belon, eſt *la plus petite eſpèce du genre Corbin:* en Latin *Monedula*; parce que cet oiſeau aime extremement à cacher l'or & l'argent, d'où eſt venu le proverbe: *Larron comme une chouette.* Marot, Epître à celui qui avoit calomnié ſon Epître ſur le vol de ſon valet:

Quel qu'il ſoit, il n'eſt point Poëte;
Mais fils ainé d'une Choüette,
Ou auſſi larron pour le moins.

Il faut donc conſerver le vers de Regnier, tel qu'il eſt dans la premiere édition de 1608. *Comme après les hiboux vont criant les chouettes*; ou mettre *chuettes*, comme on lit dans les éditions de 1612. & 1613. faites pendant la vie de l'Auteur.

Vers 54. *Qui perdroit ſon amy pluſtoſt qu'un mot pour rire.*] Horace, Sat. 4. Liv. 1.

Omnes hi metuunt verſus, odêre Poëtas.
Fœnum habet in cornu: longè fuge: dummodò riſum
Excutiat ſibi, non hic cuiquam parcet amico.

Quintil. L. 6. c. 3. *Lædere nunquam veli-*

Il emporte la piece: & c'eſt là de par-Dieu,
(Ayant peur que ce ſoit celle-là du milieu)
Où le ſoulier les bleſſe; autrement je n'eſtime
Qu'aucune euſt volonté de m'accuſer de crime.
Car pour elles, depuis qu'elles viennent au point,
Elles ne voudroient pas que l'on ne le ſceuſt point.
Un grand contentement mal-aiſement ſe celle.
Puis c'eſt des amoureux la regle univerſelle,
De déferer ſi fort à leur affection,
Qu'ils eſtiment honneur leur folle paſſion.
Et quant eſt de l'honneur de leurs maris, je penſe
Qu'aucune à bon eſcient n'en prendroit la deffence,
Sçachant bien qu'on n'eſt pas tenu par charité,
De leur donner un bien qu'elles leur ont oſté.

Voila

REMARQUES.

mus, longéque abſit propoſitum illud: potiùs amicum quàm dictum perdidi.
Boileau, Sat. 9. v. 121.

Mais c'eſt un jeune fou, qui ſe croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.

Vers 56. *Ayant peur que ce ſoit* &c.] On n'oſe preſque pas indiquer ici le Huitain qui eſt au 3. L. de Rabelais, c. 8.

Vers 61. *Un grand contentement mal-aiſement ſe celle.*] Moliere, Ecole des Femmes,

L'allégreſſe du cœur s'augmente à ſe répandre.

Vers 64. *Qu'ils eſtiment honneur leur folle paſſion.*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, ſuivant l'édition de 1608. & non pas *Qu'ils eſtiment l'honneur*, comme dans les editions de 1612, 1613. & dans la plûpart des anciennes.

Vers 65. *Et quant eſt de l'honneur de leurs maris*, &c.] Marot, Epître au Roy, pour avoir été dérobé:

Quand tout eſt dit, auſſi mauvaiſe bague,
(Ou peu s'en faut) que femme de Paris
Saulve l'honneur d'elles & leurs maris.

Voila le grand-mercy que j'auray de mes peines.
C'eſt le cours du marché des affaires humaines,
Qu'encores qu'un chacun vaille icy bas ſon pris,
Le plus cher toutesfois eſt ſouvent à meſpris.
Or, Amy, ce n'eſt point une humeur de médire
Qui m'ait fait rechercher ceſte façon d'écrire:
Mais mon pere m'apprit que, des enſeignements,
Les humains aprentifs formoient leurs jugements;
Que l'exemple d'autruy doibt rendre l'homme ſage:
Et guettant à propos les fautes au paſſage,
Me diſoit: conſidere, où ceſt homme eſt réduict
Par ſon ambition. Ceſt autre toute nuict
Boit avec des putains, engage ſon domaine.
L'autre, ſans travailler, tout le jour ſe promeine.
Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu.
Ces jours le bien de Jean par decret fut vendu.

Claude

REMARQUES.

Vers 75. *Mais mon pere m'apprit* &c.] Horace, Liv. 1. Sat. 4.

——*Inſuevit pater optimus hoc me,*
Ut fugerem, exemplis vitiorum quæque notando.
Cùm me hortaretur, parcè, frugaliter, atque
Viverem uti contentus eo quod mî ipſe parâſſet.

Vers 79. *Me diſoit: conſidere,* &c.] Horace, au même endroit:

Nonne vides, Albî ut malè vivat filius? utque
Barrus inops? magnum documentum, ne patriam rem
Perdere quis velit. A turpi meretricis amore
Cùm deterreret, Sectâni diſſimilis ſis.

Claude ayme ſa voiſine, & tout ſon bien luy donne.
Ainſi me mettant l'œil ſur chacune perſonne,
Qui valloit quelque choſe, ou qui ne valloit rien,
M'aprenoit doucement, & le mal & le bien;
Affin que fuyant l'un, l'autre je recherchaſſe,
Et qu'aux deſpens d'autruy ſage je m'enſeignaſſe.
Sçais-tu ſi ces propos me ſçeurent eſmouvoir,
Et contenir mon âme en un juſte devoir!
S'ils me firent penſer à ce que l'on doit ſuivre,
Pour bien & juſtement en ce bas monde vivre!
Ainſi que d'un voiſin le treſpas ſurvenu,
Fait réſoudre un malade en ſon lict détenu.
A prendre malgré luy tout ce qu'on luy ordonne,
Qui, pour ne mourir point, de crainte ſe pardonne.

De

REMARQUES.

Vers 86. *Ainſi me mettant l'œil* &c.] Horace, même endroit:

——— *ſic me*
Formabat puerum dictis; &, ſive jubebat
Ut facerem quid, Habes auctorem quo facias hoc,
Unum ex judicibus ſelectis objiciebat:
Sive vetabat; An hoc inhoneſtum & inutile factu
Necne ſit addubites, flagret rumore malo cùm
Hic atque ille?

Vers 95. *Ainſi que d'un voiſin le trepaſs* &c.] Horace, même Satire:

——— *Avidos vicinum funus ut ægros*
Exanimat, mortiſque metu ſibi parcere cogit.

Vers 98. *Qui, pour ne mourir point, de crainte ſe pardonne.*] Ce vers ne rend pas bien le ſens de celui d'Horace:

Mortiſque metu ſibi parcere cogit;

c'eſt à dire, *L'oblige à ſe ménager, afin de ne pas mourir.*

De meſme les eſprits debonnaires & doux,
Se façonnent prudens, par l'exemple des foux;
Et le blaſme d'autruy leur fait ces bons offices,
Qu'il leur aprend que c'eſt de vertus & de vices.
Or, quoy que j'aye fait, ſi m'en ſont-ils reſtez,
Qui me pourroient par l'âge à la fin eſtre oſtez,
Ou bien de mes amis avec la remonſtrance,
Ou de mon bon Démon ſuivant l'intelligence.
Car, quoy qu'on puiſſe faire, eſtant homme, on ne peut,
Ny vivre comme on doit, ny vivre comme on veut.
En la terre icy bas il n'habite point d'Anges:
Or les moins vicieux meritent des loüanges,
Qui, ſans prendre l'autruy, vivent en bon Chreſtien,
Et ſont ceux qu'on peut dire & ſaincts & gens de bien.
Quand je ſuis à par moy, ſouvent je m'eſtudie,

Tant

REMARQUES.

Vers 99. *De meſme les eſprits* &c.] Horace, au même endroit:

Sic teneros animos aliena opprobria ſæpe
Abſterrent vitiis. Ex hoc ego ſanus ab illis
Perniciem quæcumque ferunt; mediocribus, & queis
Ignoſcas, vitiis teneor. Fortaſſis & iſtinc
Largiter abſtulerit longa ætas, liber amicus,
Conſilium proprium.

Vers 103. —— *Si m'en ſont ils reſtez.*] *Si m'en eſt il reſté* [des vices] *Qui me pourroient* &c.

Vers 112. *Et ſont ceux qu'on peut dire & ſaints & gens de bien.*] Monoſyllabes, à cauſe de l'éliſion qui ſe fait dans ce mot, *dire.*

Vers 113. *Quand je ſuis à par moy.*] *A part moy:* c'eſt ainſi qu'il faut écrire; &

(Tant que faire ſe peut) apres la maladie
Dont chacun eſt bleſſé : je penſe à mon devoir,
J'ouvre les yeux de l'âme, & m'efforce de voir,
Au travers d'un chacun ; de l'eſprit je m'eſcrime,
Puis, deſſus le papier, mes caprices je rime,
Dedans une Satyre, où, d'un œil doux-amer,
Tout le monde s'y voit, & ne s'y ſent nommer.
Voyla l'un des pechez où mon âme eſt encline.
On dit que pardonner eſt une œuvre divine.
Celuy m'obligera qui voudra m'excuſer ;
A ſon gouſt toutesfois chacun en peut uſer.
Quant à ceux du meſtier, ils ont dequoy s'ébatre :
Sans aller ſur le pré, nous nous pouvons combatre,
Nous monſtrant ſeulement de la plume ennemis.
En ce cas là, du Roy les duëls ſont permis :

Et

REMARQUES.

cette correction a été faite dans les editions qui ont paru depuis 1642. Voyez le vers 42. de la Sat. 13. Horace dans la même Satire :

—— *Neque enim cùm lectulus, aut me*
Porticus excepit, deſum mihi : rectius hoc eſt ;
Hoc faciens, vivam meliùs : ſic dulcis amicis
Occurram : hoc quidam non bellè : numquid ego illi
Imprudens olim faciam ſimile ? Hæc ego mecum
Compreſſis agito labris : Ubi quid datur otî,
Illudo chartis. Hoc eſt mediocribus illis
Ex vitiis unum.

Même vers. —— *ſouvent je m'eſtudie . . . . . apres la maladie.*] Expreſſion vicieuſe & barbare, pour dire, *J'etudie la maladie.*

3

Et faudra que bien forte ils facent la partie,
Si les plus fins d'entr'eux s'en vont ſans repartie.
Mais c'eſt un Satyrique, il le faut laiſſer là.
Pour moy j'en ſuis d'avis, & cognois à cela
Qu'ils ont un bon eſprit. Corſaires à corſaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

REMARQUES.

Vers 133. —— *Corſaires à Corſaires, L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.*] C'eſt un Proverbe Eſpagnol: *De Coſario a Coſario no ſe llevan que los Barriles.* De Corſaire à Corſaire il n'y a que des barils d'eau à prendre.

La Fontaine, Liv. 4. Fable 12.

Qu'eût il fait ? c'eût été Lion contre Lion;
Et le Proverbe dit: Corſaires à Corſaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

Boileau, Epigr. 27.

Apprenez un mot de Regnier,
Notre célebre devancier:
Corſaires attaquant Corſaires
Ne font pas, dit-il, *leurs affaires.*

MACETTE.

SATYRE XIII.*

LA fameuſe Macette à la Cour ſi connuë,
Qui s'eſt aux lieux d'honneur en crédit maintenuë,
Et qui depuis dix ans, juſqu'en ſes derniers jours,
A ſouſtenu le prix en l'eſcrime d'amours;
Laſſe en fin de ſervir au peuple de quintaine,
N'eſtant paſſe-volant, ſoldat, ny capitaine,

Depuis

REMARQUES.

* Dans cette Satire ſont décrits les diſcours pernicieux que Macette, vieille hypocrite, tint à la Maitreſſe de Regnier, pour la ſéduire. Ovide a fait une Satire ſur le même ſujet; c'eſt la 8. du Liv. 1. de ſes Amours; & nôtre Auteur en a imité quelques vers. Properce en a fait auſſi une qui eſt la 5. du 4. Livre.

De toutes les Satires de Regnier celle-ci eſt la mieux verſifiée; celle dont les vers ſont les plus ſoûtenus, les plus nombreux, les plus détachez les uns des autres, enfin les plus naturels & les plus beaux. D'ailleurs elle eſt purgée de ces expreſſions populaires dont Regnier ſembloit faire ſes délices. En un mot, ſi l'on juge de cette Piéce, indépendamment de ſon ſujet, qui n'eſt ni fort noble, ni fort édifiant, elle doit paſſer pour la plus belle Satire de Regnier. Auſſi quand elle parut, elle fut reçue avec des applaudiſſemens, qui alloient à l'admiration; & peut-être eût elle été capable toute ſeule de donner à Regnier la grande reputation qu'il conſerve encore aujourd'hui parmi nous, & qu'il portera ſans doute à la poſterité.

Vers 3. *Et qui depuis dix ans.*] Depuis l'âge de dix ans.

Vers 4. ——— *En l'eſcrime d'amours.*] Edit. de 1645. *Aux eſcrimes.*

Vers 5. *Laſſe enfin de ſervir au peuple de quintaine.*] Voyez la Note ſur le vers 224. de la Satire V.

Depuis les plus chetifs juſques aux plus fendans,
Qu'elle n'ait deſconfit, & mis deſſus les dents;
Laſſe, di-je, & non ſoule, en fin s'eſt retirée,
Et n'a plus autre objet que la voute Etherée.
Elle qui n'euſt, avant que plorer ſon délit,
Autre ciel pour objet, que le ciel de ſon lict;
A changé de courage, & conſitte en deſtreſſe,
Imite avec ſes pleurs la ſaincte Péchereſſe,
Donnant des ſainctes loix à ſon affection,
Elle a mis ſon amour à la devotion.
Sans art elle s'habille, & ſimple en contenance,
Son teint mortifié preſche la continence.
Clergeſſe elle fait jà la leçon aux preſcheurs:
Elle lit ſainct Bernard, la Guide des Pécheurs,
Les Meditations de la mere Thereſe,
Sçait que c'eſt qu'hypoſtaſe, avecque ſyndereſe;

Jour

REMARQUES.

Vers 9. *Laſſe, di-je, & non ſoule.*] Juvenal, Sat. 6.

Et laſſata viris, ſed non ſatiata receſſit.

Vers 15. *Donnant des ſaintes loix.*] On n'a commencé à mettre, *de ſaintes Loix*, que dans l'édition de 1642.

Vers 19. *Clergeſſe elle fait jà la leçon aux preſcheurs.*] *Clergeſſe:* Oudin explique fort bien ce mot en Eſpagnol par *Muger docta*, & en Italien par *Donna ſaccente, ò dotta*, Femme ſavante. Selón Borel, on a dit, *Clergereſſe*, pour *Savante*, comme on a dit *Clerc* pour *Savant*; parce qu'il n'y avoit autrefois que les Gens d'Egliſe qui étudiaſſent. Voyez la Note ſur le dernier vers de la Satire III.

Vers 22. *Sçait que c'eſt qu'hypoſtaſe avec ſyndereſe.*] *Hypoſtaſe*, terme de Théologie; *Syndereſe*, terme de dévotion.

Jour & nuict elle va de convent en convent,
Viſite les ſaincts lieux, ſe confeſſe ſouvent.
A des cas réſervez grandes intelligences;
Sçait du nom de Jeſus toutes les Indulgences;
Que valent chapelets, grains benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des Peres Récollez.
Loin du monde elle fait ſa demeure & ſon giſte:
Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau beniſte.
En fin c'eſt un exemple, en ce ſiecle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur, & de vertu.
Pour Béate par tout le peuple la renomme,
Et la Gazette meſme a deſ-ja dit à Rome,
La voyant aymer Dieu, & la chair maiſtriſer,
Qu'on n'attend que ſa mort pour la canoniſer.
Moy meſme, qui ne croy de léger aux merveilles,
Qui reproche ſouvent mes yeux & mes oreilles,
La voyant ſi changée en un temps ſi ſubit,
Je creu qu'elle l'eſtoit d'ame comme d'habit;
Que Dieu la retiroit d'une faute ſi grande;
Et diſois à par moy: mal vit qui ne s'amende.

Ja

REMARQUES.

Vers 42. *Et diſois à par moi.*] Voyez la Note ſur le Vers 113. de la Satire précedente.

Ja deſ-ja tout dévot, contrit & pénitent,
J'eſtois, à ſon exemple, eſmeu d'en faire autant :
Quand, par arreſt du Ciel qui hait l'hypocriſie,
Au logis d'une fille, où j'ay ma fantaſie,
Ceſte vieille Chouette, à pas lents & poſez,
La parole modeſte, & les yeux compoſez,
Entra par reverence, & reſſerrant la bouche,
Timide en ſon reſpect, ſembloit Sainte Nitouche,
D'un *Ave Maria* luy donnant le bon-jour,
Et de propos communs, bien eſloignez d'amour,
Entretenoit la Belle en qui j'ay la penſée
D'un doux imaginer ſi doucement bleſſée,
Qu'aymans & bien aymez, en nos doux paſſe-temps,
Nous rendons en amour jaloux les plus contans.

Enfin,

REMARQUES.

Vers 46. *Au logis d'une fille, où j'ay ma fantaſie.*] Aprés ce vers, dans la premiere édition de cette Satire, 1612. il y en avoit trois que l'Auteur retrancha dans l'édition de 1613. Les voici:

N'ayant pas tout à fait mis fin à ſes vieux tours,
La vieille me rendit teſmoin de ſes diſcours.
Tapy dans un recoin, & couvert d'une porte,
J'entendy ſon propos &c.

Dans l'édition de 1613. Regnier remplaça ces trois vers par dix-neuf autres, qui lui parurent néceſſaires pour donner une juſte étendue, & plus de vrai-ſemblance à ſa narration. Ils commencent par celui-ci :

Cette vieille Choüette, &c.

Et finiſſent au 65.

Enfin, me tapiſſant un recoin d'une porte, J'entendy &c.

Vers 47. *Ceſte vieille Chouette.*] Voyez la note ſur le vers 50. de la Satire XII.

Enfin, comme en caquet ce vieux ſexe fourmille,
De propos en propos, & de fil en eſguille;
Se laiſſant emporter au flus de ſes diſcours,
Je penſe qu'il falloit que le mal euſt ſon cours.
Feignant de m'en aller, d'aguet je me recule,
Pour voir à quelle fin tendoit ſon préambule:
Moy, qui voyant ſon port ſi plein de ſainɛteté,
Pour mourir, d'aucun mal ne me feuſſe doubté.
Enfin me tapiſſant au recoin d'une porte,
J'entendy ſon propos, qui fut de cette ſorte.
Ma fille, Dieu vous garde & vous vueille benir,
Si je vous veux du mal, qu'il me puiſſe advenir,
Qu'euſſiez vous tout le bien dont le Ciel vous eſt chiche
L'ayant je n'en ſeroy plus pauvre ny plus riche:
Car n'eſtant plus du monde au bien je ne pretens,
Ou bien ſi j'en deſire, en l'autre je l'attens,

D'autre

REMARQUES.

Vers 65. *Enfin me tapiſſant.*] Du verbe *Tapir.* Ovide, *Amorum* Lib. 1. Eleg. 8. v. 21.

Fors me ſermoni teſtem dedit. Illa monebat
Talia. Me duplices occuluere fores.

Vers 67. *Ma fille, Dieu vous garde,* &c.] Moliere, *Ecole des Femmes,* Act. 2. Sc. 5. a imité le diſcours de Macette. C'eſt Agnès qui parle:

——Le lendemain étant ſur notre porte,
Une vieille m'aborde, en parlant de la ſorte:
Mon Enfant, le bon Dieu &c.

Vers 69. *Qu'euſſiez vous tout le bien* &c.] Ovide, au même endroit, v. 27.

Tam felix eſſes, quàm formoſiſſima, vellem.
Non ego, te factâ divite, pauper ero.

D'autre choſe icy bas, le bon Dieu je ne prie:
A propos, ſçavez vous? on dit qu'on vous marie,
Je ſçay bien voſtre cas: un homme grand, adroit,
Riche, & Dieu ſçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit.
Il vous ayme ſi fort! auſſi pourquoy, ma fille,
Ne vous aimeroit il? vous eſtes ſi gentille,
Si mignonne & ſi belle, & d'un regard ſi doux,
Que la beauté plus grande eſt laide aupres de vous.
Mais tout ne reſpond pas au traict de ce viſage,
Plus vermeil qu'une roſe, & plus beau qu'un rivage.
Vous devriez, eſtant belle, avoir de beaux habits,
Eſclater de ſatin, de perles, de rubis.
Le grand regret que j'ay! non pas, à Dieu ne plaiſe,
Que j'en ay' de vous voir belle & bien à voſtre aiſe:
Mais pour moy je voudroy que vous euſſiez au moins
Ce qui peut en amour ſatisfaire à vos ſoins;
Que cecy fuſt de ſoye & non pas d'eſtamine.
Ma foy les beaux habits ſervent bien à la mine.

On

REMARQUES.

Vers 74. *A propos, ſçavez vous ?*] Ovide, même Elégie, v. 23.

Scis herè te, mea lux, juveni placuiſſe beato:
Hæſit, & in vultu conſtitit uſque tuo.
Et cur non placeas? nulli tua forma ſecunda eſt.
Me miſeram! dignus corpore cultus abeſt.

Vers 86. *Que j'en ay' de vous voir.*] *Que j'en aye.*

On a beau s'agencer, & faire les doux yeux,
Quand on eſt bien parée, on en eſt tousjours mieux:
Mais, ſans avoir du bien, que ſert la renommée?
C'eſt une vanité confuſément ſemée
Dans l'eſprit des humains, un mal d'opinion,
Un faux germe, avorté dans noſtre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaiſt les Dames,
Ne ſont que des appas pour les débiles ames,
Qui, ſans chois de raiſon, ont le cerveau perclus.
L'honneur eſt un vieux ſainct que l'on ne chomme plus.
Il ne ſert plus de rien, ſinon d'un peu d'excuſe,
Et de ſot entretien pour ceux là qu'on amuſe;
Ou d'honneſte refus, quand on ne veut aymer.
Il eſt bon en diſcours pour ſe faire eſtimer:
Mais au fonds, c'eſt abus, ſans excepter perſonne.
La ſage le ſçait vendre, où la ſotte le donne.
Ma fille, c'eſt par là qu'il vous en faut avoir.
Nos biens, comme nos maux, ſont en noſtre pouvoir.

Fille,

REMARQUES.

Vers 101. —— *Si non d'un peu d'excuſe.*] Edition de 1613. & quelques autres: *ſi non qu'un peu d'eſcuſe.*

Vers 108. *Nos biens, comme nos maux, ſont en noſtre pouvoir.*] Les 14. vers ſuivans manquent dans l'édition de 1613, faite pendant la vie de l'Auteur, & dans celle de 1626.

Fille, qui ſçait ſon monde, a ſaiſon oportune.
Chacun eſt artiſan de ſa bonne fortune.
Le mal-heur, par conduite, au bon-heur cedera.
Aydez-vous ſeulement, & Dieu vous aydera.
Combien, pour avoir mis leur honneur en ſequeſtre,
Ont elles en velours eſchangé leur limeſtre?
Et dans les plus hauts rangs eſleué leurs maris?
Ma fille, c'eſt ainſi que l'on vit à Paris;

Et

REMARQUES.

Vers. 110. *Chacun eſt artiſan de ſa bonne fortune.*] Ce mot ſententieux, ſi célebre, a pour ſon auteur, Appius Cæcus, qui avoit dit dans un Poëme, *Fabrum eſſe ſuæ quemque fortunæ.* Salluſt. in Orat. 1. ad Cæſarem. Tite Live a fait alluſion à cette maxime, Lib. 39. lorſque parlant de Caton, il dit: *In hoc viro tanta vis animi, ingenii fuit, ut quocumque loco natus eſſet, fortunam ſibi ipſe facturus videretur.* Plaute, *in Trinummo: Nam ſapiens quidem pol ipſe fingit fortunam ſibi.*

Vers 114. *Ont elles en velours eſchangé leur limeſtre.*] Dans la premiere édition de cette Satire, il y avoit:

Ont elles aux atours eſchangé le limeſtre?

Oudin dans ſon Dictionaire Eſpagnol, au mot *Limiſta*, a dit, *Fin drap du Limeſtre.* Et dans le Dictionaire de Duez, *Limeſtre* eſt expliqué par *ſpecie di raſcia, ò panno.* Mr. Ménage, *Diction. Etymol.* nous apprend, que ce ſont ſerges drapées, croiſées, qui ſe font à Roüen & à Darnetal proche de Roüen; & qui ſe faiſoient auſſi autrefois en Eſpagne. Elles ſe font de fine laine d'Eſpagne. *On dit*, ajoute-t'il, *que les ſerges de Limeſtre ont été ainſi appellées du nom de celui qui en a fait le premier: ce qui eſt dit ſans preuve.* Rabelais, L. 4. ch. 6. fait dire à Dindenaud: *De la toiſon de ces moutons ſeront faits les fins draps de Roüen; les Louſchets des balles de Limeſtre, auprès d'elle ne ſont que bourre.* Et au L. 2. ch. 12. *Mais maintenant le monde eſt tout détravé de louchetz des balles de Luceſtre.* Sur quoi l'exact Commentateur de Rabelais raporte la conjecture de Ménage, ſur *Limeſtre*; & ajoute que peut-être ce mot *Limeſtre*, comme parle Dindenaud, L. 4. ch. 6. eſt une corruption de *Luceſtre:* ceux de ſa ſorte étant ſujets à en commettre de ſemblables. Et comme le Comté de *Leiceſtre*, en Angleterre, fournit d'excellentes laines, qu'il ſe peut qu'à Roüen on employoit à ces ſerges, du tems de Rabelais; je m'imagine, dit-il, que *Leiceſtre*, & par corruption *Luceſtre*, pourroit bien être le vrai nom de ces ſerges.

Et la vefve, auſſi bien comme la mariée,
Celle eſt chaſte, ſans plus, qui n'en eſt point priée.
Toutes, au fait d'amour, ſe chauſſent en un poinct;
Et Jeanne que tu vois, dont on ne parle point,
Qui fait ſi doucement la ſimple & la diſcrete,
Elle n'eſt pas plus ſage, ains elle eſt plus ſecrete.
Elle a plus de reſpect non moins de paſſion,
Et cache ſes amours ſous ſa diſcretion.
Moy meſme, croiriez vous, pour eſtre plus âgée,
Que ma part, comme on dit, en fuſt desja mangée?
Non ma foy, je me ſents & dedans & dehors,
Et mon bas peut encor uſer deux ou trois corps.
Mais chaſque âge a ſon temps. Selon le drap la robe.
Ce qu'un temps on a trop, en l'autre on le deſrobe.
Eſtant jeune, j'ay ſceu bien uſer des plaiſirs:
Ores j'ay d'autres ſoins en ſemblables deſirs.

Je

REMARQUES.

Vers 117. *Et la vefve, auſſi bien.*] Editions de 1616, 1617. & 1645. *Et auſſi bien la vefve, comme* &c.

Vers 118. *Celle eſt chaſte, ſans plus, qui n'en eſt point priée.*] Ovide, au même endroit, v. 43.

Ludite, formoſæ: caſta eſt quam nemo rogavit.

Vers 119. *Toutes, au fait d'amour.*] Editions de 1642. 1652. 1655. 1667. *Toutes, en fait d'amour.*

Vers 120. *Et Jeanne que tu vois.*] Dans les mêmes éditions, on lit: *Jeanne, que vous voyez*, & cette leçon eſt meilleure; car Macette ne tutoye point ailleurs la perſonne à qui elle parle.

Vers 122. *Elle n'eſt pas plus ſage.*] Edition de 1612. *Elle n'eſt pas plus chaſte.*

Vers 131. *Eſtant jeune, j'ay ſceu bien uſer*

Je veux paſſer mon temps & couvrir le myſtere.
On trouve bien la cour dedans un monaſtere;
Et après maint eſſay en fin j'ay reconnu,
Qu'un homme comme un autre eſt un moine tout nu.
Puis, outre le ſainct vœu qui ſert de couverture,
Ils ſont trop obligez au ſecret de nature,
Et ſçavent plus diſcrets apporter en aymant,
Avecque moins d'eſclat plus de contentement.
C'eſt pourquoy deſguiſant les boüillons de mon ame,
D'un long habit de cendre envelopant ma flame,
Je cache mon deſſein aux plaiſirs adonné.
Le peché que l'on cache eſt demi pardonné.
La faute ſeullement ne giſt en la deffence.
Le ſcandale, l'opprobre, eſt cauſe de l'offence.
Pourveu qu'on ne le ſçache, il n'importe comment.
Qui peut dire que non, ne pèche nullement.
Puis, la bonté du Ciel nos offences ſurpaſſe.
Pourveu qu'on ſe confeſſe, on a tousjours ſa grace.

IL

REMARQUES.

des plaiſirs.] Properce, L. 4. Eleg. 5. fait dire à une Macette de ſon tems :

Dum vernat ſanguis, dum rugis integer annus,
Utere, ne quis eat liber amore dies.

Vers 145. *La faute ſeullement ne giſt en la deffence.*] Il y a, *ne giſt qu'en la deffence* dans l'édition de 1642. & dans toutes celles qui l'ont ſuivie.

Vers 146. *Le ſcandale, l'opprobre.*] Premiere édition: *Le ſcandale & l'opprobre.*

Il donne quelque choſe à noſtre paſſion;
Et qui jeune n'a pas grande devotion,
Il faut que, pour le monde, à la feindre il s'exerce.
„ C'eſt entre les devots un eſtrange commerce,
„ Un trafic par lequel, au joly temps qui court,
„ Toute affaire faſcheuſe eſt facile à la Cour:
Je ſçay bien que voſtre âge encore jeune & tendre,
Ne peut, ainſi que moy, ces myſteres comprendre:
Mais vous devriez, ma fille, en l'âge où je vous voy,
Eſtre riche, contente, avoir fort bien dequoy;
Et pompeuſe en habits, fine, accorte & ruſée,
Reluire de joyaux, ainſi qu'une eſpouſée.
Il faut faire vertu de la néceſſité.
Qui ſçait vivre icy bas n'a jamais pauvreté.
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'uſage,
Il faut que les brillants ſoient en voſtre viſage;
Que voſtre bonne grace en acquiere pour vous.
„ Se voir du bien, ma fille, il n'eſt rien de ſi doux.
„ S'enrichir de bonne heure eſt une grand' ſageſſe.
„ Tout chemin d'acquerir ſe ferme à la vieilleſſe,
„ A qui ne reſte rien, avec la pauvreté,
„ Qu'un regret eſpineux d'avoir jadis eſté.

Où, lors qu'on a du bien, il n'eſt ſi décrepite,
Qui ne trouve (en donnant) couvercle à ſa marmite.
Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans
Vos accueils, vos baiſers, & vos embraſſemens.
C'eſt gloire, & non pas honte, en ceſte douce peine,
Des acqueſts de ſon lict accroiſtre ſon domaine.
Vendez ces doux regards, ces attraicts, ces appas:
Vous meſme vendez vous, mais ne vous livrez pas.
Conſervez vous l'eſprit, gardez voſtre franchiſe;
Prenez tout, s'il ſe peut, ne ſoyez jamais priſe.
Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs,
Pour un petit plaiſir, a cent mille douleurs.
Puis, un homme au deſduit, ne vous peut ſatisfaire;
Et quand, plus vigoureux, il le pourroit bien faire,
Il faut tondre ſur tout, & changer à l'inſtant.
L'envie en eſt bien moindre, & le gain plus contant.
Sur tout ſoyez de vous la maiſtreſſe & la dame.
Faites, s'il eſt poſſible, un miroir de voſtre ame,
Qui reçoit tous objects, & tout contant les pert,
Fuyez ce qui vous nuit, aymez ce qui vous ſert.
Faites profit de tout, & meſmes de vos pertes.
A prendre ſagement ayez les mains ouvertes,

Ne faites, s'il ſe peut, jamais préſent ny don,
Si ce n'eſt d'un chabot pour avoir un gardon.
Par fois on peut donner pour les galands attraire.
A ces petits préſents je ne ſuis pas contraire:
Pourveu que ce ne ſoit que pour les amorcer.
Les fines, en donnant, ſe doivent efforcer
A faire que l'eſprit, & que la gentilleſſe
Face eſtimer les dons, & non pas la richeſſe.
Pour vous, eſtimez plus, qui plus vous donnera.
Vous gouvernant ainſi, Dieu vous aſſiſtera.
Au reſte, n'eſpargnez ny Gaultier ny Garguille.
Qui ſe trouvera pris, je vous pri' qu'on l'eſtrille.
Il n'eſt que d'en avoir: le bien eſt tousjours bien,
Et ne vous doit chaloir ny de qui, ny combien,
Prenez à toutes mains, ma fille, & vous ſouvienne,
Que le gain a bon gouſt, de quelque endroit qu'il vienne.

Eſtimez

REMARQUES.

Vers 205. *N'eſpargnez ny Gaultier ny Garguille.*] *N'épargnez ni les uns ni les autres.* Gaultier & Garguille étoient deux Bouffons, qui jouoient dans les Farces, avant que le Théatre François ſe fût perfectionné. Leurs noms ont paſſé en proverbe, pour ſignifier des perſonnes mépriſables, & ſans diſtinction. L'Auteur du *Moyen de parvenir* a dit au même ſens; *venez mes amis, mais ne m'amenez ni Gautier ni Guillaume.* Mais cette façon de parler eſt encore plus ancienne; car on trouve *Gautier* & *Garguille* dans le premier des Contes imprimez ſous le nom de Bonaventure des Periers, dont la permiſſion d'imprimer eſt de l'an 1557. *Riez ſeulement*, dit-il, *& ne vous chaille ſi ce fut Gaultier, ou ſi ce fut Garguille.*

Vers 210. *Que le gain a bon gouſt, de quelque endroit qu'il vienne.*] C'eſt un mot de Veſpaſien. Juvenal, Sat. 14. v. 204.

Eſtimez vos amans ſelon le revenu :
Qui donnera le plus qu'il ſoit le mieux venu.
Laiſſez la mine à part, prenez garde à la ſomme.
Riche vilain vaut mieux que pauvre Gentil-homme.
Je ne juge, pour moy, les gens ſur ce qu'ils ſont :
Mais ſelon le profit & le bien qu'ils me font.
Quand l'argent eſt meſlé l'on ne peut reconnoiſtre
Celuy du ſerviteur d'avec celuy du maiſtre.
L'argent d'un cordon-bleu n'eſt pas d'autre façon
Que celuy d'un fripier, ou d'un aide à maçon.
Que le plus & le moins y mette difference,
Et tienne ſeullement la partie en ſouffrance,
Que vous reſtablirez du jour au lendemain ;
Et tousjours retenez le bon bout à la main :

De

REMARQUES.

——*Lucri bonus eſt odor ex re*
Qualibet.

Les Commentateurs de Juvénal font remonter ce mot juſqu'à Ennius, & même juſqu'à Euripide. L'Eſpadon Satirique, imprimé à Lion en 1619. ſous le nom du *Sr. de Forquevaus*, à qui la Satire 16. de Regnier eſt adreſſée ; & en 1626. ſous le nom du *Sr. Deſternod*, Satire I. p. 21.

Dieu d'amour peut beaucoup, mais monnoye eſt plus forte.
L'argent eſt toujours bon, de quelque part qu'il ſorte.

Vers 213. *Laiſſez la mine à part, prenez garde à la ſomme.*] Properce, Liv. 4. Eleg. 5.

Aurum ſpectato, non quæ manus afferat aurum.
Verſibus auditis, quid niſi verba feres?
Qui verſus, Coæ dederit nec munera veſtis,
Ipſius tibi ſit ſurda ſine arte lyra.

L'Eſpadon Satirique, Sat. I. p. 15.

L'on n'y regarde plus : ſoit ſot, ou Gentilhomme,
Maſſette de Regnier, on prend garde à la ſomme.

De crainte que le temps ne deſtruiſe l'affaire.
Il faut ſuivre de près le bien que l'on differe,
Et ne le differer qu'entant que l'on le peut,
Ou ſe puiſſe aiſément reſtablir quand on veut.
Tous ces beaux ſuffiſans, dont la cour eſt ſemée,
Ne ſont que triacleurs & vendeurs de fumée.
Ils ſont beaux, bien peignez, belle barbe au menton:
Mais quand il faut payer, au diantre le teſton;
Et faiſant des mourants, & de l'ame ſaiſie,
Ils croyent qu'on leur doit pour rien la courtoiſie.
Mais c'eſt pour leur beau nez. Le puits n'eſt pas commun:
Si j'en avois un cent, ils n'en auroient pas un.
Et ce Poëte croté, avec ſa mine auſtere,
Vous diriez à le voir que c'eſt un Secretaire.

Il

REMARQUES.

Vers 227. *Et ne le differer, qu'entant que l'on le peut,*
Ou ſe puiſſe aiſément reſtablir quand on veut.] Le ſens eſt embarraſſé dans la diction. C'eſt pourquoi l'edition de 1642. a ainſi corrigé ces deux vers:

Et ne le differer qu'entant que l'on le peut
Aiſément reſtablir auſſi toſt qu'on le veut.

Ce changement a été adopté par toutes les éditions ſuivantes, excepté celle de 1645, qui a gâté le ſens, en mettant:

Et ne le differant qu'entant que l'on le peut,
On ſe puiſſe aiſément reſtablir quand on veut.

Vers 233. *Et faiſant des mourants.*] J'ai mis *mourants*, au lieu de *mouvans*, qui étoit dans toutes les éditions, & qui ne ſignifioit rien.

Vers 237.] *Et ce Poëte croté.*] C'eſt Regnier lui-même. Ovide, dans la même Elégie, v. 57.

Ecce, quid iſte tuus, præter nova carmina, vates
Donat? amatoris millia multa leges.

Il va mélancholique, & les yeux abaiſſez,
Comme un Sire qui plaint ſes parens treſpaſſez.
Mais Dieu ſçait, c'eſt un homme auſſi bien que les autres.
Jamais on ne luy voit aux mains des patenoſtres.
Il hante en mauvais lieux: gardez vous de celà,
Non, ſi j'eſtoy de vous, je le planteroy là.
Et bien, il parle livre, il a le mot pour rire:
Mais au reſte, après tout, c'eſt un homme à Satyre.
Vous croiriez à le voir qu'il vous deuſt adorer.
Gardez, il ne faut rien pour vous deſ-honorer.
Ces hommes meſdiſans ont le feu ſous la lèvre,
Ils ſont matelineurs, prompts à prendre la chèvre,
Et tournent leurs humeurs en bijarres façons;
Puis, ils ne donnent rien, ſi ce n'eſt des chanſons.
Mais, non, ma fille, non: qui veut vivre à ſon aiſe,
Il ne faut ſimplement un amy qui vous plaiſe,

Mais

REMARQUES.

Vers 245. *Et bien, il parle livre.*] Il parle de Livres, il parle ſçavamment. Editions de 1616 & 1617. *Et bien, il parle libre:* mauvaiſe leçon qui a ſans doute inſpiré à celui qui a donné l'edition de 1642, de mettre, *Il parle librement*; & cette prétendue correction a été ſuivie dans toutes les éditions qui ſont venues depuis.

Vers 247. —— *Qu'il vous deuſt adorer.*] Dans l'édition de 1642, on lit: *Qu'il vous veut adorer.* Mais ce changement affoiblit l'expreſſion.

Vers 250. *Ils ſont matelineurs.*] On prononçoit, & même on écrivoit *matelineus*, mot formé de *Matelin*, dit par corruption de *Maturin*, Saint, auquel, par alluſion à *matto*, l'on a coutume de voüer les fous.

Vers 251. —— *En bizarres façons.*] Edition de 1612. *bijarres.*

Mais qui puiſſe au plaiſir joindre l'utilité.
En amours, autrement, c'eſt imbécilité.
Qui le fait à credit n'a pas grande reſource:
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourſe.
Prenez moy ces Abbez, ces fils de Financiers,
Dont, depuis cinquante ans, les peres uſuriers,
Volans à toutes mains, ont mis en leur famille,
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Baſtille.
C'eſt là que voſtre main peut faire de beaux coups.
Je ſçay de ces gens là qui languiſſent pour vous:
Car eſtant ainſi jeune, en vos beautez parfaites,
Vous ne pouvez ſçavoir tous les coups que vous faites;
Et les traicts de vos yeux haut & bas eſlancez,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous bleſſez.

Tel

REMARQUES.

Vers 257. ——— *N'a pas grande reſource.*] On n'a commencé à mettre *reſſource*, que dans l'édition de 1642.

Vers 262. *Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Baſtille.*] Un Auteur contemporain de Regnier, nous apprend, que le tréſor des Rois de France a été gardé tantôt au Temple, puis au Louvre, après dans une Tour prez de la Chambre du Tréſor, en la cour du Palais; & à préſent (1611) il eſt gardé, dit-il, dans la Baſtille ſaint Antoine. *Miraumont, Memoire ſur les Cours & Juſtices étant dans l'enclos du Palais: chap. des Tréſor. de France*, p. 508. Henry IV. avoit ſept millions d'or dans la Baſtille en 1604. *Mém. de Sully*, 2. *part. ch.* 39. Et en 1610, qui eſt l'année en laquelle ce grand Roi mourut, il avoit, diſent les Mém. de Sully, *quinze millions huit cens ſoixante & dix mille livres d'argent comptant, dans les chambres voutées, coffres & caques, étant en la Baſtille; outre dix millions qu'on en avoit tirez pour bailler au Tréſorier de l'Epargne.* Partie 4. ch. 51. p. m. 574.

Maynard, Epigr. à Malherbe:

Un rare Ecrivain comme toy,
Devroit enrichir ſa famille,
D'autant d'argent que le feu Roy
En avoit mis dans la Baſtille.

Tel s'en vient plaindre à moy, qui n'oſe le vous dire:
Et tel vous rit de jour, qui toute nuict ſouſpire,
Et ſe plaint de ſon mal, d'autant plus véhément,
Que vos yeux ſans deſſein le font innocemment.
En amour l'innocence eſt un ſçavant miſtere,
Pourveu que ce ne ſoit une innocence auſtere,
Mais qui ſçache, par art, donnant vie & treſpas,
Feindre avecques douceur qu'elle ne le ſçait pas.
Il faut aider ainſi la beauté naturelle.
L'innocence autrement eſt vertu criminelle:
Avec elle il nous faut & bleſſer & garir,
Et parmy les plaiſirs faire vivre & mourir.
Formez vous des deſſeins dignes de vos merites.
Toutes baſſes amours ſont pour vous trop petites.
Ayez deſſein aux dieux: pour de moindres beautez,
Ils ont laiſſé jadis les cieux deſ-habitez.
Durant tous ces diſcours, Dieu ſçait l'impatience!
Mais comme elle a tousjours l'œil à la deffiance,
Tournant deçà delà, vers la porte où j'eſtois,
Elle viſt en ſurſaut comme je l'eſcoutois.

Elle

REMARQUES.

Vers 276. *Feindre avecques douceur qu'elle ne le ſçait pas.*] Ovide, même Elégie, v. 35.

Erubuit, decet alba quidem pudor ora: ſed iſte,
Si ſimules, prodeſt; verus obeſſe ſolet.

Elle trouſſe bagage, & faiſant la gentille:
Je vous verray demain, à Dieu, bon ſoir, ma fille.
Ha vieille, dy-je lors, qu'en mon cœur je maudis,
Eſt-ce là le chemin pour gaigner Paradis?
Dieu te doint pour guerdon de tes œuvres ſi ſainctes,
Que ſoient avant ta mort tes prunelles eſteintes;
Ta maiſon deſcouverte, & ſans feu tout l'Hyver,
Avecque tes voiſins jour & nuict eſtriver;
Et trainer, ſans confort, triſte & deſeſperée,
Une pauvre vieilleſſe, & tousjours alterée.

REMARQUES.

Vers 296.——— *Jour & nuit eſtriver.*] On prononce *étriver:* diſputer, être en querelle, en procez. L'Adjectif *tribax*, dont Sidonius a fait le ſuperlatif *trebaciſſimus*, pour *tribaciſſimus*, très ruſé chicaneur, ſuppoſe le verbe Latin-barbare *tribare*, d'où ſe dérive *Etriver.*

Vers dernier. *Une pauvre vieilleſſe, & toujours alterée.*] L'yvrognerie eſt un vice qu'on reproche ordinairement aux vieilles qu'on veut injurier. Ovide finit ainſi ſon Élégie contre la vieille Dypſas:

Vox erat in curſu, cùm me mea prodidit umbra:
At noſtræ vix ſe continuere manus,
Quin albam raramque comam, lacrymoſaque vino
Lumina, rugoſas diſtraherentque genas.
Dî tibi dent nudoſque Lares, inopemque ſenectam,
Et longas hyemes, perpetuamque ſitim.

Rabelais, Epître à la Vieille:

Vieille, qui n'as onc ploré tes péchez,
De tes yeux noirs de vin trop empeſchez.

SATYRE XIV.*

J'Ay pris, cent & cent fois la lanterne en la main,
Cherchant en plein midy parmy le genre humain,
Un homme qui fût homme & de fait & de mine,
Et qui pût des vertus paſſer par l'étamine.
Il n'eſt coin & recoin que je n'aye tenté,
Depuis que la nature icy bas m'a planté:
Mais tant plus je me lime, & plus je me rabote,
Je croy qu'à mon avis tout le monde radote,
Qu'il a la tête vuide & ſans deſſus deſſous,
Ou qu'il faut qu'au rebours je ſois l'un des plus fous;
C'eſt de nôtre folie un plaiſant ſtratagesme,
Se flattant, de juger les autres par ſoi-mesme.

Ceux

REMARQUES.

* Cette Satire parut pour la premiere fois dans l'édition de 1613. avec les trois Satires ſuivantes. Le deſſein de l'Auteur eſt de faire voir dans celle-ci que tous les hommes ſont foux; & qu'en agiſſant contre la raiſon, ils ne laiſſent pas d'agir ſuivant leur raiſon. De là, par l'argument des contraires, il prend occaſion de loüer un grand Miniſtre d'Etat, qu'il ne nomme point, quoiqu'il lui adreſſe directement ſon diſcours. C'étoit apparemment le Duc de Sully, Maximilien de Béthune.

Vers 1. *J'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main*, &c.] C'eſt ce que faiſoit Diogène, fameux Philoſophe d'Athènes.

Ceux qui pour voyager s'embarquent deſſus l'eau,
Voyent aller la terre, & non pas leur vaiſſeau,
Peut-être ainſi trompé que fauſſement je juge;
Toutefois, ſi les fous ont leur ſens pour refuge,
Je ne ſuis pas tenu de croire aux yeux d'autrui:
Puis j'en ſçay pour le moins, autant ou plus que lui.
Voila fort bien parlé, ſi l'on me vouloit croire.
Sotte preſomption, vous m'enyvrez ſans boire!
Mais aprés, en cherchant, avoir autant couru,
Qu'aux Avents de Noël fait le Moine Bourru,
Pour retrouver un homme, envers qui la Satyre,
Sans flater, ne trouvaſt que mordre & que redire;
Qui ſçuſt d'un choix prudent toute choſe éplucher;
Ma foy, ſi ce n'eſt vous, je n'en veux plus chercher.
Or ce n'eſt point pour être élevé de fortune:
Aux ſages, comme aux fous, c'eſt choſe aſſez commune;
Elle avance un chacun, ſans raiſon & ſans choix,
Les fous ſont aux échets les plus proches des Rois.

Auſſi

REMARQUES.

Vers 22. *Qu'aux Advents de Noël fait le Moine Bourru.*] Voyez la Note ſur le vers 380. de la Satire XI.

Vers 30. *Les foux ſont aux échets les plus proches des Rois.*] Ce vers eſt cité dans le Ménagiana de Mr. De la Monnoye, Tome 3. p. 183. où l'on fait dire à Menage: *Poëta Regius*, en bon François, ſignifie *le fou du Roi*. M. De la Monnoye ajoute: à ce compte, Fauſtus Andrelinus, qui prenoit tout enſemble la qualité de *Poeta Regius*, & de *Regineus*, étoit le fou du Roi & de la Reine.

Auſſi mon jugement ſur cela ne ſe fonde,
Au compas des grandeurs je ne juge le monde;
L'éclat de ces clinquans ne m'ébloüit les yeux.
Pour être dans le Ciel je n'eſtime les Dieux:
Mais pour s'y maintenir, & gouverner de ſorte
Que ce Tout en devoir reglément ſe comporte,
Et que leur providence également conduit
Tout ce que le Soleil en la terre produit.
Des hommes, tout ainſi, je ne puis reconnoître
Les grands: mais bien ceux-là qui meritent de l'être;
Et de qui le merite indomptable en vertu,
Force les accidens & n'eſt point abbatu.
Non plus que de farceurs, je n'en puis faire conte,
Ainſi que l'un deſcend, on voit que l'autre monte;
Selon, ou plus, ou moins, que dure le roollet,
Et l'habit fait, ſans plus, le maître, ou le valet.
De meſme eſt de ces gens dont la grandeur ſe jouë,
Aujourd'huy gros, enflez, ſur le haut de la rouë,
Ils ſont un perſonnage, & demain renverſez:
Chacun les met au rang des péchez éffacez.
La faveur eſt bizarre, à traitter indocile,

Sans

REMARQUES.

Vers 51. *La faveur eſt bizarre*, &c.] La Faveur eſt miſe pour la Fortune.

Sans arrêt, inconſtante, & d'humeur difficile,
Avec diſcretion il la faut careſſer ;
L'un la perd bien ſouvent pour la trop embraſſer,
Ou pour s'y fier trop ; l'autre par inſolence,
Ou pour avoir trop peu, ou trop de violence,
Ou pour ſe la promettre, ou ſe la dénier :
Enfin, c'eſt un caprice étrange à manier.
Son amour eſt fragile, & ſe rompt comme un verre,
Et fait aux plus matois donner du nez en terre.
Pour moi, je n'ai point vû, parmy tant d'avancez,
Soit de ces tems ici, ſoit des ſiécles paſſez ;
Homme que la fortune ait taſché d'introduire,
Qui durant le bon vent ait ſçû ſe bien conduire.
Or d'être cinquante ans aux honneurs élevé,
Des grands & des petits dignement aprouvé,
Et de ſa vertu propre aux malheurs faire obſtacle :
Je n'ay point vû de ſots avoir fait ce miracle.

Auſſy,

REMARQUES.

Vers 59. *Son amour eſt fragile, & ſe rompt comme un verre.*] Publius Mimus, *Fortuna vitrea eſt : tum cùm ſplendet, frangitur.*

Vers 61. *Pour moi, je n'ay point veu...*
Vers 63. *Homme que la fortune.*] Il auroit été plus régulier de dire : *Pour moi, je n'ay point vû d'homme*, &c.

Vers 65. *Or d'être cinquante ans aux honneurs eſlevé.*] Ceci ne peut guères convenir qu'au Duc de Sully, lequel étant né en 1559. s'étoit attaché dès ſa jeuneſſe à Henri de Bourbon alors Roi de Navarre, & enſuite Roi de France, qui l'honora de ſa confiance la plus intime, & le combla de biens & d'honneurs.

Auſſy, pour diſcerner le bien d'avec le mal,
Voir tout, connoître tout, d'un œil toûjours égal:
Manier dextrement les deſſeins de nos Princes,
Répondre à tant de gens de diverſes Provinces:
Eſtre des étrangers pour Oracle tenu,
Prévoir tout accident avant qu'être avenu;
Détourner par prudence une mauvaiſe affaire:
Ce n'eſt pas choſe aiſée, ou trop facile à faire.
Voila comme on conſerve avecque jugement
Ce qu'un autre diſſipe, & perd imprudement.
Quand on ſe brûle au feu que ſoi-même on attiſe,
Ce n'eſt point accident, mais c'eſt une ſottiſe.
Nous ſommes du bonheur de nous-même artiſans,
Et fabriquons nos jours ou faſcheux, ou plaiſans.
La fortune eſt à nous, & n'eſt mauvaiſe, ou bonne,
Que ſelon qu'on la forme, ou bien qu'on ſe la donne.
A ce point le Malheur, ami, comme ennemi,
Trouvant au bord d'un puits un enfant endormi,

En:

REMARQUES.

Vers 69. *Auſſi, pour diſcerner & le bien & le mal.*] Dans l'édition de 1642. & dans les éditions ſuivantes, on a mis: *Le bien d'avec le mal.*

Vers 77. —— *Avec le jugement.*] L'Edition de 1642. & les ſuivantes: *Avecque jugement.*

Vers 85. *A ce point, le Mal-heur, amy comme ennemy.*] On n'a jamais dit, que le *mal-heur* fût *ami:* il a toujours ſignifié la mauvaiſe fortune. L'Auteur pouvoit mettre, *l'heur*; *le deſtin*, *la fortune*, qui ſe-

En riſque d'y tomber, à ſon aide s'avance,
En lui parlant ainſi, le réveille & le tance:
Sus badin, levez-vous, ſi vous tombiez dedans,
De douleur vos parens, comme vous imprudens,
Croyans en leur eſprit que de tout je diſpoſe,
Diroient en me blâmant, que j'en ſerois la cauſe.
Ainſi nous ſéduiſant d'une fauſſe couleur,
Souvent nous imputons nos fautes au malheur,
Qui n'en peut mais; mais quoi! l'on le prend à partie,
Et chacun de ſon tort cherche la garentie;
Et nous penſons bien fins, ſoit veritable, ou faux,
Quand nous pouvons couvrir d'excuſes nos défauts:
Mais ainſi qu'aux petits, aux plus grands perſonnages,
Sondez tout juſqu'au fond: les fous ne ſont pas ſages.
Or c'eſt un grand chemin jadis aſſez frayé,
Qui des rimeurs François ne fut onc eſſayé:
Suivant les pas d'Horace, entrant en la carriere,
Je trouve des humeurs de diverſe maniere,

Qui

REMARQUES.

prennent, ou en bonne, ou en mauvaiſe part, ſuivant les épithétes qui les déterminent. La Fontaine a mis cette Fable en vers, & l'a intitulée, *La Fortune & le jeune Enfant.*

Vers 103. *Suivant les pas d'Horace.*] Regnier avoit pourtant dit, Sat. 2.

Il faut ſuivre un ſentier qui ſoit moins rebatu,
Et, conduit d'Apollon, reconnoitre la trace
Du libre Juvénal: trop diſcret eſt Horace
Pour un homme piqué.

Qui me pourroient donner ſujet de me moquer:
Mais qu'eſt-il de beſoin de les aller choquer?
Chacun, ainſi que moi, ſa raiſon fortifie,
Et ſe forme à ſon goût une Philoſophie;
Ils ont droit en leur cauſe, & de la conteſter,
Je ne ſuis chicaneur, & n'ayme à diſputer.
Gallet a ſa raiſon, & qui croira ſon dire,
Le hazard pour le moins luy promet un Empire;
Toutesfois, au contraire étant leger & net,
N'ayant que l'eſperance, & trois dez au cornet,
Comme ſur un bon fond de rente, & de receptes,
Deſſus ſept, ou quatorze, il aſſigne ſes dettes,

Et

REMARQUES.

Vers 109. *Ils ont droit de leur cauſe.*] Editions de 1642. 1652. & 1667. *Ils ont droit en leur cauſe.*

Vers 111. *Gallet a ſa raiſon*, &c.] Galet, fameux Joueur de Dez, vivoit du tems de Regnier. Le Commentateur de Boileau, *Sat.* 8. *v.* 81. a dit, ſur la foi de la tradition, & de Ménage dans ſes *Origines*, que Galet fit bâtir l'Hotel de Sulli, & qu'il le perdit au jeu. C'eſt le Duc de Sulli, Sur-Intendant des Finances ſous Henri IV. qui avoit fait batir l'Hôtel qui porte ſon nom. Il eſt vrai que Galet avoit une maiſon tout auprès, dans laquelle étoit un Cabaret, qu'on appeloit auſſi *l'Hôtel de Sulli*; & Gallet la vendit pour payer ſes créanciers. On trouve encore le nom de ce Joueur dans les vers d'un Ballet, intitulé *le Serieux & le Groteſque*, danſé par Louis XIII. en 1627. C'eſt dans un Récit *pour les Falotiers de Rouen.*

Là, ceux qui prêtent le collet
Aux chances que livre GALLET,
Après quelques faveurs, ſouffrent mille diſgraces;
Et ne rencontrent volontiers,
Que l'Hopital, dont les portiers
Ce ſont les Digolis, les Taupes & les Maces.

Vers 115. —— *De rente, ou de receptes.*] *Et de receptes*, édit. de 1642. & ſuivantes.

Vers 116. *Deſſus ſept, ou quatorze, il aſſigne ſes dettes.*] Au Jeu de la Chance, ou des trois Dez, les chances les plus difficiles à amener, ou qui viennent plus rare-

Et trouve ſur cela qui lui fournit dequoy.
Ils ont une raiſon qui n'eſt raiſon pour moy,
Que je ne puis comprendre, & qui bien l'examine.
Eſt-ce vice ou vertu, qui leur fureur domine?
L'un alléché d'eſpoir de gagner vingt pour cent,
Ferme l'œil à ſa perte, & librement conſent

Que

REMARQUES.

ment, ſont celles de *Sept*, & de *Quatorze*; & quand le Joueur emprunte de l'argent pour jouer, *il aſſigne la dette*, à en payer une certaine partie toutes les fois qu'il lui viendra *Sept* ou *Quatorze*. Mr. Deſpreaux a deſigné ce Jeu, Satire IV. vers 75.

Attendant ſon deſtin d'un Quatorze ou d'un Sept,
Voit ſa vie ou ſa mort ſortir de ſon Cornet.

Regnier fait ici la peinture de deux Foux: d'un Joueur, qui croit s'enrichir au jeu; & d'un Uſurier, qui lui prête volontiers de groſſes ſommes pour jouer, parce qu'il en tire vingt pour cent d'interêt. La raiſon du Joueur conſiſte dans l'eſperance de gagner: la raiſon de l'Uſurier, dans le profit immenſe qu'il tire de ſon argent.

Vers 117. *Et trouve ſur cela qui lui fournit dequoy.*] C'eſt à dire: *Et trouve ſur cela* [un Uſurier] *qui lui fournit dequoy.* Le Poëte condamne & la raiſon du Joueur, & la raiſon de l'Uſurier. *Ils ont une raiſon qui n'eſt raiſon pour lui:* il ne peut comprendre leur conduite; mais quoi qu'il la traite de *fureur*, il ne ſait néanmoins ſi, à cauſe de la bonne foi réciproque qu'il y reconnoit, il la doit appeler *Vice ou Vertu.*

J'ai crû qu'il y avoit ici une tranſpoſition dans le Texte; que le portrait de l'Uſurier, *L'un alléché d'eſpoir*, &c. v. 121. étoit déplacé, & qu'il devoit ſuivre immédiatement celui du Joueur, après le vers 116. en cette maniere:

Gallet a ſa raiſon, &c.
Deſſus ſept ou quatorze il aſſigne ſes dettes.
L'un alléché d'eſpoir de gagner vingt pour cent,
Ferme l'œil à ſa perte, & librement conſent
Que l'autre le deſpoüille; & ſes meubles engage,
Meſmes, s'il eſt beſoin, baille ſon heritage,
Et trouve ſur cela qui luy fournit dequoy.
Ils ont une raiſon &c.

Des perſonnes fort judicieuſes, & entr'autres Mr. De la Monnoye, & Mr. De Saint-Fonds, qui ont pris la peine de revoir mes Notes; n'ont pas approuvé ce changement, & ont trouvé que le Texte étoit diſpoſé ſuivant ſon ordre naturel, dans l'original.

Vers 118. *Ils ont une raiſon qui n'eſt raiſon pour moy.*] Corneille dans le Cid, Acte 2. Sc. 6.

Ainſi votre raiſon n'eſt pas raiſon pour moy.

Vers 121. *L'un alléché d'eſpoir* &c.] Un Uſurier.

Que l'autre le dépoüille, & ſes meubles engage;
Même, s'il eſt beſoin, baille ſon heritage.
Or le plus ſot d'entr'eux, je m'en raporte à luy,
Pour l'un il perd ſon bien, l'autre celuy d'autruy.
Pourtant c'eſt un traffic qui ſuit toûjours ſa route,
Où, bien moins qu'à la Place, on a fait banqueroute;
Et qui dans le brelan ſe maintient bravement,
N'en déplaiſe aux Arrêts de nôtre Parlement.
Penſez-vous, ſans avoir ſes raiſons toutes prêtes,
Que le Sieur de Provins perſiſte en ſes requêtes,

Et

REMARQUES.

Vers 123. —— *Et ſes meubles engage.*] C'eſt l'Uſurier qui engage ſes meubles, & même ſes fonds, pour trouver l'argent qu'il prête au Joueur.

Vers 125. *Or le plus ſot d'entr'eux*, &c.] C'eſt encore l'Uſurier, parce qu'il perd veritablement ſon bien, au lieu que le Joueur ne perd que celui d'autrui.

Horace, Sat. 3. L. 2. v. 64.

Inſanit veteres ſtatuas Damaſippus emendo.
Integer eſt animi Damaſippi creditor? eſto.
Accipe quod nunquam reddas mihi, ſi tibi dicam:
Tune inſanus eris, ſi acceperis?

Vers 128. *Où, bien moins qu'à la Place, on a fait banqueroute.*] Ce Commerce, d'Uſurier à Joueur, ne laiſſe pas, de ſubſiſter entre les parties, plus inviolablement que celui qui ſe fait à la Place, entre Marchands. On a vû bien des Joueurs ſe ruiner; mais on en voit peu qui faſſent banqueroute pour les dettes du jeu.

Vers 129. *Et qui dans le brelan.*] On lit *Brelan* dans la premiere édition de cette Satire, 1613. & c'eſt ainſi qu'il eſt dans Nicot, imprimé en 1606. Les editions de 1616, & 1617, portent *Barlan*, mot que je n'ai point vû ailleurs. Il y a *Berlan* dans toutes les éditions ſuivantes; mais l'on ne dit plus que *Brelan*, qui s'entend ici de ces Academicies, où l'on s'aſſemble pour jouer aux cartes, & aux dez.

130. *N'en déplaiſe aux Arreſts de noſtre Parlement.*] Peu de tems avant que Regnier publiât cette Satire, le Roi Louis XIII. avoit donné deux Déclarations portant deffenſes *de tenir Brelans:* l'une du 30. May 1611. verifiée au Parlement le 23. Juin ſuivant; & l'autre du 20 Decembre 1612, auſſi verifiée le 24. Janvier 1613. Le 13. de Juin 1614. le Parlement rendit encore un Arrêt ſolemnel, pour réiterer les défenſes de tenir des Brelans & Académies.

Et qu'il ait, ſans eſpoir d'être mieux à la Court,
A ſon long balandran changé ſon manteau court:
Bien que, depuis vingt ans, ſa grimace importune
Ait à ſa défaveur obſtiné la fortune?
Il n'eſt pas le Couſin, qui n'ait quelque raiſon.
De peur de réparer, il laiſſe ſa maiſon:
Que ſon lit ne défonce, il dort deſſus la dure;
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couverture;
Ne ſe pouvant munir encontre tant de maux,
Dont l'air intemperé fait guerre aux animaux,
Comme le chaud, le froid, les frimas, & la pluye,
Mil autres accidens, bourreaux de nôtre vie,
Luy, ſelon ſa raiſon, ſous eux il s'eſt ſoûmis,
Et forçant la Nature, il les a pour amis.

Il

REMARQUES.

Vers 134. *A ſon grand Balandran changé ſon manteau court.*] Le Sieur de Provins, pour ſe donner l'air d'un homme d'épée, avoit changé ſon manteau court en un long balandran, tel que les gens de guerre en portoient: car le Balandran étoit une eſpece de Manteau, ou de Surtout. Mr. Deſpreaux, en citant cet endroit dans ſon Diſcours ſur la Satire, a pris le ſens de Regnier à rebours.

Vers 137. *Il n'eſt pas le Couſin.*] Autre Fou, ainſi nommé, parce que parlant d'Henri IV. il diſoit, *Le Roi mon Couſin:* en quoi il reſſembloit à Triboulet, qui couſinoit François I. comme on voit page 212. du *Recüeil des plaiſantes Nouvelles*, imprimées à Lion l'an 1555.

Vers 144. *Mil autres accidens.*] Toutes les éditions portent: *Et mil autres accidens.* Mais ce demi-vers a une ſyllabe de trop; c'eſt pourquoi dans l'édition de 1642, & dans les trois ſuivantes, on a mis, *Et mille autre accidens*, pour conſerver la meſure du vers, aux dépens des régles de la Grammaire. La ſyllabe *Et*, étant ici de trop, il eſt viſible qu'il faut lire: *Mille autres accidens*; ou plutôt *Mil*, comme l'Auteur l'avoit écrit.

Il n'eſt point enrumé pour dormir ſur la terre,
Son poulmon enflamé ne touſſe le caterre,
Il ne craint ny les dents, ny les défluxions,
Et ſon corps a, tout ſain, libres ſes fonctions.
En tout indifferent, tout eſt à ſon uſage.
On dira qu'il eſt fou, je croi qu'il n'eſt pas ſage,
Que Diogene auſſi fuſt un fou de tout point,
C'eſt ce que le Couſin comme moy, ne croit point.
Ainſi cette raiſon eſt une étrange bête,
On l'a bonne, ſelon qu'on a bonne la tête,
Qu'on imagine bien, du ſens, comme de l'œil,
Pour grain ne prenant paille, ou Paris pour Corbeil.
Or ſuivant ma raiſon, & mon intelligence,
Mettant tout en avant, & ſoin, & diligence,
Et criblant mes raiſons, pour en faire un bon chois,
Vous êtes, à mon gré, l'homme que je cherchois.
Afin donc qu'en diſcours le temps je ne conſomme,
Ou vous êtes le mien, ou je ne veux point d'homme.
Qu'un chacun en ait un ainſy qu'il luy plaira.
Rozette, nous verrons qui s'en repentira.

Un

REMARQUES.

Vers 166. *Rozette, nous verrons qui s'en repentira.*] Voyez la Note ſur le vers 75. de la huitieme Satire.

Vn chacun en ſon ſens, ſelon ſon choix, abonde.
Or m'ayant mis en goût des hommes, & du monde,
Réduiſant bruſquement le tout en ſon entier,
Encor faut-il finir par un tour du métier.
On dit que Jupiter, Roy des Dieux, & des hommes,
Se promenant un jour en la terre où nous ſommes,
Reçût en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'âge pareils, mais de mœurs differens.
L'un avoit nom Minos, l'autre avoit nom Tantale:
Ils les éleve au Ciel, & d'abord leur étale,
Parmy les bons propos, les graces, & les ris,
Tout ce que la faveur départ aux favoris:
Ils mangeoient à ſa table, avaloient l'ambroſie,
Et des plaiſirs du Ciel ſoûloient leur fantaſie,

Ils

REMARQUES.

Vers 170. *Encor faut il finir par un tour du métier.*] Par un trait de Satire. Cela fait comprendre que la Fable allégorique qui ſuit, de Minos & de Tantale, indiquoit deux perſonnes de la Cour, dont celle qui eſt deguiſée ſous le nom de Minos, étoit ſans doute le ſage Miniſtre à qui Regnier addreſſe cette Satire.

Vers 174. *Mais de mœurs differens.*] 1645. *D'humeurs differens.*

Vers 175. *L'un avoit nom Minos, l'autre avoit nom Tantale.*] *Minos*, Fils de Jupiter & d'Europe, donna des Loix aux peuples de Crète dont il étoit Roi, & les gouverna avec tant d'équité, qu'on a feint, qu'il avoit été établi Juge des Enfers.

Tantale, autre fils de Jupiter, & Roi de Phrygie, qui fut chaſſé du ciel, pour avoir révelé aux hommes les ſecrets des Dieux. Dans les Enfers il ſouffre une faim & une ſoif continuelles, au milieu des eaux & des mets les plus exquis.

Vers 179. *Ils mangeoient à ſa table, avaloient l'ambroſie.*] Viande exquiſe, qui, ſelon les Anciens, étoit la nourriture de leurs Dieux. Regnier ſemble ici prendre l'Ambroſie pour une liqueur. Athénée

Ils étoient comme chefs de ſon Conſeil privé;
Et rien n'étoit bien fait qu'ils n'euſſent approuvé.
Minos eut bon eſprit, prudent, accort, & ſage,
Et ſçût, juſqu'à la fin, joüer ſon perſonnage:
L'autre fut un langard, révelant les ſecrets
Du Ciel, & de ſon Maître, aux hommes indiſcrets.
L'un, avecque prudence, au Ciel s'impatroniſe;
Et l'autre en fut chaſſé comme un peteux d'Egliſe.

REMARQUES.

produit deux paſſages l'un de Sappho, l'autre d'Anaxandride, par où il paroit que l'Ambroſie eſt priſe pour la boiſſon des Dieux. Alcman eſt cité au même endroit, touchant le Nectar pris pour leur viande; d'où il s'enſuivroit que l'Ambroſie ſeroit leur breuvage. Auſſi Muret, ſur le dixieme Sonnet du I. Livre des Amours de Ronſard, dit que le Nectar & l'Ambroſie ſe prennent l'un pour l'autre par les Poëtes. Cependant, Homere a diſtingué fort nettement l'Ambroſie du Nectar, Odyſſée Liv. 5. v. 92.

Vers 183. *Minos eut bon eſprit, prudent, accord, & ſage.*] Pour confirmer le parallèle de Minos & du Duc de Sully, on peut mettre ici ce que dit Moreri : que ce Seigneur mourut *avec l'éloge d'avoir été bon Gentil-homme, ſage, diſcret, & tres-exact à tenir ce qu'il avoit promis:* éloge qui lui avoit été donné par Henri IV. dans une Lettre que ce Roi lui écrivit de ſa main le 10. Avril, 1603. *Mém. de Sully, part. 2. ch. 15. p. 243.*

Vers 185. *L'autre fut un langard, révelant les ſecrets* &c.] Voyez la note ſur le vers 175. Ovide,

Quærit aquas in aquis, & poma fugacia captat
Tantalus: hoc illi garrula lingua dedit.

Et dans l'Elégie VII. Liv. 3. des Amours:

Sic aret mediis taciti vulgator in undis.

Vers 188. *Et l'autre en fut chaſſé comme un peteux d'Egliſe.*] Scarron, Virgile traveſti, L. 1.

Si, di-je, cette Dame Eliſe,
Comme de vrais peteurs d'Egliſe,
Les eût chaſsés de ſon Etat.

SATYRE XV.*

OUY, j'eſcry rarement, & me plais de le faire,
Non pas que la pareſſe en moy ſoit ordinaire,
Mais ſi-tôt que je prens la plume à ce deſſein,
Je croy prendre en galére une rame en la main;
Je ſens au ſecond vers que la Muſe me dicte,
Que contre ſa fureur ma raiſon ſe dépite.
Or ſi par fois j'eſcry, ſuivant mon aſcendant,
Je vous jure, encor eſt-ce à mon corps défendant.
L'aſtre qui de naiſſance à la Muſe me lie,
Me fait rompre la tête aprés cette folie,
Que je reconnois bien: mais pourtant, malgré moi,
Il faut que mon humeur faſſe joug à ſa loy;

Que

REMARQUES.

* L'Auteur ſe plaint de la Verve poëtique, qui le contraint à faire des Vers, malgré lui, toutes les fois qu'elle s'empare de ſon eſprit; mais il ajoute que ſon humeur libre, & incapable du moindre déguiſement, l'oblige auſſi à dire la verité avec franchiſe; à rendre juſtice au merite, à blamer le vice, & à louer la vertu.

Vers 1. *Ouy j'eſcry rarement*, &c.] Horace, Sat. 3. L. 2. *Sic rarò ſcribis, ut toto non quater anno Membranam poſcas.*

Vers 6. *Que contre ſa fureur ma raiſon ſe deſpite.*] Dans toutes les éditions qui ont précedé celle de 1642, on liſoit: *Et contre* &c. Les Poëtes un peu exacts n'approuveront pas cette rime: *dicte, dépite.*

Que je demande en moi ce que je me dénie,
De mon ame & du Ciel, étrange tyrannie!
Et qui pis eſt, ce mal, qui m'afflige au mourir,
S'obſtine aux récipez, & ne ſe veut guerir;
Plus on drogue ce mal, & tant plus il s'empire,
Il n'eſt point d'Ellebore aſſez en Anticyre,
Reveſche à mes raiſons, il ſe rend plus mutin;
Et ma philoſophie y perd tout ſon Latin.
Or pour être incurable, il n'eſt pas néceſſaire,
Patient en mon mal, que je m'y doive plaire;
Au contraire, il m'en faſche, & m'en déplaît ſi fort,
Que durant mon accez, je voudrois être mort:
Car lors qu'on me regarde, & qu'on me juge un Poëte,
Et qui par conſéquent a la tête mal-faite,
Confus en mon eſprit, je ſuis plus déſolé,
Que ſi j'étois maraut, ou ladre, ou verolé.

Encor

REMARQUES.

Vers 16. *S'obſtine aux récipez.*] Aux remèdes, aux ordonnances des Medecins.

Vers 18. *Il n'eſt point d'Ellebore aſſez en Anticyre.*] Les premieres éditions portent: *Elebore*, *Anticire*, mauvaiſe ortographe. L'Ellébore eſt une plante, dont les anciens Medecins ſe ſervoient pour purger le cerveau, & pour guerir de la folie. Cette plante croiſſoit particulierement dans l'Iſle d'Anticyre: c'eſt pourquoi on y envoyoit les Fous: *Naviget Anticyram*, dit Horace, Sat. 3. L. 2. & dans la même Satire:

Danda eſt Ellebori multo pars maxima avaris: Neſcio an Anticyram ratio illis deſtinet omnem.

Encor ſi le tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Avoit quelque reſpect durant ma frénéſie,
Qu'il ſe reglât ſelon les lieux moins importans,
Ou qu'il fiſt choix des jours, des hommes, ou du temps,
Et que lors que l'hyver me renferme en la chambre,
Aux jours les plus glacez de l'engourdy Novembre,
Apollon m'obſedât, j'aurois en mon malheur
Quelque contentement à flater ma douleur.
Mais aux jours les plus beaux de la ſaiſon nouvelle,
Que Zephyre en ſes rets ſurprend Flore la belle;
Que dans l'air les oyſeaux, les poiſſons en la mer,
Se plaignent doucement du mal qui vient d'aimer:
Ou bien lors que Cerés de fourment ſe couronne,
Ou que Bacchus ſoupire amoureux de Pomone;
Ou lors que le ſaffran, la derniere des fleurs,
Dore le Scorpion de ſes belles couleurs;
C'eſt alors que la verve inſolemment m'outrage,
Que la raiſon forcée obéït à la rage,

Et

REMARQUES.

Vers 40.——— *Du mal qui vient d'aimer.*] *Mer*, *aimer:* cette rime eſt appellée *Normande*; parceque les Normans, auſſi bien que les Gaſcons, prononcent les finales des Infinitifs en *er*, comme ſi on les écrivoit *air*.

Vers 41. *Ou bien lorſque Cerés de fourment.*] On diſoit autrefois *Fourment*, & ce n'eſt que depuis l'édition de 1642. qu'on a mis *froment*.

Vers 43. *Ou lorſque le ſaffran, la derniere des fleurs,*
Dore le Scorpion.] Le Saffran ne fleurit qu'au mois d'Octobre, pendant lequel le Soleil entre dans le Signe du Scorpion.

Et que, ſans nul reſpect des hommes, ou du lieu,
Il faut que j'obéïſſe aux fureurs de ce Dieu.
Comme en ces derniers jours les plus beaux de l'année,
Que Cybele eſt par-tout de fruits environnée,
Que le Payſant recuëille, empliſſant à milliers,
Greniers, granges, chartis, & caves, & celiers;
Et que Junon, riant d'une douce influence,
Rend ſon œil favorable aux champs qu'on enſemence;
Que je me réſoudois, loin du bruit de Paris,
Et du ſoin de la Cour, ou de ſes favoris,
M'égayer au repos que la campagne donne;
Et ſans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne;
D'un bon mot faire rire, en ſi belle ſaiſon,
Vous, vos chiens, & vos chats, & toute la maiſon,

Et

REMARQUES.

Vers 48. *Il faut que j'obéiſſe aux fureurs de ce Dieu.*] D'Apollon. Avant l'édition de 1642, il y avoit, *Qu'il faut.*

Vers 50. *Que Cybele.*] La Terre.

Vers 52. *Greniers, granges, chartis.*] C'eſt le lieu où l'on met à couvert les Charrettes. Nicot & Monet écrivent *Chareti.*

Vers 53. *Et que Junon.*] La Déeſſe de l'Air.

Vers 55. *Que je me réſoudois.*] *Reſoudrois*, édit. de 1626. *Reſolvois*, edit. de 1652. & ſuivantes.

Vers 59. *D'un bon mot faire rire.*] Regnier etoit fertile en bons mots, & en reparties vives & plaiſantes. On en voit une preuve naïve, quoique groſſiere, dans ce Sizain, gravé ſous le Portrait de *Gros Guillaume*, Acteur de la Comédie Italienne, du tems de Regnier:

Tel eſt dans l'Hôtel de Bourgoigne,
Gros Guillaume avecque ſa troigne,
Enfariné comme un Meuſnier:
Son minois & ſa Rhétorique
Valent les bons mots de Reignier,
Contre l'humeur mélancolique.

Vers 60. *Vous, vos chiens*, &c.] Ces pa-

Et là, dedans ces champs que la riviere d'Oiſe,
Sur des arenes d'or en ſes bords ſe dégoiſe,
(Séjour jadis ſi doux à ce Roy qui deux fois
Donna Sidon en proye à ſes peuples François.)
Faire maint ſoubre-ſaut, libre de corps, & d'ame,
Et froid aux appétits d'une amoureuſe flamme,
Etre vuide d'amour comme d'ambition,
Des galands de ce temps horrible paſſion.
Mais à d'autres revers ma fortune eſt tournée.
Dés le jour que Phœbus nous montre la journée,
Comme un hibou qui fuit la lumiere & le jour,
Je me leve, & m'en vay dans le plus creux séjour
Que Royaumont recelle en ſes forêts ſecrettes,
Des renards & des loups les ombreuſes retraites;

Et

REMARQUES.

roles s'adreſſent à un Ami de Regnier, chez qui il étoit à Royaumont, dont il eſt parlé dans le Vers 73. & cet Ami étoit vrai-ſemblement l'Abbé même de Royaumont, Philippe Hurault de Chiverny, Evêque de Chartres, lieu de la naiſſance de Regnier. Cette conjecture eſt préparée par les vers précedens, où Regnier dit, qu'étant allé à la campagne pour y jouir du repos & de la liberté, il ne vouloit entendre parler, ni de Curé, ni de Doyen, ni de Chantre, ni de Sorbone; ſujets ordinaires de converſation, qui n'etoient point de ſon gout, & dont il avoit la tête rompue chez ce Prélat.

Vers 61. *Et là, dedans ces champs que la riviere d'Oiſe.*] *Où la riviere d'Oiſe*; cette expreſſion ſeroit plus réguliere.

Vers 62. *Sur des arenes d'or en ſes bords.*] *En ſes bras*, dans les éditions de 1616, & 1617.

Vers 63. *Séjour jadis ſi doux à ce Roy &c.*] Saint Louis alla deux fois dans la Terre ſainte, pour y faire la guerre aux Sarrazins. *Sidon*, aujourdhui *Seide*, ville de Phénicie.

Vers 73. *Que Royaumont.*] Abbaye de Bernadins, dans l'Iſle de France, près de la Riviere d'Oiſe, à huit lieües de Paris. Elle avoit été fondée vers l'an 1230. par Saint Louis, qui travailla lui-même, à ce qu'on dit, au bâtiment de l'Egliſe. Il fit

Et là, malgré mes dents, rongeant & ravaſſant,
Poliſſant les nouveaux, les vieux rapetaſſant,
Je fay des vers, qu'encor qu'Apollon les avouë,
Dedans la Cour, peut-être, on leur fera la mouë;
Ou s'ils ſont, à leur gré, bien faits, & bien polis,
J'aurai pour récompence, ils ſont vrayment jolis.
Mais moi, qui ne me regle aux jugemens des hommes,
Qui dedans & dehors, connois ce que nous ſommes,
Comme, le plus ſouvent, ceux qui ſçavent le moins,
Sont temerairement & juges, & témoins,
Pour blâme, ou pour loüange, ou pour froide parole,
Je ne fay de leger banqueroute à l'école
Du bon homme Empédocle, où ſon diſcours m'aprend
Qu'en ce monde il n'eſt rien d'admirable & de grand,

Que

REMARQUES.

de grands biens à cette Abbaye, dans laquelle il ſe retiroit ſouvent pour s'y donner tout entier aux œuvres de piété. Il y ſervoit les malades, mangeoit au Réfectoire avec les Religieux, & couchoit dans une Chambre du Dortoir. On voit la Chapelle où ce ſaint Roi faiſoit ſes prieres, & le lieu où il prenoit la diſcipline dans la Sacriſtie. C'eſt dans cette même Egliſe que Regnier a été enterré. Il mourut à Roüen; mais ſon corps ayant été mis dans un cercueil de plomb, fut porté à Royaumont, comme il l'avoit ordonné.

Vers 75. —— *Rongeant, & ravaſſant.*] Dans l'édition de 1642. & ſuivantes, on lit *rêvaſſant*, mot qui a ſuccedé à *ravaſſant*, de *ravaſſer*, qu'on employoit du tems de Regnier, & de Rabelais, qui s'en eſt ſervi tres-fréquemment. *Pantagruel ſoy retirant*, dit-il, Liv. 3. ch. 36. *aperceut par la gallerie Panurge, en maintien d'un reſveur ravaſſant*, &c. Bonaventure des Periers, dans un Sonnet qui eſt à la fin de ſes nouvelles Récréations: *Tant plus ſongeards, en reſvant ravaſſez.*

Vers 87. *Du bon homme Empédocle.*] Ancien Philoſophe & Poëte.

Que l'eſprit dédaignant une choſe bien grande,
Et qui, Roy de ſoy-même, à ſoy-même commande.
Pour ceux qui n'ont l'eſprit, ſi fort, ny ſi trempé,
Afin de n'être point de ſoy-même trompé,
Chacun ſe doit connoître, & par un exercice,
Cultivant ſa vertu, déraciner ſon vice;
Et cenſeur de ſoy-même, avec ſoin corriger,
Le mal qui croît en nous, & non le négliger;
Eveiller ſon eſprit troublé de rêverie.
Comme donc je me plains de ma forcenerie,
Que par art je m'efforce à regler ſes accez,
Et contre mes défauts, que j'intente un procez:
Comme un voit, par éxemple, en ces vers où j'accuſe,
Librement le caprice où me porte la Muſe,
Qui me repaît de baye en ſes foux paſſe-temps,
Et, malgré moy, me fait aux vers perdre le temps;
Ils devoient à propos tâcher d'ouvrir la bouche,
Mettant leur jugement ſur la pierre de touche,
S'étudier de n'être en leurs diſcours tranchans,
Par eux mêmes jugez ignares, ou méchans;

Et

REMARQUES.

Vers 90. *Et qui, Roy de ſoy-meſme, à ſoy-meſme commande.*] Cette ſentence eſt attribuée auſſi à Platon.

Et ne mettre, ſans choix, en égale balance,
Le vice, la vertu, le crime, l'inſolence.
Qui me blâme aujourd'huy, demain il me louëra,
Et peut être auſſi-tôt il ſe déſavoüera.
La loüange eſt à prix, le hazard la débite,
Et le vice ſouvent vaut mieux que le merite:
Pour moy, je ne fais cas, ny ne me puis vanter,
Ny d'un mal, ny d'un bien, que l'on ne peut ôter.
Avec proportion ſe départ la loüange,
Autrement c'eſt pour moy du baragoin étrange.
Le vray me fait dans moy reconnoître le faux,
Au poids de la vertu je juge les défaux.
J'aſſigne l'Envieux cent ans aprés la vie,
Où l'on dit qu'en Amour ſe convertit l'Envie.
Le juge ſans reproche eſt la Poſterité.
Le temps qui tout découvre, en fait la verité,
Puis la montre à nos yeux; ainſi dehors la terre,
Il tire les tréſors, & puis les y reſſerre.

Donc

REMARQUES.

Vers 114. *Où le vice ſouvent.*] Dans l'édition de 1642. & ſuivantes, on a mis: *Et le vice.*

Vers 117. *Avecq' proportion ſe départ.*] Se doit départir.

Vers 121. *J'aſſine l'Envieux.*] On lit ainſi, *J'aſſine*, dans l'édition de 1613, & dans les deux ſuivantes de 1614. & 1616. On commence à voir *J'aſſigne* dans celle de 1617.

Donc moy, qui ne m'amuſe à ce qu'on dit icy,
Je n'ay de leurs diſcours ny plaiſir, ny ſoucy;
Et ne m'émeus non plus, quand leur diſcours fourvoye,
Que d'un cònte d'Urgande, & de ma mere l'Oye.
Mais puiſque tout le monde eſt aveugle en ſon fait,
Et que deſſous la Lune il n'eſt rien de parfait,
Sans plus ſe contrôller, quant à moy je conſeille,
Qu'un chacun doucement s'excuſe à la pareille.
Laiſſons ce qu'en rêvant ces vieux fous ont écrit;
Tant de Philoſophie embaraſſe l'eſprit.
Qui ſe contraint au monde, il ne vit qu'en torture.
Nous ne pouvons faillir ſuivant nôtre nature.
Je t'excuſe, Pierrot, de même excuſe moy,
Ton vice eſt de n'avoir, ny Dieu, ny Foy, ny Loy.
Tu couvres tes plaiſirs avec l'hypocriſie;
Chupin ſe taiſant veut couvrir ſa jalouſie;

Riſon

REMARQUES.

Vers 130. *Que d'un conte d'Urgande, & de ma mere l'Oye.*] Urgande fameuſe Magicienne, dont il eſt parlé dans le Roman d'Amadis.

Vers 133.] —— *Quant à moy je conſeille.*] L'edition de 1613. nous fait voir que l'Auteur avoit écrit, *quand à moy:* ce qui eſt une faute.

Vers 142. *Chupin ſe taiſant veut couvrir ſa jalouſie.*] Dans les premieres éditions il y a: *Chupin ſe faiſant*, qui ne ſignifie rien. On a mis dans l'édition de 1642. *Chupin en ſe taiſant couvre ſa jalouſie:* vers, où la céſure eſt beaucoup mieux marquée, que dans celui de notre Auteur.

Riſon accroît ſon bien d'uſure & d'interêts;
Selon, ou plus, ou moins, Jan donne ſes arrêts,
Et comme au plus offrant, débite la Juſtice.
Ainſi, ſans rien laiſſer, un chacun a ſon vice.
Le mien eſt d'être libre, & ne rien admirer,
Tirer le bien du mal, lors qu'il s'en peut tirer,
Sinon adoucir tout par une indifference,
Et vaincre le malheur avec la patience;
Eſtimer peu de gens, ſuivre, mon vercoquin,
Et mettre à même taux le noble & le coquin,
D'autre part, je ne puis voir un mal, ſans m'en plaindre,
Quelque part que ce ſoit, je ne me puis contraindre.
Voyant un Chicaneur, riche d'avoir vendu
Son devoir, à celuy qui dût être pendu;
Un Avocat inſtruire en l'une & l'autre cauſe;

Un

REMARQUES.

Vers 143. *Riſon accroît ſon bien.*] *Riſon* eſt l'anagramme de *Roſni*; mais il n'y a pas la moindre apparence que le Poëte ait voulu deſigner Mr. de Roſny, ſur-Intendant des finances, dont il avoit parlé ſi avantageuſement dans la Satire ſixieme. Dans les éditions de 1617. & 1645. il y a *Raiſon*, au lieu de *Riſon*.

Vers 144. —— *Jan donne ſes arrêts.*] On a commencé à mettre *Jean* dans l'édition de 1642.

Vers 151. —— *Suivre mon vercoquin.*] Mon humeur, mon capriçe. Voyez la Note ſur le vers 142. de la Satire IX.

Vers 157. *Un Avocat inſtruire en l'une & l'autre cauſe.*] Ce ſont les Procureurs, & non pas les Avocats, qui font l'inſtruction des procez; & il arrive quelquefois à des Procureurs trop avides, d'occuper pour les deux parties: témoin le fameux Rolet, qui occupoit pour l'Appelant & pour l'Intimé; ſuivant ce qui eſt raporté dans le Roman Bourgeois de Furetiere.

I

Un Lopet qui partis, deſſus partis propoſe;
Un Medecin remplir les limbes d'avortons;
Un Banquier qui fait Rome icy pour ſix teſtons;
Un Prélat, enrichy d'interêt, & d'uſure,
Plaindre ſon bois ſaiſy pour n'être de meſure;
Un Jan, abandonnant femme, filles, & ſœurs,
Payer mêmes en chair juſques aux Rotiſſeurs;
Roſſet faire le Prince, & tant d'autre myſtere:
Mon vice eſt, mon amy, de ne m'en pouvoir taire.

Or

REMARQUES.

Vers 158. *Un Lopet qui partis, deſſus partis propoſe.*] *Lopet* eſt le nom renverſé de *Paulet*, qui étoit un fameux Partiſan, ſous le regne d'Henri IV. Charles Paulet a rendu ſon nom immortel par l'Edit que le Roi fit publier en 1604. pour l'hérédité des offices, moyenant le ſoixantieme denier de droit annuel. Ce droit fut nommé *La Paulette*, du nom de ce Partiſan, qui en fut l'inventeur, & le premier Traittant. Selon Mr. de Thou, le Marquis de Roſni fut l'auteur de l'établiſſement de ce droit. *Hiſt. Thuan. edit. Genev. p.* 1134, *&* 1135.

Vers 160. *Un Banquier qui fait Rome.*] Qui fabrique des ſignatures & expéditions de la Cour de Rome.

Vers 162. *Plaindre ſon bois ſaiſi pour n'être de meſure.*] La meſure du bois qui ſe vend à Paris, tant pour bâtir que pour bruler, a été réglée par les anciennes Ordonnances; particulierement par celle de Charles VI. du 19. Septembre 1439. & par un Arrêt du Parlement, du 12. Octobre 1579.

Vers 163. *Un Jan.*] L'édition de 1642. & les ſuivantes, ont mis *Jean.*

Vers 165. *Rouſſet faire le Prince.*] On lit *Roſſet* dans l'édition de 1642. & dans les ſuivantes. *Roſſet*, étoit un des Medecins d'Henri IV. Nous voyons dans les Mémoires de Sully, *édit. de* 1652. *T.* 2. *p.* 153. une Lettre écrite de la main de ce Roi, le 3. Novembre, 1598. par laquelle il ordonne au Marquis de Roſni, ſur-Intendant des finances, de faire délivrer aux Sieurs Mareſcot, Martin & *Roſſet*, Medecins, à châcun cent écus, pour être venus voir le Roi à Monceaux, pendant ſa maladie. Ce *Rouſſet*, dont parle ici Regnier, pourroit être François *du Roſſet*, dont nous avons un Volume d'Hiſtoires tragiques; des Recüeils de Poëſies de divers Auteurs; la premiere Traduction de la ſeconde Partie de Dom Quichotte, &c.

Or des vices où ſont les hommes attachez,
Comme les petits maux ſont les petits péchez:
Ainſi les moins mauvais ſont ceux dont tu retires
Du bien, comme il advient le plus ſouvent des pires,
Au moins eſtimez tels; c'eſt pourquoy, ſans errer,
Au ſage bien ſouvent on les peut deſirer,
Comme aux Preſcheurs l'audace à reprendre le vice,
La folie aux enfans, aux Juges l'injuſtice.
Vien doncq', & regardant ceux qui faillent le moins,
Sans aller rechercher ny preuve, ny témoins;
Informons de nos faits, ſans haine & ſans envie,
Et juſqu'au fond du ſac épluchons nôtre vie.

De tous ces vices là, dont ton cœur, entaché,
S'eſt vû par mes écrits ſi librement touché,
Tu n'en peux retirer que honte & que dommage.
En vendant la Juſtice, au Ciel tu fais outrage,
Le pauvre tu détruis, la veuve & l'orphelin,
Et ruynes chacun avecq' ton patelin.

Ainſi

REMARQUES.

Vers 168. *Comme des petits maux.*] Edition de 1642. & ſuivantes: *Comme les petits maux.*

Vers 177. *Informons de nos faits.*] Dans toutes les éditions qui ont précedé celle de 1642. on lit *Informans*; mais c'eſt une faute.

Vers 180. *S'eſt veu par mes écrits.*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas, *N'eſt veu*, qu'on trouve dans toutes les éditions qui ont précedé celle de 1642.

Vers 184. *Et ruynes chacun avecq' ton*

Ainſi conſéquemment de tout dont je t'offence,
Et dont je ne m'attens d'en faire pénitence:
Car parlant librement, je prétens t'obliger
A purger tes défauts, tes vices corriger.
Si tu le fais, enfin, en ce cas je merite;
Puiſqu'en quelque façon mon vice te profite.

REMARQUES.

patelin.] Avec ton *patelinage*, mot employé par Rabelais, L. 3. c. 33. *Je ne ris oncques tant, que je feis à ce Patelinage.* C'eſt la Farce de Patelin qui a introduit ces termes dans notre langue.

Vers 185. *Ainſi conſéquemment de tout dont je t'offence.*] C'eſt à dire: *Il en eſt de même de tous les autres vices, dont le récit, que je fais, t'offenſe.*

SATYRE XVI.*

N'Avoir crainte de rien, & ne rien eſperer,
Amy, c'eſt ce qui peut les hommes bien heurer;
J'ayme les gens hardis, dont l'ame non commune,
Morgant les accidens, fait tête à la fortune;
Et voyant le Soleil de flamme réluiſant,
La nuit au manteau noir les Aſtres conduiſant,
La Lune ſe maſquant de formes differentes,
Faire naître les mois en ſes courſes errantes,
Et les Cieux ſe mouvoir par reſſorts diſcordans;
Les uns chauds, temperez, & les autres ardens,
Qui ne s'émouvant point, de rien n'ont l'ame attainte,
Et n'ont, en les voyant, eſperance, ny crainte.

Même

REMARQUES.

* Le ſujet de cette Satire eſt expliqué dans les deux premiers vers. Elle etoit la dix-huitieme dans les précedentes éditions.

Elle parut pour la premiere fois dans l'édition de 1652. faite par Jean & Daniel Elſevier, à Leyden.

Vers 3. *J'ayme les gens hardis*, &c.] Tout ce commencement eſt imité des deux premieres Strophes de cette belle Ode d'Horace, qui eſt la 3. du 3. Livre:

Juſtum & tenacem propoſiti virum,
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus inſtantis tyranni,
Mente quatit ſolidâ; neque Auſter,
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Vers 11. *Qui ne s'émouvant point* &c.]

Même ſi, pêle mêle avec les Elemens,
Le Ciel d'airain tomboit juſques aux fondemens,
Et que tout ſe froiſsât d'une étrange tempête,
Les éclats ſans frayeur leur fraperoient la tête.
Combien moins les aſſauts de quelque paſſion,
Dont le bien & le mal n'eſt qu'une opinion?
Ny les honneurs perdus, ny la richeſſe acquiſe,
N'auront ſur leur eſprit, ny puiſſance, ny priſe.
Dy-moy, qu'eſt-ce qu'on doit plus cherement aymer,
De tout ce que nous donne ou la terre ou la mer?
Ou ces grands Diamans, ſi brillans à la veuë,
Dont la France ſe voit à mon gré trop pourveuë;
Ou ces honneurs cuiſans, que la faveur départ,
Souvent moins par raiſon, que non pas par hazard;
Ou toutes ces grandeurs après qui l'on abbaye,
Qui font qu'un Préſident dans les procez s'égaye.

De

REMARQUES.

Ceci ſe raporte aux *gens hardis*, du troiſième vers.

Vers 20. *N'auront ſur leur eſprit.*] Dans toutes les éditions il y a: *N'auront ſur ſon eſprit*; mais c'eſt une faute, car ce vers ſe raporte aux *gens hardis*, dont il eſt parlé dans le troiſieme vers: ainſi, il faut mettre, *leur eſprit*, & non pas, *ſon eſprit*. La faute eſt venue ſans doute, de ce que l'Auteur, plein de l'idée du beau vers d'Horace qu'il venoit de traduire: *Impavidum ferient ruinæ*, ne ſe ſouvenoit pas qu'il avoit commencé ſa periode par le pluriel, en diſant: *J'aime les gens hardis*; quoique Horace ſon modèle, eût commencé la ſienne par le ſingulier.

De quel œil, trouble, ou clair, dy-moy, les doit-on voir?
Et de quel appétit au cœur les recevoir?
Je trouve, quant à moi, bien peu de difference
Entre la froide peur, & la chaude eſperance:
D'autant que même doute également aſſaut
Nôtre eſprit, qui ne ſçait au vrai ce qu'il lui faut.
Car étant la Fortune en ſes fins incertaine,
L'accident non prévû, nous donne de la peine.
Le bien ineſperé nous ſaiſit tellement,
Qu'il nous gêle le ſang, l'ame & le jugement,
Nous fait fremir le cœur, nous tire de nous mêmes.
Ainſi diverſement ſaiſis des deux extrêmes,
Quand le ſuccez du bien au deſir n'eſt égal;
Nous nous ſentons troublez du bien comme du mal;
Et trouvant même effet en un ſujet contraire,
Le bien fait dedans nous ce que le mal peut faire.
Or donc, que gagne-t'on de rire, ou de pleurer?
Craindre confuſément; bien, ou mal eſperer?
Puiſque même le bien, excédant nôtre attente,
Nous ſaiſiſſant le cœur, nous trouble, & nous tourmente;
Et nous déſobligeant nous même en ce bonheur,
La joie & le plaiſir nous tient lieu de douleur.

Selon

Selon ſon rôlle, on doit joüer ſon perſonnage.
Le bon ſera méchant, inſenſé l'homme ſage,
Et le prudent ſera de raiſon dévêtu,
S'il ſe montre trop chaud à ſuivre la vertu.
Combien plus celui-là, dont l'ardeur non commune,
Eléve ſes deſſeins juſqu'au Ciel de la Lune,
Et ſe privant l'eſprit de ſes plus doux plaiſirs,
A plus qu'il ne ſe doit, laiſſe aller ſes deſirs?
Va donc, & d'un cœur ſain voyant le Pont-au-Change,
Deſire l'or brillant ſous mainte pierre eſtrange;
Ces gros lingots d'argent, qu'à grands coups de marteaux,
L'art forme en cent façons de plats, & de vaiſſeaux;
Et devant que le jour aux gardes ſe découvre,
Va, d'un pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre;
Talonne un Préſident, ſuy-le comme un valet;
Meſme, s'il eſt beſoin, eſtrille ſon mulet.

Suy

REMARQUES.

Vers 59.—— *Voyant le Pont-au Change.*] Un des Ponts de Paris, ſur lequel ſont pluſieurs boutiques d'Orfévres & de Jouailliers.

Vers 64. *Va, d'un pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre.*] Le Roy Henry IV. ſe retiroit ſouvent à l'Arcenal, pour y travailler avec quelques uns de ſes Miniſtres, principalement avec le Duc de Sully.

Vers 66. *Meſme, s'il eſt beſoin, eſtrille ſon mulet.*] Du tems de Regnier, la voiture ordinaire des Magiſtrats & des Medecins, étoit une Mule. Il indique ici quelque Plaideur, qui, pour faire ſa cour à ſon Juge, s'étoit abaiſſé juſqu'à panſer ſa mule. Mr. Tardieu, Lieutenant Criminel de Paris, ſi fameux par ſon avarice, exigeoit des Plaideurs qui le venoient ſolliciter, qu'ils menaſſent ſa mule

Suy juſques au Conſeil les Maiſtres des Requeſtes;
Ne t'enquiers curieux s'ils ſont hommes ou beſtes,
Et les diſtingues bien: les uns ont le pouvoir
De juger finement un procez ſans le voir;
Les autres, comme Dieux, prés le Soleil réſident,
Et Démons de Plutus, aux finances préſident;
Car leurs ſeules faveurs peuvent, en moins d'un an,
Te faire devenir Chalange, ou Montauban.
Je veux encore plus, démembrant ta Province,
Je veux, de partiſan que tu deviennes Prince:
Tu ſeras des Badauts en paſſant adoré,
Et ſera juſqu'au cuir ton caroſſe doré;
Chacun en ta faveur mettra ſon eſperance.
Mille valets ſous toy déſoleront la France.
Tes logis tapiſſez en magnifique arroy,
D'éclat aveugleront ceux-là meſme du Roy.
Mais ſi faut-il, enfin, que tout vienne à ſon conte,
Et ſoit avec l'honneur, ou ſoit avec la honte,

REMARQUES.

à l'abreuvoir, car il la panſoit lui-même, ne voulant point avoir de domeſtique à ſa charge.

Vers 72. *Et Démons de Plutus.*] Plutus, Dieu des Richeſſes.

Vers 74. ——— *Chalange, ou Montauban.*] Riches Partiſans.

Il faut, perdant le jour, eſprit, ſens, & vigueur,
Mourir comme Enguerrand, ou comme Jacques Cœur;
Et deſcendre là-bas, où, ſans choix de perſonnes,
Les écuelles de bois s'égalent aux Couronnes.
En courtiſant, pourquoy perdrois je tout mon temps,
Si de bien & d'honneur mes eſprits ſont contens?
Pourquoy, d'ame & de corps, faut il que je ne me peine,
Et qu'étant hors du ſens, auſſi bien que d'haleine,
Je ſuive un financier, ſoir, matin, froid & chaud,
Si j'ai du bien pour vivre autant comme il m'en faut?
Qui n'a point de procez, au Palais n'a que faire.
Un Preſident pour moi n'eſt non plus qu'un Notaire.
Je fais autant d'état du long comme du court,
Et mets en la Vertu ma faveur, & ma Court.

Voila

REMARQUES.

Vers 86. *Mourir comme Enguerrand, ou comme Jacques Cœur.*] Ces deux favoris ſont célébres dans notre hiſtoire, par leurs richeſſes & par leur diſgrace. *Enguerrand de Marigny*, Sur-Intendant des finances ſous Philippe Auguſte, fut condamné en 1315. à être attaché au gibet de Montfaucon, qu'il avoit fait dreſſer lui même. *Jacques Cœur*, auſſi principal Miniſtre & *Argentier* de Charles VII. fut condamné, comme coupable de pluſieurs crimes, par Arrêt du 19. May 1453.

Vers 88. *Les écuelles de bois s'égalent aux Couronnes.*] Diogène, content de ſon tonneau & de ſon écuelle de bois, mépriſoit les richeſſes d'Alexandre le Grand. Voyez le chap. 30. du Liv. 2. de Rabelais, où cet Auteur feint, que dans les Enfers, *Alexandre le grand repetaſſoit de vielles chauſſes; & ainſi gagnoit ſa pauvre vie.* Il ajoute plus bas, que *Diogènes ſe prélaſſoit en magnificence, avec une grand' robe de pourpre, & un ſceptre en ſa dextre; & faiſoit enrager Alexandre le Grand, quand il n'avoit bien repetaſſé ſes chauſſes, & le payoit en grands coups de bâton.* Il n'eſt pas impoſſible que cette plaiſanterie de Rabelais ne ſoit l'original de la penſée de Regnier.

Voila le vrai chemin, franc de crainte & d'envie,
Qui doucement nous meine à cette heureuſe vie,
Que, parmi les rochers & les bois deſertez,
Jeuſne, veille, oraiſon, & tant d'auſteritez,
Ces Hermites jadis, ayant l'eſprit pour guide,
Chercherent ſi long-temps dedans la Thébaïde.
Adorant la Vertu, de cœur, d'ame, & de foy,
Sans la chercher ſi loin, chacun l'a dedans ſoy,
Et peut, comme il lui plaît, lui donner la teinture,
Artiſan de ſa bonne ou mauvaiſe aventure.

EPISTRES.



A. Humblot Inv.

Mathey fecit

DISCOURS AU ROY.

EPISTRE I.*

IL eſtoit preſque jour, & le Ciel ſouſriant,
Blanchiſſoit de clairté les peuples d'Orient;
L'aurore aux cheveux d'or, au viſage de roſes,
Desja, comme à demy deſcouvroit toutes choſes;

Et

REMARQUES.

* Dans ce Diſcours allégorique, l'Auteur loue Henri le Grand d'avoir diſſipé la Ligue, & étoufé les guerres civiles, qui deſoloient le Royaume de France. Cette Piéce parut dès la premiere édition, en 1608.

Et les oyſeaux perchez en leur feüilleux séjour,
Commençoient, s'eſveillant, à ſe plaindre d'amour:
Quand je vis en ſurſaut une Beſte effroyable,
Choſe eſtrange à conter, toutesfois veritable!
Qui plus qu'une Hydre affreuſe à ſept gueules meuglant,
Avoit les dents d'acier, l'œil horrible & ſanglant;
Et preſſoit à pas torts une Nymphe fuyante,
Qui, réduite aux abbois, plus morte que vivante,
Haletante de peine, en ſon dernier recours,
Du grand Mars des François imploroit le ſecours,
Embraſſoit ſes genoux, & l'appellant aux armes,
N'avoit autre diſcours que celuy de ſes larmes.
Ceſte Nymphe étoit d'âge, & ſes cheveux meſlez,
Flottoient au gré du vent, ſur ſon dos avalez.
Sa robe étoit d'azur, où cent fameuſes villes
Eſlevoient leurs clochers ſur des plaines fertiles;
Que Neptune arroſoit de cent fleuves eſpars,
Qui diſperſoient le vivre aux gens de toutes pars.

Les

REMARQUES.

Vers 7. *Quand je vis en ſurſaut.*] Quand je ſongeay que je voyois en ſurſaut, avec frayeur.

Même vers. *Une Beſte effroyable.*] La Ligue.

Vers 11. —— *Une Nymphe fuyante.*] La France. Malherbe avoit de l'averſion pour les fictions poëtiques; & après avoir lû cette Piéce, il demanda à Regnier, en quel tems cela étoit arrivé: diſant qu'il avoit toûjours demeuré en France depuis cinquante ans, & qu'il ne s'étoit point aperçu que la France ſe fût enlevée hors de ſa place. *Vie de Malherbe, p.* 14.

Vers 14. *Du grand Mars des François.*] Henri le Grand.

Les villages eſpais fourmilloient par la plaine,
De peuple & de beſtail, la campagne étoit pleine,
Qui s'employant aux arts, meſloient diverſement
La fertile abondance avecque l'ornement.
Tout y reluiſoit d'or, & ſur la broderie
Eſclattoit le brillant de mainte pierrerie.
La mer aux deux coſtez ceſt ouvrage bordoit,
L'Alpe de la main gauche en biais s'eſpandoit,
Du Rhein juſqu'en Provence; & le mont qui partage
D'avecque l'Eſpagnol le François heritage,
De Leucate à Bayonne en cornes ſe hauſſant,
Monſtroit ſon front pointu de neiges blanchiſſant.
Le tout étoit formé d'une telle maniere,
Que l'art ingenieux excédoit la matiere.
Sa taille eſtoit auguſte, & ſon chef couronné,
De cent fleurs de Lis d'or eſtoit environné.
Ce grand Prince voyant le ſoucy qui la greve,
Touché de piété, la prend, & la releve;

Et

REMARQUES.

Vers 25. *Qui s'employant aux arts, meſloient diverſement.*] C'eſt ainſi qu'on lit dans la premiere édition de 1608. Dans celles de 1612. & 1613. il y a: *Qui s'emploioient aux arts, meſloient diverſement.*

Vers 31. —— *Et le mont qui partage* &c.] Les Pyrénées.

Vers 33. *De Leucate à Bayonne.*] Toutes les éditions faites pendant la vie de l'Auteur, portent *l'Aucate*, avec une apoſtrophe.

Et de feux eſtouffant ce funeſte animal,
La délivra de peur auſſi-toſt que de mal;
Et purgeant le venim dont elle eſtoit ſi pleine,
Rendit en un inſtant la Nymphe toute ſaine.
Ce Prince, ainſi qu'un Mars, en armes glorieux,
De palmes ombrageoit ſon chef victorieux,
Et ſembloit de ſes mains au combat animées,
Comme foudre jetter la peur dans les armées.
Ses exploits achevez en ſes armes vivoient:
Là les champs de Poictou d'une part s'eſlevoient,
Qui ſuperbes ſembloient s'honorer en la gloire
D'avoir premiers chanté ſa premiere victoire.
Dieppe, de l'autre part, ſur la mer s'allongeoit,
Où par force il rompoit le camp qui l'aſſiegeoit;
Et pouſſant plus avant ſes trouppes eſpanchées,
Le matin en chemiſe il ſurprit les tranchées.
Là Paris délivré de l'Eſpagnole main,
Se deſchargeoit le col de ſon joug inhumain.

La

REMARQUES.

Vers 56. *Le matin en chemiſe il ſurprit les tranchées.*] Henri IV. s'étant campé ſous le canon de Dieppe, avec quatre mille cinq cens hommes, empêcha la priſe de cette Place, & battit le Duc de Mayenne, qui vouloit l'attaquer avec dix-huit mille hommes, dans ſes retranchemens. Ce fut un Mardi matin 20. de Septembre, 1589. ſix ſemaines après la mort d'Henri III.

Vers 57. *Là Paris délivré de l'Eſpagnole main.*] Le Roy d'Eſpagne s'étant déclaré ouvertement pour la Ligue, le 8. Mars 1590. Henri IV. aſſiégea Paris au mois

La campagne d'Ivry ſur le flanc cizelée,
Favoriſoit ſon Prince au fort de la meſlée;
Et de tant de Ligueurs par ſa dextre vaincus,
Au Dieu de la bataille appendoit les eſcus.
Plus haut étoit Vendoſme, & Chartres, & Pontoiſe,
Et l'Eſpagnol desfait à Fontaine Françoiſe,
Où la valeur du foible emportant le plus fort,
Fiſt voir que la vertu ne craint aucun effort.
Plus bas, deſſus le ventre, au naïf contrefaite,
Eſtoit, prés d'Amiens, la honteuſe retraite
Du puiſſant Archiduc, qui craignant ſon pouvoir,
Creut que c'eſtoit en guerre aſſez que de le voir.
Deça, delà, luitoit mainte trouppe rangée,
Mainte grande cité gémiſſoit aſſiégée,
Où,

REMARQUES.

de May ſuivant; & cette ville fut remiſe au pouvoir de ſa Majeſté, par le Comte de Briſſac, qui en étoit Gouverneur, le 22. Mars 1594.

Vers 59. *La campagne d'Ivry.*] La bataille d'Ivry, près de Mante, fut gagnée par le Roy, ſur le Duc de Mayenne, le 14. Mars 1590. Du Bartas a fait un Cantique ſur la victoire d'Ivry.

Vers 64. *Et l'Eſpagnol desfait à Fontaine Françoiſe.*] Ville de Bourgogne, près de laquelle Henri IV. avec environ deux cens chevaux, défit quinze mille hommes, commandez par le Duc de Mayenne, & par le Connêtable de Caſtille, le 3. de Juin, 1595. Cette victoire acheva de déconcerter la Ligue: le Duc de Mayenne, & le Duc de Nemours ſon frere, qui en étoient les chefs, furent contrains d'avoir recours à la clémence du Roy.

Vers 68. *Eſtoit, prés d'Amiens, la honteuſe retraite*
Du puiſſant Archiduc.] La ville d'Amiens ayant eſté ſurpriſe par les Eſpagnols, Henri IV. en forma le ſiége. L'Archiduc d'Autriche parut pour la ſecourir, avec un armée de dix-huit mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux; mais il fut vigoureuſement repouſſé: les Aſſiégez capitulèrent, & cette place revint au pouvoir du Roi, en 1597.

Où, ſi-tôt que le fer l'en rendoit poſſeſſeur;
Aux rebelles vaincus il uſoit de douceur:
Vertu rare au vainqueur, dont le courage extreſme
N'a gloire en la fureur qu'à ſe vaincre ſoi-meſme!
Le cheſne, & le laurier ceſt ouvrage ombrageoit,
Où le peuple devot ſous ſes loix ſe rangeoit;
Et de vœuz & d'encens, au Ciel faiſoit priere,
De conſerver ſon Prince en ſa vigueur entiere.
Maint puiſſant ennemy, domté par ſa vertu,
Languiſſoit dans les fers ſous ſes pieds abbatu,
Tout ſemblable à l'Envie, à qui l'eſtrange rage
De l'heur de ſon voiſin enfielle le courage;
Hideuſe, bazanée, & chaude de rancœur,
Qui ronge ſes poulmons, & ſe maſche le cœur.
Aprés quelque priere, en ſon cœur prononcée,
La Nymphe, en le quittant, au Ciel s'eſt eſlancée,
Et ſon corps dedans l'air demeurant ſuſpendu,
Ainſi comme un Milan, ſur ſes aiſles tendu,

S'arreſte

REMARQUES.

Vers 73. *Où, ſi-tôt que le fer l'en rendoit poſſeſſeur.*] Il faut lire, *l'en rendoit poſſeſſeur*, comme il y a dans la premiere édition; & non pas *s'en rendoit*, qui eſt dans toutes les autres.

Vers 77. *Le cheſne & le laurier.*] La couronne de chêne étoit décernée à celui qui avoit ſauvé la vie à ſes concitoyens: *ob cives ſervatos.*

Vers 84. *Enfielle le courage.*] Remplit le cœur de fiel & d'amertume.

S'arreſte en une place, où, changeant de viſage,
Un bruſlant aiguillon luy pîcque le courage:
Son regard eſtincelle, & ſon cerveau tremblant,
Ainſi comme ſon ſang, d'horreur ſe va troublant:
Son eſtomach pantois ſous la chaleur friſſonne,
Et chaude de l'ardeur qui ſon cœur eſpoinçonne,
Tandis que la faveur précipitoit ſon cours,
Veritable prophete elle fait ce diſcours.
Peuple, l'objet piteux du reſte de la terre,
Indocile à la paix, & trop chaud à la guerre,
Qui fécond en partis, & léger en deſſeins,
Dedans ton propre ſang ſoüilles tes propres mains;
Entens ce que je dis, attentif à ma bouche,
Et qu'au plus vif du cœur ma parole te touche.
Depuis qu'irréverant envers les Immortels,
Tu taches de meſpris l'Egliſe & ſes Autels;
Qu'au lieu de la raiſon gouverne l'inſolence,
Que le droit alteré n'eſt qu'une violence;

Que

REMARQUES.

Vers 91. —— *Où, changeant de viſage,* &c.] Virg. Æn. 6. v. 47. parlant de la Sibylle:

—— *Subito non vultus, non color unus,*
Non comptæ manſere comæ; ſed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument: majorque videri,
Nec mortale ſonans, afflata eſt numine quando
Jam propiore Dei.

Que par force le foible eſt foulé du puiſſant,
Que la ruſe ravit le bien à l'innocent;
Et que la Vertu ſainte en public meſpriſée,
Sert aux jeunes de maſque, aux plus vieux de riſée,
(Prodige monſtrueux!) & ſans reſpect de foy,
Qu'on s'arme ingratement au meſpris de ſon Roy;
La Juſtice & la Paix, triſtes & déſolées,
D'horreur ſe retirant, au Ciel s'en ſont volées:
Le Bonheur auſſi toſt à grands pas les ſuivit,
Et depuis, le Soleil de bon œil ne te vit.
Quelque orage tousjours qui s'eſleve à ta perte,
A, comme d'un broüillas ta perſonne couverte,
Qui tousjours preſt à fondre, en eſchec te retient,
Et malheur ſur malheur à chaque heure te vient.
On a veu tant de fois la jeuneſſe trompée,
De tes enfans paſſez au trenchant de l'eſpée;
Tes filles ſans honneur errer de toutes parts,
Ta maiſon & tes biens ſaccagez des ſoldarts;
Ta femme inſolemment d'entre tes bras ravie;
Et le fer tous les jours s'attacher à ta vie.

Et

REMARQUES.

Vers 111. *Et que la vertu ſainte en public meſpriſée* &c.] Regnier dit icy de la Vertu, ce qu'il avoit dit de la Science, Satire 3. v. 53, & 54:

Si la ſcience pauvre, affreuſe, & meſpriſée,
Sert au peuple de fable, aux plus grands de riſée.

Et cependant, aveugle en tes propres effets,
Tout le mal que tu ſens, c'eſt toy qui te le fais;
Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge
L'eſtoc dont, furieux, tu te coupes la gorge.
Mais quoy! tant de malheurs te ſuffiſent-ils pas?
Ton Prince, comme un Dieu, te tirant du tréſpas,
Rendit de tes fureurs les tempeſtes ſi calmes,
Qu'il te fait vivre en paix à l'ombre de ſes palmes.
Aſtrée en ſa faveur demeure en tes citez,
D'hommes & de beſtail les champs ſont habitez:
Le Payſant n'ayant peur des bannieres eſtranges,
Chantant coupe ſes bleds, riant fait ſes vendanges;
Et le Berger guidant ſon troupeau bien nourry,
Enfle ſa cornemeuſe en l'honneur de Henry.
Et toy ſeul, cependant, oubliant tant de graces,
Ton aiſe trahiſſant, de ſes biens tu te laſſes.
Vien, ingrat, reſpon-moy: quel bien eſperes-tu,
Aprés avoir ton Prince en ſes murs combatu?

Aprés

REMARQUES.

Vers 130. *Tout le mal que tu ſens, c'eſt toy qui te le fais.*] Vers compoſé de monoſyllabes.

Vers 138. *D'hommes & de beſtail les champs ſont habitez.*] Horace, Liv. 4. Ode 5.

Tutus bos, etenim rura perambulat,
Nutrit rura Ceres, almaque Fauſtitas.

Vers 139. *Le payſant n'ayant peur des bannieres eſtranges*, &c.] Ces deux vers ſont ainſi parodiez dans le Traité de la Poëſie paſtorale de M. l'Abbé Genêt, de l'Académie Françoiſe, p. 244.

Partout le Villageois entonnant tes louanges,
Riant coupe ſes bleds, chantant fait ſes vendanges.

Aprés avoir trahy, pour de vaines chimeres,
L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres?
Aprés avoir, cruel, tout reſpect violé,
Et mis à l'abandon ton pays déſolé?
Attens-tu que l'Eſpagne, avec ſon jeune Prince,
Dans ſon Monde nouveau te donne une Province?
Et qu'en ces trahiſons, moins ſage devenu,
Vers toy par ton exemple il ne ſoit retenu?
Et qu'ayant démenti ton amour naturelle,
A luy plus qu'à ton Prince il t'eſtime fidelle?
Peut-eſtre que ta race, & ton ſang violent,
Iſſu, comme tu dis, d'Oger, ou de Roland,
Ne te veut pas permettre, encore jeune d'âge,
Qu'oyſif en ta maiſon ſe roüille ton courage;
Et réhauſſant ton cœur, que rien ne peut ployer,
Te fait chercher un Roy qui te puiſſe employer;
Qui, la gloire du Ciel, & l'effroy de la Terre,
Soit, comme un nouveau Mars, indomptable à la guerre!
Qui ſçache, en pardonnant, les diſcords eſtouffer,
Par clémence auſſi grand, comme il eſt par le fer.

Cours

REMARQUES.

Vers 151. *Attens-tu que l'Eſpagne, avec ſon jeune Prince.*] Philippe III. qui ſuccéda à Philippe II. ſon pere, en 1598.

Cours tout le monde entier de Province en Province:
Ce que tu cherches loin, habite en nôtre Prince.
Mais quels exploits ſi beaux a faits ce jeune Roy,
Qu'il faille pour ſon bien que tu faulſes ta foy?
Trahiſſes ta patrie, & que d'injuſtes armes,
Tu la combles de ſang, de meurtres, & de larmes?
Si ton cœur convoiteux eſt ſi vif, & ſi chaud,
Cours la Flandre, où jamais la guerre ne défaut;
Et plus loing, ſur les flancs d'Auſtriche & d'Alemagne
De Turcs & de turbans enjonche la campagne.
Puis, tout chargé de coups, de vieilleſſe, & de biens,
Revien en ta maiſon mourir entre les tiens.
Tes fils ſe mireront en ſi belles deſpoüilles:
Les vieilles au foyer en fillant leurs quenoüilles,
En chanteront le conte; & brave en argumens,
Quelque autre Jean de Mun en fera des Romans.

Où

REMARQUES.

Vers 174. *Cours la Flandre, où jamais la guerre ne défaut.*] Famianus Strada dit, au commencement de ſon Hiſtoire de la Guerre de Flandre: *Planè ut in alias terras peregrinari Mars, ac circumferre bellum; hîc armorum ſedem fixiſſe videatur.* Et plus bas: *Nuſquam*, dit-il, *militia aut ingenioſior, aut affluentior, aut diuturnior: planè ut aperto hîc ludo accurrentes undique populos erudire Mars ad bellum videatur.*

Vers 182. *Quelque autre Jean de Mun en fera des Romans.*] Jean de Meung, ainſi nommé parce qu'il étoit natif de Meung ſur Loire, & ſurnommée *Clopinel*, parce qu'il étoit boiteux; a été le continuateur du Roman de la Roze.

Où ſi, trompant ton Roy, tu cours autre fortune,
Tu trouveras, ingrat, toute choſe importune.
A Naples, en Sicille, & dans ces autres lieux,
Où l'on t'aſſignera, tu ſeras odieux;
Et l'on te fera voir, avec ta convoitiſe,
Qu'après les trahiſons les traiſtres on meſpriſe.
Les enfans eſtonnez s'enfuiront te voyant,
Et l'Artiſan mocqueur, aux places t'effroyant,
Rendant par ſes brocards ton audace flétrie,
Dira, ce traiſtre-icy nous vendit ſa patrie,
Pour l'eſpoir d'un Royaume en chimeres conçeu;
Et pour tous ſes deſſeins du vent il a reçeu.
Hâ! que ces Paladins vivants dans mon hiſtoire,
Non comme toy touchez d'un baſtarde gloire,
Te furent differens! qui courageux par tout,
Tindrent fidellement mon enſeigne debout;

Et

REMARQUES.

Vers 192. —— *Ce traitre-icy nous vendit ſa patrie.*] Virg. Æn. 6. v. 621.

Vendidit hic auro patriam.

Vers 195. *Hâ! que ces Paladins* &c.] J'ai conſervé *Paladins*, qui ſe trouve dans les éditions de 1608. & 1612. préferablement à *Palatins*, qu'on lit dans celle de 1613. & qui de là a paſſé dans toutes les ſuivantes. Le mot *Preux*, qui eſt dans le vers 206. ſemble confirmer la leçon de *Paladins:* tous termes d'ancienne Chevalerie. Ce ſont les Seigneurs François qui, du tems des Croiſades, s'armèrent pour la délivrance de la Terre Sainte. Regnier oppoſe cette Ligue, formée par les Princes Chrétiens contre les Infidélles, à la Ligue formée par les François contre Henri IV. leur légitime Souverain.

Et qui ſe reſpandant ainſi comme un tonnerre,
Le fer dedans la main firent trembler la terre;
Et tant de Roys Payens ſous la Croix deſconfis,
Aſſervirent vaincus aux pieds du Crucifix!
Dont les bras retrouſſez, & la teſte panchée,
De fers honteuſement au triomphe attachée,
Furent de leur valeur teſmoins ſi glorieux,
Que les noms de ces Preux en ſont eſcrits aux Cieux!
Mais ſi la piété de ton cœur divertie,
En toy, pauvre inſenſé, n'eſt du tout amortie:
Si tu n'as tout-à-fait rejetté loin de toy,
L'amour, la charité, le devoir, & la foy;
Ouvre tes yeux ſillez, & voy de quelle ſorte,
D'ardeur précipité, la rage te tranſporte,
T'enveloppe l'eſprit, t'eſgarant inſenſé,
Et juge l'avenir par le ſiécle paſſé.
Si-tôt que cette Nymphe, en ſon dire enflamée,
Pour finir ſon propos eut la bouche fermée;

Plus

REMARQUES.

Vers 209. *Si tu n'as tout-à-fait rejetté.*] Ce dernier mot eſt dans la premiere édition. Dans toutes les autres on a mal mis *retiré*.

Plus haute s'eslevant dans le vague des Cieux,
Ainſi comme un eſclair diſparut à nos yeux;
Et ſe monſtrant Déeſſe en ſa fuite ſoudaine,
La place elle laiſſa de parfum toute pleine,
Qui tombant en roſée aux lieux les plus prochains,
Reconforta le cœur & l'eſprit des humains.
HENRY, le cher ſuject de nos ſaintes prieres,
Que le Ciel réſervoit à nos peines dernieres,
Pour reſtablir la France au bien non limité,
Que le deſtin promet à ſon éternité:
Aprés tant de combats, & d'heureuſes victoires,
Miracles de nos temps, honneur de nos hiſtoires;
Dans le port de la paix, grand Prince, puiſſes-tu,
Malgré tes ennemis éxercer ta vertu:
Puiſſe eſtre à ta grandeur le deſtin ſi propice,
Que ton cœur de leurs traicts rebouche la malice;
Et s'armant contre toy, puiſſes-tu d'autant plus,
De leurs efforts domter le flus & le reflus;

Et

REMARQUES.

Vers 217. —— *Dans le vague des cieux.*] Editions de 1613. & 1645. *Dans la vague.*

Vers 219. *Et ſe monſtrant Déeſſe en ſa fuite ſoudaine,*
La place elle laiſſa de parfum toute pleine.] Virg. Æn. I. v. 407.

Ambroſiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere: pedes veſtis defluxit ad imos,
Et vera inceſſu patuit Dea.

L'édition de 1645. a changé ainſi le vers 219. *Et de ſes veſtements, tout ainſi qu'une Reine.*

Et comme un ſaint rocher opoſant ton courage,
En eſcume venteuſe en diſſiper l'orage;
Et brave t'eſlevant par deſſus les dangers,
Eſtre l'amour des tiens, l'effroy des étrangers.
Attendant que ton Fils, inſtruit par ta vaillance,
Deſſous tes eſtendars ſortant de ſon enfance,
Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant,
Aille les Othomans juſqu'au Caire aſſaillant;
Et que, ſemblable à toy, foudroyant les armées,
Il cueille avecq le fer les palmes Idumées.
Puis, tout flambant de gloire, en France revenant,
Le Ciel même là-haut de ſes faicts s'étonnant,
Qu'il eſpande à tes pieds les deſpoüilles conquiſes,
Et que de leurs drapeaux il pare nos Egliſes.
Alors rajeuniſſant au récit de ſes faits,
Tes deſirs, & tes vœux, en ſes œuvres parfaits,
Tu reſſentes d'ardeur ta vieilleſſe eſchauffée,
Voyant tout l'Univers nous ſervir de trophée.

Puis,

REMARQUES.

Vers 239. *Attendant que ton Fils.*] Le jeune Dauphin, né en 1601. enſuite Roi, ſous le nom de Louis XIII.

Vers 244. —— *Les palmes Idumées.*] L'Idumée eſt une Province de la Paleſtine, fertile en Palmiers. Virg. Georg. 3. v. 12.

Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas.

Puis, n'eſtant plus icy choſe digne de toy,
Ton fils du monde entier reſtant paiſible Roy,
Sous tes modelles ſaincts, & de paix, & de guerre,
Il régiſſe, puiſſant en Juſtice, la Terre,
Quand, après un long-temps, ton eſprit glorieux
Sera des mains de Dieux couronné dans les Cieux.

A MONSIEUR DE FORQUEVAUS.(1)

EPISTRE II.(2)

PUISQUE le jugement nous croiſt par le dommage,
Il eſt temps, Forquevaus, que je devienne ſage;
Et que par mes travaux j'apprenne à l'avenir,
Comme, en faiſant l'amour, on ſe doit maintenir.

Aprés

REMARQUES.

(1) Mr. de Forquevaus n'eſt connu que par un Recueil de Satires qu'il fit imprimer en 1619. avec le titre *d'Eſpadon ſatirique*, par *le Sr. de Forquevaus*, & qui fut réimprimé en 1623. & 1626. ſous le nom *du Sr. Deſternod.*

(2) Dans les précedentes editions on avoit inſeré, cette Piéce parmi les Satires, où elle étoit la ſeiziéme. Mais c'eſt une veritable Epître.

L'Auteur y parle plûtôt en jeune Libertin, qu'en homme d'un âge, où la modeſtie doit être plus particulierement la règle de nos diſcours, auſſi bien que de nos actions. En un mot, cette Piéce porte les Lecteurs raiſonnables, à n'avoir pas meilleure opinion de la pureté de ſes mœurs, & de la nobleſſe de ſes ſentimens, que de la délicateſſe de ſon eſprit. Horace a traité le même ſujet, dans la Satire ſeconde du Livre premier, & ne l'a pas traité avec plus de modeſtie.

Après avoir paſſé tant & tant de traverſes,
Avoir porté le joug de cent beautez diverſes,
Avoir, en bon ſoldat, combatu nuit & jour,
Je dois être routier en la guerre d'Amour;
Et comme un vieux guerrier blanchi deſſous les armes,
Sçavoir me retirer des plus chaudes alarmes,
Détourner la fortune, & plus fin que vaillant,
Faire perdre le coup au premier aſſaillant;
Et ſçavant devenu par un long exercice,
Conduire mon bonheur avec de l'artifice,
Sans courir comme un fol ſaiſi d'aveuglement,
Que le caprice emporte, & non le jugement.
Car l'eſprit en amour, ſert plus que la vaillance,
Et tant plus on s'efforce, & tant moins on avance.
Il n'eſt que d'être fin, & de ſoir, ou de nuit,
Surprendre, ſi l'on peut, l'ennemy dans le lit.
Du temps que ma jeuneſſe, à l'amour trop ardente,
Rendoit d'affection mon ame violente,
Et que de tous côtez, ſans choix, ou ſans raiſon,
J'allois comme un limier, après la venaiſon,
Souvent, de trop de cœur, j'ay perdu le courage;
Et piqué des douceurs d'un amoureux viſage,

J'ai

J'ai ſi bien combattu, ſerré flanc contre flanc,
Qu'il ne m'en eſt reſté une goutte de ſang.
Or' ſage à mes dépens, j'eſquive la bataille,
Sans entrer dans le champ j'attends que l'on m'aſſaille,
Et pour ne perdre point le renom que j'ai eu,
D'un bon mot du vieux tems je couvre tout mon jeu;
Et ſans être vaillant, je veux que l'on m'eſtime.
Ou ſi par fois encor j'entre en la vieille eſcrime,
Je goûte le plaiſir ſans en être emporté,
Et prens de l'éxercice au prix de ma ſanté.
Je reſigne aux plus forts ces grands coups de maîtriſe.
Accablé ſous le faix, je fuy toute entrepriſe;
Et ſans plus m'amuſer aux places de renom,
Qu'on ne peut emporter qu'à force de canon,
J'aime une amour facile, & de peu de défence.
Si je voy qu'on me rit, c'eſt là que je m'avance,

Et

REMARQUES.

Vers 28. *Qu'il ne m'en eſt reſté une goutte de ſang.*] Il y a un *hiatus* dans l'hémiſtiche. L'Auteur pouvoit aiſément ſauver cette négligence, en mettant: *Qu'il ne m'en eſt reſté nulle goutte* &c.

Vers 29. *Or' ſage à mes deſpens.*] *Or'*, pour *ores*, *maintenant.*

Vers 31. *Le renom que j'ai eu.*] Notre Poëte fait rimer ce dernier mot *eu*, avec *jeu*, qui eſt à la fin du vers ſuivant. Les deux mêmes rimes ſont répetées dans les vers 83, & 84. ce qui fait connoitre qu'on prononçoit alors *j'ay eu*, & non pas *j'ai û*, comme on le prononce aujourdhui. On retrouve encore les mêmes rimes ci-après dans le Dialogue, vers 47, & 48. & vers 123, & 124.

Vers 41. *J'ayme un amour facile, & de peu de défenſe.*] Horace, L. 1. Sat. 2.

Namque parabilem amo Venerem, facilemque.

Et ne me veux chaloir du lieu, grand, ou petit.
La viande ne plaît que ſelon l'appétit.
Toute amour a bon goût, pourvû qu'elle récrée;
Et s'elle eſt moins loüable, elle eſt plus aſſurée:
Car quand le jeu déplaît, ſans ſoupçon, ou danger
De coups, ou de poiſon, il eſt permis changer.
Aimer en trop haut lieu une Dame hautaine,
C'eſt aimer en ſoucy le travail, & la peine,
C'eſt nourrir ſon amour de reſpect, & de ſoin.
Je ſuis ſaoul de ſervir le chapeau dans le poing;
Et fuy plus que la mort l'amour d'un grand' Dame.
Toûjours, comme un forçât, il faut être à la rame,
Naviger jour & nuit, & ſans profit aucun,
Porter tout ſeul le faix de ce plaiſir commun.
Ce n'eſt pas, Forquevaus, cela que je demande;
Car ſi je donne un coup, je veux qu'on me le rende,
Et que les combatans à l'égal, colérez,
Se donnent l'un à l'autre autant de coups fourez.

C'eſt

REMARQUES.

Vers 53. *Et fuy plus que la mort l'amour d'une grand'Dame.*] Horace, L. 1. Sat. 2. v. 54.

—— *Matronam nullam ego tango.*

Et v. 77.

—— *Quare, ne pœniteat te,*
Deſine matronas ſectari.

C'eſt pourquoy je recherche une jeune filette,
Experte dés long-temps à courir l'éguillette;
Qui ſoit vive & ardente au combat amoureux,
Et pour un coup reçû qui vous en rende deux.
La grandeur en amour eſt vice inſupportable,
Et qui ſert hautement, eſt toûjours miſerable,
Il n'eſt que d'être libre, & en deniers contans,
Dans le marché d'amour acheter du bon temps,
Et pour le prix commun choiſir ſa marchandiſe,
Ou ſi l'on n'en veut prendre, au moins on en deviſe,

L'on

REMARQUES.

Vers 61. *C'eſt pourquoi je recherche une jeune filette*, &c.] Telle étoit la *Quartilla* de Petrone: telle cette *Alix*, dont il ſemble que Regnier ait eu en vuë l'Epitaphe, qui commence ainſi dans Clement Marot:

Ci gît, qui eſt une grand' perte, &c.

Vers 62. *Experte dés long-temps à courir l'éguillette.*] Rabelais, Livre 3. ch. 32. *De maniere que ſi nature ne leur euſt arroſé le front d'ung peu de honte, vous les voyrriez comme forcenées, courir l'aguillette.* Rondeau, de la *Coureuſe d'eſguillettes*, fol. verſo 162. du Recueil manuſcrit de P. de Vitri Villon. Les habitans de Beaucaire en Languedoc, avoient inſtitué une courſe où les Proſtituées du lieu; & celles qui y viendroient, à la foire de la Madeleine, courroient en public, la veille de cette foire; & celle des filles qui auroit le mieux couru, auroit pour récompenſe quelques pacquets d'aiguillettes. L'Auteur des Remarques ſur Rabelais cite Jean Michel, de Niſmes, p. 39. édition d'Amſterdam 1700, de ſon *Embaras de la Foire de Beaucaire*, qui parle de cette courſe, comme d'un uſage qui ſe pratiquoit encore de ſon tems. Paſquier, dans ſes Recherches, Liv. 8. ch. 36. donne un autre origine de cette façon de parler. Il dit qu'anciennement on avoit défendu aux femmes publiques de porter *ceintures dorées*; & qu'en même tems on voulut " qu'elles euſſent quelque ſignal ſur elles, " pour les diſtinguer & reconnoiſtre d'a- " vec le reſte des prudes femmes; qui fut " de *porter une Eſguillette ſur l'épaule:* " couſtume que j'ai vû, *dit-il*, encore ſe " pratiquer dedans Tholoze, par celles " qui avoient confiné leurs vies au Chaſ- " tel-verd, qui eſt le bordeau de la ville.

L'on taſte, l'on manie, & ſans dire combien,
On ſe peut retirer, l'objet n'en coûte rien.
Au ſavoureux trafic de cette mercerie,
J'ai conſumé les jours les plus beaux de ma vie,
Marchand des plus ruſez, & qui, le plus ſouvent,
Payoit ſes créanciers, de promeſſe, & de vent.
Et encore, n'étoit le hazard, & la perte,
J'en voudrois pour jamais tenir boutique ouverte:
Mais le riſque m'en faſche, & ſi fort m'en déplaît,
Qu'au malheur que je crains, je poſtpoſe l'acquêt:
Si bien que redoutant la verolle, & la goutte,
Je bannis ces plaiſirs, & leur fais banqueroutte,
Et reſigne aux mignons, aveuglez en ce jeu,
Avecque les plaiſirs, tous les maux que j'ai eu,
Les boutons du Printemps, & les autres fleurettes,
Que l'on cueille au jardin des douces amourettes.
Le Mercure, & l'eau fort me ſont à contre cœur,
Je hay l'eau de Gayac, & l'etouffante ardeur

Des

REMARQUES.

Vers 79. *Mais le riſque m'en faſche.*] Dans l'édition de 1642. on a commencé à mettre *le riſque.* ce mot étant devenu maſculin.

Vers 84. ——— *Tous les maux que j'ay eu.*] Il falloit écrire: *tous les maux que j'ay eûs*, & non pas, que *j'ay eu.* Voyez la Remarque ſur le Vers 31.

Des fourneaux enfumez, où l'on perd ſa ſubſtance,
Et où l'on va tirant un homme en quinteſſence ;
C'eſt pourquoi tout à coup je me ſuis retiré,
Voulant dorénavant demeurer aſſeuré ;
Et comme un Marinier échapé de l'orage,
Du havre ſeurement contempler le naufrage.
Ou ſi par fois encor je me remets en mer,
Et qu'un œil enchanteur me contraigne d'aimer,
Combattant mes eſprits par une douce guerre ;
Je veux en ſeureté naviger ſur la terre :
Ayant premierement viſité le vaiſſeau,
S'il eſt bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau.
Ce n'eſt pas peu de cas de faire un long voyage,
Je tiens un homme fou qui quitte le rivage,
Qui s'abandonne aux vents, & pour trop préſumer,
Se commet aux hazards de l'amoureuſe mer.
Expert en ſes travaux, pour moi je la déteſte,
Et la fuy tout ainſi comme je fuy la peſte.
Mais auſſi, Forquevaus, comme il eſt malaiſé,
Que nôtre eſprit ne ſoit quelquesfois abuſé
Des appas enchanteurs de cet Enfant volage ;
Il faut un peu baiſſer le cou ſous le ſervage,

Et donner quelque place aux plaiſirs ſavoureux:
Car c'eſt honte de vivre, & de n'être amoureux.
Mais il faut, en aimant, s'aider de la fineſſe,
Et ſçavoir rechercher une ſimple maîtreſſe,
Qui ſans vous aſſervir, vous laiſſe en liberté,
Et joigne le plaiſir avec la ſeureté;
Qui ne ſçache que c'eſt que d'être courtiſée,
Qui n'ait de mainte amour la poitrine embraſée,
Qui ſoit douce, & nicette, & qui ne ſçache pas,
Apprentive au métier, que valent les appas.
Que ſon œil & ſon cœur parlent de même ſorte,
Qu'aucune affection hors de ſoi ne l'emporte;
Bref, qui ſoit toute à nous, tant que la paſſion
Entretiendra nos ſens en cette affection.
Si par fois ſon eſprit, ou le nôtre ſe laſſe,
Pour moi, je ſuis d'avis que l'on change de place,
Qu'on ſe range autre part, & ſans regret aucun
D'abſence, ou de mépris, que l'on aime un chacun:
Car il ne faut jurer aux beautez d'une Dame,
Ains changer, par le temps, & d'amour, & de flame.

C'eſt

REMARQUES.

Vers 129. *Car il ne faut jurer aux beautez d'une Dame.*] Cette expreſſion eſt imitée du Latin: *Jurare in verba magiſtri.* Horace.

C'eſt le change qui rend l'homme plus vigoureux,
Et qui juſqu'au tombeau le fait être amoureux.
Nature ſe maintient pour être variable,
Et pour changer ſouvent, ſon état eſt durable:
Auſſi l'affection dure éternellement,
Pourvû, ſans ſe laſſer, qu'on change à tout moment.
De la fin d'une amour l'autre naît plus parfaite,
Comme on voit un grand feu naître d'une bluette.

EPISTRE III.*

PERCLUS d'une jambe, & des bras,
Tout de mon long entre deux dras,
Il ne me reſte que la langue
Pour vous faire cette harangue.
Vous ſçavez que j'ay penſion,
Et que l'on a prétention,
Soit par ſottiſe, ou par malice,
Embarraſſant le Benéfice,
Me rendre, en me torchant le bec,
Le ventre creux comme un rebec.
On m'en baille en diſcours de belles,
Mais de l'argent, point de nouvelles;
Encore, au lieu de payement,
On parle d'un retranchement,
Me faiſant au nez griſe mine:
Que l'Abbaye eſt en ruyne,

Et

REMARQUES.

* Cette Epître, en Vers de huit ſyllabes, étoit la Satire XIX. dans les éditions qui ont précedé celle-ci. Le Poëte y décrit les divers caprices, & les idées extravagantes qui lui paſſoient par l'eſprit, pendant une maladie qui le retenoit au lit: *Velut ægri ſomnia.*

Vers 5. *Vous ſçavez que j'ay penſion.*] Le Roi lui avoit accordé une penſion de deux mille livres, ſur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay.

Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut,
Les deux mille francs qu'il me faut;
Si bien que je juge, à ſon dire,
Malgré le feu Roy noſtre Sire,
Qu'il deſireroit volontiers
Laſchement me réduire au tiers.
Je laiſſe à part ce faſcheux conte:
Au Printemps que la bile monte
Par les veines dans le cerveau,
Et que l'on ſent au renouveau,
Son eſprit fécond en ſornettes,
Il fait mauvais ſe prendre aux Poëtes.
Toutesfois, je ſuis de ces gens
De toutes choſes négligens,
Qui vivant au jour la journée,
Ne controllent leur deſtinée:
Oubliant, pour ſe mettre en paix,
Les injures & les bien-faits;
Et s'arment de Philoſophie.
Il eſt pourtant fou qui s'y fie;
Car la Dame Indignation,
Eſt une forte paſſion.

Eſtant donc en mon lit malade,
Les yeux creux, & la bouche fade,
Le teint jaune comme un épy,
Et non pas l'eſprit aſſoupy,
Qui dans ſes caprices s'égaye,
Et ſouvent ſe donne la baye,
Se feignant, pour paſſer le temps,
Avoir cent mille écus contans.
Avec cela large campagne:
Je fais des châteaux en Eſpagne;
J'entreprens partis ſur partis.
Toutesfois, je vous avertis,
Pour le Sel, que je m'en déporte,
Que je n'en ſuis en nulle ſorte,
Non plus que du droit Annuël:
Je n'aime point le Caſuël.
J'ay bien un avis d'autre étoffe,
Dont du Luat le Philoſophe,

Déſigne

REMARQUES.

Vers 51. *Pour le Sel, que je m'en déporte.*] La ferme des Gabelles.

Vers 53. *Non plus que du droit Annuel:* &c.] Le droit annuel eſt la Finance que les Officiers payent pour jouir de l'héréditté de leurs offices; & quand ils ont négligé de payer ce droit, pendant leur vie, l'office tombe aux Parties caſuelles, & il apartient au Roy, à l'excluſion de leurs heritiers.

Vers 55. & 56. *J'ay bien un avis d'autre étoffe,*
Dont du Luat le Philoſophe, &c.] Ange Cappel, fils de Jacques Cappel, Avocat

Désigne rendre au Consulat,
Le nez fait comme un cervelat;

Si

REMARQUES.

General, sous les Rois François I. Henri II. &c. Cet Ange Cappel, Sieur Du Luat, Secretaire du Roi, étoit connu dés l'an 1578. par sa traduction Françoise du Traité de Sénèque, *de Clementia.* Il traduisit divers autres ouvrages de Sénèque & entre autres son Traité de la Colere, en 1585: ce qui acquit au Traducteur le titre de Philosophe, & servit en même tems à le distinguer d'avec son frere le Medecin, nommé Guillaume Cappel. Du Luat étoit attaché à Mr. de Rosny, ensuite Duc de Sully, comme on le voit dans deux Lettres écrittes par Henry IV. à M. de Rosny, le 17. Mars, 1594. où il paroit que le Sr. Le Luat, avoit été employé à porter des Lettres de la part de ce Ministre à sa Majesté. *Mém. de Sully, Tom.* 1. *ch.* 46. *p.* 385. *édit. de* 1652. Dans une autre Lettre écritte de la main du Roy au même Ministre, le 12. Septembre 1598. on lit: „ J'ay été averty que ceux qui „ vous veulent mal, font courre un bruit, „ que vous faites composer par Le Luat „ un Livre, par lequel on me conseille, „ que pour mettre tel ordre en mon „ Royaume, & en mes affaires & finances, qu'il seroit besoin, qu'il faut „ que je chasse M. le Connêtable, M. le „ Chancelier, & ceux qui les ont ci-devant maniées ..... ce que je vous „ ay bien voulu mander, & vous prier „ de m'écrire ce qui en est, vous en enquerant bien particulierement du dit Le „ Luat, &c.

Dans les Œuvres de Nicolas Rapin, ami de Regnier, imprimées en 1610. in 4° à Paris, on lit page 83. deux Epigrammes Latines, en Vers rétrogrades, contre Ange Cappel, Sr. Du Luat. La premiere de ces Epigrammes fait comprendre que Du Luat s'étoit ingeré de donner un avis à la Cour, pour taxer les gens de robe; & qu'il s'étoit même enrichi dans le traité qu'il en avoit fait: ce qui sert d'explication à cet endroit de Regnier:

J'ai bien un avis d'autre étoffe,
Dont Du Luat le Philosophe
Designe rendre au Consulat
Le nez fait comme un cervelat, &c.

Voici l'Epigramme de Rapin;

Auspiciis facis hoc dextris nec numine lævo,
Angele, mirandas fers modò divitias.
Judicio bona mens recto nec gratia lucri
Sordida compellit te dare consilium.
Litigiis fora sic purgas, nec crescere fiscum
Sanguine vis, tractas dum male Pragmaticos.
Lex nova nec nova res stabit, nec sæcula parvi
Postera te facient patriâ in historiâ.

Ces Vers, lus en rétrogradant, donnent un sens tout contraire.

Vers 57. *Designe rendre au Consulat,*
Le nez fait comme un cervelat.]

Comme vrai-semblablement le Prevôt des Marchands & les Echevins étoient compris dans la taxe dont on vient de parler, ils demandoient d'en être déchargez; mais Du Luat pretendoit faire avoir un pied de nez au Consulat.

Si le Conſeil ne s'y oppoſe,
Vous verrez une belle choſe.
Mais laiſſant-là tous ces projets,
Je ne manque d'autres ſujets,
Pour entretenir mon caprice
En un fantaſtique exercice;
Je diſcours des neiges d'antan,
Je prends au nid le vent d'autan,
Je pete contre le Tonnerre,
Aux papillons je fais la guerre,
Je compoſe Almanachs nouveaux,
De rien je fais brides à Veaux;
A la ſaint Jean je tends aux Gruës,
Je plante des pois par les ruës,
D'un bâton je fais un cheval,
Je voy courir la Seine à val,
Et beaucoup de choſes, beau ſire,
Que je ne veux, & n'oſe dire.
Aprés cela, je peinds en l'air,
J'apprens aux ânes à voler,

Du

REMARQUES.

Vers 66. —— *Le vent d'autan.*] Le vent du midi.

Du Bordel je fais la Chronique,
Aux chiens j'apprens la Rhetorique;
Car, enfin, ou Plutarque ment,
Ou bien ils ont du jugement.
Ce n'eſt pas tout, je dis ſornettes,
Je dégoiſe des Chanſonnettes,
Et vous dis, qu'avec grand effort,
La nature pâtit tres-fort.
Je ſuis ſi plein que je regorge.
Si une fois je rens ma gorge,
Eclattant ainſi qu'un petard,
On dira, le Diable y ait part.
Voila comme le temps je paſſe.
Si je ſuis las, je me délaſſe,
J'écris, je lis, je mange & boy,
Plus heureux cent fois que le Roy,
(Je ne dis pas le Roy de France,)
Si je n'étois court de finance.

Or,

REMARQUES.

Vers 81. *Car enfin, ou Plutarque ment,* &c.] Voyez Plutarque, Traité 39. intitulé : *Que les bêtes brutes uſent de la raiſon*; & dans celui, *Quels animaux ſont les plus aviſez.*

Or, pour finir, voila comment
Je m'entretiens biſarrement.
Et prenez-moy les plus extrêmes
En ſageſſe, ils vivent de mêmes,
N'étant l'humain entendement
Qu'une groteſque ſeulement.
Vuidant les bouteilles caſſées,
Je m'embaraſſe en mes penſées;
Et quand j'y ſuis bien embroüillé,
Je me couvre d'un ſac moüillé.
Faute de papier, *bona ſere*,
Qui a de l'argent, ſi le ſerre.
Vôtre Serviteur à jamais,
Maître Janin du Pont-Alais.

REMARQUES.

Vers 107. —— *Bona ſere.*] Pour *bona ſera*, en Italien.

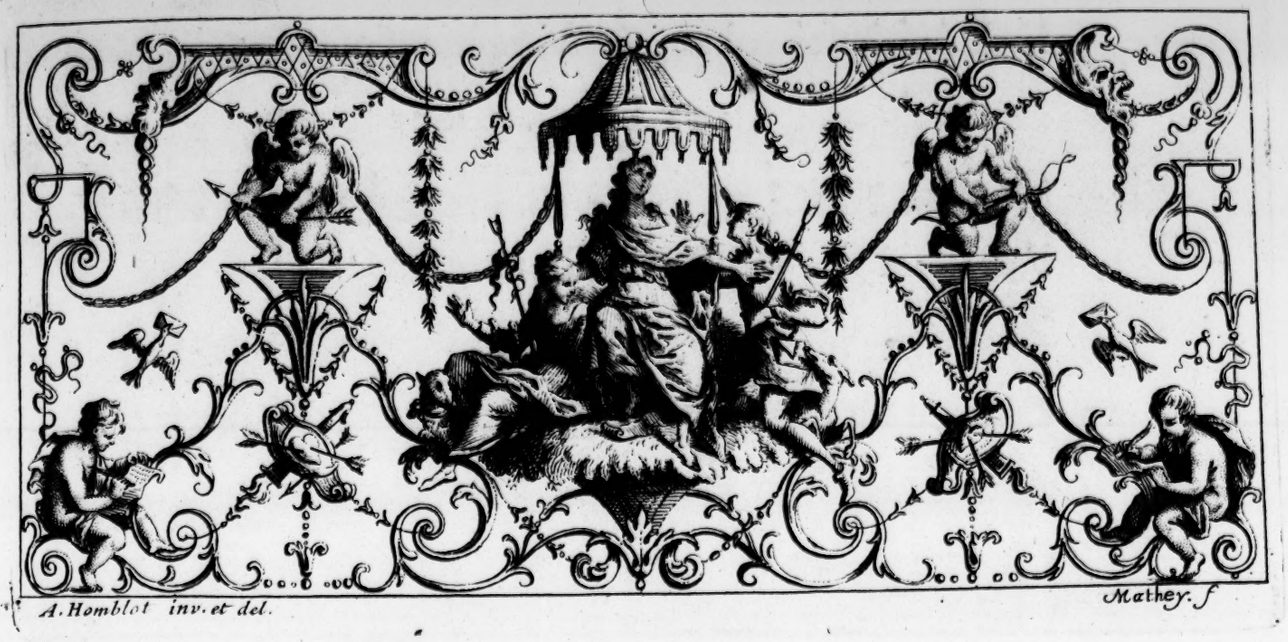
Vers 110. *Maiſtre Janin du Pont-Alais.*] Regnier s'eſt appliqué ce nom, comme d'un homme qui a été le Momus de ſon tems. Du Verdier, page 749. de ſa Bibliothèque, en parle ainſi: „ Jean du „ Pont-Alais, chef & maiſtre des Joueurs „ de moralitez & farces à Paris, a com- „ poſé pluſieurs jeux, myſtères, morali- „ tez, ſotyſes & farces, qu'il a fait réci- „ ter publiquement ſur eſchafaut, en la- „ dite ville, aucunes deſquelles ont été „ imprimées, & les autres non. On dit „ que par ſon teſtament il ordonna ſon „ corps eſtre enſeveli en une cloaque, en „ laquelle s'égoutte l'eau de la marée des „ Halles de la ville de Paris, aſſez près „ de l'Egliſe Saint Euſtace, là où il fut „ mis après ſon déceds, ſuivant ſa diſpo- „ ſition & derniere volonté. Le trou „ qu'il y a pour recevoir ces immondices, „ eſt couvert d'une pierre en façon de „ tombe, & eſt ce lieu appellé, du nom „ du Teſtateur, *le Pont-Alais.* J'ay ouï „ dire, *continue Du Verdier*, que la re- „ pentance qu'il eut, ſur la fin de ſes „ jours, d'avoir donné l'invention d'im-

„ poſer un denier tournois ſur châcun „ mannequin de marée arrivant aux Gal- „ les, de tant que cela venoit à la foule „ du peuple, l'occaſionna de vouloir eſtre „ ainſi enterré en tel puant lieu, comme „ s'eſtimant indigne d'avoir une plus hon- „ nête ſépulture.

Cette pierre, en forme de tombe ou de pont, a été enlevée en 1719.

Voici la Note, que Mr. De la Monnoye a faite ſur cet Article, dans ſon excellent travail ſur les Bibliothèques de Du Verdier & de la Croix du Maine. „ Quoi- „ que la vieille tradition, raportée ici „ touchant Maitre Jean du Pont-Alais, „ ait tout l'air d'un Conte, elle n'a pas „ laiſſé d'être très-ſerieuſement répetée „ dans les deſcriptions qu'à diverſes fois „ on nous a données de Paris. Maître „ Jean du Pont-Alais, dans les premi- „ eres années du régne de François I. „ gagnoit ſa vie à divertir le peuple, par „ les repréſentations dont parle ici Du „ Verdier. On peut voir ce qu'en dit „ Marot, Epître I. du Coc-à l'aſne; „ Bèze dans ſon Paſſavant, p. 19. & plus „ au long l'Auteur des Contes, impri- „ mez ſous le nom de Bonaventure des- „ Periers, Conte 30.

ELEGIES.



ELEGIE I.*



ON, non, j'ai trop de cœur pour lâchement me rendre.
L'Amour n'eſt qu'un enfant, dont l'on ſe peut défendre;
Et l'homme qui fléchit ſous ſa jeune valeur,
Rend, par ſes lâchetez, coupable ſon malheur.

Il

REMARQUES.

* C'eſt Henri IV. qui parle dans cette Piéce. Notre Poëte eut l'honneur de prêter ici ſa plume à ce Prince, pour flatter une nouvelle paſſion dont il étoit épris; & il exprime ſa tendreſſe avec autant de reſpect que de vivacité.

Les Imprimeurs avoient placé mal-à-propos cette Elégie au rang des Satires, où elle étoit la dix-ſeptiéme, dans les précedentes éditions.

Il ſe défait ſoi-même, & ſoi-même s'outrage,
Et doit ſon infortune à ſon peu de courage.
Or moi, pour tout l'éfort qu'il faſſe à me dompter,
Rebelle à ſa grandeur, je le veux effronter;
Et bien qu'avec les Dieux on ne doive débattre;
Comme un nouveau Titan ſi le veux-je combattre.
Avec le déſeſpoir je me veux aſſeurer.
C'eſt ſalut aux vaincus, de ne rien eſperer.
Mais helas! c'en eſt fait, quand les places ſont priſes,
Il n'eſt plus temps d'avoir recours aux entrepriſes;
Et les nouveaux deſſeins d'un ſalut prétendu,
Ne ſervent plus de rien lors que tout eſt perdu.
Ma raiſon eſt captive, en triomphe menée,
Mon ame, déconfite, au pillage eſt donnée,
Tous mes ſens m'ont laiſſé ſeul, & mal-averti,

Et

REMARQUES.

Vers 7. *Or moy, pour tout l'effort qu'il faſſe à me dompter.*] Il auroit été plus régulier de dire: *Or moy, pour quelque effort qu'il faſſe à me dompter*; ou, *Or moy, pour tout l'effort qu'il fait* &c.

Vers 8. —— *Je le veux effronter.*] On dit *affronter*, comme on l'a mis dans l'édition de 1642, & dans les ſuivantes. Il y a *effronter*, dans toutes les anciennes éditions.

Vers 12. *C'eſt ſalut aux vaincus de ne rien eſperer.*] Virgile, Æn. 2. v. 354.

Una ſalus victis nullam ſperare ſalutem.

Vers qui a été imité ou traduit par la plûpart des Ecrivains.

Rabelais l'a ainſi traduit: *Et n'y ha meilleur remède de ſalut à gens eſtommis & recrus, que de n'eſperer ſalut aucun.* Livre 1. ch. 43.

Malherbe dans une Chanſon:

Le ſeul remede en ma diſgrace,
C'eſt qu'il n'en faut point eſperer.

Racan dans ſes Bergeries:

Le ſalut des vaincus eſt de n'en point attendre.

Racine dans Bajazet, Act. 1. Sc. 3.

Mon unique eſperance eſt de n'en point avoir.

Et chacun s'eſt rangé du contraire parti.
Et ne me reſte plus de la fureur des armes,
Que des cris, des ſanglots, des ſoûpirs & des larmes,
Dont je ſuis ſi troublé, qu'encor ne ſçai-je pas,
Où, pour trouver ſecours, je tournerai mes pas:
Auſſi pour mon ſalut que doy je plus attendre,
Et quel ſage conſeil en mon mal puis-je prendre,
S'il n'eſt rien ici bas de doux, & de clement,
Qui ne tourne viſage à mon contentement?
S'il n'eſt aſtre éclairant en la nuit ſolitaire,
Ennemi de mon bien, qui ne me ſoit contraire,
Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux?
Il n'eſt pour moi là haut ny clémence, ny Dieux.
Au Ciel, comme en la terre, il ne faut que j'attende
Ny pitié, ny faveur, au mal qui me commande;
Car encor que la Dame en qui ſeule je vy,
M'ait avecque douceur ſous ſes loix aſſervy;
Que je ne puiſſe croire, en voyant ſon viſage,
Que le Ciel l'ait formé ſi beau pour mon dommage,

Ny

REMARQUES.

Vers 21. *Et ne me reſte plus.*] Pourquoi ne pas dire, *Il ne me reſte plus?*

Ny moins qu'il ſoit poſſible en ſi grande beauté,
Qu'avecque la douceur loge la cruauté;
Pourtant toute eſperance en mon eſprit chancelle:
Il ſuffit, pour mon mal, que je la trouve belle.
Amour, qui pour objet n'a que mes déplaiſirs,
Rend tout ce que j'adore ingrat à mes deſirs.
Toute choſe en aimant eſt pour moi difficile,
Et comme mes ſoûpirs, ma peine eſt infertile.
D'autre part, ſçachant bien qu'on n'y doit aſpirer,
Aux cris j'ouvre la bouche, & n'oſe ſoûpirer;
Et ma peine étouffée avecque le ſilence,
Eſtant plus retenuë, a plus de violence.
Trop heureux ſi j'avois en ce cruel tourment,
Moins de diſcretion, & moins de ſentiment,
Ou, ſans me relâcher à l'éfort du martire,
Que mes yeux, ou ma mort, mon amour puſſent dire!
Mais ce cruel enfant, inſolent devenu,
Ne peut être à mon mal plus long-temps retenu,
Il me contraint aux pleurs, & par force m'arrache
Les cris qu'au fond du cœur la réverence cache.
Puis donc que mon reſpect peut moins que ſa douleur,

Je lâche mon diſcours à l'éfort du malheur;
Et pouſſé des ennuis dont mon ame eſt atteinte,
Par force je vous fais cette piteuſe plainte,
Qu'encore ne rendrois-je en ces derniers éforts,
Si mon dernier ſoûpir ne la jettoit dehors.
Ce n'eſt pas, toutefois, que pour m'écouter plaindre,
Je tâche par ces vers à pitié vous contraindre,
Ou rendre par mes pleurs vôtre œil moins rigoureux.
La plainte eſt inutile à l'homme malheureux.
Mais puis qu'il plaît au Ciel par vos yeux que je meure,
Vous direz que mourant, je meurs à la bonne heure,
Et que d'aucun regret mon trépas n'eſt ſuivy,
Sinon de n'être mort le jour que je vous vy
Si divine, & ſi belle, & d'attraits ſi pourvûë.
Ouï, je devois mourir des traits de vôtre vuë,
Avec mes triſtes jours mes miſeres finir,

Et

REMARQUES.

Vers 60. *Je laſche mon diſcours.*] Dans toutes les anciennes éditions, même dans celle de 1613. faite pendant la vie de l'Auteur, il y a: *ton diſcours:* ce qui eſt une faute, qu'on a voulu corriger dans l'edition de 1642. en mettant: *Je laſche ce diſcours.* Dans celle de 1645. on a mis: *mon diſcours*, qui eſt la bonne leçon.

Vers 62. *Par force je vous fais cette piteuſe plainte.*] Il s'adreſſe à ſa Dame.

Vers 64. *Si mon dernier ſouſpir ne la jettoit dehors.*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas, *Ne la jette*, comme portent toutes les éditions, avant celle de 1642.

Vers 70. *Vous direz que mourant, je meurs à la bonne heure.*] Vous direz que ma mort vous eſt indifferente: car cette façon de parler: *A la bonne heure*, eſt un ſigne d'indifference.

Et par feu, comme Hercule, immortel devenir.
J'euſſe, brûlant là-haut en des flammes ſi claires,
Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
Qui ſervant, comme moi, de trophée à vos yeux,
Pour vous aimer en terre euſſent quitté les Cieux.
Eterniſant par tout cette haute victoire,
J'euſſe engravé là-haut leur honte, & vôtre gloire;
Et comme, en vous ſervant, aux pieds de vos Autels,
Ils voudroient pour mourir, n'être point immortels:
Heureuſement ainſi j'euſſe pû rendre l'ame,
Aprés ſi bel effet d'une ſi belle flâme.
Auſſi bien tout le temps que j'ay vécu depuis,
Mon cœur gêné d'amour, n'a vêcu qu'aux ennuis.
Depuis, de jour en jour, s'eſt mon ame enflamée,
Qui n'eſt plus que d'ardeur & de peine animée.
Sur mes yeux égarez ma triſteſſe ſe lit,
Mon âge, avant le temps, par mes maux s'envieillit,
Au gré des paſſions mes amours ſont contraintes,
Mes vers brûlans d'amour ne reſonnent que plaintes,

De

REMARQUES.

Vers 76. *Et par feu, comme Hercule, immortel devenir.*] Hercule ſe brula lui même, ſur le mont Œta.

De mon cœur tout flêtri l'allegreſſe s'enfuit;
Et mes triſtes penſers, comme oyſeaux de la nuit,
Volant dans mon eſprit, à mes yeux ſe préſentent,
Et comme ils ſont du vrai, du faux ils m'épouventent:
Et tout ce qui repaſſe en mon entendement,
M'apporte de la crainte & de l'étonnement.
Car, ſoit que je vous penſe ingrate, ou ſecourable,
La playe de vos yeux eſt toûjours incurable;
Toûjours faut-il, perdant la lumiere, & le jour,
Mourir dans les douleurs, ou les plaiſirs d'amour.
Mais tandis que ma mort eſt encore incertaine,
Attendant qui des deux mettra fin à ma peine,
Ou les douceurs d'amour, ou bien vôtre rigueur,
Je veux ſans fin tirer les ſoûpirs de mon cœur;
Et devant que mourir ou d'une ou d'autre ſorte,
Rendre, en ma paſſion, ſi divine, & ſi forte,

Un

REMARQUES.

Vers 98. *Et comme ils ſont du vrai, du faux ils m'épouvantent.*] Ils m'épouvantent du faux, comme du vrai. Voyez la Note ſur le Vers 22. de la Satire V.

Vers 102. *La playe de vos yeux eſt toûjours incurable.*] *Playe*, eſt ici de deux ſyllabes, contre l'uſage préſent. Cet mot eſt employé dans la ſignification active; c'eſt à dire: *la playe que vos yeux m'ont faite.* Virgile a dit de même: La playe d'Uliſſe, pour, la playe qu'Uliſſe avoit faite:

—— *Pelias & vulnere tardus Ulyſſis.*

Æn. 2. v. 416. Voyez Aulu-Gelle, *Noct. Att.* L. 9. c. 12.

Un vivant témoignage à la poſterité,
De mon amour extrême, & de vôtre beauté;
Et par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inſpirent,
Pour vôtre gloire atteindre où les ſçavans aſpirent;
Et rendre memorable aux ſiécles à venir,
De vos rares vertus le noble ſouvenir.

ELEGIE

ELEGIE ZELOTYPIQUE II.*

BIEN que je ſçache au vray tes façons & tes ruſes,
J'ai tant & ſi long temps excuſé tes excuſes;
Moi-même je me ſuis mille fois démenty,
Eſtimant que ton cœur par douceur diverty,
Tiendroit ſes laſchetez à quelque conſcience:
Mais enfin ton humeur force ma patience.
J'accuſe ma foibleſſe, & ſage à mes deſpens,
Si je t'aymay jadis, ores je m'en repens;
Et briſant tous ces nœuds, dont j'ai tant fait de conte,
Ce qui me fut honneur, m'eſt ores une honte.
Penſant m'oſter l'eſprit, l'eſprit tu m'as rendu,
J'ai regagne ſur moy ce que j'avois perdu.

Je

REMARQUES.

* Cette Piéce, & celle qui ſuit, parurent pour la premiere fois dans l'édition de 1613. Elle ſont imitées d'Ovide, du moins en partie, & contiennent les plaintes & les reproches d'un amant jaloux: c'eſt ce que ſignifie *Zélotypique.*

On peut voir les Elégies 3. & 4. du Liv. 2. de Deſportes.

Vers 1. *Bien que je ſçache au vray* &c.] Ovide, L. 3. *Amorum*, Elegie 11.

Multa diúque tuli: vitiis patientia victa eſt.
Cede fatigato pectore, turpis amor.
Scilicet aſſerui jam me, fugique catenas,
Et quæ depuduit ferre, tuliſſe pudet.
Vicimus, & domitum pedibus calcamus amorem:
Venerunt capiti cornua ſera meo.

Je tire un double gain d'un ſi petit dommage;
Si ce n'eſt que trop tard je ſuis devenu ſage.
Toutesfois, le bonheur nous doit rendre contens,
Et pourveu qu'il nous vienne, il vient tousjours à temps.
Mais j'ay donc ſupporté de ſi lourdes injures!
J'ay donc creu de ſes yeux les lumieres parjures,
Qui me navrant le cœur, me promettoient la paix,
Et donné de la foy à qui n'en eut jamais!
J'ay donc leu d'autre main ſes lettres contrefaites,
J'ay donc ſçeu ſes façons, recogneu ſes déffaites;
Et comment elle endort de douceur ſa maiſon,
Et trouve à s'excuſer quelque fauſſe raiſon:
Un procez, un accord, quelque achat, quelques ventes,
Viſites de couſins, de freres, & de tantes;
Pendant qu'en autre lieu, ſans femmes, & ſans bruit,
Sous prétexte d'affaire elle paſſe la nuit.
Et cependant, aveugle en ma peine enflamée,
Ayant ſceu tout cecy, je l'ay toûjours aymée.
Pauvre ſot que je ſuis! ne devoy-je à l'inſtant
Laiſſer là ceſte ingrate, & ſon cœur inconſtant?
Encor ſeroit-ce peu, ſi d'amour emportée,
Je n'avois à ſon teint, & ſa mine affectée,

Leu de ſa paſſion les ſignes évidens,
Que l'amour imprimoit en ſes yeux trop ardens.
Mais qu'eſt-il de beſoin d'en dire davantage?
Iray-je rafraîchir ſa honte, & mon dommage?
A quoy de ſes diſcours diray-je le déffaut?
Comme, pour me piper, elle parle un peu haut,
Et comme baſſement, à ſecrettes volées,
Elle ouvre de ſon cœur les flames récelées;
Puis ſa voix réhauſſant en quelques mots joyeux,
Elle penſe charmer les jaloux curieux,
Fait un conte du Roy, de la Reyne, & du Louvre,
Quand, malgré que j'en aye, amour me le découvre,
Me déchiffre auſſi-toſt ſon diſcours indiſcret?
(Helas! rien aux jaloux ne peut eſtre ſecret)
Me fait voir de ſes traits l'amoureux artifice,
Et qu'aux ſoupçons d'amour trop ſimple eſt ſa malice.
Ces heurtemens de pieds, en feignant de s'aſſeoir,
Faire ſentir ſes gands, ſes cheveux, ſon mouchoir;

Ces

REMARQUES.

Vers 51. *Ces heurtemens de pieds* &c.] Ovide, au même endroit:

Quid juvenum tacitos inter convivia nutus,
Verbáque compoſitis diſſimulata notis.

Ces rencontres de mains, & mille autres careſſes,
Qu'uſent à leurs amans les plus douces maiſtreſſes,
Que je tais par honneur, craignant qu'avec le ſien,
En un diſcours plus grand j'engageaſſe le mien?
Cherche donc quelque ſot, au tourment inſenſible,
Qui ſouffre ce qu'il m'eſt de ſouffrir impoſſible;
Car pour moy j'en ſuis las (ingrate) & je ne puis
Durer plus longuement en la peine où je ſuis.
Ma bouche inceſſamment aux plaintes eſt ouverte.
Tout ce que j'aperçois, ſemble jurer ma perte.
Mes yeux toûjours pleurans, de tourment eſveillez,
Depuis d'un bon ſommeil ne ſe ſont veuz ſillez.
Mon eſprit agité fait guerre à mes penſées,
Sans avoir repoſé vingt nuits ſe ſont paſſées,
Je vais comme un Lutin deça delà courant,
Et ainſi que mon corps, mon eſprit eſt errant.
Mais tandis qu'en parlant du feu qui me ſurmonte,
Je deſpeins en mes vers ma douleur, & ta honte,
Amour dedans le cœur m'aſſaut ſi vivement,
Qu'avecque tout deſdain, je perds tout jugement.

Vous

REMARQUES.

Vers 54. *Qu'uſent à leurs amans les plus douces maiſtreſſes.*] Il auroit été plus régulier de dire: *Que ſont à leurs amans les plus douces maiſtreſſes.*

Vers 64. *Ne ſe ſont veuz ſillez.*] Cillez.

Vers 69. *Mais tandis qu'en parlant du feu qui me ſurmonte.*] Il y avoit, *au feu*, dans toutes les éditions.

Vous autres, que j'employe à l'eſpier ſans ceſſe,
Au logis, en viſite, au Sermon, à la Meſſe,
Connoiſſant que je ſuis amoureux & jaloux,
Pour flatter ma douleur que ne me mentez-vous?
Ha! pourquoi m'eſtes vous, à mon dam, ſi fidelles?
Le porteur eſt faſcheux de faſcheuſes nouvelles.
Déferez à l'ardeur de mon mal furieux,
Feignez de n'en rien voir, & vous fermez les yeux.
Si dans quelque maiſon, ſans femme elle s'arreſte,
S'on lui fait au Palais quelque ſigne de teſte,
S'elle rit à quelqu'un, s'elle appelle un vallet,
S'elle baille, en cachette, ou reçoit un poullet,
Si dans quelque recoin quelque vieille incognuë,
Marmotant un Pater, luy parle, & la ſaluë;
Déguiſez-en le fait, parlez-m'en autrement,
Trompant ma jalouſie, & voſtre jugement.
Dites moi qu'elle eſt chaſte, & qu'elle en a la gloire;
Car bien qu'il ne ſoit vray, ſi ne le puis-je croire.
De contraires efforts mon eſprit agité,

Douteux

REMARQUES.

Vers 91. *De contraires efforts mon eſprit agité* &c.] Ovide, dans la même Elegie:

Luctantur, pectúſque leve in contraria tendunt,
Hac amor, hac odium; ſed puto vincet amor.
Odero, ſi potero: ſi non, invitus amabo:
Nec juga taurus amat; quæ tamen odit, habet.

Douteux s'en court de l'une à l'autre extrémité.
La rage de la hayne, & l'amour me tranſporte;
Mais j'ay grand peur, enfin, que l'amour ſoit plus forte.
Surmontons par meſpris ce deſir indiſcret:
Au moins, s'il ne ſe peut, l'aymeray-je à regret.
Le bœuf n'aime le joug que toutesfois il traine.
Et meſlant ſagement mon amour à la hayne,
Donnons luy ce que peut, ou que doit recevoir,
Son merite égalé juſtement au devoir.
En Conſeiller d'Eſtat, de diſcours je m'abuſe.
Un Amour violent aux raiſons ne s'amuſe.
Ne ſçay-je que ſon œil, ingrat à mon tourment,
Me donnant ce deſir, m'oſta le jugement?
Que mon eſprit bleſſé, nul bien ne ſe propoſe,
Qu'aveugle, & ſans raiſon, je confonds toute choſe,
Comme un homme inſenſé qui s'emporte au parler,
Et deſſigne avec l'œil mille chaſteaux en l'air.
C'en eſt fait pour jamais, la chance en eſt jettée.
D'un feu ſi violent mon ame eſt agitée,
Qu'il faut, bon-gré, mal-gré, laiſſer faire au deſtin;
Heureux! ſi par la mort j'en puis eſtre à la fin.

Et ſi je puis, mourant en cette frénéſie,
Voir mourir mon amour avecq' ma jalouſie!
Mais Dieu! que me ſert-il de pleurs me conſommer,
Si la rigueur du Ciel me contraint de l'aimer?
Où le Ciel nous incline, à quoi ſert la menace?
Sa beauté me rapelle, où ſon défaut me chaſſe:
Aimant & deſdaignant par contraires efforts,
Les façons de l'eſprit & les beautez du corps.
Ainſi je ne puis vivre avec elle, & ſans elle.
Ha, Dieu! que fuſſes-tu ou plus chaſte, ou moins belle!
Ou puſſes-tu connoiſtre, & voir par mon treſpas,
Qu'avecque ta beauté mon humeur ne ſied pas!
Mais ſi ta paſſion eſt ſi forte, & ſi vive,
Que des plaiſirs des ſens ta raiſon ſoit captive,
Que ton eſprit bleſſé ne ſoit maiſtre de ſoy;
Je n'entends en cela te preſcrire une loy:
Te pardonnant par moy cette fureur extreſme,
Ainſi, comme par toy, je l'excuſe en moi-meſme.

Car

REMARQUES.

Vers 118. *Sa beauté me rapelle, où ſon défaut me chaſſe &c.*] Ovide, au même endroit:

Nequitiam fugio, fugientem forma reducit,
Averſor morum crimina, corpus amo.
Sic ego nec ſine te, nec tecum vivere poſſum,
Et videor voti neſcius eſſe mei.
Aut formoſa fores minus, aut minus improba, vellem:
Non facit ad mores tam bona forma malos.

Car nous ſommes tous deux en noſtre paſſion,
Plus dignes de pitié que de punition.
Encore, en œ malheur où tu te précipites,
Dois-tu par quelque ſoin t'obliger tes merites,
Connoiſtre ta beauté, & qu'il te faut avoir,
Avecque ton amour, égard à ton devoir.
Mais, ſans diſcrétion, tu vas à guerre ouverte;
Et par ſa vanité triomphant de ta perte,
Il montre tes faveurs, tout haut il en diſcourt,
Et ta honte & ſa gloire entretiennent la Court.
Cependant, me jurant tu m'en dis des injures.
O Dieux! qui ſans pitié puniſſez les parjures,
Pardonnez à ma Dame, ou changeant vos effects
Vengez pluſtoſt ſur moy les péchez qu'elle a faicts.
S'il eſt vrai ſans faveur que tu l'eſcoutes plaindre,
D'où vient, pour ſon reſpect, que l'on te voit contraindre?
Que tu permets aux ſiens lire en tes paſſions,
De veiller jour & nuict deſſus tes actions;
Que tousjours d'un vallet ta carroſſe eſt ſuivie,
Qui rend, comme eſpion, compte exact de ta vie;

Que

REMARQUES.

Vers 138. *Mais par ſa vanité.*] L'Auteur parle de ſon rival, que, par mépris, il affecte de ne point nommer.

Que tu laiſſe un chacun pour plaire à ſes ſoupçons,
Et que, parlant de Dieu, tu nous faits des leçons,
Nouvelle Magdelaine au deſert convertie;
Et jurant que ta flâme eſt du tout amortie,
Tu prétends finement par cette mauvaitié,
Luy donner plus d'amour, à moi plus d'amitié;
Et me cuidant tromper, tu voudrois faire accroire,
Avecque faux ſermens, que la neige fuſt noire?
Mais comme tes propos, ton art eſt découvert,
Et chacun, en riant, en parle à cœur ouvert;
Dont je creve de rage, & voyant qu'on te blaſme,
Trop ſenſible en ton mal, de regret je me paſme,
Je me ronge le cœur, je n'ay point de repos,
Et voudrois eſtre ſourd, pour l'eſtre à ces propos.
Je me hay de te voir ainſi méſeſtimée.
T'aymant ſi dignement, j'ayme ta renommée;

Et

REMARQUES.

Vers 151. *Que tu laiſſe un chacun.*] Il faloit écrire, *Que tu laiſſes*; c'eſt pourquoy on a mis, *Que tu laiſſes chacun*, depuis l'édition de 1642.

Vers 155. —— *Par cette mauvaitié.*] *Mauvaiſtié*, dans l'édition de 1642. & les ſuivantes; & c'eſt ainſi qu'on l'écrivoit toûjours, quand ce mot étoit en uſage.

Vers 175. *Et me cuidant tromper.*] *Et me penſant tromper:* correction nouvelle dans la même édition de 1642; & dans celles qui ont ſuivi.

Vers 162. *Trop ſenſible en ton mal.*] C'eſt ainſi qu'on lit dans les anciennes éditions. Celles de 1652. 1655. 1667, &c. portent, *Trop ſenſible à ton mal*, qui eſt la bonne leçon. 1642. & 1645. *à mon mal.*

Et ſi je ſuis jaloux, je le ſuis ſeulement
De ton honneur, & non de ton contentement.
Fay tout ce que tu fais, & plus s'il ſe peut faire;
Mais choiſi pour le moins ceux qui ſe peuvent taire.
Quel beſoin peut-il eſtre, inſenſée en amour,
Ce que tu fais la nuict, qu'on le chante le jour?
Ce que fait un tout ſeul, tout un chacun le ſçache?
Et monſtres en amour ce que le monde cache?
Mais puiſque le deſtin à toy m'a ſçeu lier,
Et qu'oubliant ton mal, je ne puis t'oublier,
Par ces plaiſirs d'amour tous confits en délices,
Par tes appas, jadis à mes vœuz ſi propices,

Par

REMARQUES.

Vers 169. *Fay tout ce que tu fais* &c.] Ovide, Elegie 14. L. 3. *Amorum:*

Non ego, ne pecces, cùm ſis formoſa, recuſem;
Sed ne ſit miſero ſcire neceſſe mihi.
Nec te noſtra jubet fieri cenſura pudicam;
Sed tantùm, ut tentes diſſimulare, rogat.
Non peccat, quæcumque poteſt peccaſſe negare,
Solaque famoſam culpa profeſſa facit.
Quis furor eſt, quæ nocte latent, in luce fateri?
Et quæ clam facias, facta referre palam?
. . . . . .
Quæ facis, hæc facito: tantùm feciſſe negato, &c.

Vers 172. *Ce que tu fais la nuict, qu'on le chante le jour.*] Edition de 1642. & ſuivantes: *Qu'on le conte le jour.*

Vers 173. *Ce que fait un tout ſeul, tout un chacun le ſçache?*] Edition de 1642. *Tout que chacun.* 1652. & ſuivantes, *que tout chacun.*

Vers 174. *Et montres en amour.*] Edit. de 1642, & celles qui ont ſuivi: *Et montrer.*

Vers 177. *Par ces plaiſirs d'amour* &c.] Ovide, L. 3. *Amor.* Eleg. 11.

Parce per ô lecti ſocialia jura, per omnes,
Qui dent fallendos ſe tibi ſæpe, Deos.
Perque tuam faciem, magni mihi numinis inſtar,
Perque tuos oculos, qui rapuere meos.
Quidquid eris, mea ſ: r eris &c.

Par ces pleurs, que mes yeux & les tiens ont verſez,
Par mes ſoûpirs, au vent, ſans profit, diſperſez,
Par les Dieux, qu'en pleurant, tes ſermens appellerent,
Par tes yeux, qui l'eſprit, par les miens, me volerent,
Et par leurs feux ſi clairs, & ſi beaux à mon cœur;
Excuſe, par pitié, ma jalouſe rancœur.
Pardonne, par mes pleurs, au feu qui me commande.
Si mon péché fut grand, ma repentance eſt grande:
Et voy, dans le regret dont je ſuis conſommé,
Que j'euſſe moins failly, ſi j'euſſe moins aimé.

ELEGIE

ELEGIE III.
Sur le meſme ſujet.

AYMANT comme j'aymois, que ne devois-je craindre?
Pouvois-je eſtre aſſeuré qu'elle ſe deuſt contraindre?
Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit,
Elle euſt, pour moy, ceſſé d'eſtre ce qu'elle eſtoit?
Que laiſſant d'eſtre femme, inconſtante & légere,
Son cœur, traiſtre à l'Amour, & ſa foy menſongere,
Se rendant en un lieu, l'eſprit plus arreſté,
Peuſt, au lieu du menſonge, aimer la verité?
Non, je croyois tout d'elle, il faut que je le die,
Et tout m'eſtoit ſuſpect horſmis la perfidie.
Je craignois tous ſes traits que j'ay ſçus du depuis,
Ses jours de mal de teſte, & ſes ſecrettes nuits;
Quand ſe diſant malade, & de fiévre enflammée,
Pour moy tant ſeulement ſa porte eſtoit fermée.
Je craignois ſes attraits, ſes ris, & ſes courroux,
Et tout ce dont Amour allarme les jaloux.
Mais la voyant jurer avec tant d'aſſeurance,
Je l'advouë, il eſt vray, j'eſtois ſans déffiance.

Auſſi,

Auſſi, qui pourroit croire, aprés tant de ſermens,
De larmes, de ſouſpirs, de propos véhéments
Dont elle me juroit que jamais de ſa vie,
Elle ne permettroit d'un autre eſtre ſervie;
Qu'elle aymoit trop ma peine, & qu'en ayant pitié,
Je m'en devois promettre une ferme amitié;
Seulement pour tromper le jaloux populaire,
Que je devois, conſtant, en mes douleurs me taire,
Me feindre tousjours libre, ou bien me captiver,
Et quelqu'autre perdant, ſeule la conſerver?
Cependant, devant Dieu, dont elle a tant de crainte,
Au moins comme elle dit, ſa parole eſtoit feinte;
Et le Ciel luy ſervit, en cette trahiſon,
D'infidele moyen pour tromper ma raiſon.
Et puis il eſt des Dieux témoins de nos paroles!
Non, non, il n'en eſt point, ce ſont contes frivoles,
Dont ſe repaiſt le peuple, & dont l'Antiquité
Se ſervit pour tromper noſtre imbecilité.

S'il

REMARQUES.

Vers 33. *Et puis il eſt des Dieux*, &c.] Ovide, *Am.* L. 3. Eleg. 3.

Eſſe Deos credámne? fidem jurata fefellit,
Et facies illi, quæ fuit ante, manet.
Quàm longos habuit, nondum perjura, capillos,
Tam longos, poſtquam numina læſit, habet.
Candida, candorem roſeo ſuffuſa rubore,
Ante fuit: niveo lucet in ore rubor.
Pes erat exiguus: pedis eſt aptiſſima forma;
Longa, decenſque fuit: longa, decenſque manet.
Argutos habuit, radiant ut ſidus ocelli,
Per quos mentita eſt perfida ſæpe mihi.
Scilicet æterno falſum jurare puellis
Dî quoque concedunt: formaque numen habet.

S'il y avoit des Dieux, ils ſe vengeroient d'elle,
Et ne la voiroit-on ſi fiere ny ſi belle.
Ses yeux s'obſcurciroient, qu'elle a tant parjurez,
Son teint ſeroit moins clair, ſes cheveux moins dorez;
Et le Ciel, pour l'induire à quelque pénitence,
Marqueroit ſur ſon front ſon crime & leur vengeance.
Ou s'il y a des Dieux, ils ont le cœur de chair.
Ainſi que nous, d'amour ils ſe laiſſent toucher;
Et de ce ſexe ingrat excuſant la malice,
Pour une belle femme ils n'ont point de Juſtice.

REMARQUES.

Vers 43. *Ou s'il y a des Dieux* &c.] Ovide, au même endroit :

Aut ſi quis Deus eſt, teneras amat ille puellas ;
Et nimium ſolas omnia poſſe jubet.

IMPUISSANCE.

ELEGIE IV.*

QUoy! ne l'avois-je aſſez en mes vœux deſirée?
N'eſtoit-elle aſſez belle, ou aſſez bien parée?
Eſtoit-elle à mes yeux ſans grace & ſans appas?
Son ſang étoit-il point iſſu d'un lieu trop bas?
Sa race, ſa maiſon, n'eſtoit-elle eſtimée,
Ne valoit-elle point la peine d'eſtre aimée?
Inhabile au plaiſir, n'avoit-elle dequoy?
Eſtoit-elle trop laide, ou trop belle pour moy?
Ha! cruel ſouvenir, cependant je l'ay euë
Impuiſſant que je ſuis, en mes bras toute nuë,
Et n'ay peu, le voulant tous deux également,
Contenter nos deſirs en ce contentement.
Au ſurplus, à ma honte, Amour, que te diray-je?
Elle mit en mon col ſes bras plus blancs que neige,

Et

REMARQUES.

* Cette Piéce eſt imitée d'Ovide, Livre 3. des Amours, Elegie 7. qui commence ainſi: *At non formoſa eſt* &c. On ne raportera point ici les vers d'Ovide, parce qu'ils ſont trop licentieux. Elle fut publiée pour la premiere fois, dans l'édition de 1613. qui ſut l'année de la mort de Regnier; mais elle fut imprimée ſur une copie trés défectueuſe, comme on le verra dans les Remarques: ce qui fait préſumer, que la copie étoit d'une main étrangere & ignorante; & que l'Auteur, peut-être prevenu par la mort, n'avoit point vû les Epreuves.

Et ſa langue mon cœur par ma bouche embraſa,
Bref, tout ce qu'oſe Amour, ma Déeſſe l'oſa;
Me ſuggerant la manne en ſa lévre amaſſée,
Sa cuiſſe ſe tenoit en la mienne enlaſſée,
Les yeux luy petilloient d'un deſir langoureux,
Et ſon ame éxaloit maint ſoûpir amoureux,
Sa langue, en begayant, d'une façon mignarde,
Me diſoit, mais, mon cœur, qu'eſt-ce qui vous retarde,
N'auroy-je point en moy quelque choſe qui peuſt
Offenſer vos deſirs, ou bien qui vous dépleuſt.
Ma grace, ma façon, ha! Dieu, ne vous plaiſt-elle?
Quoy! n'ay-je aſſez d'amour, ou ne ſuis-je aſſez belle?
Cependant, de la main animant ſes diſcours,
Je trompois, impuiſſant, ſa flamme, & mes amours;
Et comme un tronc de bois, charge lourde & peſante,
Je n'avois rien en moy de perſonne vivante.
Mes membres languiſſans, perclus, & refroidis,
Par ſes attouchemens n'étoient moins engourdis.

Mais

REMARQUES.

Vers 16. *Bref, tout ce qu'oſe Amour, ma Déeſſe l'oſa.*] Il y a grande apparence que ce vers n'eſt pas de Regnier. Dans la premiere édition, faite en 1613. il manquoit ici un vers qui n'avoit point été rétabli dans les éditions ſuivantes; & ce n'a été que dans celle de 1642, qu'on a rempli cette lacune, par le vers dont il s'agit.

Mais quoy! que deviendray-je en l'extreſme vieilleſſe,
Puiſque je ſuis rétif au fort de ma jeuneſſe?
Et ſi, las! je ne puis & jeune, & vigoureux,
Savourer la douceur du plaiſir amoureux?
Ha! j'en rougis de honte, & dépite mon âge,
Age de peu de force, & de peu de courage,
Qui ne me permet pas, en ceſt accouplement,
Donner ce qu'en amour peut donner un amant.
Car, Dieux! ceſte beauté par mon défaut trompée,
Se leva le matin de ſes larmes trempée,
Que l'amour de dépit écouloit par ſes yeux,
Reſſemblant à l'Aurore, alors qu'ouvrant les Cieux,
Elle ſort de ſon lit, hargneuſe & dépitée,
D'avoir, ſans un baiſer, conſommé la nuitée;
Quand, baignant tendrement la terre de ſes pleurs,
De chagrin & d'amour elle enjette ſes fleurs.

Pour

REMARQUES.

Vers 34. *Puiſque je ſuis rétif au fort de ma jeuneſſe.*] Ce vers a encore été inſeré dans l'édition de 1642. à la place de celui de Regnier, qui manquoit dans toutes les éditions précedentes.

Vers 35. *Et ſi, las! je ne puis.*] *Las!* pour *hélas!* Le vers auroit été plus harmonieux, & éxemt de l'équivoque que font ces mots: *Et ſi las*, s'il avoit été ainſi tourné: *Helas! ſi je ne puis.*

Vers 45. *Elle ſort de ſon lit*, &c.] Les Poëtes ont feint, que Tithon, mari de l'Aurore, étant fort âgé, cette Déeſſe ſe levoit tous les matins avant le jour.

Même vers. *Hargneuſe & dépitée.*] Les nouvelles éditions depuis 1642. ont ſubſtitué *honteuſe*, à *hargneuſe*, terme bas & populaire.

Vers 48. *De chagrin & d'amour elle enjette ſes fleurs.*] *Enjette*, du verbe compoſé

Pour flatter mon déffaut, mais que me ſert la gloire,
De mon amour paſſée inutile mémoire;
Quand aimant ardemment, & ardemment aimé,
Tant plus je combattois, plus j'eſtois animé:
Guerrier infatigable en ce doux éxercice,
Par dix ou douze fois je rentrois en la lice,
Où vaillant & adroit, aprés avoir briſé,
Des Chevaliers d'amour j'étois le plus priſé?
Mais de ceſt accident je fais un mauvais conte,
Si mon honneur paſſé m'eſt ores une honte;
Et ſi le ſouvenir trop prompt de m'outrager,
Par le plaiſir receu ne me peut ſoulager.
O Ciel! il falloit bien qu'enſorcelé je feuſſe;
Ou, trop ardent d'amour, que je ne m'aperceuſſe,
Que l'œil d'un envieux nos deſſeins empeſchoit,
Et ſur mon corps perclus ſon venim eſpanchoit!

Mais

REMARQUES.

Enjetter, qui eſt hors d'uſage, & dont nous n'avons retenu que le ſimple, *Jetter*.

Vers 49. *Pour flatter mon déffaut, mais que me ſert la gloire.*] Dans l'édition de 1645. on a mis *de quoy me ſert la gloire:* correction qui a été adoptée par toutes les éditions ſuivantes.

Vers 55. *Aprés avoir briſé.*] Il faut ſouſentendre: *pluſieurs lances.*

Vers 58. *Si mon honneur paſsé m'eſt ores une honte.*] Edition de 1642. & ſuivantes: *maintenant eſt ma honte.*

Vers 63. *Que l'œil d'un envieux.*] Dans la premiere édition de 1613. on liſoit ici *ennuieux*, faute qui avoit été répetée dans le vers 69.

Mais qui pouroit atteindre au point de ſon merite?
Veu que toute grandeur pour elle eſt trop petite.
Si par l'égal, ce charme a force contre nous,
Autre que Jupiter n'en peut eſtre jaloux.
Luy ſeul, comme envieux d'une choſe ſi belle,
Par l'émulation ſeroit ſeul digne d'elle.
Hé quoy! là haut au Ciel mets-tu les armes bas?
Amoureux Jupiter, que ne viens-tu ça-bas,
Joüir d'une beauté ſur les autres aimable?
Aſſez de tes amours n'a caqueté la fable.
C'eſt ores que tu dois, en amour vif, & promt,
Te mettre encore un coup les armes ſur le front;
Cacher ta déïté deſſous un blanc plumage;
Prendre le feint ſemblant d'un Satyre ſauvage,
D'un ſerpent, d'un cocu; & te répandre encor,
Alambiqué d'amour, en groſſes gouttes d'or.
Et puiſque ſa faveur, à moy ſeul octroyée,
Indigne que je ſuis, fuſt ſi mal employée,

Faveur

REMARQUES.

Vers 76. *Te mettre encore un coup les armes ſur le front.*] Jupiter prit la figure d'un Taureau pour enlever Europe.

Vers 77. *Cacher ta déïté deſſous un blanc plumage.*] Il ſe changea en Cygne; pour tromper Léda, femme de Tyndare.

Vers 78. *Prendre le feint ſemblant d'un Satyre ſauvage,*
D'un Serpent, d'un Cocu.] Autres métamorphoſes de Jupiter, qui ſont décrites dans Ovide, Livre 6. v. 101. & ſuivans.

Faveur qui de mortel m'euſt fait égal aux Dieux,
Si le Ciel n'euſt eſté ſur mon bien envieux!
Mais encor tout boüillant en mes flames premieres,
De quels vœuz redoublez, & de quelles prieres
Iray-je derechef les Dieux ſollicitant,
Si d'un bien-fait nouveau j'en attendois autant?
Si mes deffauts paſſez leurs beautez meſcontentent,
Et ſi de leurs bienfaicts je croy qu'ils ſe repentent?
Or quand je penſe, ô Dieux! quel bien m'eſt advenu,
Avoir veu dans un lit ſes beaux membres à nu,
La tenir languiſſante entre mes bras couchée,
De meſme affection la voir eſtre touchée,
Me baiſer haletant d'amour, & de deſir,
Par ſes chatoüillemens reſveiller le plaiſir!
Ha Dieux! ce ſont des traits ſi ſenſibles aux ames,
Qu'ils pouroient l'Amour meſme eſchauffer de leurs flames,
Si, plus froid que la mort, ils ne m'euſſent trouvé,
Des myſteres d'amour, amant trop réprouvé.
Je l'avois, cependant, vive d'amour extreſme;
Mais ſi je l'eus ainſi, elle ne m'euſt de meſme;

REMARQUES.

Vers 89. *Si mes deffauts paſſez leurs beautez meſcontentent.*] *Leurs bontez*, paroitroit plus juſte.

O malheur ! & de moy elle n'euſt ſeulement
Que des baiſers d'un frere, & non pas d'un amant.
En vain, cent & cent fois, je m'efforce à luy plaire,
Non plus qu'à mon deſir, je n'y puis ſatisfaire;
Et la honte, pour lors, qui me ſaiſit le cœur,
Pour m'achever de peindre, eſteignit ma vigueur.
Comme elle recognut, femme mal-ſatisfaite,
Qu'elle perdoit ſon temps, du lict elle ſe jette,
Prend ſa juppe, ſe lace, & puis en ſe mocquant,
D'un ris, & de ces mots, elle m'alla piquant:
Non, ſi j'eſtois laſcive, ou d'amour occupée,
Je me pourois faſcher d'avoir eſté trompée;
Mais puiſque mon deſir n'eſt ſi vif, ny ſi chaud,
Mon tiéde naturel m'oblige à ton défaut.
Mon amour ſatisfaicte ayme ton impuiſſance,
Et tire de ta faute aſſez de récompence,
Qui tousjours dilayant, m'a fait, par le deſir,
Esbattre plus long- temps à l'ombre du plaiſir.

Mais

REMARQUES.

Vers 113. *Non, ſi j'eſtois laſcive, &c.*] Ce vers & les ſept ſuivans, ſont une paraphraſe du commencement de la Lettre de Circé à Polyænos, dans Pétrone: *Si libidinoſa eſſem, quererer decepta: nunc etiam languori tuo gratias ago. In umbra voluptatis diutius luſi.*

Mais eſtant la douceur par l'effort divertie,
La fureur à la fin rompit ſa modeſtie;
Et dit en eſclatant: pourquoy me trompes-tu?
Ton impudence à tort a vanté ta vertu;
Si en d'autres amours ta vigueur s'eſt uſée,
Quel honneur reçois-tu de m'avoir abuſée?
Aſſez d'autres propos le deſpit luy dictoit.
Le feu de ſon deſdain par ſa bouche ſortoit.
Enfin, voulant cacher ma honte, & ſa colere,
Elle couvrit ſon front d'une meilleure chere;
Se conſeille au miroir, ſes femmes appela,
Et ſe lavant les mains, le faict diſſimula.
Belle, dont la beauté ſi digne d'eſtre aymée,
Euſt rendu des plus mortz la froideur enflamée;
Je confeſſe ma honte, & de regret touché,
Par les pleurs que j'eſpands, j'accuſe mon péché:

Péché

REMARQUES.

Vers 124. *Ton impudence à tort a vanté* &c.] Ce qui ſuit eſt imité de la Reponſe de Polyænos à Circé: *Fateor me, Domina, ſæpe peccaſſe: nam & homo ſum, & adhuc juvenis; numquam tamen ante hunc diem uſque ad mortem deliqui. Habes confitentem reum. Quidquid juſſeris, merui. Proditionem feci, hominem occidi, templum violavi. In hæc facinora quære ſupplicium. Sive occidere placet, ferro meo venio: ſive verberibus contentâ es, curro nudus ad Dominam. Illud unum memento: non me, ſed inſtrumenta peccáſſe. Paratus miles arma non habui. Quis hoc turbaverit, neſcio: forſitan animus anteceſſit corporis moram. Forſitan, dum omnia concupiſco, voluptatem tempore conſummavi. Non invenio quod feci . . . . . Summa tamen excuſationis meæ, hæc eſt: placebo tibi, ſi me culpam emendare permiſeris.*

Péché d'autant plus grand, que grande eſt ma jeuneſſe.
Si homme j'ay failly, pardonnez-moy, Déeſſe.
J'avouë eſtre fort grand le crime que j'ay fait;
Pourtant juſqu'à la mort, ſi n'avoy-je forfait,
Si ce n'eſt à preſent, qu'à vos pieds je me jette.
Que ma confeſſion vous rende ſatisfaicte.
Je ſuis digne des maux que vous me preſcrirez.
J'ay meurtry, j'ay volé, j'ay des vœuz parjurez,
Trahy les Dieux benins. Inventez à ces vices,
Comme eſtranges forfaicts, des eſtranges ſupplices.
O beauté, faictes-en tout ainſi qu'il vous plaiſt.
Si vous me commandez, à mourir je ſuis preſt.
La mort me ſera douce, & d'autant plus encore,
Si je meurs de la main de celle que j'adore.
Avant qu'en venir là, au moins ſouvenez-vous,
Que mes armes, non moy, cauſent voſtre courroux;
Que Champion d'amour entré dedans la lice,
Je n'eus aſſez d'haleine à ſi grand éxercice;

Que

REMARQUES.

Vers 145. *Traby les Dieux benins.*] Dans toutes les éditions avant celle de 1642, ce vers étoit ainſi:

Traby les Dieux: venins, inventez à ces vices:

Faute groſſiere, qui fait comprendre à quel point la premiere copie étoit corrompue.

Que je ne ſuis chaſſeur jadis tant approuvé,
Ne pouvant redreſſer un déffaut retrouvé.
Mais d'où viendroit ceci? ſeroit ce point, Maîtreſſe,
Que mon eſprit, du corps précedaſt la pareſſe?
Ou que, par le deſir trop prompt & violent,
J'allaſſe, avec le temps, le plaiſir conſommant?
Pour moy, je n'en ſçay rien; en ce fait tout m'abuſe.
Mais enfin, ô beauté, recevez pour excuſe,
S'il vous plaiſt derechef que je rentre en l'aſſaut,
J'eſpere avec uſure amender mon deffaut.

REMARQUES.

Vers 162. —— *Recevez pour excuſe.*] Edition de 1642, & ſuivantes: *Recevez mon excuſe.* L'une & l'autre leçon peuvent être admiſes.

ELEGIE

ELEGIE V.*

L'Homme s'oppoſe en vain contre la deſtinée.
Tel a domté ſur mer la tempeſte obſtinée,
Qui deceu dans le port, eſprouve en un inſtant
Des accidens humains le revers inconſtant,
Qui le jette au danger, lors que moins il y penſe.
Ores, à mes dépens j'en fais l'experience:
Moy, qui tremblant encor du naufrage paſſé,
Du bris de mon navire au rivage amaſſé,
Baſtiſſois un autel aux Dieux légers des ondes;
Jurant meſme la mer, & ſes vagues profondes,
Inſtruit à mes dépens, & prudent au danger,
Que je me garderois de croire de léger:
Sçachant qu'injuſtement il ſe plaint de l'orage,
Qui remontant ſur mer fait un ſecond naufrage.
Cependant ay-je à peine eſſuyé mes cheveux,
Et payé dans le port l'offrande de mes vœux,

Que

REMARQUES.

* Cette Elégie fut compoſée pour Henri IV.

Que d'un nouveau desir le courant me transporte,
Et n'ay pour l'arrester la raison assez forte.
Par un destin secret mon cœur s'y voit contraint,
Et par un si doux nœud si doucement estreint;
Que me trouvant épris d'une ardeur si parfaite,
Trop heureux en mon mal, je benis ma défaite;
Et me sens glorieux, en un si beau tourment,
De voir que ma grandeur serve si dignement.
Changement bien étrange en une amour si belle!
Moy, qui rangeois au joug la terre universelle;
Dont le nom glorieux aux astres élevé,
Dans le cœur des mortels par vertu s'est gravé;
Qui fis de ma valeur le hazard tributaire,
A qui rien, fors l'Amour, ne pût estre contraire,
Qui commande par tout, indomptable en pouvoir,
Qui sçay donner des loix, & non les recevoir:
Je me vois prisonnier aux fers d'un jeune Maistre,
Où je languis esclave, & fais gloire de l'estre;
Et sont à le servir tous mes vœux obligez.
Mes palmes, mes lauriers en myrthes sont changez,
Qui servant de trophée aux beautez que j'adore,
Font, en si beau sujet, que ma perte m'honore.

Vous,

Vous, qui dés le berceau de bon œil me voyez,
Qui du troiſiéme Ciel mes deſtins envoyez,
Belle & ſainte Planette, aſtre de ma naiſſance,
Mon bonheur plus parfait, mon heureuſe influence,
Dont la douceur préſide aux douces paſſions,
Vénus, prenez pitié de mes affections ;
Soyez-moy favorable, & faites à cette heure,
Pluſtoſt que découvrir mon amour, que je meure :
Et que ma fin témoigne, en mon tourment ſecret,
Qu'il ne vécut jamais un amant ſi diſcret ;
Et qu'amoureux conſtant, en un ſi beau martyre,
Mon trépas ſeulement mon amour puiſſe dire.
Ha ! que la paſſion me fait bien diſcourir.
Non, non, un mal qui plaiſt ne fait jamais mourir.
Dieux ! que puis-je donc faire au mal qui me tourmente !
La patience eſt foible, & l'amour violente ;
Et me voulant contraindre en ſi grande rigueur,
Ma plainte ſe dérobe, & m'échape du cœur.

Semblable

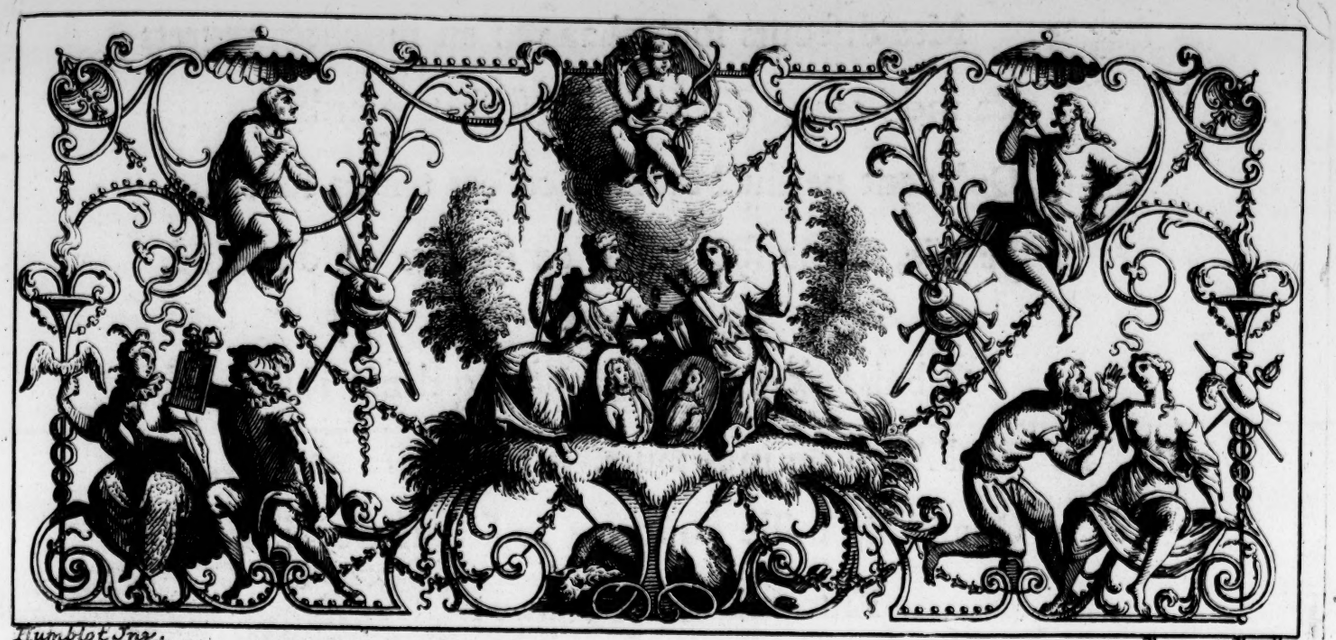
REMARQUES.

Vers 40. *Qui du troiſiéme Ciel.*] L'Auteur apoſtrophe Venus, qui eſt la troiſiéme des Planètes.

Semblable à cet enfant, que la mere en colere,
Aprés un châtiment veut forcer à ſe taire:
Il s'efforce de crainte à ne point ſoûpirer,
A grand peine oſe-t-il ſon haleine tirer;
Mais nonobſtant l'effort, dolent en ſon courage,
Les ſanglots, à la fin, débouchent le paſſage:
S'abandonnant aux cris, ſes yeux fondent en pleurs,
Et faut que ſon reſpect défere à ſes douleurs.
De meſme, je m'efforce au tourment qui me tuë,
En vain de le cacher mon reſpect s'évertuë:
Mon mal, comme un torrent, pour un temps retenu,
Renverſant tout obſtacle, eſt plus fier devenu.
Or puis que ma douleur n'a pouvoir de ſe taire,
Et qu'il n'eſt ny deſert, ny rocher ſolitaire,
A qui de mon ſecret je m'oſaſſe fier;
Et que juſqu'à ce point je me dois oublier,
Que de dire ma peine en mon cœur ſi contrainte,
A vous ſeule, en pleurant, j'adreſſe ma complainte.
Auſſi puiſque voſtre œil m'a tout ſeul aſſervy,
C'eſt raiſon que luy ſeul voye comme je vy;
Qu'il voye que ma peine eſt d'autant plus cruelle,
Que ſeule en l'Univers, je vous eſtime belle:

Et ſi de mes diſcours vous entrez en courroux,
Songez qu'ils ſont en moy, mais qu'ils naiſſent de vous;
Et que ce ſeroit eſtre ingrate en vos défaites,
Que de fermer les yeux aux playes que vous faites.
Donc, Beauté plus qu'humaine, objet de mes plaiſirs,
Délices de mes yeux, & de tous mes deſirs,
Qui regnez ſur les cœurs d'une contrainte aimable:
Pardonnez à mon mal, helas! trop veritable;
Et liſant dans mon cœur que valent vos attraits,
Le pouvoir de vos yeux, la force de vos traits,
La preuve de ma foy, l'aigreur de mon martyre:
Pardonnez à mes cris de l'avoir oſé dire.
Ne vous offencez point de mes juſtes clameurs,
Et ſi, mourant d'amour, je vous dis que je meurs.

POËSIES
MESLÉES.



Humblot Inv.

Baquoy Fecit

PLAINTE.*



STANCES.

N quel obſcur ſéjour le Ciel m'a-t'il réduit?
Mes beaux jours ſont voilez d'une éfroyable nuit;
Et dans un même inſtant comme l'herbe fauchée,
Ma jeuneſſe eſt ſechée.

Mes

REMARQUES.

* Cette Piece, qui contient des regrets ſur l'abſence d'une Maitreſſe, parut pour la premiere fois dans un Recueil imprimé en 1611. à Rouen, chez Raphaël du Petit-val, intitulé *Le Temple d'Apollon, ou nouveau Recueil des plus excellens vers de ce temps:* page 5. qui eſt la premiere du Recueil. Elle fut enſuite inſerée parmi les autres Œuvres de Regnier, dans l'édition de 1642. avec quelques légers changements.

Mes diſcours ſont changez en funèbres regrets ;
Et mon ame, d'ennuis eſt ſi fort éperduë,
Qu'ayant perdu Madame en ces triſtes forêts,
Je crie, & ne ſçay point ce qu'elle eſt devenuë.

O bois ! ô prez ! ô monts ! qui me fuſtes jadis,
En l'Avril de mes jours, un heureux paradis,
Quand de mille douceurs la faveur de Madame
Entretenoit mon ame :

Or' que la triſte abſence, en l'Enfer où je ſuis,
D'un piteux ſouvenir me tourmente & me tuë ;
Pour conſoler mon mal, & flatter mes ennuis,
Helas, reſpondez-moy, qu'eſt-elle devenuë ?

Où ſont ces deux beaux yeux ? que ſont-ils devenus ?
Où ſont tant de beautez, d'Amours, & de Vénus,
Qui regnoient dans ſa veuë ; ainſi que dans mes veines
Les ſoucis, & les peines ?

Helas ! fille de l'air, qui ſens ainſi que moy,
Dans les priſons d'Amour ton ame détenuë,

Compagne

REMARQUES.

Vers 21. *Helas ! fille de l'air.*] L'Echo.

Compagne de mon mal, aſſiſte mon émoy,
Et reſponds à mes cris, qu'eſt-elle devenuë?

Je voy bien en ce lieu triſte & deſeſperé,
Du naufrage d'amour ce qui m'eſt demeuré:
Et bien que loin d'icy le Deſtin l'ait guidée,
Je m'en forme l'idée.

Je voy dedans ces fleurs les treſors de ſon teint,
La fierté de ſon ame en la Mer toute émeuë:
Tout ce qu'on voit icy vivement me la peint:
Mais il ne me peint pas ce qu'elle eſt devenuë.

Las! voici bien l'endroit où premier je la vy,
Où mon cœur de ſes yeux ſi doucement ravy,
Rejettant tout reſpect, découvrit à la belle
Son amitié fidelle.

Je revoy bien le lieu, mais je ne revoy pas
La Reyne de mon cœur, qu'en ce lieu j'ay perduë,
O bois! ô prez! ô monts! ſes fideles esbats,
Helas! reſpondez-moy, qu'eſt-elle devenuë?

Durant

REMARQUES.

Vers 39. *O bois! ô prez!*] Edit. de 1642. *O ciel! ô prez!*

Durant que ſon bel œil ces lieux embelliſſoit,
L'agreable Printemps ſous ſes pieds floriſſoit,
Tout rioit auprés d'elle, & la terre parée
Eſtoit énamourée.

Ores que le malheur nous en a ſçeu priver,
Mes yeux tousjours moüillez d'une humeur contir
Ont changé leurs ſaiſons en la ſaiſon d'hyver,
N'ayant ſçeu découvrir ce qu'elle eſt devenuë.

Mais quel lieu fortuné ſi long-temps la retient?
Le Soleil qui s'abſente, au matin nous revient,
Et par un tour reglé, ſa chevelure blonde
Eclaire tout le monde.

Si-toſt que ſa lumiere à mes yeux ſe perdit,
Elle eſt, comme un eſclair, pour jamais diſparuë;
Et quoy que j'aye fait, malheureux, & maudit,
Je n'ay peu découvrir ce qu'elle eſt devenuë.

Mais Dieux! j'ay beau me plaindre, & tousjours ſouſpirer,
J'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer,
J'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle:
Chacun me la récelle.

O bois! ô prez! ô monts! ô vous qui la cachez!
Et qui contre mon gré l'avez tant retenuë:
Si jamais de pitié vous vous viſtes touchez,
Helas! reſpondez-moy, qu'eſt-elle devenuë?

Fut-il jamais mortel ſi malheureux que moy?
Je lis mon infortune en tout ce que je voy;
Tout figure ma perte, & le Ciel & la Terre
A l'envy me font guerre.

Le regret du paſſé cruellement me point,
Et rend l'objet préſent ma douleur plus aiguë:
Mais las! mon plus grand mal eſt de ne ſçavoir point,
Entre tant de malheurs, ce qu'elle eſt devenuë.

Ainſi de toutes parts je me ſens aſſaillir;
Et voyant que l'eſpoir commence à me faillir;
Ma douleur ſe rengrège, & mon cruel martyre
S'augmente, & devient pire.

Et ſi quelque plaiſir s'offre devant mes yeux,
Qui penſe conſoler ma raiſon abbatuë,
Il m'afflige, & le Ciel me ſeroit odieux,
Si-là haut j'ignorois ce qu'elle eſt devenuë.

Geſné de tant d'ennuis, je m'eſtonne comment,
Environné d'Amour, & du faſcheux tourment,
Qu'entre tant de regrets ſon abſence me livre,
Mon eſprit a peu vivre.

Le bien que j'ay perdu me va tirannisant,
De mes plaiſirs paſſez mon ame eſt combatuë;
Et ce qui rend mon mal plus aigre, & plus cuiſant,
C'eſt qu'on ne peut ſçavoir ce qu'elle eſt devenuë.

Et ce cruel penſer qui ſans ceſſe me ſuit,
Du trait de ſa beauté me pique jour & nuit,
Me gravant en l'eſprit la miſerable hiſtoire
D'une ſi courte gloire.

Et ces biens, qu'en mes maux encor il me faut voir,
Rendroient d'un peu d'eſpoir mon ame entretenuë,
Et m'y conſolerois, ſi je pouvois ſçavoir
Ce qu'ils ſont devenus, & qu'elle eſt devenuë.

Plaiſirs ſi toſt perdus; helas! où eſtes-vous?
Et vous, chers entretiens, qui me ſembliez ſi doux,

Où

REMARQUES.

Vers 96. *Ce qu'ils ſont devenus, & qu'elle eſt devenuë.*] Edit. de 1642. *Ce qu'ils ſont devenus, ce qu'elle eſt devenuë.*

Où eſtes vous allez? hé! où s'eſt retirée
Ma belle Cytherée?

Ha! triſte ſouvenir d'un bien ſi-toſt paſſé!
Las! pourquoy ne la voy-je, ou pourquoy l'ay-je veuë;
Ou pourquoy mon eſprit d'angoiſſes oppreſſé,
Ne peut-il découvrir ce qu'elle eſt devenuë?

En vain, helas! en vain, la vas-tu dépeignant,
Pour flatter ma douleur, ſi le regret poignant
De m'en voir ſeparé, d'autant plus me tourmente,
Qu'on me la repréſente.

Seulement au ſommeil j'ay du contentement,
Qui la fait voir préſente à mes yeux toute nuë,
Et chatoüille mon mal d'un faux reſſentiment;
Mais il ne me dit pas ce qu'elle eſt devenuë.

Encor ce bien m'afflige, il n'y faut plus ſonger.
C'eſt ſe paiſtre du vent, que la nuit s'alléger
D'un mal qui tout le jour me pourſuit & m'outrage,
D'une impiteuſe rage.

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut deſlier,

Il faut, privé d'eſpoir, que mon cœur s'évertuë,
Ou de mourir bien-toſt, ou bien de l'oublier;
Puiſqu'on ne peut ſçavoir ce qu'elle eſt devenuë.

Comment, que je l'oublie! ha Dieux! je ne le puis.
L'oubly n'efface point les amoureux ennuis,
Que ce cruel tyran a gravez dans mon ame,
En des lettres de flame.

Il me faut par la mort finir tant de douleurs.
Ayons donc à ce point l'ame bien réſoluë;
Et finiſſant nos jours, finiſſons nos malheurs,
Puiſqu'on ne peut ſçavoir ce qu'elle eſt devenuë.

Adieu donc, clairs Soleils, ſi divins, & ſi beaux,
Adieu l'honneur ſacré des foreſts & des eaux,
Adieu monts, adieu prez, adieu campagne verte,
De vos beautez deſerte.

Las! recevez mon ame en ce dernier adieu.
Puiſque de mon malheur ma fortune eſt vaincuë,
Miſerable amoureux, je vay quitter ce lieu,
Pour ſçavoir aux Enfers ce qu'elle eſt devenuë.

Ainſi dit Amiante, alors que de ſa voix
Il entama les cœurs des rochers, & des bois,
Pleurant, & ſoupirant la perte d'Yacée,
L'objet de ſa penſée.

Afin de la trouver, il s'encourt au treſpas.
Et comme ſa vigueur peu à peu diminuë,
Son Ombre pleure, crie, en deſcendant là-bas:
Eſprits, hé! dites-moy, qu'eſt elle devenuë?

ODE.

ODE.*

JAMAIS ne pourray-je bannir
Hors de moy l'ingrat ſouvenir
De ma gloire ſi toſt paſſée?
Toûjours pour nourrir mon ſoucy,
Amour, cet enfant ſans mercy,
L'offrira-t-il à ma penſée?

Tyran implacable des cœurs,
De combien d'ameres langueurs
As-tu touché ma fantaſie?
De quels maux m'as-tu tourmenté?
Et dans mon eſprit agité,
Que n'a point fait la jalouſie?

Mes yeux aux pleurs accoutumez,
Du ſommeil n'eſtoient plus fermez;

Mon

REMARQUES.

* Cette Ode fut auſſi imprimée pour la premiere fois dans le même Recueil de 1611. & fut inſerée dans l'édition de 1642. L'Auteur y exprime les regrets d'un homme uſé par les plaiſirs, qui invective contre les peines de l'amour.

Mon cœur frémiſſoit ſous la peine:
A veu' d'œil mon teint jauniſſoit,
Et ma bouche, qui gémiſſoit,
De ſouſpirs eſtoit tousjours pleine.

Aux caprices abandonné,
J'errois d'un eſprit forcené,
La raiſon cedant à la rage:
Mes ſens des deſirs emportez,
Flottoient confus de tous coſtez,
Comme un vaiſſeau parmy l'orage.

Blaſphémant la terre & les cieux,
Meſmes je m'eſtois odieux,
Tant la fureur troubloit mon ame:
Et bien que mon ſang amaſſé,
Autour de mon cœur fuſt glacé,
Mes propos n'eſtoient que de flâme.

Penſif, frénétique, & reſvant,
L'eſprit troublé, la teſte au vent,

L'œil hagard, le viſage bleſme:
Tu me fis tous maux éprouver;
Et ſans jamais me retrouver,
Je m'allois cherchant en moy meſme.

Cependant, lors que je voulois,
Par raiſon enfraindre tes loix,
Rendant ma flame refroidie:
Pleurant, j'accuſay ma raiſon,
Et trouvay que la guériſon
Eſt pire que la maladie.

Un regret penſif & confus
D'avoir eſté, & n'eſtre plus,
Rend mon ame aux douleurs ouverte;
A mes dépens, las! je voy bien,
Qu'un bon-heur comme eſtoit le mien,
Ne ſe connoiſt que par la perte.

REMARQUES.

Vers 44. *D'avoir eſté, & n'eſtre plus.*] Edit. de 1642. *D'avoir eſté, ſans eſtre plus.*

CONTRE

CONTRE UN
AMOUREUX TRANSI.*

STANCES.

POURQUOY perdez-vous la parole,
Auſſi-toſt que vous rencontrez
Celle que vous idolâtrez,
Devenant vous meſme une idole ?
Vous eſtes là ſans dire mot,
Et ne faites rien que le ſot.

Par la voix Amour vous ſuffoque,
Si vos ſouſpirs vont au devant,
Autant en emporte le vent,
Et voſtre Déeſſe s'en mocque :
Vous jugeant de meſme imparfaict
De la parole ; & de l'effect.

Penſez-vous la rendre abatuë
Sans voſtre fait luy déceler ?

Faire

REMARQUES.

* Cette Piéce ne parut qu'en 1616. aprés la mort de Regnier, & elle ne contenoit que les cinq premieres Stances.

Faire les doux yeux ſans parler,
C'eſt faire l'amour en tortuë.
La belle fait bien de garder
Ce qui vaut bien le demander.

Voulez-vous, en la violence
De voſtre longue affection,
Monſtrer une diſcretion ?
Si on la voit par le ſilence,
Un tableau d'amoureux tranſi
Le peut bien faire tout ainſi.

Souffrir mille & mille traverſes,
N'en dire mot, prétendre moins,
Donner ſes tourmens pour teſmoins
De toutes ſes peines diverſes,
Des coups n'eſtre point abbatu;
C'eſt d'un aſne avoir la vertu.

L'effort fait plus que le merite:
Car pour trop meriter un bien,

Le

REMARQUES.

Vers 31. *L'effort fait plus que le merite* &c.] Les ſept Stances ſuivantes furent ajoutées dans l'édition de 1642.

Le plus ſouvent on n'en a rien;
Et dans l'amoureuſe pourſuite,
Quelquesfois l'importunité
Fait plus que la capacité.

J'approuve bien la modeſtie,
Je hay les amans effrontez.
Evitons les extrémitez.
Mais des Dames une partie,
Comme eſtant ſans élection,
Juge en diſcours l'affection.

En diſcourant à ſa Maiſtreſſe,
Que ne promet l'amant ſubtil?
Car chacun, tant pauvre ſoit-il,
Peut eſtre riche de promeſſe.
„ Les Grands, les Vignes, les Amans
„ Trompent tousjours de leurs ſermens.

Mais vous ne trompez que vous meſme,
En faiſant le froid à deſſein.

Je croy que vous n'eſtes pas ſain :
Vous avez le viſage bleſme.
Où le front a tant de froideur,
Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.

Voſtre Belle, qui n'eſt pas lourde,
Rit de ce que vous en croyez.
Qui vous void, penſe que ſoyez
Ou vous muët, ou elle ſourde.
Parlez, elle vous oira bien ;
Mais elle attend, & n'entend rien.

Elle attend d'un deſir de femme,
D'ouyr de vous quelques beaux mots.
Mais s'il eſt vray qu'à nos propos
On reconnoiſt quelle eſt noſtre ame ;
Elle vous croit, à cette fois,
Manquer d'eſprit comme de voix.

Qu'un honteux reſpect ne vous touche :
Fortune aime un audacieux.

Penſez,

REMARQUES.

Vers 59. *Parlez, elle vous oira bien.*] Edit. de 1667. & ſuivantes, *Elle vous orra.*

Penſez, voyant Amour ſans yeux,
Mais non pas ſans mains, ny ſans bouche;
Qu'après ceux qui font des préſens,
L'Amour eſt pour les bien-diſans.

LOUANGES

LOUANGES DE MACETTE.*

BELLE & savoureuse Macette,
Vous estes si gente & doucette,
Et avez si doux le regard ;
Que si vos Vertus & merites
N'étoient en mes œuvres décrites,
Je croirois meriter la hard.

Ouy, je croirois qu'on me deût pendre,
Si je ne m'éforçois de rendre,
Avec de doubles interests,
Vostre nom autant en estime,
Au mont des Muses, par ma rime,
Comme il l'est dans les cabarets.

Puis,

REMARQUES.

* Regnier n'est point l'Auteur de cette Piéce ; mais on l'a inserée dans le Recueil de ses Œuvres, parce qu'elle figure avec la Satire treiziéme, dont la fameuse Macette est l'heroïne. Elle fut imprimée dans l'édition de 1652. aussi bien que les Piéces suivantes.

Puis, voſtre amour qui s'abandonne,
Ne refuſa jamais perſonne,
Tant elle eſt douce à l'amitié.
Aucun reſpect ne vous retarde;
Et fût-il crieur de moutarde,
Vous en avez toûjours pitié.

Voſtre poil, que le temps ne change,
Et auſſi doré qu'une orange,
Et, plus qu'un chardon, friſotté;
Et voſtre treſſe non confuſe,
Semble à ces meſches d'arquebuſe,
Qu'un Cadet porte à ſon coſté.

Voſtre face eſt plus reluiſante
Que n'eſt une table d'attente,
Où l'on aſſiet de la couleur;
Et voſtre œil a telle étincelle,
Que le Soleil n'eſt, auprès d'elle,
Qu'un Cierge de la Chandeleur.

La Muſe autour de voſtre bouche,
Volant ainſi comme une mouche,
De miel vous embrène le bec :
Et vos paroles nompareilles,
Reſonnent doux à nos oreilles,
Comme les cordes d'un rebec.

Les Graces, d'amour eſchauffées,
Nuds pieds, ſans juppes, décoiffées,
Si tiennent toutes par la main ;
Et d'une façon ſadinette,
Se branſlent à l'eſcarpolette,
Sur les ondes de vôtre ſein.

Vénus, autour de vos œillades,
En cotte, fait mille gambades ;
Et les Amours, comme pouſſins,
Ou comme oyſons hors de la muë,
Qui ont mangé de la ciguë,
Semblent dancer les mataſſins.

Voſtre œil chaud à la picorée,
L'esbat de Vénus la dorée,
Ne laiſſe rien paſſer ſans flus;
Et voſtre mine de poupée,
Prend les eſprits à la pipée,
Et les appétits à la glus.

Je ne m'eſtonne donc, Macette,
Eſtant ſi gente, & ſi doucette,
Voſtre œil ſi ſaint & ſi divin:
Si vous avez tant de pratique;
Et s'il n'eſt Courtaut de Boutique
Qui chez vous ne prenne du vin.

Car, ſans nulle miſericorde,
Je ſerois digne de la corde,
Si d'un caprice fantaſtic,
Je n'allois chantant vos loüanges;
Priant Dieu, les Saints, & les Anges,
Qu'ils vous conſervent au Public.

Ce n'eſt pas pourtant qu'il me chaille,
Que chez vous la vendange faille;
Mais je craindrois doreſnavant,
Qui voſtre vin, qui ſe diſperſe,
Veu le long temps qu'il eſt en perce,
Se ſentiſt un peu de l'évent.

DIALOGUE



DIALOGUE,

CLORIS & PHILIS.

CLORIS.

PHILIS, œil de mon cœur, & moitié de moi meſme,
Mon Amour, qui te rend le viſage ſi bleſme?
Quels ſanglots, quels ſouſpirs, quelles nouvelles pleurs,
Noyent de tes beautez les graces & les fleurs?

PHILIS. Ma douleur eſt ſi grande, & ſi grand mon martyre,
Qu'il ne ſe peut, Cloris, ny comprendre ny dire.

CLOR. Ces maintiens égarez, ces penſers eſperdus,
Ces regrets, & ces cris, par ces bois eſpandus,
Ces regards languiſſans, en leur flames diſcrettes,
Me ſont de ton Amour les paroles ſecrettes.

PHIL. Ha! Dieu, qu'un divers mal diverſement me point!
J'ayme; helas! non, Cloris, non, non, je n'ayme point.

CLOR. La honte ainſi dément, ce que l'Amour decelle,
La flame de ton cœur par tes yeux eſtincelle,
Et ton ſilen e meſme, en ce profond malheur,
N'eſt que trop éloquent à dire ta douleur.

Tout

Tout parle en ton viſage; & te voulant contraindre,
L'Amour vient, malgré toi, ſur ta lèvre ſe plaindre.
Pourquoy veux-tu, Philis, aimant comme tu fais,
Que l'Amour ſe démente en ſes propres effets?
Ne ſçais tu que ces pleurs, que ces douces œillades,
Ces yeux, qui ſe mourant, font les autres malades,
Sont theatres du cœur, où l'amour vient joüer
Les penſers que la bouche a honte d'avoüer?
N'en fais donc point la fine, & vainement ne cache
Ce qu'il faut, malgré toy, que tout le monde ſçache;
Puiſque le feu d'Amour, dont tu veux triompher,
Se montre d'autant plus qu'on le penſe étouffer.
L'Amour eſt un enfant, nud, ſans fard & ſans crainte,
Qui ſe plaiſt qu'on le voye, & qui fuit la contrainte.
Force donc tout reſpect, ma chere fille, & croy
Que chacun eſt ſujet à l'Amour, comme toy.
En jeuneſſe j'aimay, ta mere fit de meſme,
Licandre aima Liſis, & Féliſque Phileſme;
Et ſi l'âge eſteignit leur vie & leurs ſoûpirs,
Par ces plaines encore on en ſent les Zéphirs.

Ces

REMARQUES.

Vers 34. *Licandre aima Liſis, & Feliſque Phileſme.*] La cadence du vers demandoit qu'il fût tourné ainſi; *Licandre aima Liſis, Féliſque aima Philême.*

Vers 36. *Par ces plaines encore on en ſent les Zéphirs.*] Toutes les éditions portent, *Par ces plaintes.*

Ces fleuves ſont encor tout enflez de leurs larmes,
Et ces prez tout ravis de tant d'amoureux charmes;
Encore oit-on l'Eco redire leurs chanſons,
Et leurs noms ſur ces bois gravez en cent façons.
Meſmes que penſes-tu? Bérénice la belle,
Qui ſemble contre Amour ſi fiére & ſi cruelle,
Me dit tout franchement, en pleurant, l'autre jour,
Qu'elle eſtoit ſans Amant, mais non pas ſans amour.
Telle encor qu'on me voit, j'ayme de telle ſorte,
Que l'effet en eſt vif, ſi la cauſe en eſt morte.
Es cendres d'Alexis Amour nourrit le feu
Que jamais par mes pleurs éteindre je n'ay peu.
Mais comme d'un ſeul trait noſtre ame fut bleſſée,
S'il n'avoit qu'un deſir, je n'eus qu'une penſée.

PHIL. Ha! n'en dis davantage, & de grace, ne rends
Mes maux plus douloureux, ny mes ennuis plus grands.

CLOR. D'où te vient le regret dont ton ame eſt ſaiſie?
Eſt-ce infidelité, mépris, ou jalouſie?

PHIL. Ce n'eſt ny l'un, ny l'autre, & mon mal rigoureux
Excede doublement le tourment amoureux.

CLOR. Mais ne peut-on ſçavoir le mal qui te poſſede?

PHIL. A quoy ſerviroit il, puis qu'il eſt ſans remede?

CLOR. Volontiers les ennuis s'alègent aux diſcours.
PHIL. Las! je ne veux aux miens ny pitié, ny ſecours.
CLOR. La douleur que l'on cache eſt la plus inhumaine.
PHIL. Qui meurt en ſe taiſant, ſemble mourir ſans peine.
CLOR. Peut-eſtre en la diſant te pourrai-je guerir.
PHIL. Tout remede eſt fâcheux alors qu'on veut mourir.
CLOR. Au moins avant la mort dis où le mal te touche.
PHIL. Le ſecret de mon cœur ne va point en ma bouche.
CLOR. Si je ne me déçois, ce mal te vient, d'aimer?
PHIL. Cloris, d'un double feu je me ſens conſumer.
CLOR. La douleur, malgré-toy, la langue te dénouë.
PHIL. Mais faut-il, à ma honte, helas! que je l'avouë?
Et que je die un mal, pour qui juſques ici,
J'eus la bouche fermée, & le cœur ſi tranſi,
Qu'étouffant mes ſoûpirs, aux bois, aux prez, aux pleines,
Je ne pûs, ny n'oſay diſcourir de mes peines?
CLOR. Avec toi mourront donc tes ennuis rigoureux!
PHIL. Mon cœur eſt un ſépulcre honorable pour eux.
CLOR. Je croy lire en tes yeux quelle eſt ta maladie.
PHIL. Si tu la vois, pourquoi veux tu que je la die?
Auray-je aſſez d'audace à dire ma langueur?
Ha! perdons le reſpect, où j'ay perdu le cœur.

J'ayme,

J'ayme, j'ayme, Cloris; & cet enfant d'Eryce,
Qui croit que c'eſt pour moy trop peu que d'un ſuplice,
De deux traits qu'il tira des yeux de deux amans,
Cauſe en moy ces douleurs, & ces gémiſſemens:
Choſe encor inoüie, & toutefois non feinte,
Et dont jamais Bergere à ces bois ne s'eſt plainte!
CLOR. Seroit il bien poſſible! PHIL. A mon dam tu le vois.
CLOR. Comment! qu'on puiſſe aimer deux hommes à la fois!
PHIL. Mon malheur en ceci n'eſt que trop veritable;
Mais las! il eſt bien grand, puis qu'il n'eſt pas croyable.
CLOR. Qui ſont ces deux Bergers dont ton cœur eſt eſpoint?
PHIL. Amynte, & Philémon; ne les connois-tu point?
CLOR. Ceux qui furent bleſſez, lors que tu fus ravie?
PHIL. Oüy, ces deux dont je tiens, & l'honneur & la vie.
CLOR. J'en ſçay tout le diſcours, mais dy-moy ſeulement
Comme amour par leurs yeux charma ton jugement?
PHIL. Amour tout dépité de n'avoir point de fleſche
Aſſez forte pour faire en mon cœur une breſche,

Voulant

REMARQUES.

Vers 81. —— *Et cet enfant d'Eryce.*] L'Amour, fils de Vénus, ſurnommée Erycine, du mont Erix en Sicile, où cette Déeſſe avoit un Temple.

Voulant qu'il ne fût rien dont il ne fût vainqueur,
Fit par les coups d'autrui cette playe en mon cœur:
Quand ces Bergers navrez, ſans vigueur, & ſans armes,
Tout moites de leur ſang, comme moy de mes larmes,
Près du Satire mort, & de moy, que l'ennuy
Rendoit en aparence auſſi morte que lui;
Firent voir à mes yeux, d'une piteuſe ſorte,
Qu'autant que leur amour leur valeur eſtoit forte.
Ce Traître, tout couvert de ſang & de pitié,
Entra dedans mon cœur ſous couleur d'amitié,
Et n'y fut pas pluſtoſt, que morte, froide, & bleſme,
Je ceſſay, toute en pleurs, d'eſtre plus à moi meſme.
J'oubliay pere & mere, & troupeaux, & maiſon.
Mille nouveaux deſirs ſaiſirent ma raiſon.
J'erray deçà, delà, furieuſe, inſenſée,
De penſers en penſers s'égara ma penſée;
Et comme la fureur étoit plus douce en moy,
Réformant mes façons, je leur donnois la Loy.
J'accommodois ma grace, agençois mon viſage,
Un jaloux ſoin de plaire excitoit mon courage,
J'allois plus retenuë, & compoſois mes pas,
J'apprenois à mes yeux à former des appas;

Je voulois ſembler belle, & m'éforçois à faire
Un viſage qui pûſt également leur plaire:
Et lors qu'ils me voyoient par hazard, tant ſoit peu,
Je friſſonnois de peur craignant qu'ils euſſent veu,
(Tant j'eſtois en amour innocemment coupable)
Quelque façon en moy qui ne fuſt agreable.
Ainſi, tousjours en trance, en ce nouveau ſoucy,
Je diſois à part-moy, las! mon Dieu! qu'eſt-ceci!
Quel ſoin, qui de mon cœur s'eſtant rendu le maiſtre,
Fait que je ne ſuis plus ce que je ſoulois eſtre!
D'où vient que jour & nuit je n'ay point de repos,
Que mes ſoûpirs ardens traverſent mes propos;
Que loin de la raiſon tout conſeil je rejette,
Que je ſois, ſans ſujet, aux larmes ſi ſujette!
Ha! ſotte, répondois-je après, en me tançant,
Non, ce n'eſt que pitié que ton ame reſſent
De ces Bergers bleſſez, te faſches-tu, cruelle,
Aux doux reſſentimens d'un acte ſi fidele?
Serois-tu pas ingrate en faiſant autrement?
Ainſi je me flattois en ce faux jugement,
Eſtimant en ma peine, aveugle & langoureuſe,
Eſtre bien pitoyable, & non pas amoureuſe.

Mais las! en peu de temps je connus mon erreur,
Tardive connoiſſance à ſi prompte fureur!
J'aperçeus, mais trop tard, mon amour véhémente.
Les connoiſſant Amans, je me connus Amante.
Aux rayons de leur feu, qui luit ſi clairement,
Helas! je vis leur flame, & mon embraſement,
Qui croiſſant par le temps, s'augmenta d'heure en heure,
Et croiſtra, ç'ay-je peur, juſqu'à tant que je meure.
Depuis, de mes deux yeux le ſommeil ſe bannit.
La douleur de mon cœur mon viſage fannit.
Du Soleil, à regret, la lumiere m'éclaire,
Et rien que ces Bergers au cœur ne me peut plaire.
Mes fléches & mon arc me viennent à mépris,
Un choc continuel fait guerre à mes eſprits,
Je ſuis du tout en proye à ma peine enragée,
Et pour moy, comme moy, toute choſe eſt changée.
Nos champs ne ſont plus beaux, ces prez ne ſont plus verts,
Ces arbres ne ſont plus de feüillages couverts,
Ces ruiſſeaux ſont troublez des larmes que je verſe,
Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur diverſe,
Leurs attraits ſi plaiſans, ſont changez en horreur,
Et tous ces lieux maudits n'inſpirent que fureur,

Icy,

Icy, comme autrefois, ces paſtis ne fleuriſſent,
Comme moy, de mon mal, mes troupeaux s'amaigriſſent;
Et mon chien m'abbayant, ſemble me reprocher,
Que j'ay ore à mépris ce qui ne fut ſi cher.
Tout m'eſt à contre-cœur, horſmis leur ſouvenance.
Helas! je ne vis point, ſinon lors que j'y penſe,
Ou lors que je les vois, & que vivante en eux,
Je puiſe dans leurs yeux un venin amoureux.
Amour, qui pour mon mal, me rend ingénieuſe,
Donnant trêve à ma peine ingrate & furieuſe,
Les voyant, me permet l'uſage de raiſon,
Afin que je m'efforce après leur gueriſon;
Me fait panſer leurs maux; mais las! en vain j'eſſaye,
Par un meſme appareil pouvoir guerir ma playe!
Je ſonde de leurs coups l'étrange profondeur,
Et ne m'étonne point pour en voir la grandeur.
J'étuve de mes pleurs leurs bleſſures ſanglantes,
Helas! à mon malheur, bleſſures trop bleſſantes,
Puiſque vous me tuez, & que mourant par vous,
Je ſouffre en vos douleurs, & languis de vos coups!

CLOR. Brûlent ils comme toy d'amour démeſurée?

PHIL. Je ne ſçay; toutefois, j'en penſe eſtre aſſurée.

CLOR. L'amour

CLOR. L'amour ſe perſuade aſſez légerement.
PHIL. Mais ce que l'on deſire, on le croit aiſement.
CLOR. Le bon amour, pourtant, n'eſt point ſans défiance.
PHIL. Je te diray ſurquoy j'ay fondé ma croyance:
Un jour, comme il avint qu'Amynte étant bleſſé,
Et qu'eſtant de ſa playe, & d'amour, oppreſſé,
Ne pouvant clorre l'œil, éveillé du martyre,
Se pleignoit en pleurant, d'un mal qu'il n'oſoit dire;
Mon cœur, qui du paſſé, le voyant, ſe ſouvint,
A ce piteux objet toute pitié revint,
Et ne pouvant ſouffrir de ſi rudes alarmes,
S'ouvrit à la douleur, & mes deux yeux aux larmes.
Enfin comme ma voix, ondoyante à grands flots,
Eut trouvé le paſſage entre mille ſanglots,
Me forçant en l'accez du tourment qui me grève,
J'obtins de mes douleurs à mes pleurs quelque trève.
Je me mis à chanter, & le voyant gémir,
En chantant, j'invitois ſes beaux yeux à dormir;
Quand lui, tout languiſſant, tournant vers moi ſa teſte,
Qui ſembloit un beau lis battu de la tempeſte,
Me lançant un regard qui le cœur me fendit,
D'une voix rauque & caſſe, ainſi me répondit:

Philis, comme veux-tu qu'abſent de toy je vive?
Ou bien qu'en te voyant, mon ame ta captive,
Trouve, pour endormir ſon tourment furieux,
Une nuit de repos au jour de tes beaux yeux?
Alors toute ſurpriſe en ſi prompte nouvelle,
Je m'enfuy de vergongne, où Filémon m'apelle,
Qui navré, comme luy, de pareils accidens,
Languiſſoit en ſes maux trop vifs & trop ardens.
Moy, qu'un devoir égal à meſme ſoin invite,
Je m'aproche de luy, ſes playes je viſite,
Mais las! en m'apreſtant à ce piteux deſſein,
Son beau ſang qui s'émeut, jaillit deſſus mon ſein;
Tombant évanoüi, toutes ſes playes s'ouvrent,
Et ſes yeux, comme morts, de nuages ſe couvrent.
Comme avecque mes pleurs je l'eûs fait revenir,
Et me voyant ſanglante en mes bras le tenir,
Me dit, Belle Philis, ſi l'amour n'eſt un crime,
Ne mépriſez le ſang qu'épand cette victime.
On dit qu'eſtant touché de mortelle langueur,
Tout le ſang ſe reſſerre, & ſe retire au cœur.
Las! vous eſtes mon cœur, où pendant que j'expire,
Mon ſang brûle d'amour, s'unit & ſe retire.

Ainſi de leurs deſſein, je ne puis plus douter;
Et lors, moy, que l'Amour oncques ne ſçut dompter,
Je me ſentis vaincuë, & gliſſer en mon ame,
De ces propos ſi chauds, & ſi brûlans de flame,
Un rayon amoureux qui m'enflama ſi bien,
Que tous mes froids dédeins n'y ſervirent de rien.
Lors je m'en cours de honte où la fureur m'emporte,
N'ayant que la penſée, & l'Amour pour eſcorte;
Et ſuis comme la biche à qui l'on a percé
Le flanc mortellement d'un garot traverſé;
Qui fuit dans les foreſts, & tousjours avec elle
Porte, ſans nul eſpoir, ſa bleſſure mortelle.
Las! je vay tout de meſme, & ne m'apperçois pas,
O malheur! qu'avec moy, je porte mon trépas.
Je porte le Tyran, qui de poiſon m'enyvre,
Et qui, ſans me tuër, en ma mort me fait vivre.
Heureuſe, ſans languir ſi long-temps aux abbois,
Si j'en puis échapper pour mourir une fois!

CLOR. Si d'une meſme ardeur leur ame eſt enflamée,
Te plains-tu d'aimer bien, & d'eſtre bien aimée?
Tu les peux voir tous deux, & les favoriſer.

PHIL. Un cœur ſe pourroit-il en deux parts diviſer?

CLOR. Pour-

CLOR. Pourquoy non? c'eſt erreur de la ſimpleſſe humaine;
La foy n'eſt plus au cœur qu'une chimere vaine,
Tu dois, ſans t'arreſter à la fidelité,
Te ſervir des Amans comme des fleurs d'Eſté,
Qui ne plaiſent aux yeux qu'étant toutes nouvelles.
Nous avons, de nature, au ſein doubles mammelles,
Deux oreilles, deux yeux, & divers ſentimens;
Pourquoy ne pourions-nous avoir divers Amans?
Combien en connoiſſé-je à qui tout eſt de miſe,
Qui changent plus ſouvent d'Amans que de chemiſe?
La grace, la beauté, la jeuneſſe & l'amour,
Pour les femmes ne ſont qu'un Empire d'un jour,
Encor que d'un matin; car à qui bien y penſe,
Le midy n'eſt que ſoin, le ſoir que repentance.
Puis donc qu'Amour te fait d'Amans proviſion,
Uſes de ta jeuneſſe, & de l'occaſion,
Toutes deux, comme un trait de qui l'on perd la trace,
S'envolent, ne laiſſant qu'un regret en leur place.
Mais ſi ce proceder encore t'eſt nouveau,
Choiſy lequel des deux te ſemble le plus beau.
PHIL. Ce remede ne peut à mon mal ſatisfaire.
Puis Nature & l'Amour me défend de le faire.

En un choix ſi douteux s'égare mon deſir.
Ils ſont tous deux ſi beaux qu'on n'y peut que choiſir.
Comment beaux! Ha! Nature admirable en ouvrages,
Ne fit jamais deux yeux, ny deux ſi beaux viſages:
Un doux aſpect qui ſemble aux amours convier.
L'un n'a rien qu'en beauté l'autre puiſſe envier.
L'un eſt brun, l'autre blond, & ſon poil qui ſe dore,
En filets blondiſſans, eſt ſemblable à l'Aurore,
Quand toute échevelée, à nos yeux ſoûriant,
Elle émaille de fleurs les portes d'Orient;
Ce teint blanc & vermeil où l'Amour rit aux Graces,
Cet œil qui fond des cœurs, les rigueurs & les glaces,
Qui foudroye en regards, ébloüit la raiſon,
Et tuë, en baſilic, d'un amoureux poiſon;
Cette bouche ſi belle, & ſi pleine de charmes;
Où l'Amour prend le miel dont il trempe ſes armes;
Ces beaux traits de diſcours, ſi doux, & ſi puiſſans,
Dont l'Amour par l'oreille aſſujettit mes ſens;
A ma foible raiſon font telle violence,
Qu'ils tiennent mes deſirs en égale balance:
Car ſi de l'un des deux je me veux départir,
Le Ciel, non plus que moy, ne peut y conſentir.

L'autre, pour eſtre brun, aux yeux n'a moins de flâmes,
Il ſeme, en regardant, du ſoufre dans les ames,
Donne aux cœurs aveuglez la lumiere & le jour :
Ils ſemblent deux Soleils en la ſphere d'Amour.
Car ſi l'un eſt pareil à l'aurore vermeille,
L'autre, en ſon teint plus brun, a la grace pareille
A l'Aſtre de Vénus, qui doucement reluit,
Quand le Soleil tombant dans les ondes s'enfuit.
Sa taille haute & droite, & d'un juſte corſage,
Semble un pin qui s'éleve au milieu d'un bocage ;
Sa bouche eſt de coral, où l'on voit au dedans,
Entre un plaiſant ſoûris, les perles de ſes dents,
Qui reſpirent un air embaumé d'une haleine
Plus douce que l'œillet, ny que la marjolaine.
D'un brun mêlé de ſang ſon viſage ſe peint.
Il a le jour aux yeux, & la nuit en ſon teint,
Où l'Amour, flamboyant entre mille eſtincelles,
Semble un amas brillant des Etoiles plus belles,
Quand une nuit ſereine avec ſes bruns flambeaux,
Rend le ſoleil jaloux, en ſes jours les plus beaux.
Son poil noir & retors, en gros flocons ondoye,
Et crêpelu, reſſemble une toiſon de ſoye.

C'eſt,

C'eſt, enfin, comme l'autre, une miracle des Cieux.
Mon ame, pour les voir, vient toute dans mes yeux;
Et ravie en l'objet de leurs beautez extreſmes,
Se retrouve dans eux, & ſe perd en ſoi-meſmes.
Las! ainſi je ne ſçay que dire, ou que penſer.
De les aimer tous deux, n'eſt-ce les offencer?
Laiſſer l'un, prendre l'autre, ô Dieux! eſt-il poſſible!
Ce ſeroit, les aimant, un crime irrémiſſible.
Ils ſont tous deux égaux de merite, & de foy.
Las! je n'ayme rien qu'eux, ils n'ayment rien que moy.
Tous deux pour me ſauver hazarderent leur vie,
Ils ont meſme deſſein, meſme amour, meſme envie.
De quelles paſſions me ſenté-je émouvoir?
L'amour, l'honneur, la foy, la pitié, le devoir,
De divers ſentimens également me troublent;
Et me penſant aider, mes angoiſſes redoublent.
Car ſi, pour eſſayer à mes maux quelque paix,
Par fois oubliant l'un, en l'autre je me plais;
L'autre, tout en colere, à mes yeux ſe préſente,
Et me montrant ſes coups, ſa chemiſe ſanglante,
Son amour, ſa douleur, ſa foy, ſon amitié,
Mon cœur ſe fend d'amour, & s'ouvre à la pitié.

Las! ainſi combatuë en cette étrange guerre,
Il n'eſt grace pour moy au Ciel ny ſur la terre.
Contre ce double effort débile eſt ma vertu.
De deux vents oppoſez mon cœur eſt combatu,
Et reſte ma pauvre ame entre deux étouffée,
Miſerable dépoüille, & funeſte trophée.

REMARQUES.

Vers 346. *Miſerable dépoüille, & funeſte trophée.*] Il paroit que cette Piéce n'eſt pas achevée.

Sur le Treſpaſs de Mr. PASSERAT. *

SONNET.

PASSERAT, le ſéjour, & l'honneur des Charites,
Les délices de Pinde, & ſon cher ornement:
Qui, loing du monde ingrat, que bien-heureux tu quittes,
Comme un autre Apollon, reluis au firmament!

Afin que mon devoir s'honore en tes merites,
Et mon nom par le tien vive éternellement;
Que dans l'éternité ces paroles écrites
Servent à nos neveux comme d'un teſtament.

Paſſerat fut un Dieu ſous humaine ſemblance,
Qui vid naiſtre & mourir les Muſes en la France,
Qui de ſes doux accords leurs chanſons anima.

Dans le champ de ſes Vers fut leur gloire ſemée:
Et comme un meſme ſort leur fortune enferma,
Ils ont à vie égalle, egalle renommée.

Sur

REMARQUES.

* Jean Paſſerat, Profeſſeur Royal en éloquence à Paris, excellent Orateur, & Poëte François, mourut en 1602. âgé de 73. ans.

Sur la mort de Mr. RAPIN.

SONNET.*

PASSANT, cy giſt Rapin, la gloire de ſon âge,
Superbe honneur de Pinde, & de ſes beaux ſécrets:
Qui vivant ſurpaſſa les Latins & les Grecs,
Soit en profond ſçavoir, ou douceur de langage.

Eterniſant ſon nom avecq' maint haut ouvrage,
Au futur il laiſſa mille poignants regrets,
De ne pouvoir attaindre, ou de loin, ou de près,
Au but où le porta l'étude & le courage.

On dit, & je le croy, qu'Apollon fut jaloux,
Le voyant comme un Dieu réveré parmi nous;
Et qu'il miſt de rancœur ſi-toſt fin à ſa vie.

Conſidere, Paſſant, quel il fuſt icy-bas:
Puiſque ſur ſa vertu les Dieux eurent envie,
Et que tous les Humains y pleurent ſon treſpas.

REMARQUES.

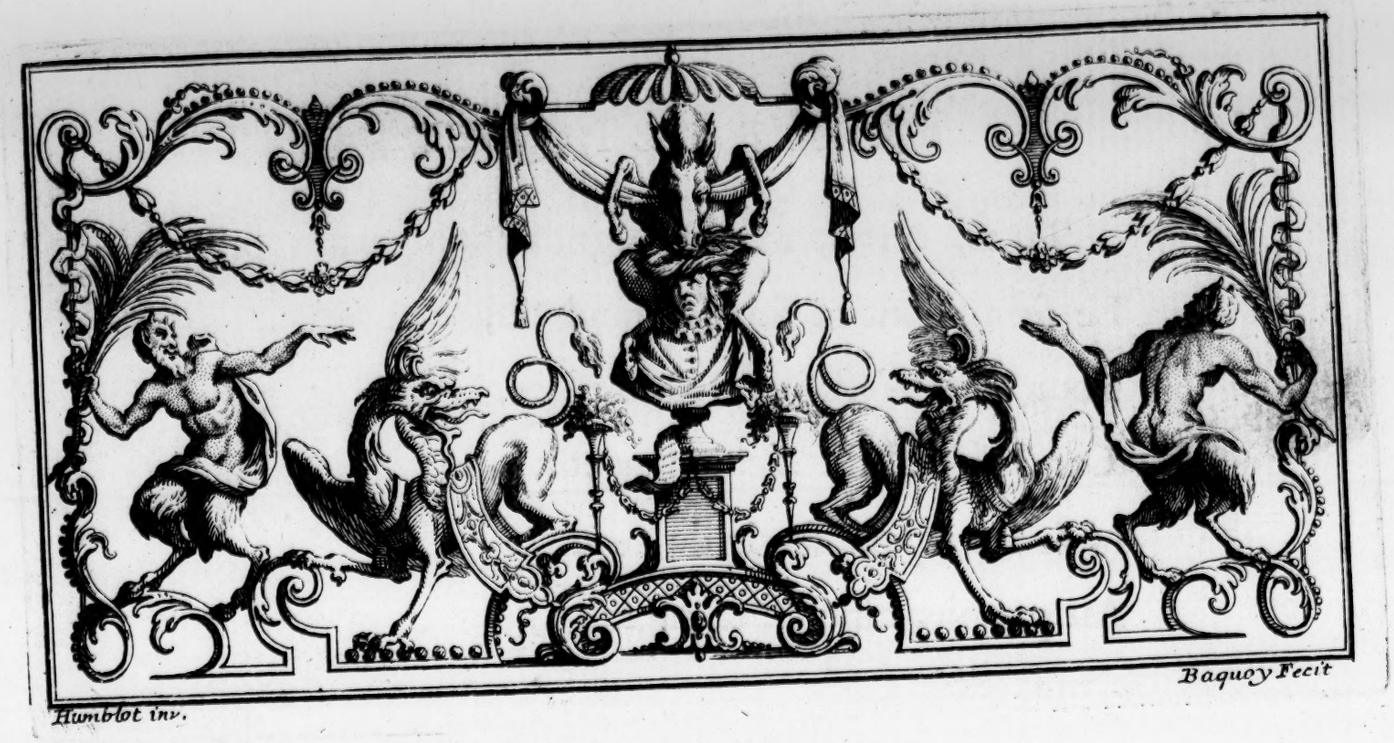
* Ce Sonnet n'avoit point encore paru parmi les Œuvres de Regnier. Il eſt inſeré à la fin des Œuvres de Rapin, imprimées à Paris, en 1610. *in quarto.*

Nicolas Rapin, Poëte François, mourut le 15. de Février, 1608. âgé de 68 ans. Voyez la premiere Note ſur la Satire neuvieme.

EPIGRAMMES.







EPIGRAMME I.

Sur le Portrait d'une Poëte Couroné.



Raveur, vous deviez avoir ſoin
De mettre deſſus ceſte teſte,
Voyant qu'elle eſtoit d'une beſte,
Le lien d'un botteau de foin.

RE'PONSE.

Ceux qui m'ont de foin couronné,
M'ont fait plus d'honneur que d'injure:
Sur du foin Jeſus-Chriſt fut né;
Mais ils ignorent l'Ecriture.

REPLIQUE.

REPLIQUE.

Tu as, certes, mauvaiſe grace.
Le foin, dont tu fais ſi grand cas,
Pour Dieu n'eſtoit en cette place,
Car Jeſus-Chriſt n'en mangeoit pas;
Mais bien pour ſervir de repas
Au premier aſne de ta race.

EPIGRAMME II.*

Vialart, plein d'hypocriſie,
Par ſentences & contredits,
S'eſtoit mis dans la fantaiſie
D'avoir mon bien & Paradis.
Dieu me gard' de chicanerie.
Pour cela, je le ſçay fort bien,
Qu'il n'aura ma Chanoinerie:
Pour Paradis, je n'en ſçay rien.

REMARQUES.

* Cette Epigramme eſt rapportée dans l'Anti-Baillet, Tome 2. ch. 145. p. 343. Vialart étoitc ompétiteur de Regnier dans la pourſuite d'un Canonicat de Chartres, dont Regnier s'étoit fait pourvoir par dévolut.

EPIGRAMME III.

Si des maux, qui vous font la guerre,
Vous voulez guerir déſormais,
Il faut aller en Angleterre,
Ou les loups ne viennent jamais.

EPIGRAMME IV.

Je n'ay pû rien voir qui me plaiſe
Dedans les Pſalmes de Marot:
Mais j'aime bien ceux-là de Beze,
En les chantant ſans dire mot.

EPIGRAMME V.

Je croy que vous avez fait vœu
D'aimer & parent, & parente:
Mais puis que vous aimez la Tante,
Epargnez au moins le Neveu.

EPIGRAMME VI.

Cette femme à couleur de bois,
En tout temps peut faire potage:
Car dans ſa manche elle a des poix,
Et du beurre ſur ſon viſage.

EPITAPHE

EPITAPHE
DE
REGNIER,
*Faite par lui-meſme.**

J'ay veſcu ſans nul penſement,
Me laiſſant aller doucement
A la bonne loy naturelle;
Et ſi m'eſtonne fort pourquoy
La Mort oſa ſonger à moy,
Qui ne ſongeay jamais en elle.

REMARQUES.

* Le Pere Garaſſe Jéſuite, qui rapporte ces ſix Vers, dans ſes *Recherches des Recherches*, p. 648. dit que Regnier *ſe bâtit jadis cet Epitaphe à ſoy-meſme, en ſa jeuneſſe débauchée, ayant deſeſperé de ſa ſanté; & eſtant, comme il penſoit, ſur le point de rendre l'ame.*

POESIËS
SPIRITUELLES.





STANCES.*



QUAND ſur moi je jette les yeux †,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminuë:
Eſtant vieilli dans un moment,
Je ne puis dire ſeulement
Que ma jeuneſſe eſt devenuë.

Du berceau courant au cercuëil,
Le jour ſe dérobe à mon œil,

Mes

REMARQUES.

* Toutes les Piéces ſuivantes furent inſerées dans l'édition de 1652.

† L'Auteur déplore la perte de ſa ſanté, & revient à Dieu par des ſentiments de pénitence.

Mes ſens troublez s'évanoüiſſent.
Les hommes ſont comme des fleurs,
Qui naiſſent & vivent en pleurs,
Et d'heure en heure ſe faniſſent.

Leur âge à l'inſtant écoulé,
Comme un trait qui s'eſt envolé,
Ne laiſſe après ſoy nulle marque;
Et leur nom ſi fameux ici,
Si-toſt qu'ils ſont morts, meurt auſſi,
Du pauvre, autant que du Monarque.

N'agueres, verd, ſain, & puiſſant,
Comme un Aubeſpin floriſſant,
Mon printemps eſtoit délectable.
Les plaiſirs logeoient en mon ſein;
Et lors eſtoit tout mon deſſein
Du jeu d'amour, & de la table.

Mais las! mon ſort eſt bien tourné;
Mon âge en un rien s'eſt borné,
Foible languit mon eſperance:
En une nuit, à mon malheur,

De la joye & de la douleur
J'ay bien appris la difference!

La douleur aux traits veneneux,
Comme d'un habit épineux
Me ceint d'une horrible torture.
Mes beaux jours ſont changés en nuits;
Et mon cœur tout flétri d'ennuis,
N'attend plus que la ſépulture.

Enyvré de cent maux divers,
Je chancelle, & vay de travers,
Tant mon ame en regorge pleine:
J'en ay l'eſprit tout hébêté,
Et ſi peu qui m'en eſt reſté
Encor me fait-il de la peine.

La mémoire du temps paſſé,
Que j'ay folement dépencé,
Eſpand du fiel en mes ulceres:
Si peu que j'ay de jugement,
Semble animer mon ſentiment,
Me rendant plus vif aux miſeres.

Ha!

Ha! pitoyable ſouvenir!
Enfin, que dois-je devenir!
Où ſe réduira ma conſtance!
Eſtant ja défailly de cœur,
Qui me donra de la vigueur,
Pour durer en la pénitence?

Qu'eſt ce de moy? foible eſt ma main,
Mon courage, helas! eſt humain,
Je ne ſuis de fer ny de pierre.
En mes maux montre-toy plus doux,
Seigneur, aux traits de ton couroux,
Je ſuis plus fragile que verre.

Je ne ſuis à tes yeux, ſinon
Qu'un feſtu ſans force, & ſans nom,
Qu'un hibou qui n'oſe paroiſtre;
Qu'un fantoſme icy bas errant,
Qu'une orde eſcume de torrent,
Qui ſemble fondre avant que naiſtre.

Où toy, tu peux faire trembler
L'Univers, & deſaſſembler

Du Firmament le riche ouvrage;
Tarir les Flots audacieux,
Ou, les élevant juſqu'aux Cieux,
Faire de la Terre un naufrage.

Le Soleil fléchit devant toy,
De toy les Aſtres prennent loy,
Tout fait joug deſſous ta parole:
Et cependant, tu vas dardant
Deſſus moy ton courroux ardent,
Qui ne ſuis qu'un Bourrier qui vole.

Mais quoy! ſi je ſuis imparfait,
Pour me défaire m'as-tu fait?

Ne

REMARQUES.

Vers 78. *Qui ne ſuis qu'un Bourrier qui vole.*] *Bourrier*, eſt une eſpéce de Chardon, dont la tête eſt couverte d'une houpe de bourre, ou de duvet, qui eſt emporté par le vent. Ce vers, & les deux précedens, ſont une paraphraſe de ce Verſet de Job, qui eſt le 25. du Chap. 13. *contra folium, quod vento rapitur, oſtendis potentiam tuam, & ſtipulam ſiccam perſequeris.* De *Bourrier*, vraiſemblablement on a fait le terme populaire, *ébouriffé*, qui ſe dit de ceux dont les cheveux, ou la perruque, ont été dérangez par un grand vent. Scaliger, ch. 13. du Livre 2. des *Auſonianæ lectiones*, ſur ce Vers d'Auſone: *Burras, quiſquilias, ineptiaſque*, dit que *Burras*, au nominatif *Burræ*, qui ſignifient proprement *Bourriers*, eſt un mot Gaſcon. Dans le Dictionaire François-Anglois de Cotgrave, (1673. in folio.) *Bourrier* & *Herbe bourreuſe*, ſont expliquez par *Cudweed*, *Chafweed*, *Cottonweed*, en Anglois; & par *Cnaphalium*, en Latin, eſpece de *Chardon.*

Ne ſois aux pécheurs ſi ſévere.
Je ſuis homme, & toi Dieu clément:
Sois donc plus doux au châtiment,
Et punis les tiens comme Pere.

J'ay l'œil ſcellé d'un ſceau de fer;
Et déja les portes d'Enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre:
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as oſté la ſanté,
O Seigneur! tu me la peux rendre.

Le tronc de branches dévêtu,
Par une ſecrette vertu
Se rendant fertile en ſa perte,
De rejettons eſpere un jour
Ombrager les lieux d'alentour,
Reprenant ſa perruque verte.

Où, l'homme en la foſſe couché,
Après que la mort l'a touché,

Le cœur eſt mort comme l'écorce:
Encor l'eau reverdit le bois;
Mais l'homme eſtant mort une fois,
Les pleurs pour luy n'ont plus de force.

SUR LA NATIVITÉ DE NOSTRE SEIGNEUR.

HYMNE.*

Par le Commandement du Roy Loüis XIII. *pour ſa Muſique de la Meſſe de minuit.*

POUR le ſalut de l'Univers,
Aujourd'huy les Cieux ſont ouverts;
Et par une conduite immenſe,
La grace deſcend deſſus nous.
Dieu change en pitié ſon courroux,
Et ſa Juſtice en ſa Clémence.

Le vray Fils de Dieu tout-puiſſant,
Au fils de l'homme s'uniſſant,
En une charité profonde;
Encor qu'il ne ſoit qu'un Enfant,
Victorieux & triomphant,
De fers affranchit tout le monde.

Deſſous

REMARQUES.

* Cette Hymne fut compoſée en 1611. ou 1612.

Deſſous ſa divine vertu,
Le péché languit abbatu;
Et de ſes mains à vaincre expertes,
Etouffant le ſerpent trompeur,
Il nous aſſure en noſtre peur,
Et nous donne gain de nos pertes.

Ses oracles ſont accomplis;
Et ce que, par tant de replis
D'âge, promirent les Prophètes,
Aujourd'huy ſe finit en luy,
Qui vient conſoler noſtre ennuy,
En ſes promeſſes ſi parfaites.

Grand Roy, qui daignas en naiſſant
Sauver le Monde periſſant,
Comme Pere, & non comme Juge:
De grace comblant noſtre Roy,
Fay qu'il ſoit des meſchans l'effroy,
Et des bons l'aſſuré réfuge.

Qu'ainſi qu'en Eſté le Soleil,
Il diſſipe, aux rays de ſon œil,

Toute vapeur, & tout nuage:
Et qu'au feu de ſes actions,
Se diſſipant les factions,
Il n'ayt rien qui luy faſſe ombrage.

SONNET.

SONNET I.

O Dieu, ſi mes péchez irritent ta fureur,
Contrit, morne & dolent, j'eſpere en ta clémence.
Si mon deüil ne ſuffit à purger mon offence,
Que ta grace y ſupplée, & ſerve à mon erreur.

Mes eſprits éperdus friſſonnent de terreur,
Et ne voyant ſalut que par la pénitence,
Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
Et me hay tellement, que je m'en fais horreur.

Je pleure le préſent, le paſſé je regrette,
Je crains à l'avenir la faute que j'ay faite:
Dans mes rebellions je lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures ſurpaſſe,
Comme de Pere à fils uſes-en doucement.
Si j'avois moins failli, moindre ſeroit ta grace.

SONNET II.

QUAND dévot vers le Ciel j'oſe lever les yeux,
Mon cœur ravy s'émeut, & confus s'émerveille.
Comment, dis-je à part moy, cette œuvre nompareille,
Eſt-elle perceptible à l'eſprit curieux?

Cet Aſtre, ame du monde, œil unique des Cieux,
Qui travaille en repos, & jamais ne ſommeille,
Pere immenſe du jour, dont la clarté vermeille,
Produit, nourrit, récrée, & maintient ces bas lieux.

Comment t'ébloüis-tu d'une flamme mortelle,
Qui du Soleil vivant n'eſt pas une eſtincelle,
Et qui n'eſt devant luy ſinon qu'obſcurité?

Mais ſi de voir plus outre aux Mortels eſt loiſible,
Croy bien, tu comprendras meſme l'infinité,
Et les yeux de la foy te la rendront viſible.

SONNET III.

CEPENDANT qu'en la Croix, plein d'amour infinie,
Dieu pour noſtre ſalut tant de maux ſupporta,
Que par ſon juſte ſang noſtre ame il racheta,
Des priſons où la mort la tenoit aſſervie :

Alteré du deſir de nous rendre la vie,
J'ay ſoif, dit-il aux Juifs. Quelqu'un lors aporta
Du vinaigre, & du fiel, & le luy préſenta ;
Ce que voyant ſa Mere en la ſorte s'écrie :

Quoy ! n'eſt-ce pas aſſez de donner le trépas
A celuy qui nourrit les hommes icy bas,
Sans frauder ſon deſir, d'un ſi piteux breuvage ?

Venez, tirez mon ſang de ces rouges canaux,
Ou bien prenez ces pleurs qui noyent mon viſage :
Vous ſerez moins cruels, & j'auray moins de maux.

COMMENCEMENT
D'UN
POEME SACRÉ.

J'AY le cœur tout ravy d'une fureur nouvelle,
Or' qu'en un ſaint ouvrage un ſaint Démon m'appelle,
Qui me donne l'audace & me fait eſſayer,
Un ſujet qui n'a peû ma jeuneſſe effrayer.
Toy, dont la Providence en merveilles profonde,
Planta deſſus un rien les fondemens du monde;
Et baillant à châque Eſtre & corps, & mouvemens,
Sans matiere donnas la forme aux Elemens:
Donne forme à ma Verve, inſpire mon courage;
A ta gloire, ô Seigneur, j'entreprens cet ouvrage.
Avant que le Soleil euſt enfanté les Ans,
Que tout n'eſtoit qu'un rien, & que meſme le temps,
Confus, n'étoit diſtinct en trois diverſes faces;
Que les Cieux ne tournoyent un chacun en leurs places,
Mais ſeulement ſans temps, ſans meſure, & ſans lieu;
Que ſeul parfait en ſoy regnoit l'eſprit de Dieu,

Et que dans ce grand Vuide, en Majeſté ſuperbe,
Eſtoit l'Eſtre de l'Eſtre en la vertu du Verbe;
Dieu, qui forma dans ſoy de tout temps l'Univers,
Parla; quand à ſa voix un mélange divers . . . . .



TABLE DES ŒUVRES DU SIEUR REGNIER.

Par ordre Alphabetique.

A.

Aimant comme j'aimois, que ne devois-je craindre? Seconde Elégie Zélotypique Pag. 316

B.

Belle & ſavoureuſe Macette. Loüanges. 354
Bertaut, c'eſt un grand cas, quoy que l'on puiſſe faire. Satire V. 57
Béthune, ſi la charge où ta vertu s'amuſe. Satire VI. 75
Bien que je ſçache au vray tes façons & tes ruſes. Elégie Zélotypique. 305

C.

Ce mouvement de temps, peu connu des humains. Satire X. 139
Cependant qu'en la Croix, Sonnet. 401
Cette femme à couleur de bois. Epigramme. 384
Ceux qui m'ont de foin couronné. Réponſe à une Epigramme. 381
Charles, de mes péchez j'ay bien fait pénitence. Satire VIII. 105
Comte, de qui l'eſprit pénetre l'univers. Satire II. 11

En

TABLE.

E.

En quel obſcur ſéjour le Ciel m'a-t'il réduit. Plainte, Stances. 337

G.

Graveur, vous deviez avoir ſoin. Epigramme. Pag. 381

I.

Jamais ne pourray-je bannir. Ode. 346
J'ay le cœur tout ravy. Commencement d'un Poëme Sacré. 402
J'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main. Satire XIV. 225
J'ay veſcu ſans nul penſement. Epigramme. 385
Je croy que vous avez fait vœu. Epigramme. 383
Je n'ay pû rien voir qui me plaiſe. Epigramme. 383
Il étoit preſque jour, & le Ciel ſouſriant. Diſcours au Roy. 261

L.

La fameuſe Macette, à la Cour ſi connuë. Satire XIII. 206
L'homme s'oppoſe en vain. Elégie V. 329

M.

Marquis, que dois-je faire en cette incertitude. Satire III. 29
Motin, la Muſe eſt morte, ou la faveur pour elle. Satire IV. 45

N.

N'avoir crainte de rien. Satire XVI. 251
Non, non, j'ay trop de cœur pour lâchement me rendre. Elégie I. 297

O.

O Dieu, ſi mes péchez. Sonnet. 399
On dit que le grand Peintre ayant fait un ouvrage. Satire XII. 196
Ouy, j'écris rarement, & me plais de le faire. Satire XV. 238

P.

Paſſant, cy giſt Rapin. Sonnet. 377
Paſſerat, le ſéjour, & l'honneur des Charites. Sonnet. 376
Perclus d'une jambe, & des bras. Epître III. 286
Philis, œil de mon cœur. Dialogue. 359
Pour le ſalut de l'univers. Hymne. 396
Pourquoy perdez-vous la parole. Stances. 349

Puis

TABLE.

Puis que le jugement nous croiſt par le dommage. Epitre II. 277
Puiſſant Roy des François, Aſtre vivant de Mars. Satire I. 1

Q.

Quand ſur moy je jette les yeux. Stances. 389
Quand devot vers le Ciel. Sonnet. 400
Quoy! ne l'avois-je aſſez en mes vœux deſirée? Impuiſſance, Elégie IV. 319

R.

Rapin, le favory d'Apollon, & des Muſes. Satire IX. 121

S.

Si des maux, qui vous font la guerre. Epigramme. 383
Sotte & fâcheuſe humeur de la pluſpart des hommes. Satire VII. 94

T.

Tu as, certes, mauvaiſe grace. Epigramme. 382

V.

Vialart, plein d'hypocriſie. Epigramme. 382
Voyez que c'eſt du monde, & des choſes humaines. Satire XI. 174



FAUTES A CORRIGER.

PAge 12. *aux Notes*, col. 2. *ligne* 13. d'un grand houſſe. *liſez*, d'une grande houſſe.
P. 48. *col.* 1. l. 12. *Hic clamori rabiora fori.* liſez, *Hic clamoſi rabioſa fori.*
P. 59. *Satire* 5. V. 29. avecq' difference. *liſez*, avecques difference.
Même page. V. 31. au cerveaux. *liſez*, au cerveau.
P. 60. V. 47. de divers appetis. *liſez*, des divers appétis.
P. 66. *Sat.* 5. V. 127. ſans ſoin de governeur. *liſez*, gouverneur.
P. 67. *Sat.* 5. V. 142. Soit qu'avecqu'. *liſez*, Soit qu'avecq'.
P. 68. Le Vers 165 eſt chiffré 195. *liſez*, 165.
P. 72. *col.* 2. l. 10. exerciſe. *liſez*, exercice.
P. 76. *col.* 2. l. 2. de Flamans. *liſez*, des Flamans.
P. 88. *col.* 2. l. 1. la bataille. *liſez*, de bataille.
P. 101. *col.* 2. l. 1. & non par. *liſez*, & non pas.
P. 102. *Sat.* 7. V. 142. d'un Deeſſe. *liſez*, d'une Deeſſe.
P. 103. *Sat.* 7. V. 152. du trepaſſ. *liſez*, du treſpas.
P. 123. *col.* 1. l. 19. les latins. *liſez*, Les Latins.
P. 132. *col.* 1. l. 7. un vers. *liſez*, un ver.
P. 146. *col.* 2. l. 7. porteroit du Louvre. *liſez*, porteroit au Louvre.
P. 150. *col* 2. l. 7. de belle cave claire. *liſez*, de belle eaue claire.
p. 151. *col.* 1. l. 11. par ces mot. *liſez*, par ces mots.
P. 154. *col.* 2. *aux Notes*, après ce Vers, *Monſieur l'Huiſſier à verge, attiré le bâton*, ajoûtez: Ce qui s'accorde fort bien avec ce que dit Furetiere, au mot *Conneſtable*, qu'en Angleterre, *Conneſtable* ſignifie un *Sergent*.
P. 162. *col.* 1. l. *dern.* Louchali, Vecchiali. *liſez*, Louchali, Ucchiali.
P. 167. *col.* 2. l. 12. qui le voit les taches. *liſez*, qui levoit.
P. 177. *Sat.* 11. V. 40. & foſſes ſur le front. *liſez*, foſſez.
P. 197. *col.* 2. l. 3. ſera contraint. *liſez*, ſeras contraint.
P. 202. *col.* 2. l. 1. Ainſi que d'un voiſin le trepaſſ. *liſez*, le treſpas.
P. 209. *col.* 2. l. 8. un recoin. *liſez*, au recoin.
P. 222. *col.* 1. l. 12. Mémoire. *liſez*, Mémoires.
P. 233. *col.* 2. l. 9. Académicies. *liſez*, Académies.
P. 237. *col.* 2. l. 15. di-je. *liſez*, dis-je.
P. 256. *Sat.* 16. V. 91. que je ne me peine. *liſez*, que je me peine
P. 271. *col.* 2. l. 6. ſurnommée. *liſez*, ſurnommé.
P. 272. V. 196. d'un bâtarde gloire. *liſez*, d'une.
P. 276. V. *dern.* Sera des mains de Dieux. *liſez*, de Dieu.
P. 280. V. 53. d'un grand'Dame. *liſez*, d'une.
Même page. V. 59. *Et que les combattans à l'égal, colerez.* Il faut ainſi ponctuer: *Et que les combattans, à l'égal colerez.*
P. 281. V. 61. *& dans la Note.* une jeune filette. *liſez*, fillette.
P. 293. *col.* 1. l 2. aux Galles. *liſez*, aux Halles.
P. 314. *col.* 2. l. *derniere.* liſez, *Quidquid eris, mea ſemper eris.*
P. 376. l. 1. Sur le Trépaſſ. *liſez*, Treſpas.